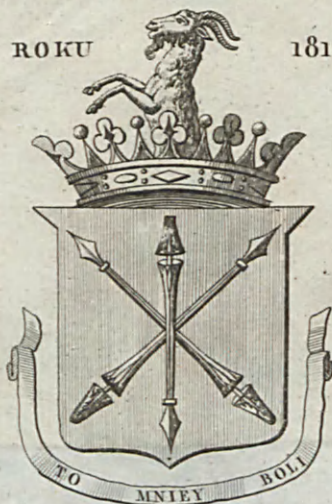




Z BIBLIOTEKI
ORDYNACJI ZAMOYSKIEJ

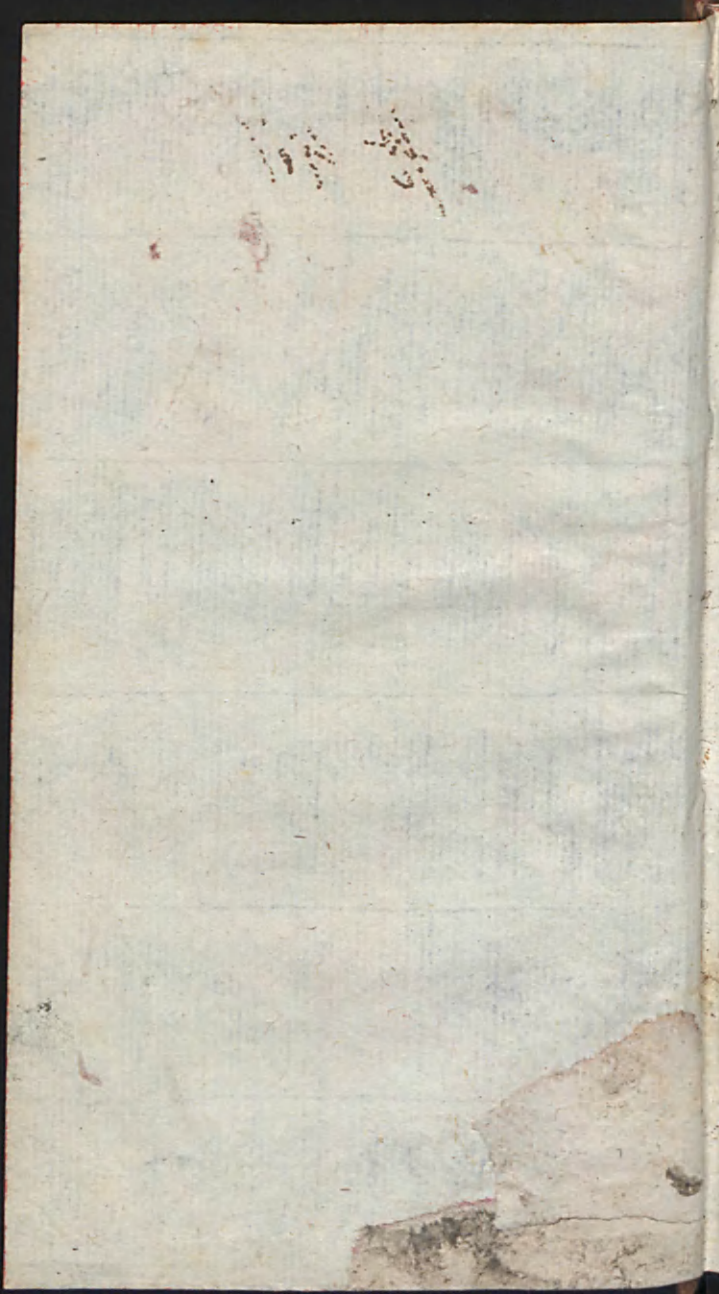
ROKU

1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI

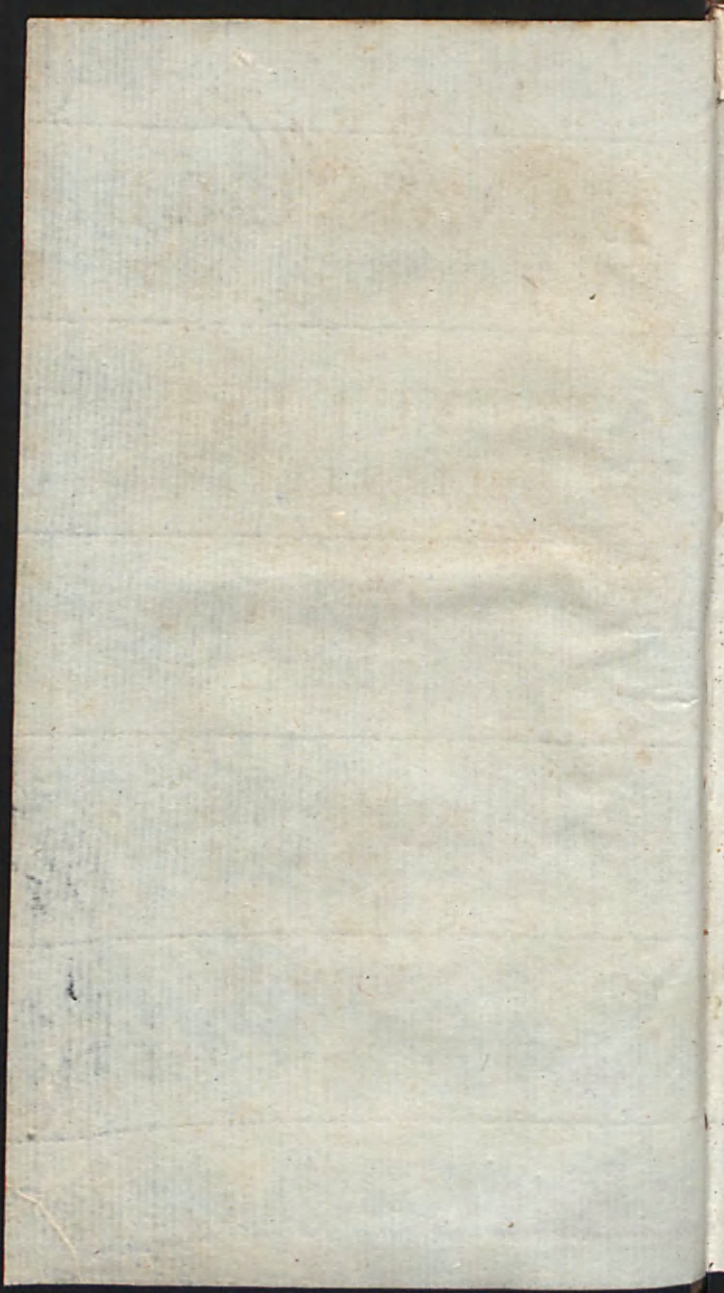




~~# 411~~

~~Ex Bibliotheca P. S. C.~~

~~1750~~



DE
LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.

Par raport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles Lettres.

TOME QUATRIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire,
rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



0-18-0-1116_{IV}
8°-6151



Avertissement de l'Auteur.

JE termine mon Ouvrage par ce quatrième volume. On y trouvera d'abord deux grands morceaux de l'histoire Romaine , qui peuvent donner quelque idée des plus beaux tems de la République. Je parle ensuite de la Fable & des Antiquités , mais en très peu de mots. Le traité sur la Philosophie est aussi très succinct , eu égard à la matière. J'expose , sur chaque article , les raisons que j'ai eues d'user de cette brièveté. La dernière partie de ce volume a plus d'étendue : elle regarde le gouvernement intérieur des Colléges & des Classes , & la manière de conduire les jeunes gens.

J'avois eu dessein , & j'avois promis de dire quelque chose des Auteurs où l'on doit puiser la connoissance de l'histoire , de marquer l'ordre dans lequel on les doit lire ,

& de donner à cette occasion un abrégé de l'histoire ancienne. Ce dessein m'auroit mené fort loin ; & on le trouve exécuté dans plusieurs livres. D'ailleurs on m'a représenté que les abrégés sont d'une médiocre utilité , & que je ferois mieux de m'appliquer tout d'un coup à l'Ouvrage , sur lequel j'ai pris une sorte d'engagement avec le Public. Il consiste à donner en françois une histoire suivie des grands Empires des Egyptiens , des Assyriens , des Médes , des Perses , des Macédoniens , & surtout des différens Etats qui ont partagé la Grèce. Ma vûe seroit d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs grecs & latins soit pour les faits , soit pour les réflexions : & l'on fait que ces Auteurs renferment des richesses d'un prix inestimable.

Je sens bien qu'un tel Ouvrage , s'il étoit composé de meilleure main , pourroit être fort agréable , & qu'il seroit d'un grand secours , non seulement pour les jeunes gens que je ne croi point devoir perdre

de vûe , & à l'égard de qui je me
regarde comme responsable de mon
loisir , mais encore pour une infi-
nité de personnes du monde qui ne
peuvent pas puiser dans les sources
mêmes la connoissance de cette his-
toire , si digne pourtant d'une loua-
ble curiosité , & si remplie de grands
& d'importans événemens. Mais j'a-
voue que plus j'envisage de près
cette entreprise , plus je crains qu'elle
ne soit en tout sens au-dessus de mes
forces , & qu'il n'y ait eu de la té-
mérité à moi d'avoir songé à m'en-
gager dans une carrière si longue &
si difficile. Je ne sais point ce que
j'en pourrai fournir : mais je me
prépare à y entrer sans délai , bien
résolu de n'épargner ni mon tems
ni mes peines pour satisfaire à l'at-
tente du Public , & pour lui témoi-
gner ma reconnoissance du bon ac-
cueil qu'il lui a plu de faire à mon
premier Ouvrage. C'est tout ce qu'il
peut exiger de moi , & tout ce que
je peux lui promettre.



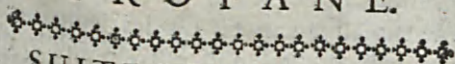
APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux ce quatrième volume, *De la manière, &c.* Le commencement de ce livre est une suite nécessaire du troisième. L'étude de la Philosophie vient immédiatement après celle de l'histoire, & le même esprit y régne d'un bout à l'autre. Enfin l'Auteur termine son Ouvrage par un détail exact de ce qui concerne l'éducation tant publique que particulière ; & quelque sèche que cette matière paroisse, il y a répandu des traits si lumineux des plus excellens maîtres en ce genre, qu'il semble n'avoir pas moins écrit pour le plaisir de ses Lecteurs, que pour l'utilité des Maîtres & des Disciples. Donnée à Paris ce 2. Août 1728.

COUTURE.



TROISIEME PARTIE.
DE L'HISTOIRE
PROFANE.



SUITE DE L'HISTOIRE
ROMAINE.

TROISIEME MORCEAU
D E

L'HISTOIRE ROMAINE.

*Espace de 53 ans, depuis le commence-
ment de la seconde guerre Punique,
jusqu'à la défaite de Persée.*



 E PRENS pour troisieme
morceau de l'histoire Ro-
maine , ce que Polybe
avoit choisi pour sujet de
celle qu'il avoit compo-
sée : je veux dire les 53 années qui se
passèrent depuis le commencement de
la seconde guerre Punique, jusqu'à la

Tome IV.

2 III. Partie. DE

fin de la guerre de Macédoine, qui se termina par la défaite & la prise de Persée, & par la destruction de son royaume.

Polybe regarde cet intervalle comme le beau tems de la République Romaine, où parurent les plus grands hommes, où l'on vit briller les plus solides vertus, où se passèrent les plus grands & les plus importants événemens; en un mot, où les Romains commencèrent à entrer en possession de ce vaste Empire, qui dans la suite embrassa presque toutes les parties du monde connues pour lors, & qui parvint par des progrès suivis & fort rapides à ce degré de grandeur & de puissance, qui a fait l'admiration de tout l'univers.

Polyb. l. 1. Or l'établissement de l'Empire Romain étant, selon Polybe, le plus merveilleux ouvrage de la providence divine parmi les hommes, & ne pouvant être regardé comme l'effet du hazard & d'une fortune aveugle, mais comme la suite d'un plan & d'un dessein formé de loin, concerté avec poids & mesure, & conduit à sa fin avec une sagesse qui ne s'est jamais démentie: n'est-ce pas, remarque encore le même Auteur, une curiosité

bien louable, & bien digne d'un esprit solide, de vouloir connoître en quels tems, par quels préparatifs, par quels moiens, & par le ministère de quels hommes, une si belle & si grande entreprise a été exécutée ?

C'est ce que Polybe, l'historien le plus sensé que nous ayons, & qui étoit lui-même grand homme de guerre & grand politique, avoit montré fort au long dans l'histoire qu'il avoit composée, dont le peu qui nous en reste doit faire extrêmement regretter la perte. C'est aussi ce que j'entreprends de tracer dans ce morceau de l'histoire Romaine, mais d'une manière fort courte & fort abrégée, en tâchant pourtant d'y faire entrer une partie de ce qui me paroitra de plus beau dans Polybe, dans Tite-Live, & dans Plutarque, qui sont les sources où je puiserai presque tout ce que j'ai à dire sur ce sujet, soit pour les faits mêmes, soit pour les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

RECIT DES FAITS.

JE COMMENCERAI par le récit des principaux faits arrivés dans l'espace du tems dont il s'agit, pour en

4 III. Partie. DE
donner quelque idée légère à ceux
des lecteurs à qui cette histoire sera
moins connue.

*Commencemens de la seconde guerre Pu-
nique , & heureux succès d'Annibal.*

*Liv. I. 21.
n. 1-20.*

LE COMMENCEMENT de la seconde guerre Punique , à ne considérer que la date des tems , fut la prise de Sagonte par Annibal , & l'irruption qu'il fit sur les terres des peuples situés au delà del'Ebre , & alliés du peuple Romain : mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile & la Sardaigne par des traités auxquels la seule nécessité des tems & le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis lontems de se venger de ces injures. Son fils Annibal , à qui , lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans , il avoit fait jurer sur les autels qu'il se déclareroit l'ennemi du peuple Romain dès qu'il seroit en âge de le faire , entra dans toutes ses vûes , & fut l'héritier de sa haine contre les Romains , aussi bien que de son courage. Il prépara tout de loin pour ce grand dessein :

L'HISTOIRE PROFANE. §

& quand il se crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le siège de Sagonte. Soit paresse & lenteur, soit prudence & sagesse, les Romains consumèrent le tems en différentes ambassades, & laissèrent à Annibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il fut bien mettre le tems à *Ib. n. 21-58.* profit. Après avoir donné ordre à tout, & laissé son frere Asdrubal en Espagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre-vingts-dix mille hommes de pié, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obstacles ne furent point capables de l'effraier, ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le passage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout céda à son ardeur & à sa constance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque sorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit résolu de rendre le théâtre de la guerre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pié & six mille chevaux, mais elles étoient pleines de courage & de confiance.

Une rapidité si inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au dehors, & qu'un de leurs Consuls tiendrait tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre irait droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de mesures, & songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion Consul, qui croioit Annibal encore dans les Pyrénées, lorsqu'il avoit déjà passé le Rhône, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre & l'attaquer à la descente des Alpes; & cependant il envoya son frere Cneius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

Ibid. n. 39-48.

La première bataille se donna près de la petite rivière du Tésin. Il est beau de lire les harangues des deux Chefs à leur armée, que Tite-Live a copiées d'après Polybe, mais en maître habile, c'est-à-dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remportèrent la victoire. Le Consul Romain fut blessé dans le combat; ^a & son fils, âgé pour lors à

^a Neque illum ætatis infirmitas interpellare valuit, quo minus duplici gloria conspicuam cor-
nam, imperatore simul & patre ex ipsa morte raptum, mereretur. *Val. Maxim. lib. 5. cap. 2.*

peine de 17 ans, lui sauva la vie. C'est le même qui vaincra dans la suite Annibal, & sera surnommé l'Africain.

Sur la première nouvelle de cette défaite, Sempronius l'autre Consul, qui étoit en Sicile, accourut promptement par l'ordre du Sénat au secours de son Collègue, qui n'étoit pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espéroit en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, & aiant expès laissé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près la rivière de Trébie. Il avoit placé son frere Magon en embuscade dans un lieu fort favorable, & avoit fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre la faim & contre le froid, qui étoit alors extrême. On n'avoit songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées, & mises en fuite; & Magon étant sorti de son embuscade en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du tems & *Ib. n. 57-59. & 63.*

*Lib. 22. n.
1-6.*

de ses premières victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promptement près de l'ennemi, il lui falut passer un marais, où son armée essuia des fatigues incroyables, & où lui-même perdit un œil. Flaminus, l'un des deux Consuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit parti de Rome sans prendre les auspices ordinaires. ^a C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat, & par la faveur déclarée du Peuple. On jugeoit aisément que ne consultant ni les hommes ni les dieux, il se laisseroit aller à son génie impétueux & bouillant; & Annibal, pour seconder encore son panchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter sa témérité par les dégats & les ravages qu'il fit faire à sa vue dans

^a Consul ferox ab consulatu priore, & non modo legum ac Patrum majestatis, sed ne deorum quidem satis metuens erat. Hanc insitam ingenio ejus temeritatem fortuna prospero civilibus bellicisque rebus successu

aluerat. Itaque satis apparebat, nec deos nec homines consulentem, ferociter omnia ac præproperè acturum: quòque pronior esset in vitia sua, agitare eum atque irritare Pœnus parat. *Lib. 22. n. 5.*

toutes les campagnes. Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Consul au combat, malgré les remontrances de tous les Officiers, qui le prioient d'attendre son Collègue. Le succès fut tel qu'ils l'avoient prévu. Quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur Chef, & rendirent célèbre à jamais par leur sanglante défaite le lac de Thrasymène.

FABIUS DICTATEUR.

CETTE triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome, y jeta une grande allarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir satisfait aux devoirs de la religion, & donné les ordres nécessaires pour la sûreté de la ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hazarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien assuré du succès. Il conduisoit ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vûe Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains ; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échaper. Il te-

Ib. n. 7-30.

Prodictator.

noir exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourages, où il ne les envoioit qu'avec de fortes escortes. ^a Il n'engageoit que de légères escarmouches, & avec tant de précaution, que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moien il rendoit insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur. L'ennemi s'aperçut bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal; & celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & mesurée.

^b Minucius, Général de la cavale-

a Neque universo periculo summa rerum committebatur: & parva momenta levium certaminum ex tuto ceptorum, finitimo receptu, affluere faciebant territum pristinis cladibus militem, minus jam tandem aut virtutis aut fortunæ poenitere suæ. *Liv. lib. 22. n. 12.*

b Sed non Annibalem magis infestum tam sanis

consiliis habebat, quam magistrum equitum. . . . Ferox rapidusque inconsiliis, ac linguis immodicus, pro cunctatore segnem, & cauto timidum, affingens vicina virtutibus vitia, compellabat; premendorumque superiorum arte (quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit) se se extollebat. *Ib. n. 12.*

L'HISTOIRE PROFANE. TIRIE des Romains, souffroit avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la sage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessoit de décrier le Dictateur : il le traitoit d'homme irrésolu & timide, au lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchoient le plus : & par un artifice qui ne réussit que trop souvent, il établissoit sa réputation en ruinant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues & ses cabales auprès du Peuple, il vint à bout de faire éga-ler son autorité à celle du Dictateur, ce qui étoit sans exemple. ^a Fabius, bien persuadé que le Peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, souffrit cette injure avec une modération, qui fit bien voir qu'il n'étoit pas moins invincible à ses citoyens, qu'à ses ennemis.

Minucius, en conséquence de l'égalité de pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui proposa de

^a Satis fidens haud
quaquam, cum imperii
jure artem imperandi
æquatam, cum invicto

à civibus hostibusque ani-
mo ad exercitum resiste-
Ib. n. 26.

commander chacun leur jour, ou même un plus long espace de tems. Fabius refusa ce parti, qui exposoit toute l'armée au danger, pendant le tems qu'elle feroit commandée par Minucius; & il aima mieux partager les troubles, pour se mettre en état de conserver au moins la partie qui lui seroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu, arriva bientôt. Son Collègue, avide & impatient de combattre, avoit donné tête baissée dans des embuches que lui avoit dressé Annibal, & son armée alloit être entièrement défaite. ^a Le Dictateur, sans perdre de tems en d'inutiles reproches: „ Marchons, dit-il à ses soldats, „ au secours de Minucius, & arrachons aux ennemis la „ victoire, & à nos citoiens l'aveu de „ leur faute. „ Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de sonner la retraite. ^b Ce dernier en se retirant disoit, „ que cette nuée, qui depuis „ longtems paroissoit sur le haut des

^a Aliud jurgandi succensendique tempus erit: nunc signa extra vallum proferte. Victoriâ hosti extorqueamus, confessionem erroris civibus. *Ib.* n. 29.

^b Annibalem ex acie redeuntem dixisse ferunt, tandem eam nubem, quæ sedere in jugis montium solita sit, cum procella imbem dedisse. *Ib.* n. 30.

» montagnes , avoit enfin crevé avec
 » un grand fracas , & causé un grand
 » orage.

Un service si important , & placé dans une telle conjoncture , ouvrit les yeux à Minucius , & lui fit reconnoître sa faute. Pour la réparer sans délai , il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius , & l'appellant son pere & son libérateur , lui déclara qu'il venoit se remettre sous son obéissance , ^a & qu'il cassoit lui-même un decret dont il se trouvoit plus chargé qu'honoré. Les soldats de leur côté en firent autant , & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embrassemens & marques de la reconnoissance la plus vive : ^b & le reste de ce jour , qui avoit pensé être si funeste à la République , se passa dans la joie & les divertissemens.

Bataille de Cannes.

L'ACTION la plus célèbre d'Annibal , & qui devoit ce semble renverser pour toujours la puissance Romaine , fut la bataille de Cannes. On

Liv. lib. 22.

^a Plebiscitum , quo oneratus magis quam honoratus sum , primus antiquo abrogoque. *n. 30.*

^b Lætusque dies , ex admodum tristi paulò antea prope execra illi , factus. *n. 30.*

n. 34-53.



avoit nommé à Rome pour Consul
 L. Æmilius Paulus, & C. Terentius
 Varro. Ce dernier, * d'une basse &
 vile naissance, par les grands biens
 que son pere lui avoit laissés, &
 par son adresse à gagner les bonnes
 graces du Peuple en se déclarant con-
 tre les Grands, avoit trouvé le moien
 de parvenir au Consulat, sans y por-
 ter d'autre mérite que celui d'une am-
 bition démesurée, & d'une estime de
 lui-même sans bornes. Il disoit hau-
 tement „ que le moien de perpétuer
 „ la guerre, étoit de mettre des Fa-
 „ bius à la tête des armées : que pour
 „ lui dès le premier jour qu'il ver-
 „ roit l'ennemi, il sauroit bien la ter-
 „ miner. „ Son Collègue, qui savoit
 que ^a la témérité, outre qu'elle est
 destituée de raison, avoit toujours été
 jusques-là très malheureuse, pensoit
 bien autrement. Fabius le voyant près
 de partir pour la campagne, le con-
 firma encore dans ces sentimens, &
 lui répéta bien des fois que le seul
 moien de vaincre Annibal, étoit de
 temporiser, & de traîner la guerre

* On dit que
 son pere étoit
 boucher.

a Temeritatem, præ- | corum fuisse. Liv. lib.
 terquam quod stulta sit, | 22. n. 38.
 infelicem etiam ad id lo-

en longueur. ^a » Mais, lui dit-il, les
 » citoyens, encore plus que les enne-
 » mis, travailleront à vous rendre ce
 » moi en impraticable. Vos soldats en
 » cela conspireront avec ceux des Car-
 » thaginois : Varron & Annibal pen-
 » seront de même sur ce point. Il
 » faut que vous seul teniez tête & ré-
 » sistiez à ces deux Chefs. Le moi en
 » de le faire, c'est de demeurer ferme
 » contre les bruits & les discours po-
 » pulaires, & de ne vous laisser ébran-
 » ler ni par la fausse gloire de votre
 » Collègue, ni par la fausse honte dont
 » on tâchera de vous couvrir. Souffrez
 » qu'au lieu d'homme précautionné,
 » circonspect, & habile dans le métier
 » de la guerre, on vous fasse passer pour
 » un Chef timide, lent, sans connois-
 » sance de l'art militaire. J'aime mieux

^a Hæc una salutis via,
 L. Paule : quam diffi-
 cilem infestamque cives
 * sibi magis quam hostes
 facient. Idem enim tui,
 quod hostium milites,
 volent : idem Varro Con-
 sul Romanus, quod An-
 nibal Pœnus imperator,
 cupiet. Duobus ducibus
 unus resistas oportet. Re-
 sistes autem, adversus fa-
 mam rumoresque homi-
 num si satis firmus stete-

ris : si te neque collega
 vana gloria, neque tua
 falsa infamia moverit...
 Sine timidum pro cauto,
 tardum pro considerato,
 * * imbellem pro perito
 belli vocent. Malo te sa-
 piens hostis metuat, quam
 stulti cives laudent. Ibid.
 n. 39.

Je croi qu'il faut lire, tibi.
 * * Imbellis, doit signifier
 ici ru lis in bello, impe-
 ritus belli.

» vous voir craint par un ennemi sage,
» ge, que loué par des citoiens imprudens.

*Polyb. lib.
3. p. 257.*

Chez les Romains, en tems de guerre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit composée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les Alliés, c'est-à-dire les peuples voisins de Rome, fournissoient un pareil nombre de fantassins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Consuls, qui faisoient la guerre séparément, & en différens pays. Ici, comme l'affaire étoit décisive, les deux Consuls marchèrent ensemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent cavaliers.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie : c'est pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en rase campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient absolument de vivres, & ne pouvoient pas encore subsister dix jours dans le pays, de sorte que les troupes Espagnoles étoient

près de se débânder. Les armées furent quelques jours à se regarder : enfin après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de son Collègue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable aux Carthaginois, & Annibal, qui savoit profiter de tout, avoit rangé ses troupes de sorte que le vent * Vulturne, qui se leve dans un certain tems réglé, devoit souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, & les inonder de poussière. La bataille se donna. Je n'entreprends point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la description dans Polybe & dans Tite-Live, surtout dans le premier, qui étant lui-même homme de guerre, a dû mieux réussir que l'autre à raconter toutes les circonstances d'une si mémorable action. La victoire fut longtemps disputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Consul L. Paulus fut blessé à mort, & plus de cinquante mille hommes demeurèrent sur la place, parmi lesquels étoit l'élite des Officiers. Varron, l'au-

* C'est un vent qui ve- les Romains étoient cour-
noit du midi, vers lequel ils étoient.

tre Consul, se retira à Venouse avec soixante & dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que sans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il falloit prendre du tems pour délibérer sur cette proposition : « Je vois bien, dit Maharbal, que les dieux n'ont pas donné au même homme tous les talens à la fois. Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de la victoire. En effet, plusieurs croient que ce délai sauva Rome & l'Empire.

liv. n. 54-61. Il est aisé de comprendre quelle fut la consternation à Rome, quand cette funeste nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le secours des dieux par des prières publiques, & par des sacrifices, les Magistrats rassurés par les sages conseils & par la ferme contenance de Fabius, donnèrent ordre à tout, & pourvurent à la sûreté

a Tum Maharbal : Non omnia nimirum eidem dii dedere. Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. *Liv. lib. 22. n. 51.* Mora ejus diei satis creditur saluti fuisse urbis atque imperio. *Ibid.*

de la ville. On leva sur le champ quatre légions , & mille cavaliers , en accordant dispense d'âge à plusieurs , qui n'avoient pas dix-sept ans. Les Alliés firent aussi de nouvelles levées. Dix Officiers Romains , qu'Annibal avoit laissé sortir sur leur parole , arrivèrent à Rome , pour demander qu'on rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la République de soldats , elle refusa constamment de racheter ceux-ci , pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine , qui punissoit sans pitié quiconque se rendoit volontairement à l'ennemi ; & elle aima mieux armer des esclaves qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille , & des prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes , ou pour crimes , qui montèrent jusqu'à six mille ; ^a l'honnête , dit l'historien , céda à l'utile dans ces tristes conjonctures.

A Rome , le zèle des particuliers & l'amour du bien public éclatèrent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des Alliés. Les défaites

^a Ad ultimum propè libus cedunt , descendit. desperata reipublicæ auxilium , cum honesta uti. Liv. lib. 23. n. 14.

précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité ; mais ce dernier coup , qui selon eux , devoit abbattre l'Empire , les renversa , & plusieurs se rangèrent du côté du Vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes , ni la défection de tant d'Alliés , ne purent porter le Peuple Romain à entendre parler d'accommodement. ^a Loin de perdre courage , jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'ame : & lorsque le Consul , après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause , revint à Rome , tous les Corps de l'Etat allèrent audevant de lui , & lui rendirent grâces de ce qu'il n'avoit point désespéré de la république ; au lieu qu'à Carthage , après une telle disgrâce , il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hiver , leur devint bien fu-

^a Adeo magno animo civitas fuit , ut consuli ex tanta clade , cujus ipse causa maxima fuisset , redeunti , & obviam itum frequenter ab omnibus ordinibus sit , & gratiæ	actæ quòd de republica non desperasset : cui , si Carthaginensium duetor fuisset , nihil recusandum supplicii foret. <i>Lib. 22. n. 61.</i>
---	--

neſte. ^a Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entièrement énérvé par les délices de Capoue, où les ſoldats ſe plongèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, ſelon les connoiſſeurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commiſe, en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car ce délai pouvoit paroître n'avoir que différé la victoire : au lieu que cette dernière faute le mit abſolument hors d'état de vaincre. Ainſi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avoit été pour les Romains.

*SCIPION élu Général, rétablit
les affaires d'Eſpagne.*

LA MORT des deux Scipions, pere & oncle de celui dont nous entreprenons de parler, paroifſoit de-

^a Quos nulla mali vicerat vis, perdidere nimia bona ac voluptas immo-
dicæ : & eo impensius, quo avidius ex insolentia in eas se miferant. . . . Majusque id peccatum ducis apud peritos artium militarium habitum est, quam quod non ex Cannensi acie pro-
tinus ad urbem Romanam duxisset. Illa enim cunctatio distulisse modo victoriam videri potuit ; hic error vires ademisse ad vincendum. Lib. 23. n. 18.
Capuam Annibali Cannas fuisse, lb. n. 45.

voir ruiner entièrement les affaires des Romains en Espagne, qui jusques-là avoient eu un heureux succès. On ne peut dire si cette mort causa un plus grand deuil à Rome, qu'en Espagne. Car enfin la défaite de deux armées, la perte presque assurée d'une province si considérable, la vûe des maux publics, entroient pour quelque chose dans la douleur des citoyens : ^a mais les Espagnes ne regrettoient & ne pleuroient que leurs Chefs, sur tout Cn. Scipion, qui les avoit gouvernées lontems, & leur avoit le premier fait connoître & goûter les doux fruits de la justice, du desintéressement, & de la modération Romaine.

Liv. lib. 26. n. 13. & 19. Les larmes coulèrent de nouveau à Rome, quand il s'agit de donner un successeur à ces deux grands hommes. Personne n'osoit se présenter pour demander leur place, tant les affaires de cette province paroissoient desespérées ; & le morne silence qui régnoit dans toute l'assemblée, fit encore regretter & sentir davantage la

^a Hispaniz ipsos lugentibus desiderabantque ductes : Cnæum tamen magis, quo diutius præfuerat eis, priorem & favorem occupaverat, & specimen justitiæ temperantiæque Romanæ primus dederat. *Lib. 25. n. 36.*

perte qu'on avoit faite. Dans cette consternation universelle, P. Cornelius Scipion, âgé seulement de vingt-quatre ans, fils de Publius qui venoit d'être tué, se leve, & paroissant dans un lieu éminent s'offre pour aller commander en Espagne, si le Peuple agrée son service. Cette offre si courageuse rend la vie & la joie à l'assemblée, & tous, sans exception, le nomment d'une voix commune pour Général. Mais lorsque cette première chaleur se fut un peu rallentie, le Peuple faisant réflexion à l'âge de Scipion, commença à se repentir de ce qu'il avoit fait. Quelques-uns tiroient même un mauvais présage de son nom & de sa famille, lorsqu'ils considéroient qu'on l'envoioit dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de son pere & de son oncle. Scipion s'étant aperçu de ce refroidissement, fit un discours si plein de confiance, & parla avec tant de sagesse & de son âge, & de l'honneur qu'on lui avoit fait, & de la guerre qu'il entreprenoit, qu'il dissipa tout-à-fait les allarmes du Peuple, & ralluma cette ardeur qui l'avoit porté à lui donner le commandement. Le même Scipion, quelques-

années auparavant , aiant demandé l'Edilité avant le tems marqué par les loix , & les Tribuns par cette raison s'opposant à sa demande : ^a Si le peuple , dit-il , juge à propos de me nommer Edile, mon âge est com-
pétant.

L'arrivée de Scipion en Espagne rendit le courage aux troupes. ^b Elles reconnoissoient avec joie sur son visage les traits & la ressemblance de son pere & de son oncle : & dans le premier discours qu'il leur fit , il dit qu'il espéroit que bientôt elles reconnoitroient aussi en lui le même esprit , le même courage , & la même droiture.

Ses promesses ne furent pas vaines. La première entreprise qu'il forma fut le siège de Carthagène , ville en même tems la plus riche & la plus forte de toute l'Espagne. C'étoit-là la place d'armes des ennemis , leur arsenal , leur magasin , leur trésor , & le

^a Si me , inquit , omnes Quirites Edilem facere volunt , satis annorum habeo. *Lib. 25. n. 2.*

^b Brevi faciam , ut , quemadmodum nunc nos citatis in me patris patrui- que similitudinem oris vultusque , & lineamenta corporis ; ita ingenii , fidei , virtutisque exemplum expressam ad effigiem vobis reddam. *Lib. 26. n. 3.*

lieu de sûreté, où ils tenoient tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance de leurs armées ; sans compter que tous les otages des Princes & des peuples y étoient renfermés. Ainsi la prise de cette unique ville devoit le rendre maître en quelque sorte de toute l'Espagne. Cette expédition si importante, si difficile, & jugée jusqu'alors impossible, ne lui couta qu'un jour.^a Le butin fut immense, en sorte que, dans la prise de cette ville, Carthagène même fut regardée comme la moindre partie du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les dieux, non seulement de l'avoir rendu maître en une seule journée de la plus opulente de toutes les villes du pays, mais d'y avoir auparavant rassemblée les forces & les richesses de presque toute l'Afrique & de toute l'Espagne. Puis il marqua sa reconnoissance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompenses, & de marques d'honneur, chacun selon son état & son mérite.

^b Alors, aiant fait venir les otages,

^a Ut minimum omnium, inter tantas opes belli captas, Carthago ipsa fuerit. Lib. 26. n. 47.

^b Scipio, vocatis obfidibus, universos bonum animum habere iussit: venisse eos in populi Roma-

il leur parla avec bonté, & les rassura ;
 en leur représentant , » Qu'ils étoient
 » tombés entre les mains du Peuple
 » Romain , qui aimoit mieux gagner
 » les cœurs par des bienfaits , que de
 » les assujettir par la crainte ; & s'at-
 » tacher les peuples étrangers par la
 » qualité honorable d'amis & d'alliés ,
 » que de les réduire à la triste & hon-
 » teuse condition d'esclaves.

Ce fut en cette occasion qu'une
 Dame, respectable par son âge & par
 sa naissance, femme de Mandonius
 frere d'Indibilis, roi des Illyrgetes,
 vint se jeter aux piés de Scipion avec
 plusieurs jeunes Princesses, filles d'In-
 dibilis & d'autres de même qualité,
 pour le prier d'ordonner à ses gardes
 d'en prendre un soin particulier. Sci-
 pion, qui ne comprit pas d'abord sa
 pensée, répondit que rien ne leur
 manqueroit. Alors cette Dame re-
 prenant la parole : « Ce n'est pas là,
 » dit-elle, ce qui nous occupe : car

ni potestatem, qui bene-
 ficio quàm metu obligare
 homines malit; exteraf-
 que gentes fide ac socie-
 tate junctas habere, quàm
 tristi subjectas servitio.
Lib. n. 26. 49.

a Haud magni ista fa-

cimus, inquit: quid
 enim huic fortunæ non
 satis est? Alia me cura,
 ætatem harum intuen-
 tem, (nam ipsa jam ex-
 tra periculum injuriæ
 muliebris sum) stimulat.
Liv. lib. 26. n. 49.

„ dans l'état où la fortune nous a ré-
 „ duites , de quoi ne devons-nous pas
 „ nous contenter ? Une autre inquié-
 „ tude me trouble & m'allarme, quand
 „ je considère la jeunesse & la beauté
 „ de ces captives : (car pour moi mon
 „ âge me met hors de danger & de
 „ crainte) & elle lui montra en même
 „ tems ces jeunes Princesses , qui tou-
 „ tes la respectoient comme leur mere.
 „ Ma ^a gloire , & celle du peuple Ro-
 „ main , répliqua Scipion , m'engage-
 „ roient à faire respecter parmi nous
 „ ce qui doit être respecté en quelque
 „ lieu du monde que ce soit. Mais vous
 „ me fournissez un nouveau motif d'y
 „ veiller encore avec plus de soin , par
 „ l'attention vertueuse que je remar-
 „ que en vous à ne penser qu'à la con-
 „ servation de votre honneur au milieu
 „ de tant d'autres sujets de crainte.
 „ Après cet entretien , il les confia à un
 „ Officier d'une sagesse reconnue , & lui
 „ ordonna d'avoir pour elles les mêmes
 „ égards , que si elles appartenoint à des
 „ amis , ou à des alliés des Romains.

^a Tum Scipio : Meæ
 populique Romani disci-
 plinæ causâ facerem , in-
 quir, ne quid , quod san-
 ctum usquam esset , apud
 nos violaretur. Nunc , ut

id curem impensius , ves-
 tra quoque virtus digni-
 tasque facit , quæ ne in-
 malis quidem oblitæ de-
 coris matronalis estis.
Ibid.

Après cela, on lui amena une Princesse d'une rare beauté. Elle étoit fiancée avec Allucius, Prince des Celtibériens. Il fit aussitôt venir ses parens avec celui qui lui étoit destiné pour époux. Il marqua à ce dernier que son épouse avoit été dans sa maison, comme elle auroit pu être dans celle de son pere. »^a J'en ai usé ainsi, ajouta-t-il, » pour être en état de vous » faire un présent digne de vous & de » moi. Je ne vous demande d'autre » marque de reconnoissance, sinon » que vous deveniez ami du Peuple » Romain. Si vous me croiez homme » de bien, tels qu'ont été parmi ces » nations mon pere & mon oncle ; » sachez qu'il y en a beaucoup d'autres dans Rome qui nous ressemblent, & qu'il n'y a point de peuple aujourd'hui sur la terre, dont vous deviez rechercher avec plus de soin

^a Fuit sponsa tua apud me eadem, qua apud soceros tuos parentesque suos, verecundia. Servata tibi est, ut inviolatum & dignum me teque dari tibi donum posset. Hanc mercedem unam pro eo munere paciscor; amicus populo Romano sis, &c. si me virum bonum cre-

dis esse, quales patrem patruumque meum jam ante hæ gentes norant, scias multos nostri similes in civitate Romana esse; nec ullum in terris populum hodie dici posse, quem minus tibi hostem tuisque esse velis. aut amicum malis. *Liv. lib. 26. n. 50.*

„ l'amitié pour vous & pour les vôtres ,
 „ ni dont vous deviez plus redouter
 „ l'inimitié. „ Comme les parens de la
 fille pressoient Scipion d'accepter la
 somme considérable qu'ils avoient
 apportée pour la racheter , aiant fait
 mettre à ses piés tout cet or & cet ar-
 gent : „ J'ajoute , dit-il , en s'adressant
 „ à Allucius , cette somme à la dot
 „ que vous devez recevoir de votre
 „ beau pere , „ & il l'obligea de l'em-
 porter. Ce Prince ne fut pas plutôt de
 retour dans son pays , qu'il publia
 par tout les grandes qualités de Sci-
 pion , en disant , „ Qu'il ^a étoit venu
 „ dans l'Espagne un jeune homme
 „ semblable aux dieux , qui se sou-
 „ mettoit tout par la force de ses ar-
 „ mes , & encore plus par sa bonté &
 „ par ses bienfaits. „ Peu de tems
 après , aiant fait des levées parmi ses
 vassaux , il revint le trouver avec quin-
 ze cens Cavaliers.

Scipion , après avoir employé l'hi-
 ver à se concilier l'esprit des peuples ,
 partie en leur faisant des présens , par-
 tie en leur renvoiant les otages & les

a Venisse diis similli- tum benignitate ac bene-
 mum juvenem , vincen- ficiis. *Lib. 26. n. 50.*
 tem omnia cum amis ,

prisonniers , se mit en campagne dès que la saison le permit. Les deux Princes dont nous avons parlé , Indibilis & Mandonius , vinrent à sa rencontre avec leurs troupes , ^a & l'assurant que jusques-là leur corps seul étoit demeuré parmi les ennemis , mais que leur cœur avoit été où ils favoient que la vertu & la justice étoient en honneur , ils se rendirent à lui , & se mirent sous sa protection. On fit ensuite venir devant eux leurs femmes & leurs enfans ; & la joie de part & d'autre , étouffant la voix & les paroles , ne s'expliqua longtems que par les pleurs & les embrassemens.

Asdrubal , effraïé des succès rapides de l'armée Romaine , crut que l'unique moien de les arrêter étoit de donner une bataille. C'est ce que demandoit Scipion , & à quoi il s'étoit bien préparé. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus , & laissèrent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées , d'où il partit ensuite pour aller joindre en Italie son frere Anni-

a Itaque corpus dunraxat suum ad id tempus apud eos. (Carthaginenses) fuisset : animum jam- pridem ibi esse , ubi jus ac fas crederet coli. *Lib. 27. n. 17.*

bal. Ce fut après cette victoire de Scipion, que les peuples, charmés de sa valeur & de sa modération, voulurent lui donner le nom de Roi. Scipion leur représenta, que ce nom, si estimé par tout ailleurs, étoit détesté chez les Romains. Que pour lui il se contentoit d'avoir les inclinations roiales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils se contentassent de les lui attribuer en secret, sans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique barbares, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit à mépriser une qualité qui faisoit l'objet de l'admiration & de l'envie du reste des mortels.

Scipion deux ans après envoia son frere à Rome, pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portoit ses vûes bien plus loin, & ne regardoit cette conquête que comme un prélude & une préparation à celle de toute l'Afrique.

La valeur n'étoit pas la seule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuse dextérité à manier les esprits, & à les amener à son but par la voie de l'insinuation, comme il le fit voir

dans la célèbre entrevûe qu'il eut avec Syphax roi de Numidie, où se trouva Afdrubal * qui avoua que quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion, il lui avoit encore paru plus grand & plus admirable dans cette conférence.

* Cet Af-
drubal n'étoit
pas le frere
d'Annibal.

SCIPION retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.

Tiv. lib. 28.
38-46.

LE BRUIT des victoires & des grandes vertus de Scipion l'avoit devancé à Rome, & avoit disposé tous les esprits en sa faveur. Dès qu'il y fut arrivé, on le nomma Consul d'un consentement général, & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour passer en Afrique, & il ne dissimuloit pas que c'étoit là sa vûe & son dessein.

Fabius Maximus, soit circonspection excessive, qui approchoit assez de son caractère, soit jalousie secrète, emploia tout son crédit & toute son éloquence dans le Sénat pour le traverser, & allégua contre lui plusieurs raisons très fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes; & aiant fini cette dispute, en déclarant qu'il s'en

tiendroit à l'avis du Sénat, il fut arrêté qu'il auroit pour province la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il le jugeoit utile au bien de la République.

Il ne perdit point de tems, & partit aussitôt pour la Sicile, ^a ne quittant point de vûe le dessein qu'il avoit de porter la guerre chez les ennemis. Lélius étoit passé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit se répandit que c'étoit Scipion lui-même qui y étoit arrivé avec son armée. Carthage trembla, & se crut perdue. Elle fut bientôt détrompée, mais elle ne laissa pas de dépêcher des courriers vers les Généraux qu'elle avoit en Italie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger Scipion d'y revenir. Masinissa, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui étoit fort puissant en Afrique, le pressoit vivement d'y passer, & lui faisoit faire des reproches de ce qu'il frustrait si longtems l'attente des Alliés. Scipion n'avoit pas besoin d'être animé par de telles remontrances. Il travailloit sans relâche aux préparatifs de la guerre, &

^a Nihil parvum, sed | agitabat animo. Lib. 29.
Carthaginis jam excidia | n. 1.

hâtoit son départ avec toute la vivacité possible.

*Liv. lib. 29.
v. 19-25.*

Cependant les ennemis de Scipion avoient fait courir le bruit à Rome qu'il passoit le tems à Syracuse dans la bonne chere & dans les plaisirs ; que la garnison de la ville à son exemple étoit plongée dans la débauche , & que la licence & le désordre régnoient dans toute l'armée. Fabius , ajoutant foi à ces bruits , se porta aux dernières violences contre Scipion , & fut d'avis qu'on le rappellât sur le champ. Le Sénat , plus sage & plus modéré , voulut avant toutes choses être éclairci de la vérité. Il nomma des Commissaires , qui s'étant transportés sur les lieux , trouvèrent tout dans un merveilleux ordre ; les troupes parfaitement disciplinées , les magasins fournis de vivres , les arsenaux remplis d'armes & d'habits , les galères bien équipées , & prêtes à mettre à la voile. Ce spectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conçurent que si Carthage pouvoit être vaincue , ce devoit être par un tel Chef & une telle armée ; & ils pressèrent Scipion au nom du Sénat , de qui ils avoient reçu cet ordre , de hâter son départ ,

L'HISTOIRE PROFANE. 35
& de remplir au plutôt l'attente & les
vœux du Public.

Il partit donc. La Sicile accourut *Ib. n. 26. 27.*
en foule pour être témoin de son dé-
part. Scipion, déjà si célèbre par ses
victoires, & destiné dans l'esprit des
peuples aux plus grands événemens,
attiroit les yeux & l'attention de tout
le monde. On admiroit sur-tout la
hardiesse du dessein, dont lui seul
étoit auteur, & qui n'étoit venu dans
l'esprit à aucun des autres Chefs,
d'arracher Annibal de l'Italie, en al-
lant attaquer Carthage, & de trans-
porter & finir la guerre en Afrique
même. Scipion, après avoir fait du
haut de la poupe des prières & des
libations aux dieux, s'avança en pleine
mer, suivi des cris de joie, des vœux,
& des bénédictions de tout le peuple.

La navigation fut courte & heu- *n. 28.*
reuse. Dès que Scipion aperçut les
bords de l'Afrique, levant les yeux
& les mains vers le ciel, il pria les
dieux de favoriser son entreprise. Le
bruit de son débarquement jetta l'al-
larne sur toute la côte, & dans Car-
thage même.

Scipion, après avoir ravagé tout
le plat pays, se rendit maître d'une

ville d'Afrique assez opulente, où il fit huit mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Masinissa, Prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

no. 35.

Les Carthaginois avoient mandé promptement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le siège d'Utique, ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer.

*Lib. 30. n.
3-17.*

Quand l'hiver fut passé, Scipion reprit le siège. Asdrubal étoit campé assez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale étoit que les Romains sortiroient d'Afrique, & qu'Annibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vûes & aux desseins de Scipion: mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit, & traîna exprès la négociation en longueur, faisant naître tous

les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevûes qui se firent de part & d'autre, il avoit fait déguiser en valets quelques Officiers de mérite, avec ordre, lorsqu'ils seroient chez les ennemis, d'examiner avec soin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la distance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matière dont étoient fabriquées les baraques des soldats : outre cela la discipline qui s'y observoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorsqu'il fut instruit de tout ce qu'il vouloit savoir, il rompit la trêve, sous prétexte que son Conseil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout soupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit tems d'exécuter l'entreprise, il chargea Lélius & Masinissa d'aller bruler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Asdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les mesures que Scipion avoit prises étoient si justes, que son dessein réussit au-delà de ce qu'il pouvoit espérer. Le fer ou le feu détruisit les

deux puissantes armées des ennemis ; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient composées , à peine s'en sauva-t-il trois mille. Ceux qui voulurent passer d'un camp dans l'autre , s'imaginant être les seuls qu'on eût surpris , tombèrent dans une embuscade qu'il avoit disposée au milieu de l'espace qui séparoit les deux camps. Le butin fut immense. Plusieurs villes aussitôt se rendirent à lui volontairement. Une seconde victoire remportée sur les mêmes chefs , & sur la nouvelle armée qu'on avoit mise sur pié avec grande peine , rendit Scipion maître absolu de la campagne. Lélius & Masinissa poursuivirent Syphax , qui fut fait prisonnier dans un combat : après quoi ils assiégèrent & prirent la capitale de son royaume. Ce fut pour lors qu'arriva la fameuse histoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un succès si complet , le Peuple se répandit aussitôt dans tous les temples pour en rendre grâces aux dieux.

Lib. 30. n.^o 10. Annibal reçut en même tems des ordres de Carthage , qui l'obligeoient de partir sur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie.

Il y avoit reçu plusieurs échecs, qui l'avoient extrêmement affoibli. Il avoit eu la douleur de voir prendre presque à ses yeux Capoue par les Romains, sans que sa marche vers Rome eût pu les arracher de ce siège. Il s'en approcha inutilement, ^a & cette parole alors lui échapa: „ Que les dieux lui ôtoient tantôt la pensée, „ tantôt le pouvoir de prendre Rome. „ Ce qui lui fit plus de peine, fut d'apprendre que dans le tems même qu'il étoit aux portes de la ville, il étoit parti une recrue pour l'Espagne. Mais ce qui acheva de le déconcerter, fut la défaite entière de l'armée d'Asdrubal son frere, qu'il n'apprit que par la tête de ce Général, qui fut jettée dans son camp. Il fut donc forcé de se retirer dans les extrémités de l'Italie. ^b C'est là qu'il reçut les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre sans pousser des sou-

^a Audita vox Annibalæ fertur, Potiundæ sibi urbis Romæ modò mentem non dari, modò fortunam. *Lib. 26. n. 11.*

^b Frendens, gemenſque, ac vix lachrymis temperans, dicitur legatorum verba audiſſe. . . . Rarò quemquam alium, patriam exilii cauſa relinquẽtem, magis morſtum

abiſſe ferunt, quàm Annibalẽ hoſtium terra excedentem. Reſpexiſſe ſæpè Italiæ littora, deos homineſque accuſantem, in ſe quoque ac ſuum ipſius caput execratum, QUOD NON CRUENTUM. AB CANNENſI VICTORIA MILITEM ROMAM DUXIſſET. *Lib. 10. n. 20.*

pirs, & sans presque verser des larmes, frémissant de colère de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux & les hommes de son malheur, & prononçant contre lui-même mille exécutions, de ce qu'après avoir fortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ses soldats, encore tout fumans du sang des Romains.

*Lib. 30. n.
29-30.*

Quand il fut arrivé en Afrique, il proposa à Scipion une entrevue. On convint du tems & du lieu. Ces deux Capitaines, non seulement les plus illustres de leur tems, mais dignes d'être mis en parallèle avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux Généraux, demeurèrent quelque tems en silence, comme étonnés à la vue l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une manière fine & délicate, il lui fit une vive peinture des désordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit causés, tant aux victorieux qu'aux

vaincus. Il l'exhortoit à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires. Que quelque heureux qu'il eût été jusques-là, il devoit appréhender l'inconstance de la fortune. Que sans en chercher bien loin des exemples, il en étoit, lui-même qui lui parloit, une preuve éclatante. Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Thrasymène & à Cannes. Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faisant la paix dans un tems, où il étoit le maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les îles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il falloit bien se résoudre, puisque les dieux en ordonnoient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains maîtres sur mer & sur terre de tant de royaumes étrangers.

Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galères Romaines avant que la trêve fût expirée. Il re-

jetta sur eux seuls & sur leur injustice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événemens humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déjà proposées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la trêve.

32.

Chacun des Généraux exhorta donc ses troupes. Annibal raportoît toutes les victoires qu'il avoit remportées sur les Romains, tous les Chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en pièces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes, les succès qu'il avoit eus dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse en venant demander la paix : ^a & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puissans. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des Chefs, ^b & dé-

^a Celsus hæc corpore, vultuque i'a læto, ut vicissè jam crederes, dicebat. *Lib. 30. n. 32.*

^b Roma an Carthago jura gentibus darent, ante crastinam noctem scituros. *Ib. n. 32.*

aider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

Je n'entreprends point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux Capitaines si expérimentés n'oublièrent rien de ce qui devoit contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille; & les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte; & étant rentré dans Carthage, après trente-six ans d'absence, il avoua qu'il étoit vaincu sans ressource, & que Carthage n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fut. Scipion lui donna de grands éloges, & assura qu'Annibal s'étoit surpassé lui-même dans cette journée, quoique le succès n'eût pas répondu à son courage.

n. 34. 35.

Pour lui il fut bien profiter de sa victoire, & de la consternation des ennemis. Il ordonna à un de ses Lieutenans de mener son armée de terre à Carthage, pendant que lui-même

n. 36-38.

alloit conduire la flotte jusqu'aux piés de ses murailles. Il n'en étoit pas éloigné, lorsqu'il rencontra un vaisseau couvert de bandelettes & de branches d'oliviers. Il portoit dix Ambassadeurs des plus considérables de Carthage, qui venoient implorer sa clémence. Il les renvoia sans réponse, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devoit s'arrêter. Les Députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, & lui demandèrent la paix en des termes très soumis. Il assembla son Conseil. La plupart étoient assez d'avis qu'il rasât Carthage, & qu'il traitât ses habitans avec la dernière sévérité. Mais la vûe du tems que dureroit le siège d'une ville si bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoiât un successeur pendant qu'il feroit occupé à ce siège, le firent pencher vers la douceur. Il leur accorda une trêve, pour leur laisser le tems d'envoier à Rome.

m. 40-43.

Les Députés y étant arrivés, & aiant exposé le sujet de leur voiage, le Sénat & le Peuple donnèrent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener son armée après la

conclusion du traité. La paix fut donc conclue. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cens vaisseaux, qu'il fit bruler à la vûe de Carthage: spectacle bien triste pour les habitans de cette malheureuse ville. Il fit trancher la tête aux Alliés du nom latin, & pendre les citoiens Romains, qui lui furent rendus comme transfuges.

21. 452

Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique, après avoir duré dix-sept ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie de peuples, que la curiosité attiroit sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vû. Il n'y manqua que la présence du Roi Syphax, qui étoit mort à Tivoli quelques jours auparavant. Le surnom d'*Africain* lui fut donné; on ne fait si ce fut par l'armée, ou par le peuple, ou par ses amis, & ceux de sa famille. Quoi qu'il en soit, il est le premier à qui l'honneur de prendre le nom d'une nation vaincue ait été accordé.

GUERRE contre Philippe roi de
Macédoine.

CETTE guerre commença immé-

diatement après que celle de Carthage eut été terminée, & elle ne dura que l'espace de quatre ans. La seconde guerre Punique fut l'occasion & la cause de celle-ci. ^a Philippe, selon la coutume des Princes politiques, qui régient leur conduite sur leurs intérêts, & qui dans leurs entreprises consultent moins l'équité que l'utilité, voyant aux mains deux peuples aussi puissans qu'étoient les Carthaginois & les Romains, avoit attendu pour se déclarer, que la fortune elle-même se déclarât, bien résolu de se ranger du côté du plus fort. Il étoit d'autant plus intéressé dans cette guerre, que l'Italie se trouvoit assez près de ses Etats, qui n'en étoient séparés que par la mer d'Ionie. Trois victoires considérables remportées de suite par Annibal, lui firent juger que la guerre se termineroit à son avantage, & le déterminèrent à embrasser le parti de ce dernier. Il lui envoya donc des

Liv. lib. 23.
n. 33. 34. &
38. 39.

a In hanc dimicationem duorum opulentissimorum in terris populorum omnes reges gentesque animos intenderant: inter quos Philippus Macedonum rex. Is, utrius populi mallet victoriam esse, incertis ad-

huc viribus, fluctuatus animo fuerat. Postquam tertia jam pugna, tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatoque ad Annibalem misit. *Liv. lib. 23. n. 33.*

Ambassadeurs. Le bonheur des Romains voulut qu'à leur retour ils fussent surpris chargés des lettres d'Annibal pour Philippe, & conduits à Rome. C'étoit peu de tems après qu'on y avoit appris la sanglante défaite de Cannes. ^a Le Sénat comprit quel surcroit de danger ce seroit que la guerre de Macédoine, ajoutée à celle de Carthage. Cependant, loin de succomber à une telle crainte, les Romains ne songèrent qu'aux moïens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de passer en Italie. La prise des Ambassadeurs leur en donna le tems. Il falut que Philippe en envoiât de seconds, qui lui raportèrent enfin le traité qu'ils avoient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conservé tout entier : il mérite d'être lu. Il y est fait mention de tous les dieux de l'un & de l'autre parti, sous les yeux desquels se faisoit ce traité ; & il y est marqué expressément, que c'étoit du secours des dieux qu'Annibal attendoit l'heureux succès de la guerre.

*Polyb. lib. 7.
pag. 502.*

^a Gravis cura Patres incessit, cernentes quanta vix tolerantibus Periculum bellum Macedonici belli moles instaret. Cui tamen adeo non succubuerunt,	ut extemplo agitaretur quomodo modum ultro inferendo bello averterent ab Italia hostem, <i>Lib. 23. n. 38.</i>
---	---

Les Romains ne manquèrent pas d'envoyer contre Philippe une flotte, qui lui fit perdre l'envie de passer en Italie, en l'obligeant de songer à défendre son propre pays. Tout le tems que dura la guerre Punique, se passa en différentes expéditions que ce Prince fit dans la Grèce, où sous prétexte de soutenir les Achéens contre les Etoliens leurs ennemis, il se rendit maître de plusieurs villes assez considérables.

*Liv. lib. 31.
41. 1. &c.*

Dès qu'à Rome la paix eut été conclue avec les Carthaginois, la première affaire qu'on y mit en délibération, fut celle qui regardoit Philippe. Les plaintes d'Athènes, qui imploroit le secours des Romains, y donnèrent lieu. Il fut décidé qu'on déclareroit la guerre à Philippe.^a Rome, toujours attentive à ce qui regarde la religion, sur tout dans le commencement des nouvelles guerres, ne manqua à rien de ce qui avoit coutume de se pratiquer en pareille occasion, & ordonna des prières publiques, & des sacrifices dans tous les temples des dieux.

^a Civitas religiosa, in supplicationes, &c. *Liv. 31. n. 9.*
principiis maximè novorum bellorum, decrevit

Le Consul, chargé du département de la Macédoine, partit dès le commencement du printems. Je ne rapporterai ici aucun détail de tout ce qui se passa pendant le cours de cette guerre. On parla plusieurs fois de paix, & il y eut plusieurs entrevûes, mais toujours inutilement. Une dernière action décida du sort de Philippe: ce fut la bataille de Cynoscéphale. T. Quintus Flamininus Proconsul commandoit l'armée des Romains. Celle des Macédoniens fut vaincue, & le Roi obligé de prendre la fuite. Son premier soin, dans ce moment de trouble & de confusion, fut d'envoyer à Larisse bruler tous ses papiers, de peur qu'ils ne nuisissent à ses alliés & à ses amis, si les Romains venoient à s'en rendre les maîtres: & Polybe fait remarquer cette attention comme une preuve de la sagesse & de la prudence de ce Prince dans l'adversité; au lieu que d'abord ses succès heureux l'ayant rempli de vanité & d'orgueil, avoient fait dégénérer sa conduite, sage & modérée dans les commencemens, en un gouvernement violent & tyrannique.

Lib. 33. 45.

7-10.

Lib. 17.

pag. 767.

Philippe songea alors véritable- Liv. lib. 33.
Tome IV. 4. 11. &c.

ment à faire la paix. Il y trouva beaucoup de disposition de la part de Flamininus, parce qu'on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Antiochus roi de Syrie songeoit à passer en Europe, & à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avoit déjà proposées auparavant, & entre autres, que toutes les villes des Grecs, tant en Europe qu'en Asie, jouiroient de la liberté, & que Philippe feroit sortir les garnisons de celles dont il s'étoit emparé. Ce traité fut ratifié à Rome, où son fils Démétrius, qu'il y avoit envoyé en ôtage, demeura encore quelques années après que cette grande affaire eut été conclue, & s'y lia d'une amitié particulière avec les Romains.

m 30-33:

Le courier, qui étoit chargé de la ratification du traité, arriva fort à propos en Grèce, dans le tems qu'on étoit près de célébrer les Jeux solennels à Corinthe. La curiosité naturelle aux Grecs pour ces sortes de spectacles, & la situation commode du lieu où l'on pouvoit aborder par mer des deux côtés, rendoient toujours l'assemblée fort nombreuse : mais l'impatience d'apprendre quel seroit à l'a-

venir le sort de toute la Grèce, y avoit attiré pour lors un concours incroiable de peuples. Quand les Romains, au jour marqué, eurent pris séance, le héraut s'avança dans l'arène, & après que par le son de la trompette on eut imposé silence à toute l'assemblée, il prononça à haute voix les paroles suivantes : LE SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET T. QUINTIUS GENERAL, Aiant vaincu le ROI *Imperator.* PHILIPPE ET LES MACEDONIENS, ORDONNENT QUE LES PEUPLES DE LA GRECE VIVRONT DESORMAIS SOUS LEURS LOIX LIBRES ET EXEMTS DE TOUTE SERVITUDE ; & il fit en même tems le dénombrement de tous les peuples qui avoient été assujettis à Philippe. Une nouvelle si heureuse & si inespérée, paroissoit plutôt un songe qu'une réalité. On n'osoit en croire ni ses yeux ni ses oreilles, & chacun vouloit voir encore & entendre le héraut, pour s'assurer par soi-même de son propre bonheur. Quand la chose fut bien certifiée, il s'éleva de si grands cris de joie, & ils furent tant de fois réitérés, ^a qu'il parut évidem-

^a Ut facile appareret, multitudinigratius, quàm nihil omnium bonorum libertatem esse. Ludi-

ment que de tous les biens il n'y en a aucun dont les hommes soient plus vivement touchés, que de la liberté. On célébra les Jeux à la hâte & fort rapidement, personne ne s'y intéressant plus, & ne daignant y prêter la moindre attention, tant une seule joie avoit étouffé dans les esprits le sentiment de tout autre plaisir. Quand les Jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain, en sorte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jeter sur lui des couronnes & des festons de fleurs, il auroit été dans quelque danger pour sa santé, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit guères que trente-trois ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

GUERRE contre *Antiochus*
roi de *Syrie*.

Liv. lib. 33. LES ROMAINS, qui jusques là
2e 44. 45. avoient prudemment dissimulé leur

erum deinde ita raptim | adeo unum gaudium prae-
peratum est, ut nullius | occupaverat omnium aliae
nec animi nec oculi spe- | rum sensum voluptatum
scutulo intenti essent : *Liv. lib. 33. n. 32.*

mécontentement , & fermé les yeux sur plusieurs entreprises d'Antiochus , pour ne point avoir en même tems deux ennemis puissans sur les bras , commencèrent à lui parler plus nettement dès qu'ils se virent délivrés de la guerre contre les Macédoniens , & lui firent dire qu'il eût à sortir des villes d'Asie qui avoient appartenu à Philippe , ou à Ptolémée ; qu'il laissât les villes grecques vivre en liberté , & qu'il ne songeât point à entrer en Europe , ni à y faire passer des troupes. *Lib. 34. n. 58.*

Ce Prince , déjà assez porté de lui-même à la guerre , y étoit encore poussé fortement par les sollicitations violentes des Etoliens , & par les conseils d'Annibal , qui s'étoit retiré chez lui , depuis que les Romains , avertis de ses intrigues secrètes & de ses intelligences avec le Roi de Syrie , avoient , contre le sentiment de Scipion , demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome , qui ne pouvoit souffrir la paix , & qui causeroit infailliblement la ruine de sa patrie. Enfin Antiochus se déclara ouvertement , fit entrer ses troupes dans la Grèce , & prit plusieurs villes. *Lib. 35. n. 42.*

*Lib. 36. n. 1.
&c.*

Alors les Romains, qui s'attendoient depuis lontems à cet événement, lui déclarèrent la guerre dans les formes, après avoir consulté les dieux sur le succès de cette entreprise, & avoir imploré leur secours par des prières publiques & des sacrifices.

L'avis d'Annibal, dans un Conseil général qui se tint sur les résolutions qu'il falloit prendre, avoit été qu'Antiochus fit partir sur le champ sa flotte pour débarquer des troupes en Italie, & il s'offroit de la commander, pendant que le Roi demeureroit en Grèce avec son armée, faisant toujours mine, & se tenant effectivement toujours prêt à y passer, lorsqu'il en seroit tems. Cet avis fut négligé, aussi bien que tous ceux qu'il donna encore depuis ; & soit défiance, soit jalousie & crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entreprise, il ne fit aucun usage d'Annibal, qui auroit dû lui tenir lieu d'une armée entière.

Outre cela, ce Prince, enflé mal à propos du premier succès de ses armes, & oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avoit formés, de faire la guerre aux Romains,

Lib. 36. n. 11. & de délivrer la Grèce, se laissa em-

porter à une passion qu'il conçut pour une fille de Chalcis, passa le quartier d'hiver dans cette ville à célébrer ses noces au milieu des festins & des réjouissances, & énerma par ce séjour les forces & le courage de ses troupes.

La campagne suivante s'en ressentit. Ces troupes, amollies par les plaisirs & la bonne chère, ne purent tenir devant celles des Romains, & furent battues en plusieurs occasions. Le Roi lui-même, fuyant de ville en ville & de contrée en contrée, & toujours vivement poursuivi, fut enfin obligé de repasser en Asie. Sa flotte sur mer n'eut pas un meilleur succès.

L'année suivante, on nomma pour Consuls L. Cornelius Scipion, & C. Lelius. Scipion l'Africain s'offrit de servir sous son frere en qualité de Lieutenant, au cas qu'on voulût lui donner pour département la Grèce, sans tirer les provinces au sort, comme c'étoit la coutume. Cette proposition causa une grande joie au Peuple, persuadé qu'il étoit que Scipion vainqueur seroit d'une plus grande ressource pour le Consul & l'armée Romaine, qu'Annibal vaincu pour Antiochus. Sa demande lui fut donc accordée.

Lib. 37. n.
1. & 4.

dée presque d'un consentement universel, & cinq mille vieux soldats, qui avoient servi sous lui, le suivirent en qualité de volontaires.

L'effet répondit à l'espérance. Le Consul se prépara à porter la guerre en
 n. 7. Asie. Il falloit auparavant s'assurer des dispositions de Philippe, par le pays duquel l'armée devoit passer. On le trouva très bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraîchissemens nécessaires. Il se piqua sur tout de traiter les Généraux & les Officiers, avec une magnificence roiale. Il les accompagna, non seulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace, & jusqu'à l'Hellespont.

n. 25. Antiochus fit beaucoup d'efforts pour engager dans son parti Prusias roi de Bithynie, en lui faisant craindre pour lui-même les suites des conquêtes de Scipion, ^a & lui représentant que le dessein des Romains étoit de détruire tous les roiaumes de la terre, pour y établir leur seul empire. Les lettres des Scipions qui lui furent rendues dans ce même tems, & l'arrivée de

a Venire eos ad omnia | nisi Romanum imperium
 regna tollenda, ut nullum | esset. Liv. lib. 37. n. 25.
 aliquam orbis terrarum

l'Ambassadeur Romain , qui survint fort à propos lorsqu'il délibéroit , firent plus d'impression sur son esprit , que les raisons & les promesses d'Antiochus. Il sentit combien il étoit & plus sûr & plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains , & il la conclut sur le champ.

Plusieurs échecs qu'Antiochus avoit^{n. 34-36} reçus & par terre & par mer , le firent songer sérieusement à la paix.^a La grandeur d'ame de Scipion l'Africain , la modération avec laquelle il avoit usé de ses victoires en Espagne & en Afrique , & le haut point de gloire où il étoit parvenu , & dont il devoit être rassasié , lui faisoient espérer de trouver par son canal plus de facilité dans la négociation : outre qu'il avoit entre les mains le fils de ce Général , qui apparemment avoit été fait prisonnier dans quelque combat , & il offroit de le rendre à son pere , sans rançon , si la paix se concluoit. Les Romains , accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avoient

^a In Scipione Africano eum maximè faciebat : maximam spem habebat : notumque erat gentibus præterquam quòd & magnitudo animi , & satisfactio gloriæ , placabilem fuisset. *n. 34.*

une fois proposées, s'en tinrent à celles qui avoient été offertes au Roi dès le commencement de la guerre. Ainsi la négociation fut sans effet. Scipion, pour répondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire, que comme pere & particulier, il ne manqueroit aucune occasion de lui marquer sa reconnoissance; mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public & commandant. Qu'au reste, le seul conseil qu'il pouvoit lui donner comme ami, étoit de renoncer à la guerre, & de ne refuser aucune des conditions de paix qu'on lui offroit.

n. 37. Les Romains firent une marche de plusieurs jours, pour chercher & atteindre l'ennemi. Le Roi étoit campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain étoit demeuré malade à Elée : il lui renvoia son fils. ^a La joie de revoir un fils tendrement aimé, ne fit pas moins d'impression sur le corps que sur l'esprit de ce pere. Après l'avoir tenu lontems embrassé, & satisfait sa tendresse : „ Allez, dit-il aux „ députés, assurer le Roi de ma recon- „ noissance, & dites-lui que pour le

^a Non solum animo pa- | corpori quoque salubre
trio gratum munus, sed | gaudium fuit. n. 37.

» present, je ne puis lui en donner
 » d'autre marque, que de lui conseil-
 » ler d'attendre, pour donner le com-
 » bat, que je sois retourné au camp.

Cependant le Consul avançoit tou- n. 38-44.
 jours. Enfin il arriva près de l'armée
 d'Antiochus. Celui-ci la tint plusieurs
 jours dans son camp, sans vouloir ha-
 zarder la bataille. L'hiver étoit pro-
 che, & le Consul craignoit que la
 victoire ne lui échapât des mains.
 Voiant donc ses troupes pleines d'ar-
 deur, il les mena contre l'ennemi.
 Le combat fut long & opiniâtre : mais
 enfin la victoire tourna entièrement
 du côté des Romains. Le Roi perdit
 en cette journée cinquante mille hom-
 mes de pié, & quatre mille de cava-
 lerie, sans compter les prisonniers. Il
 se retira en désordre avec le peu de
 troupes qui lui restoit, d'abord à Sar-
 des, puis à Apamée. Cette victoire
 fut suivie de la reddition des plus for-
 tes villes de l'Asie.

Il arriva bientôt après des Députés n. 45.
 de la part d'Antiochus, qui avoient
 ordre d'accepter telles conditions de
 paix qu'il plairoit aux Romains de lui
 imposer. Ce furent les mêmes qui
 avoient été proposées dès le commen-

cement : Que le Roi céderoit tout ce qu'il possédoit en Europe, & toutes les villes qu'il avoit dans l'Asie en deça du mont Taurus, qui serviroit désormais de borne à son royaume : qu'il paieroit au Peuple Romain pour les frais de la guerre quinze mille talens Euboïques, & quatre mille au Roi Eumène : mais qu'avant tout il livreroit Annibal, sans quoi les Romains n'écouteront aucune proposition : mais Annibal trouva le moien de s'échaper. Ce traité fut
 21. 58. ratifié à Rome. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion, & il prit le surnom d'*Asiatique*.

Fin & mort de Scipion.

*Liv. lib. 38.
 n. 50-53.*

QUELQUE droiture & quelque desintéressement que Scipion eût fait paroître dans la guerre d'Antiochus, il ne laissa pas d'être accusé d'avoir eu des intelligences avec ce Prince. Quelque tems après son retour à Rome les deux Petillius Tribuns du Peuple l'appellèrent en jugement. Ils disoient qu'Antiochus lui avoit rendu son fils sans rançon, & lui avoit fait la cour comme à celui qui décidoit seul à Rome de la paix & de la guerre : Que dans la province il avoit eu auprès du Consul l'autorité d'un Dicta-

L'HISTOIRE PROFANE. Gr
teur, plutôt que la soumission d'un
Lieutenant : que son motif, en par-
tant pour cette guerre, avoit été de
persuader à la Grèce, à l'Asie, & à
tous les peuples de l'Orient, ce qu'il
avoit déjà fait connoître à l'Espagne,
à la Gaule, à la Sicile, & à l'Afrique :
savoir, ^a qu'un homme seul étoit l'ap-
pui & le soutien de l'Empire ; que Ro-
me, maîtresse de l'univers, devoit sa
gloire & sa sûreté à Scipion ; qu'un
seul mot de sa bouche avoit plus d'au-
torité, que ni les arrêts du Sénat, ni
les ordres du Peuple. Enfin, ne trou-
vant point de prise sur sa vie qui étoit
irréprochable, ils tâchèrent de rendre
sa puissance odieuse.

Scipion, sans dire un seul mot des
chefs dont il étoit accusé, fit un dis-
cours si magnifique sur les grandes
entreprises qu'il avoit heureusement
terminées, que tout le monde convint
que jamais éloge n'avoit été ni plus
pompeux, ni plus véritable. ^b Car il

^a Unum hominem ca-
put columnæque Imperii
Romani esse : sub umbra
Scipionis civitatem do-
minam orbis terrarum la-
tere : nutus ejus pro de-
cretis Patrum, pro Popu-
li jussis esse. Infamia in-
tactum, invidia, qua pos-
sunt, urgent. Liv. lib.
38. n. 51.

^b Dicebantur enim ab
eodem animo ingenio-
que, à quo gesta erant :
& aurum fastidium ab-
erat, quia pro periculo,
non in gloriam, refere-
bantur. n. 50.

raportoît ces actions avec la même élévation d'esprit, & la même grandeur d'ame qu'il avoit montrée en les faisant; & l'on n'étoit point blessé de l'entendre lui-même se louer, parce que c'étoit la nécessité de se défendre, & non le desir de se faire valoir, qui le faisoit parler de la sorte. Tout le tems se passa en discours, & la nuit étant survenue, le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé, Scipion parut avec une foule de cliens & d'amis; & aiant fait faire silence: „ Ce
„ fut à pareil jour que celui-ci, dit-il
en s'adressant aux Tribuns du peuple
& aux citoyens, „ que je vainquis An-
„ nibal & les Carthaginois auprès de
„ Carthage. Comme donc il n'est pas
„ juste de le passer en disputes & en
„ contestations, je vais de ce pas au
„ Capitole rendre grâces de cette vi-
„ ctoire à Jupiter, à Junon, à Mi-
„ nerve, & à tous les dieux qui ha-
„ bitent le Capitole. Accompagnez-
„ moi dans ce devoir de religion &
„ de reconnoissance, tous tant que
„ vous êtes qui en avez le tems; &
„ priez les dieux de vous donner des
„ Chefs qui me ressemblent: s'il est

» vrai que depuis l'âge de dix-sept
 » ans, de même que vous avez pré-
 » venu en moi les années par vos di-
 » gnités, j'ai tâché aussi de préve-
 » nir vos suffrages par mes services.
 Après avoir ainsi parlé, il prit le che-
 min du Capitole, où toute l'assem-
 blée le suivit, jusques aux greffiers
 & aux huissiers des Tribuns, qui se
 virent abandonnés de tout le monde,
 excepté de leurs esclaves. Ce fut là
 le jour le plus glorieux de la vie de
 Scipion; &, à juger de ce qui fait la
 véritable grandeur, il avoit quelque-
 chose de plus éclatant & de plus mé-
 morable que celui où il entra dans
 Rome triomphant de Syphax & des
 Carthaginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regar-
 der comme le dernier d'une si belle
 vie, il se retira à Litterne pour éviter
 la jalousie & la malignité de ses ac-
 cusateurs, avec résolution de ne se
 point trouver au jugement de sa cause
 qui avoit été remise. ^a Il avoit l'ame
 trop haute, & avoit jusques là soute-
 nu un trop grand personnage dans la

^a Major animus & for-
 tuna erat, ac majori for-
 tunæ assuetus, quam ut
 reus esse sciret, & sum-

mittere se in humilitatem
 causam dicentium. *Lib.*
 38. n. 52.

République, pour pouvoir s'abaisser à celui de suppliant & d'accusé.

Quand le jour du jugement fut venu, L. Scipion son frere rejetta la cause de son absence sur une maladie fâcheuse, qui ne lui permettoit pas de venir à Rome. Ses accusateurs, prenant occasion de sa retraite pour le rendre encore plus odieux au Peuple, demandèrent qu'on l'arrachât de sa maison de campagne, & qu'on l'aménât de force à Rome pour y venir répondre aux accusations dont il étoit chargé. Tib. Sempronius Gracchus, l'un des Tribuns du peuple, & qui avoit toujours été ennemi de Scipion, ne pouvant souffrir une telle indignité, se déclara en sa faveur; & plein d'indignation contre ses Collègues :
» Quoi, Tribuns, dit-il, ce vain-
» queur de l'Espagne & de l'Afrique
» fera sous vos piés ! N'a-t-il défait
» quatre Généraux Carthaginois, tail-
» lé en pièces & mis en fuite quatre
» grandes armées dans l'Espagne,
» vaincu Syphax, Annibal, & Antio-
» chus, (car son frere veut bien lui
» laisser partager avec lui l'honneur
» de cette dernière victoire) que pour
» succomber à la haine & à l'envie

L'HISTOIRE PROFANE. 65

» des deux Petillius? N'y a-t-il donc
 » point de mérites, point d'honneurs,
 » qui puissent procurer aux grands
 » hommes une retraite assurée & com-
 » me un asyle sacré & inviolable, où
 » leur vieillesse, si l'on ne peut se ré-
 » soudre à la respecter, soit au moins
 » à couvert d'insulte & d'outrage?
 Ce discours fut reçu avec un applau-
 dissement général; & le Sénat peu
 après fit faire des remerciemens à
 Sempronius, de ce qu'il avoit préféré
 l'intérêt public à son ressentiment par-
 ticulier. Les accusateurs, ne pouvant
 soutenir les reproches qu'on leur fai-
 soit de tous côtés, se désistèrent de
 leur poursuite.

Scipion passa le reste de sa vie à Li-
 terne, sans regretter le séjour de Ro-
 me, & il s'y fit lui-même élever un
 tombeau, pour n'être point inhumé
 dans une patrie ingrate.

Mort d'Annibal.

ANNIBAL, ne se croiant plus en
 sûreté dans les Etats d'Antiochus, s'é-
 toit retiré chez Prusias roi de Bithy-

a Nullis ne meritis suis, | viri pervenient: ubi, &
 nullis vestris honoribus, | non venerabilis, inviola-
 unquam in arcem tutam, | ta saltem senectus eorum
 & velut sanctam, clari | confidat? Lib. 38. n. 54.

*Liv. lib. 39.
26. 5 L.*

nie. Mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos, & députèrent Quirius Flamininus vers ce Roi, pour se plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner quel étoit le sujet de cette ambassade, & il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord il essaya de se sauver par la fuite: mais il s'aperçut que les sept issues cachées qu'il avoit fait faire à son palais, étoient occupées par les soldats de Prusias, qui vouloit faire sa cour aux Romains, en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis longtemps pour s'en servir dans l'occasion; & le tenant entre ses mains: » Délivrons, dit-il, » le Peuple Romain d'une inquiétude » qui le tourmente depuis longtemps, » puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. La » victoire que remporte Flamininus » sur un homme désarmé & trahi, ne » lui fera pas beaucoup d'honneur. » Ce jour seul fait voir combien les » Romains ont dégénéré. Leurs peres » avertirent Pyrrhus de se garder d'un » traître qui vouloit l'empoisonner, » & cela dans le tems que ce Prince

L'HISTOIRE PROFANE. 67

» leur faisoit la guerre dans le cœur de
 » l'Italie : & ceux-ci ont envoyé un
 » homme Consulaire pour engager
 » Prusias à faire mourir par un crime
 » abominable son ami & son hôte.
 Après avoir fait des imprécations
 contre Prusias, & invoqué contre lui
 les dieux protecteurs & vengeurs des
 droits sacrés de l'hospitalité, il avala
 le poison, & mourut.

Telle fut la fin des deux plus grands
 hommes de leur siècle, qui tous deux
 succombèrent à la jalousie de leurs
 ennemis, & éprouvèrent l'ingratitude
 de leur patrie.

GUERRE contre Persée, dernier
 Roi de Macédoine.

PERSÉE avoit succédé à Philippe son
 pere dans le royaume de Macédoine.
 Il s'étoit écoulé près de vingt ans de-
 puis la paix accordée à Antiochus.

Les Romains, après avoir lontems
 dissimulé plusieurs sujets de mécon-
 tentemens qu'ils avoient contre Per-
 sée, résolurent enfin de lui faire la
 guerre, s'il ne leur donnoit satisfa-
 ction. ^a Ce Prince étoit sans honneur

*Liv. lib. 42.
 n. 25-31.*

^a Hunc per omnia clan- | ciorum cernebant. *Liv.*
 destina grassati scelera | *lib. 42. n. 18.*
 latrociniorum ac venefi-

& sans religion ; & pour parvenir à ses fins , il ne craignoit point d'employer les calomnies , les meurtres , & les empoisonnemens. Aveuglé & corrompu par les flateries des Courtisans , il se croioit un grand homme de guerre , capable de tenir tête aux Romains. C'est pourquoi il répondit à leurs députés avec une hauteur & une fierté , qui les obligea de lui déclarer la guerre sur le champ. Quelques heureux succès qu'il eut dans la première campagne , ne servirent pas
 v. 26 peu à lui enfler le courage. Cependant il suivit le conseil qu'on lui donna de
 a profiter de l'avantage qu'il avoit remporté dans un combat pour obtenir des conditions de paix plus favorables , plutôt que de tout risquer sur une espérance incertaine. Il fit donc
 *Publius Li. faire au Consul * des offres assez avan-
 cimus Crassus. tageuses. b Dans le Conseil de guerre qu'on tint sur ce sujet , la constance Romaine l'emporta. Le caractère de

a Aufi sunt quidam amicorum consilium dare , ut secunda fortuna in conditiones honestæ pacis uteretur , potiùs quàm spe vana et cæsus in casum irrevocabilem se daret. *Lib. 42. n. 62.*

b Romana constantia vicit in concilio. Ita tum mos erat , in adversis vultum secundæ fortunæ gerere , moderari animos in secundis. *Ibid.*

la nation pour lors, étoit de montrer beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans les disgraces, comme aussi l'on se piquoit dans la prospérité de faire paroître beaucoup de modération. La réponse qu'on donna au Roi fut donc, qu'il n'avoit de paix à espérer, qu'en s'abandonnant entièrement à la discrétion du Peuple Romain, & en lui laissant la décision de son sort. Toute espérance d'accommodement étant perdue, on se prépara de part & d'autre à continuer la guerre. Le nouveau Consul pénétra jusques *Lib. 44. n. 1.* dans la Macédoine, & alla attaquer *66.* le Roi dans son propre pays. Cependant, comme les choses traînoient beaucoup plus en longueur qu'on ne s'y étoit attendu, les Romains entrèrent dans une grande inquiétude.

Paul Emile aiant été nommé Con- *n. 17-22.* sul, & chargé de la guerre contre Persée, on conçut de meilleures espérances. Il se mit en état de les remplir. Avant son départ, il crut devoir parler au Peuple; & il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui se répandoient contre sa conduite. Qu'il étoit une espèce

de gens oisifs & desœuvrés , qui du fond de leur cabinet faisoient la guerre fort à leur aise ; & qui , si l'on ne suivoit pas leurs vûes & leur plan , censuroient le Général dans les cercles & dans les assemblées , & lui faisoient son procès. Qu'il ne refusoit pas de recevoir des avis , mais qu'il falloit être sur les lieux pour les lui donner.

no 36. Quand il fut arrivé en Macédoine , & qu'il se vit tout près des ennemis , les troupes pleines d'ardeur demandèrent à les attaquer sur le champ ; & un jeune Officier de grand mérite , nommé Nafica , le pressa de profiter de l'occasion , pour ne pas laisser échapper un ennemi ; dont les fuites & les retraites précipitées avoient donné tant d'exercice à ses prédécesseurs. Il loua l'ardeur du jeune Officier & des soldats , mais il ne se rendit pas à leur desir. La marche avoit été longue & pénible , dans un jour d'été fort chaud , où la poussière , la soif , la lassitude , & l'ardeur du soleil en plein midi , avoient extrêmement fatigué l'armée. Il ne jugea donc pas à propos d'envoier au combat des troupes ainsi affoiblies & épuisées , contre

des ennemis , qui étant frais & reposés , avoient toute leur force.

Quelques jours après , la bataille se donna. Paul Emile y fit paroître toute la sagesse & tout le courage qu'on devoit attendre d'un Chef si expérimenté. L'opiniâtre résistance des ennemis , montra qu'ils n'avoient pas entièrement dégénéré de leur ancienne réputation. Le grand choc fut contre la phalange Macédonienne , qui étoit une espèce de bataillon carré , hérissé de piques & de lances , & qu'il étoit presque impossible d'enfoncer , tant ils étoient accoutumés à joindre tous ensemble leurs boucliers , & à présenter à l'ennemi comme un mur de fer. Paul Emile avouoit dans la suite que ce rempart d'airain , & cette forêt de piques , l'avoient rempli d'étonnement & de crainte ; & que , quelque bonne contenance qu'il fit , il n'avoit pu d'abord s'empêcher de sentir quelque doute & quelque inquiétude sur le succès du combat. En effet , toute sa première ligne étant mise en désordre , la seconde découragée commençoit aussi à plier. Le Consul s'étant aperçu que l'inégalité du terrain obligeoit la phalange de laisser

n. 37-42.
Plut. in vit.
Emil. Pauli.

des ouvertures & des intervalles, sépara ses troupes par pelotons, & leur ordonna de se jeter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous ensemble de front, mais par troupes détachées, & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre, donné à propos, fut cause de la victoire. La phalange, ainsi désunie & séparée, ne put soutenir l'effort des Romains. Ce ne fut plus que meurtre & que carnage ; & l'on croit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes.

*Lib. 45. n.
4-8.*

Perfée n'avoit pas attendu la fin du combat pour se retirer. Après quelques vains efforts, il se laissa prendre prisonnier, & se rendit au vainqueur. Il le fit avec une bassesse & une lâcheté, qui lui attira le mépris de tous ceux qui en furent témoins, au lieu que dans un tel état il sembloit ne devoir exciter que leur compassion. Il fut mené à Rome avec ses enfans, & servit d'ornement au triomphe de Paul Emile.

*n. 40.
Plur. in vit.
Pauli.*

CHAPITRE SECOND.

RÉFLEXIONS.

JE NE SAI si le Lecteur, en voiant que je m'ingère de parler de guerre & de politique, ne sera pas tenté de m'appliquer un mot que dit Annibal, dans une occasion assez semblable: ce fut dans le tems qu'il s'étoit retiré à Ephèse chez Antiochus. Chacun s'empressant de lui procurer quelque partie de plaisir qui pût lui être agréable, on lui proposa un jour d'aller entendre un Philosophe nommé Phormion, qui faisoit grand bruit dans la ville, & passoit pour un beau parleur. Il eut la complaisance de s'y laisser conduire. Le Philosophe parla sur les devoirs d'un Général d'armée, & sur les règles de l'art militaire, & son discours fut fort long. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. On ne manqua pas de demander à Annibal ce qu'il en pensoit. Sa réponse, qu'il fit en grec, fut peu polie pour le langage, mais pleine d'une liberté militaire. "J'ai bien vû, dit-il, des vieillards qui manquoient de sens & de jugement, mais je n'en ai point vû de

*Cic. lib. 2.
de Orat. n.
75. & 76.*

» moins sensé & de moins judicieux
» que celui-ci. « Quelle extravagance en effet à un Philosophe, qui n'avoit jamais vû ni camp ni armée, de vouloir entretenir un Annibal des préceptes de l'art militaire ! Je mériterois un pareil reproche, & peut-être à plus juste titre encore, si les réflexions que je fais ici venoient de mon fonds. Mais comme je les tire presque toutes des plus savans hommes de l'antiquité, dont quelques-uns étoient très habiles & très versés dans l'art militaire, je me croi en sûreté à l'ombre de ces grands noms, & je puis avec eux parler guerre & politique.

Mes réflexions rouleront sur deux points. D'abord je tâcherai de faire connoître le caractère, les vertus, &, quand l'occasion s'en présentera, les défauts même de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont j'ai parlé ; tels que sont Annibal, Fabius, Scipion, Paul Emile, Antiochus, Philippe, Persée, Ensuite j'essaierai d'entrer dans les principes du gouvernement & de la politique des Romains, sur tout pour ce qui regarde la manière dont ils se conduisoient pen-

dant la guerre, par raport à leurs citoyens, à leurs alliés, à leurs ennemis. Je ne puis avoir pour tout cela un meilleur garant, ni un plus sûr guide, que Polybe, qui a été témoin oculaire d'une partie des événemens dont il s'agit ici, qui a étudié avec tant de soin le caractère & la constitution du Peuple Romain, & qui a servi lui-même de guide & de maître à Tite-Live, des réflexions duquel je ferai aussi grand usage.

ARTICLE PREMIER.

*DIVERSES QUALITÉS de ceux dont il
est parlé dans ce troisième morceau
de l'Histoire Romaine.*

ON reconnoit ici clairement, que ce ne sont ni les richesses, ni la gloire des ancêtres, ni la majesté du trône, qui rendent les hommes véritablement estimables; & que, quelque brillant & quelque éblouissant que puisse paroître tout ce vain éclat, il est entièrement obscurci & effacé par le vrai mérite & la solide vertu. Quelle idée l'histoire que nous ve-

nons de rapporter, nous laisse-t-elle des Princes dont il y est parlé?

ANTIOCHUS, *roi de Syrie.*

SANS RELEVER les autres défauts de ce Prince, un seul trait peut faire juger de son caractère. ^a Tite-Live dit, que le premier degré de mérite pour un homme qui commande, est de pouvoir par lui-même prendre un bon parti : que le second est de savoir au moins suivre un bon conseil : mais que de ne pouvoir faire ni l'un ni l'autre, c'est la marque d'un petit esprit, sans vue, sans étendue, sans prudence. Sur ce principe, que faut-il penser d'Antiochus ? Il avoit entrepris de faire la guerre au peuple du monde le plus puissant, le plus belliqueux, le plus heureux. Le hazard lui avoit adressé Annibal. C'étoit le plus grand Capitaine qu'on eût vû jusques-là. Dans une si longue guerre contre les Romains, il avoit fait preuve de cou-

a Sæpe ego audiivi, milites, cum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit; secundum eum, qui bene monenti obediat: qui nec ipse consulere, nec alteri parere

sciat, eum extremi ingenii esse. Liv. lib. 22. n. 29.

La même pensée se trouve dans Hésiode. Op. & Dies, v. 291. dans Hérodote, liv. 7. & dans Cicéron, Pro Cluent. n. 84.

rage, de prudence, & d'une parfaite science de l'art militaire. A ces grandes qualités, il joignoit une haine personnelle contre les Romains, & un vif desir de se venger d'eux. Quel usage un Prince un peu sensé n'auroit-il pas fait d'un tel homme ?

Antiochus avoit d'abord reçu avec joie Annibal, & lui avoit fait tous les honneurs que méritoit un Général d'une si haute réputation. Dans le Conseil de guerre qui se tint, Annibal persista dans l'opinion où il avoit toujours été, qu'on ne pouvoit vaincre les Romains que dans l'Italie. Il appuya son avis de raisons auxquelles il n'y avoit rien à répliquer ; & offrit ses services pour aller faire cette descente en Italie, pendant que le Roi demeureroit dans la Grèce pour donner de l'inquiétude aux Romains, par la crainte d'une puissante diversion. Cet avis plut assez à Antiochus. Mais *Liv. lib. 38. n. 42.* on lui représenta qu'il ne falloit pas se fier à Annibal : que c'étoit un exilé & un Carthaginois, à qui sa fortune ou son génie pouvoient suggérer dans un même jour mille projets différens : que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquise dans la guerre, &

qui étoit comme son apanage, étoit trop grande pour un simple Lieutenant. Que le Roi devoit être seul Chef, seul Général : qu'il devoit seul attirer sur lui les yeux & l'attention ; au lieu que si Annibal étoit employé , cet étranger auroit seul la gloire de tous les heureux succès.

Il n'en falut pas davantage pour faire tourner la tête à Antiochus. C'étoit le prendre par son foible. Un bas sentiment de jalousie , qui est la marque & le défaut des petits esprits , étouffa en lui toute autre pensée & toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien celui-ci ; & montra quel malheur c'est pour un Prince que d'ouvrir son cœur à l'envie, & ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

PHILIPPE ET PERSÉE,
rois de Macédoine.

CES PRINCES, en montant sur le trône de Macédoine , autrefois si illustre , & succédant aux Etats de l'ancien Philippe & de son fils Alexandre deux des plus grands Rois qui aient jamais été , soutinrent bien mal la

gloire de leurs prédécesseurs, & montrèrent qu'il y a une grande différence entre régner, & être véritablement Roi.

Philippe, selon Polybe, avoit toutes les qualités propres à former un grand Roi, & à faire de grandes entreprises. Sans parler de sa taille avantageuse, & d'un air de majesté qui régnoit en lui, il avoit un esprit vif, pénétrant, capable des plus grandes choses; une * grace admirable dans ses discours; une mémoire à laquelle rien n'étoit échappé; une science parfaite de l'art militaire, avec un courage & une hardiesse que rien n'étonnoit. Mais toutes ces belles qualités dégénérèrent bientôt en lui, & firent place aux plus grands vices, tels que sont l'injustice, la fourberie, la perfidie, la cruauté, l'irréligion; & d'un grand Prince qu'il auroit pu être, en firent un Tyran insupportable à ses sujets.

Polyb. pag. 339.

* C'est apparemment ce talent naturel qu'il avoit pour la parole, qui le fit tomber dans un défaut, condamnable dans les particuliers mêmes, mais infiniment plus dangereux dans les Princes, & tout-à-fait indigne de la majesté royale, qui est de se piquer de bons mots & de raillerie: Erat dicacior natura, quam regem deceat; & ne inter seria quidem, risu satis temperans. Liv. lib. 32. n. 34.

Son fils Persée n'héritait de lui que ses défauts, auxquels il en ajouta un qui lui fut particulier & personnel, je veux dire une fardide & infatiable avarice. Il porta à un excès incroyable cette passion, la plus basse & la plus indigne d'un Roi. De peur de tirer quelque argent de ses coffres, il laissa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de soin pour soutenir la guerre contre les Romains, & renversa les espérances qu'en avoient conçu les Macédoniens. Il renvoia, par le même motif, vingt mille hommes de troupes choisies, que lui-même avoit mandées à son secours, mais à qui il ne put se résoudre de paier la solde dont on étoit convenu. Il manqua aussi de parole à Gentius Roi des Illyriens, & il se crut fort habile, en l'amusant par l'espérance de trois cens talens, qu'il refusa enfin de lui donner, & avec lesquels il auroit pu acheter contre les Romains toutes les forces de l'Illyrie. Il ne se montroit point en cela, dit Plutarque, l'héritier & l'imitateur d'Alexandre le grand, ni de Philippe, qui, en pratiquant toujours cette maxime, que l'on doit acheter la victoire

Trois cens
mille écus.

Plut. in vit.
Emil. Paul.

L'HISTOIRE PROFANE. 81

par l'argent, & non pas l'argent par la victoire, avoient presque subjugué le monde entier.

On fait quelle fut sa fin. Il avoit fait prier Paul Emile de ne le pas donner en spectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. *La grace qu'il demande est en son pouvoir*, répliqua le Romain, voulant lui faire entendre qu'il n'avoit qu'à se donner la mort à lui-même; action, que les ténébres du paganisme faisoient regarder comme la preuve d'une grande ame. Il ne put s'y résoudre, & il orna le triomphe de son vainqueur. Ce fut un objet de mépris pour tous les spectateurs, qui daignoient à peine jeter les yeux sur lui. Toute la compassion fut pour ses enfans, d'autant plus dignes de pitié, que leur bas âge ne leur permettoit pas encore de sentir tout leur malheur.

PAUL EMILE.

CE GÉNÉRAL étoit fils de l'illustre Paul Emile, qui mourut à la bataille de Cannes. Il vécut, dit Plutarque, dans un siècle fécond en grands hommes, & il travailla à ne le céder à aucun d'eux. Pour arriver aux digni-

tés, il ne s'appliqua pas, comme c'étoit alors la coutume, à briller dans le barreau par l'éloquence, ni à gagner la faveur du Peuple par de flatueuses complaisances, quoiqu'il fût fort propre à y réussir. Il crut devoir s'ouvrir une route plus honorable & plus digne de lui, qui étoit de se rendre recommandable par la valeur, par la justice, & par un ferme attachement à tous ses devoirs, en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

Aiant été associé au Collège des Augures, il étudia à fond, & rétablit les anciennes pratiques du culte divin, persuadé qu'en matière de religion rien n'est plus dangereux que d'innover, & que c'est la négligence dans les petites choses qui conduit au violement des règles les plus importantes.

Il ne fut ni moins exact, ni moins sévère, à rétablir & à faire observer tous les anciens réglemens de la discipline militaire, se montrant terrible & inexorable à ceux qui désobéissoient, ^a & tenant pour maxime, que

^a Μικρὸν δεῖν υπέρβουλον ἔχειν | τὸ παθεῖν τὰς πόλεις.
μᾶλλον τὸ μικρὸν τὰς πόλεις, | *Plut.*

vaincre ses ennemis, n'est presque que l'accessoire & la suite du soin de former ses citoiens par une exacte discipline.

Un intervalle de tems assez long qui se trouva entre ses deux Consuls, lui donna lieu de s'appliquer particulièrement à l'éducation de ses enfans. Il leur donna les plus habiles maîtres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépense, quoiqu'il n'eût qu'un bien très médiocre. Il assistoit à tous leurs exercices, autant que les affaires publiques le lui permettoient, voulant par là devenir lui-même leur premier maître, & laissant aux peres, même les plus occupés, ce grand exemple, de regarder l'éducation de leurs enfans comme le plus essentiel de leurs devoirs, & par cette raison de ne s'en reposer pas entièrement sur le soin & la bonne foi des autres.

Le grand théâtre, où parut dans tout son jour le mérite de Paul Emile, fut la Macédoine. Quand on l'eut obligé d'accepter le Consulat, il commença par demander qu'on envoiât sur les lieux des Commissaires habiles & intelligens, pour s'informer par

*Xenoph. lib. 1.
Cyropæd.*

eux-mêmes de la situation des affaires de Macédoine, du nombre & de la qualité des troupes de terre & de mer, tant Romaines qu'ennemies; de l'état des vivres, des magasins, des arsenaux, de la disposition des Alliés; en un mot de tout ce qui concernoit l'armée: ^a sans quoi il étoit impossible de prendre de justes mesures. C'étoit l'une des importantes instructions que Cambyse Roi de Perse donna à Cyrus son fils, lorsqu'il partit pour la première campagne, lui recommandant de ne jamais s'engager dans aucune entreprise, sans s'être auparavant assuré de tous les moïens & de tous les secours nécessaires pour la faire réussir.

Nous avons dit que Nasica avoit fort pressé Paul Emile de donner la bataille, dès qu'on fut arrivé près du camp des Macédoniens, dans la crainte que l'ennemi n'échappât encore à leur poursuite. Il ne fut point choqué de la liberté que prit cet Officier de lui faire cette remontrance. Car son grand principe, & il l'avoit déclaré en partant de Rome, étoit qu'un

a Ex his bene cognitiss, | capi possèratus. Liv. lib.
æsta in futurum consilia | 44. v. 18.

Commandant, plus que tout autre,
 doit écouter les conseils. » Je suis bien *Lib. lib. 44^e*
 » éloigné, leur avoit-il dit, de croire *n. 22.*
 » que les Généraux ne doivent pas
 » recevoir d'avis : au contraire, je pen-
 » se qu'il y a plus d'orgueil que de sa-
 » gesse à vouloir tout faire de sa tête. «
 Il répondit donc avec bonté à ce jeu-
 ne Officier. » Je pensois autrefois, lui *Lib. 44. n. 36.*
 » dit-il, comme vous pensez aujour-
 » d'hui ; & vous penserez aussi un
 » jour, comme je fais maintenant.
 » L'expérience m'a appris quand il
 » faut donner le combat, & quand
 » il faut le différer. Vous appren-
 » drez, quand il en sera tems, les
 » raisons de ma conduite : pour le
 » présent, reposez - vous - en sur
 » votre Général. « Je raporte avec
 plaisir ces sortes d'endroits, qui me
 paroissent tout-à-fait propres à for-
 mer les jeunes gens de qualité dans
 quelque élévation qu'ils doivent se
 trouver, & qui leur apprennent à
 éviter à l'égard de leurs inférieurs
 ces airs de hauteur & de fierté, dans
 lesquels souvent on fait consister mal-
 à-propos l'autorité & la grandeur, &
 à recevoir avec bonté & docilité les
 avis qu'on leur donne.

Un homme qui n'a qu'une lumière médiocre, est tout plein de ses pensées; & plus il est borné, moins il est docile. ^a Il lui semble qu'en voulant lui donner conseil, on lui reproche de manquer de lumière: & il s'offense comme d'une injure, de ce qu'on ne paroît pas persuadé, qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoiant. Un homme d'un génie supérieur pense bien autrement. Il fait qu'un mot dit par un autre, donne quelquefois une grande ouverture. Il est toujours prêt à tout écouter, à faire cas de ce qu'on lui dit, à le comparer avec ce qu'il a pensé: & c'est en cela qu'il fait consister le bon esprit & le jugement.

Polyb. pag. 36. & 37. On a pu remarquer dans la description du combat qui termina la guerre de Macédoine, ce que Polybe observe en plus d'un endroit, que la qualité propre d'un Général, sur tout dans le feu & l'ardeur du combat, c'est le sang-froid & la sagesse; & que ce n'est point de cent mille bras qui composent une armée, que dépend la victoire, mais de la tête du

^a Ne alienæ sententiæ indigens videretur, in diver- | sa ac deteriora transibat. Tacit. *Annal.* l. 13. cap. 10.

Commandant. En effet, on voit dans la bataille dont je parle, que l'ordre donné à propos par le Chef, de s'insinuer dans les vuides de la phalange Macédonienne, & de ne l'attaquer que par pelotons, sauva l'armée Romaine, & lui valut la victoire. C'est à ces sortes d'endroits que Polybe veut qu'un Lecteur soit principalement attentif; & il remarque avec raison, qu'un moien des plus sûrs de se perfectionner dans la science de l'art militaire, est d'étudier dans l'Histoire les actions & le génie des grands hommes.

L'usage que fit Paul Emile de sa victoire & de son loisir, est un grand modèle pour les Généraux, pour les Intendans, & pour toutes les personnes constituées en autorité; & il leur apprend comment on doit user du pouvoir, de la grandeur, & du commandement. Il partit, dit l'Historien, pour aller visiter la Grèce; & passant dans les villes, il mettoit tout son plaisir à soulager les peuples, à réformer les désordres, à répandre par tout des libéralités: occupation, ajoute le même Historien, également douce & glorieuse, & qui ne peut être

l'effet que d'un fonds merveilleux
d'humanité. Διαγωγὴν ἐνδοξὸν ἅμα καὶ
φιλόανθρωπον.

Au retour de ce voiage, il fit célébrer des Jeux publics, auxquels il avoit fait inviter les peuples & les Rois d'Asie, & il leur donna des Fêtes superbes, tirant abondamment, comme dit Plutarque, des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit observer. On admira sur tout sa politesse, ses manières agréables & caressantes, son attention à traiter chacun selon son rang, & à faire plaisir à tous; & l'on avoit peine à comprendre comment un homme qui faisoit de si grandes choses, pouvoit ainsi réussir dans les petites. Mais le fruit le plus doux qu'il tira de sa magnificence, fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, & de tant de spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de si digne d'attention & d'admiration que lui-même. Ce fut pour lors que, comme on vantoit avec étonnement la belle ordonnance de ses Fêtes & de ses Jeux, il dit cette parole célèbre: » Que c'étoit

» du même fonds d'esprit que partoît
 » l'habileté, & à bien ranger une ar-
 » mée en bataille, & à bien ordonner
 » un festin, de sorte que l'une fût for-
 » midable aux ennemis, & l'autre
 » agréable aux conviés.

Tout ce que je viens de rapporter du caractère honnête & insinuant de Paul Emile, est un grand éloge pour ce Général, & une grande leçon pour tous ceux qui gouvernent. Le langage des manières obligeantes est entendu de tout le monde : celui du mérite n'est pas si universel. Il n'est pas non plus possible de répandre ses bienfaits sur tous : on s'épuiserait, si l'on donnoit toujours. Mais la bonté, l'humanité, la douceur, sont des bienfaits perpétuels, généraux, dont la source ne tarit jamais, & dont personne n'est exclus. C'est un grand avantage que de trouver dans un heureux naturel, perfectionné par l'étude & par les réflexions, une fécondité & une variété inépuisable d'attraits & de graces, pour toutes sortes d'hommes de toute condition, & de tout caractère : a

a Apud subjectos, apud
 proximos, apud collegas,
 variis illecebris potens.
 C'est ce que dit Tacite, en

parlant de Mucien Gouverneur de Syrie. Hist.
 lib. 1. cap. 10.

de favoir les emploier, les mêler, les diversifier, afin que chacun y trouve quelque chose qui lui soit propre: de dispenser à tous des marques communes d'affection & de bonté, ^a en mettant sur son visage un air aimable, & qui, par une espèce d'éloquence muette, mais publique, gagne & charme tous ceux à qui l'on a affaire. Ces manières douces & populaires, loin de faire tort à la dignité des Grands, servent à la relever, & la rendent encore plus respectable.

Hist. lib. 5. Comitatus & alloquiis officia provocans ...
cap. 1. incorrupto Ducis honore, dit Tacite, en parlant du Prince le plus aimable qui fut jamais.

L'Empereur
Tite.

On ne peut trop faire lire aux jeunes gens les beaux discours que Tite-Live & Plutarque mettent dans la bouche de Paul Emile après sa victoire, qui nous apprennent comment un Prince doit soutenir sa mauvaise fortune, & les réflexions que l'on doit faire dans le tems d'une grande prospérité. J'en rapporterai ici une partie.

Plur.

Perfée, lorsqu'il parut pour la pre-

^a Vultu, qui maximè bilis. *Senec. de clem. lib. 1. cap. 13.*
 populos deperetur, ama-

mière fois devant son vainqueur ,
prosterné humblement à ses piés ,
laissa échaper des paroles lâches &
des supplications indignes , que Paul
Emile ne put ni souffrir ni entendre :
mais le regardant avec un visage où
étoient peintes la tristesse & l'indi-
gnation : „ Malheureux que vous
„ êtes , lui dit-il , pourquoi déchar-
„ gez-vous la fortune du plus grand
„ reproche que vous puissiez lui fai-
„ re , & pourquoi la justifiez - vous
„ en faisant des choses qui prouvent
„ que vous êtes digne de vos mal-
„ heurs , & que vous étiez indigne
„ de vos prospérités passées ? Pour-
„ quoi dégradez - vous ma victoire ,
„ & ternissez - vous la gloire de mes
„ exploits , en vous montrant si petit ,
„ que les Romains ne peuvent que
„ rougir d'avoir un tel adversaire ?
„ Apprenez donc que la vertu mal-
„ heureuse attire le respect de ses en-
„ nemis , & que la lâcheté , quelque
„ heureuse qu'elle puisse être , n'at-
„ tire que le mépris des Romains .
Cependant il le releva , & lui aiant
tendu la main , il le donna en garde
à Tubéron .

Il rentra ensuite dans sa tente avec .

ses fils, ses gendres, & quelques jeunes Officiers de son armée; & là, après avoir été longtems recueilli en lui-même sans parler, rompant enfin le silence: » Se peut-il faire, dit-il, » mes enfans, qu'un homme se laisse » tellement aveugler à la prospérité, » qu'il s'élève & s'enorgueillisse pour » avoir domté des nations, ruiné des » villes, & subjugué des royaumes? » Peut-on, après le grand exemple » que la fortune vient de donner à » tous les guerriers, de l'inconstance » des choses humaines, penser que » dans ses plus grandes faveurs il y » ait rien de permanent & de solide? » Quel est le tems où l'on puisse se » flater d'être en sûreté, puisque le » moment même de la victoire est » souvent celui où l'on a le plus à » craindre; & que c'est dans le comble de la joie que la fatale destinée » qui renverse aujourd'hui celui-ci, & » demain celui-là, prépare souvent » les plus grandes disgrâces? Quand » la moindre partie d'une heure a » suffi pour abattre le trône d'Alexandre, qui étoit parvenu au plus haut degré de la puissance, & qui » avoit assujetti la plus grande partie

» de l'Univers, & que nous voions ses
» successeurs, naguères environnés
» d'armées si formidables, réduits
» maintenant à recevoir chaque jour
» leur pain de la main même de leurs
» ennemis : oserons-nous compter que
» notre bonheur sera toujours cons-
» tant & durable, & à l'épreuve des
» vicissitudes du tems ? Pour vous,
» mes enfans, l'incertitude de ce que
» les dieux nous préparent, & de l'is-
» sue qu'aura une fortune aussi riante
» que la nôtre, doit bien modérer l'é-
» panouissement de joie, & l'enflure
» de cœur, qui font une suite natu-
» relle de la victoire.

Ces dernières paroles étoient un
présentiment & une espèce de pré-
diction du malheur qui pendoit sur
sa tête. En effet, de quatre fils qu'a-
voit Paul Emile, les deux du premier
lit, nommés Scipion & Fabius, étoient
passés dans d'autres familles ; & des
deux autres, qui faisoient toute la
ressource de la sienne, l'un mourut
cinq jours avant son triomphe, &
l'autre trois jours après. Il n'y eut
personne qui ne fût touché jusqu'au
fond du cœur d'un si funeste acci-
dent, & à qui le sort de ce malheu-

reux pere n'arrachât des larmes. Paul Emile seul , renfermant en lui-même toute sa douleur , montra une constance qui le fit paroître encore plus grand que jamais. Il dit , en parlant au Peuple , qu'effraïé à la vûe de tant de succès inouis , & s'attendant à quelque grand revers , il avoit prié les dieux de le faire tomber plutôt sur sa famille , que sur la République. » La fortune , ajouta-t-il , en plaçant mon » triomphe entre les funérailles de » mes deux enfans , comme pour se » jouer des événemens humains , me » remplit à la vérité de douleur & » d'amertume , mais procure à ma » patrie une pleine sécurité , aiant » épuisé contre nous tous ses traits. » Elle a pris plaisir à exposer également le vainqueur & le vaincu en » spectacle à tout l'Univers ; avec cette différence pourtant , que Persée » vaincu a encore ses enfans , & que » Paul Emile vainqueur a perdu les » siens. Mais le bonheur public me console de mes disgraces domestiques.

Il est aisé de juger combien un tel citoyen , si plein d'amour & de zèle pour sa patrie , fut regretté après sa mort. Ce fut alors qu'on connut jus-

qu'où avoit été le généreux mépris
 qu'il avoit toujours fait de l'argent,
 ce qu'on peut dire avoir été sa vertu
 dominante. Ce grand homme, issu
 d'une des plus nobles & des plus an-
 ciennes familles de Rome, & sorti
 d'une maison illustrée par les plus
 grandes charges & les plus grands em-
 plois; ce vainqueur de la Macédoine,
^a qui par les dépouilles immenses qu'il
 en rapporta, avoit enrichi pour lontems
 * le trésor public, laissa pour tout bien
 à ses enfans, l'ancien & médiocre pa-
 trimoine qu'il avoit reçu de ses aïeux,
 sans l'avoir jamais augmenté, dit Plu-
 tarque, d'une seule dragme.

Voilà comment pensoient ces vieux
 Romains. Et ce noble desintéressement
 n'étoit pas la vertu de Paul Emile seul:
 c'étoit celle de toute sa famille, & je
 pourrois ajouter, de presque tous les
 grands hommes de son tems. Lors-
 qu'il se fut rendu maître des trésors
 immenses que Persée avoit amassés,
 il donna à son gendre Tubéron, pour
 tout présent, une coupe d'argent du

^a Bis millies centies
 H S aratio contulit. Vell.
 Patere. lib. 1. cap. 9. Cette
 somme pouvoit monter à
 vingt-cinq millions de no-
 tre monnoie.

* Le peuple Romain fut
 déchargé de tout impôt,
 jusqu'à la guerre d'An-
 toine, & du jeune César.
 Plut.

poids de cinq livres. Plutarque observe que cette coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la maison des Elius : encore faut-il que la vertu & l'honneur l'y introduisissent.

FABIUS MAXIMUS.

Pag. 255.

POLYBE nous peint admirablement en deux mots le caractère de Fabius, lorsque rapportant ce qu'on pensa de lui après la belle action par laquelle il avoit sauvé Minucius son rival & son ennemi, il dit : » Qu'alors » on reconnut évidemment à Rome » quel avantage la prudence d'un Général, & un jugement ferme & plein » de sens, ont sur la témérité & la » folle présomption d'un homme qui » n'est que soldat. « Voila en effet ce qu'on doit sur tout admirer dans Fabius, & ce qui fait proprement le Général : une sage prévoyance, un profond raisonnement, un plan suivi, un dessein formé, non au hasard, mais sur des principes fixes & certains :

Pag. 551.

στρατηγικὴ πρόνοια, καὶ λογισμὸς νῆνεχης ;
qualité, dont Polybe, dans un autre
endroit, fait dépendre le succès des
grandes entreprises : εἰάν σὺν νῶ τίς
πράττῃ

πρῶτῃ τὸ προτεθέν ; & que Fabius lui-même dit devoir dominer dans un commandant : *Propediem effecturum, ut sciant homines, bono imperatori haud magni fortunam momenti esse ; mentem rationemque dominari.* Liv. lib. 22. n. 25.

A cette première qualité, Fabius en joignoit une autre, qui le caractérise encore davantage : c'est une fermeté à se tenir au parti qu'il avoit pris sur de bonnes raisons ; fermeté que rien dans la suite n'étoit capable d'ébranler ; λογισμὸς ἐστὶν : & Plutarque l'exprime à peu près dans les mêmes termes, en disant que Fabius persista toujours dans ses premiers desseins & ses premières résolutions, sans que rien pût ébranler sa fermeté. Annibal, qui étoit un bon juge du mérite & de la science militaire, rendit bientôt justice à Fabius, & commença, dit Tite-Live, à craindre, lorsqu'il vit que les Romains lui avoient enfin opposé un Chef qui faisoit la guerre, non au hazard, mais par principes & par règles : *qui bellum ratione, non fortuna, gereret.* Lib. 22. n. 23.

Pour mieux comprendre la prudence de Fabius, il faut se remettre devant les yeux l'état des deux armées.

Annibal avoit battu trois fois les Romains. Ses troupes , pleines d'ardeur & de courage , ne demandoient qu'à combattre. Elles étoient dans un pays ennemi : l'argent & les vivres leur manquoient : leur nombre diminueoit tous les jours : toute communication avec Carthage , pour en tirer du secours , leur étoit coupée. Ainsi elles n'avoient de ressource que dans la victoire. Pour les Romains, les trois défaites précédentes leur avoient presque entièrement abbatu le courage , & à peine osoient-ils regarder les Carthaginois. Les mener au combat dans cette disposition , c'étoit les conduire à la boucherie. Il falloit peu à peu , par de légères escarmouches , dissiper leur crainte, leur rendre le courage , les remplir de confiance , & les mettre en état de soutenir leur ancienne réputation. D'ailleurs ni les vivres , ni les troupes ne leur manquoient , & tout leur étoit fourni à point nommé. Voila ce qui fit prendre à Fabius la sage résolution de ne point hazarder de combat. στρατηγική πρόνοια , ἡ λογισμὸς νενεχέας.

Mais de quelle fermeté n'eut-il pas besoin , pour persévérer constamment

dans cette résolution ? Les ennemis le raillent : ses propres Officiers & ses soldats lui insultent : Rome entière se déclare contre lui , en lui égalant en autorité son Général de la cavalerie , ce qui étoit sans exemple. Tout cela ne l'ébranle point. Il demeure ferme comme un rocher. Ces railleries , ces insultes , ces traitemens injurieux ne font point des raisons , & ne changent rien dans la situation des affaires ; & pour changer de plan , il lui faut des raisons : λογισμὸς ἐστίν.

Le succès justifia pleinement sa conduite. La justice que lui rendirent & ses citoiens , & les ennemis même , le dédommagea bien avantageusement de tous les bruits qu'on avoit répandus contre lui. Parce qu'il consentit à passer pendant quelque tems pour un homme timide & lâche , il a mérité d'être regardé par toute la postérité comme le Chef le plus sage & le plus prudent que Rome ait porté. Ainsi il éprouva la vérité de ce que dit Tite-Live dans une autre occasion , que la gloire qu'on a su mépriser dans le tems , revient avec usure & avec avantage : *Spreta in tempore gloria , etiam cumulatior redit.*

Liv. lib. 2.
n. 47.

Mais ce que je trouve de plus admirable dans Fabius, c'est la manière noble & généreuse dont il agit à l'égard d'un ennemi déclaré, de qui il avoit reçu l'affront le plus sensible ; action véritablement grande, comme l'observe Plutarque, & dans laquelle éclatent en même tems la valeur, la prudence, & la bonté. Il pouvoit laisser périr Minucius dans une occasion où sa témérité l'avoit engagé, & le punir, par la main des ennemis, de l'affront qu'il en avoit reçu. Voila ce qu'auroit pensé un petit esprit, & une ame basse. Fabius vole au secours de son rival, & le tire de danger. Qu'on compare la gloire que Fabius s'est acquise par cette action, la joie qu'il eut d'avoir sauvé la République, le plaisir qu'il sentit de voir son ennemi à ses piés reconnoître sa faute, & toute l'armée le saluer comme son libérateur & son pere, avec la lâche & honteuse satisfaction d'un vindicatif, qui sacrifie tout, & le bien public même, à son ressentiment.

La conduite de Fabius à l'égard de Scipion ne paroît pas si pure ni si noble, & il est difficile de justifier d'un peu de jalousie l'opposition constante

L'HISTOIRE PROFANE. 101

qu'il marqua au dessein que ce jeune Romain avoit formé de porter la guerre en Afrique. Il y a de l'apparence, dit Plutarque, qu'il se détermina d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence & de précaution, épouvanté du danger auquel il croioit qu'on exposoit la République : mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, poussé par une émulation démesurée, pour arrêter la gloire & la grandeur d'un jeune Chef qui lui faisoit ombrage.

Plusieurs choses donnent lieu de croire que Fabius, dans cette dispute, agit moins par raison, que par passion. Il avoit d'abord fait tous ses efforts pour engager Crassus, Collègue de Scipion dans le Consulat, à tirer les provinces au sort selon la coutume & selon son droit, à ne point céder volontairement à Scipion le commandement de l'armée de Sicile, & à se tenir prêt à passer lui-même en Afrique, si enfin on le jugeoit à propos. N'ayant pu réussir dans cette première tentative, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on n'assignât à Scipion les fonds nécessaires pour la guerre. Lorsque dans la suite les en-

nemis de Scipion , qui étoit pour lors en Sicile , portèrent des plaintes contre lui au Sénat, Fabius fans rien approfondir , donna un avis tout-à-fait violent & outré , qui étoit de le rappeler sur le champ , & de lui ôter le commandement. Il se trouva néanmoins que les plaintes n'avoient aucun fondement. Enfin , quand Scipion fut passé en Afrique , & que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires , Fabius tint toujours le même langage & la même conduite , & ne rougit point de demander qu'on lui envoiât un successeur , apportant pour toute raison , dit Plutarque , *qu'il étoit dangereux de confier de si grandes choses à la fortune d'un seul homme , & qu'il étoit difficile qu'un même Général fût toujours également heureux.*

On ne peut disconvenir que Fabius n'ait été un des plus grands hommes qu'ait porté la République Romaine : mais ces sentimens de pique & d'envie contre la gloire naissante d'un jeune guerrier qui donnoit tant d'espérance , sont une tache à sa réputation , & une preuve sensible de ce que nous avons dit ailleurs , qu'il n'y a

rien de plus rare , ni en même tems de plus héroïque , que de voir d'un œil tranquille , & même avec joie , les actions glorieuses & les heureux succès de ceux qui sont avec nous dans la même carrière. Il falloit en effet à Fabius un plus grand fonds de vertu pour se défendre de la jalousie , à la vue d'un mérite qui pouvoit effacer le sien , qu'il ne lui en avoit falu dans l'affaire de Minucius , pour garder la modération envers un rival , sur lequel il sentoît qu'il avoit tout l'avantage du côté du mérite.

ANNIBAL ET SCIPION.

J'AI CRU devoir joindre ici ces deux grands hommes , & pour ainsi dire les mettre encore aux prises ensemble , parce qu'ayant l'un & l'autre de grandes qualités qui leur sont communes , en les rapprochant ainsi , il sera plus facile de connoître leurs caractères , & de juger auquel des deux on doit donner la préférence. Je n'entreprends pas néanmoins d'en faire une comparaison exacte , mais seulement d'en marquer les principaux traits. J'examinerai dans ce parallèle les vertus militaires , & les vertus morales &

104 III. Partie. DE
politiques : ce qui fait le grand Capitaine, & ce qui fait l'honnête homme.

§. I. VERTUS MILITAIRES.

I. *Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.*

Pag. 551. JE COMMENCE par cette qualité ; parce que c'est , à proprement parler , celle qui fait les grands hommes , & qui a le plus de part au succès des affaires : c'est ce que Polybe appelle , comme je l'ai déjà remarqué , *σὺν τῷ πρῶτῳ τὸ πρῶτεόν*. Elle consiste à avoir de grandes vûes ; à se former de loin un plan ; à se proposer un but & un dessein dont on ne s'écarte jamais ; à prendre toutes les mesures , & à préparer tous les moiens nécessaires pour le faire réussir ; à savoir saisir les momens favorables de l'occasion , qui passent rapidement , & ne se remontrent plus ; à faire rentrer dans son plan les accidens même subits & imprévûs ; en un mot , à prévoir tout , & à veiller à tout , sans se troubler ni se déconcerter par aucun événement. Car , comme le remarque le même Polybe , à peine le concours de toutes les mesures le plus sage-

Pag. 552.

ment concertées & exécutées, est-il
suffisant pour faire réussir un dessein ;
au lieu que souvent l'omission d'une
seule, quelque légère qu'elle paroisse,
suffit pour en empêcher le succès.

Tel fut le caractère d'Annibal & de
Scipion. Tous deux formèrent un
projet grand, hardi, singulier, d'une
vaste étendue, d'une longue suite,
capable de troubler les plus fortes
têtes, mais seul salutaire, & seul déci-
sif.

Annibal, dès le commencement de
la guerre, comprit que le seul moyen
de vaincre les Romains, étoit de les
aller attaquer dans leur propre pays.
Il disposa tout de loin pour ce grand
dessein. Il prévint toutes les difficultés
& tous les obstacles. Le passage des
Alpes ne l'arrêta point. Un Capitaine
si sage, comme l'observe Polybe, Pag. 201.
202. n'auroit eu garde de s'y engager, si
auparavant il ne s'étoit assuré que ces
montagnes n'étoient point impraticables.
Le succès répondit à ses vûes.
On fait quelle fut la rapidité de ses
victoires, & combien Rome se vit
près de sa perte.

Scipion forma un dessein qui ne
paroissoit guères moins hardi, mais

qui eut un succès plus heureux : ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obstacles sembloient s'opposer à ce dessein ! N'étoit-il pas naturel , disoit-on , de défendre son pays , avant que d'attaquer celui de l'ennemi , & d'assurer la paix dans l'Italie , avant que de porter la guerre en Afrique ? Quelle ressource resteroit-il à l'Empire , si Annibal vainqueur marchoit contre Rome ? Seroit-il tems pour lors de rappeler à son secours le Consul ? Que deviendrait Scipion & son armée , s'il venoit à perdre une bataille ? & que ne devoit-on pas craindre des Carthaginois & de leurs Alliés réunis tous ensemble , & combattant pour leur liberté & pour leur vie sous les yeux de leurs femmes , de leurs enfans , & de leur patrie ? C'étoient les réflexions de Fabius , qui paroissent fort plausibles , mais qui n'arrêtèrent point Scipion ; & le succès de l'entreprise fit assez voir avec quelle sagesse elle avoit été formée , & avec quelle habileté elle fut conduite ; & l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme rien ne venoit du hazard , mais que tout étoit l'effet d'un solide raisonnement , & d'une

L'HISTOIRE PROFANE. 107
prudence consommée, ce qui fait le
capitaine, au lieu que les coups de
main ne font que le soldat.

2. *Profond secret.*

UN DES MOIENS les plus sûrs de
faire réussir une entreprise, est le se-
cret; & Polybe veut qu'un Général
soit tellement impénétrable sur cet ar-
ticle, que non seulement l'amitié ni
la familiarité la plus intime ne puisse
jamais arracher de lui une seule pa-
role indiscrete, mais qu'il ne soit pas
possible même à la plus subtile curio-
sité de rien découvrir sur son visage,
ni dans son air, de ce qu'il a dans
l'esprit. Pag. 552.

Le siège de Carthagène fut la pre-
mière entreprise de Scipion en Espa-
gne, & comme le premier degré à
toutes ses autres conquêtes. Il ne s'en
ouvrit qu'à Lélius seul; & il ne le mit
dans sa confidence, que parce que ce-
la étoit absolument nécessaire. Ce ne
put être aussi que par le silence, &
par un profond secret, que réussit
une autre entreprise encore plus im-
portante, & qui entraîna la conquête
de l'Afrique, lorsque Scipion brula
E.vj

de nuit les deux camps & tailla en pièces les deux armées des ennemis.

Les fréquens succès qu'eut Annibal à dresser des embuscades aux Romains, & à y faire périr tant de Généraux avec leurs meilleures troupes ; à leur dérober ses marches ; à les surprendre par des attaques imprévues ; à se porter d'un endroit de l'Italie à l'autre, sans y trouver d'obstacles de la part des ennemis, sont une preuve du profond secret avec lequel il concertoit & exécutoit toutes ses entreprises. La ruse, la finesse, le stratagème, étoit son talent dominant ; & tout cela ne peut réussir que par un secret impénétrable.

3. *Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre.*

C'EST une grande habileté, & une partie importante de la science militaire, de bien connoître le caractère des Généraux qui commandent l'armée ennemie, & de savoir profiter de leurs défauts. Car, dit Polybe, c'est l'ignorance ou la négligence des Chefs qui fait échouer la plupart des entreprises. Annibal possédoit cette science en perfection ; & l'on peut dire que

son attention continuelle & suivie à étudier le génie des Généraux Romains, fut l'une des principales causes qui lui firent gagner les batailles de Trébie & de Thrasymène.^a Il savoit ce qui se passoit dans le camp ennemi, comme ce qui se faisoit dans le sien. Quand on eut envoyé contre lui Paul & Varron, il fut bientôt informé du différent caractère de ces deux Chefs, & de leurs divisions : *dissimiles discordesque imperitare* ; & il ne manqua pas de profiter du caractère vif & bouillant de Varron en jetant un appas & une amorce à sa témérité, par quelques légers avantages qu'il lui laissa remporter, qui furent suivis de la fameuse défaite de Cannas.

Ce que Scipion apprit du peu de discipline que les Généraux des ennemis faisoient garder dans leurs camps, fut ce qui lui donna la pensée d'y mettre le feu pendant la nuit : entreprise, dont le succès lui valut la conquête de l'Afrique. *Hæc relata Scipioni spem fecerant, castra hostium per occasionem incendendi.* Lib. 30.
n. 3.

^a Omnia ei hostium
laud secus, quàm sua,
nota erant. Liv. lib. 22.
n. 41.

Nec quicquam eorum
quæ apud hostes ageban-
tur, eum fallebat. Ibid.
n. 28.

4. *Entretenir dans les troupes une discipline exacte.*

LA DISCIPLINE militaire est comme l'ame de l'armée, qui en lie & unit ensemble toutes les parties, qui les met en mouvement ou les tient en repos selon le besoin, qui marque & distribue à chacune ses fonctions, & qui les contient toutes dans le devoir.

On convient que nos deux Généraux excellèrent dans cette partie : mais il faut avouer que dans ce genre le mérite d'Annibal doit paroître fort supérieur à celui de Scipion. Aussi l'on a toujours regardé comme le dernier effort, & comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire, qu'Annibal pendant seize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangère, si loin de sa patrie, avec des succès si différens, à la tête d'une armée composée, non de citoyens Carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations, qui n'étoient unies entr'elles ni par les coutumes, ni par le langage ; dont les habits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, les dieux même étoient différens : qu'Annibal, dis-je, les ait

Lib. lib. 18.

liv. 12.

L'HISTOIRE PROFANE. III
tellement liées ensemble, qu'il ne se-
foit jamais élevé de sédition ni en-
tr'elles, ni contre lui, quoique sou-
vent les vivres leur eussent manqué,
& que le paiement de leur solde eût
été plusieurs fois différé. Combien
faloit-il pour cela que la discipline fût
solidement établie, & inviolablement
observée parmi les troupes !

5. *Vivre d'une manière simple, modeste,
frugale, laborieuse.*

C'EST un bien mauvais goût, & qui
marque peu d'élévation d'esprit, &
peu de noblesse d'ame, que de faire
consister la grandeur d'un Officier ou
d'un Général dans la magnificence
des équipages, des meubles, des ha-
bits, de la table. Comment des cho-
ses si frivoles ont-elles pu devenir des
vertus militaires ? Que supposent-
elles, sinon de grandes richesses ? &
ces richesses sont-elles toujours la
preuve d'un mérite solide, & le fruit
de la vertu ? C'est la honte de la raison
& du bon sens, c'est la dégradation
d'un peuple aussi belliqueux que le
nôtre, que de nous réduire aux mœurs
& aux coutumes des Perses, en intro-

duisant le luxe des villes dans le camp & dans les armées. Le tems, les soins, les dépenses que tout cet attirail entraîne nécessairement après soi, un Officier, un Commandant, ne trouvent-ils point à quoi les mieux employer, & ne les doivent-ils pas à leur patrie ? Les anciens Capitaines pensoient & agissoient bien autrement.

Tite-Live fait d'Annibal un éloge ; dont je ne sai si plusieurs de nos Officiers ne croiroient pas devoir rougir.

» Il n'y avoit point de travail, dit-il,
» qui pût lasser son corps ou abbat-
» tre son esprit. Il supportoit égale-
» ment le froid & le chaud. C'étoit
» la nécessité & le besoin, non le
» plaisir, qui régloient son boire &
» son manger. Il n'avoit point d'heu-
» re marquée pour dormir : il donnoit
» au sommeil le tems que lui laissoient
» les affaires, & il ne se le procuroit
» point par le silence, ni par la mol-
» lesse de son lit. On le trouvoit sou-
» vent couché par terre dans une ca-
» saque de soldat parmi les sentinel-
» les & les corps de garde. Il se di-
» stinguoit de ses égaux, non par la
» magnificence de ses habits, mais

» par la bonté de ses chevaux & de ses
» armes.

Polybe , après avoir loué Scipion sur les vertus éclatantes qu'on admiroit en lui , sa libéralité , sa magnificence , sa grandeur d'ame ; ajoute que ceux qui le connoissoient de près , n'admiroient pas moins en lui ^a la vie sobre & frugale qu'il menoit , qui le mettoit en état de donner toute son application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de sa parure. Elle étoit mâle & militaire, fort convenable à sa taille , qui étoit grande & majestueuse. *Præterquam quod suapte natura multa majestas inerat , adornabat promissa cesaries habitusque corporis, non cultus munditiis, sed virilis verè ac militaris.* Ce que Sénèque nous dit de la simplicité de ses bains , & de sa maison de campagne , nous laisse à juger de ce qu'il étoit dans le camp , & à la tête des troupes.

Liv. lib. 28.
n. 35.

Senec. Epist.
86.

Xenoph. in
Cyrop. lib. 1.

C'est en menant de la sorte une vie sobre & frugale , que les Généraux peuvent remplir cette partie de leur devoir , que Cambyse recommande à son fils Cyrus avec tant de soin , com-

^a Αἰσχροῦ, & ῥηϊνῆς, & ῥαυτῆς. Polyb. pag. 577.
τῆ δ' αἰσχροῦ καὶ τοῦ ῥηϊνῆς ὅτι.

me extrêmement propre à animer les troupes, & à leur faire aimer leurs Chefs; qui est de donner l'exemple du travail aux soldats, en supportant comme eux, & même plus qu'eux, le froid, le chaud, & la fatigue : ^a en quoi, dit-il, la différence sera toujours fort grande entre le Général & le soldat, parce que celui-ci dans le travail n'y sent que le travail & la peine; au lieu que l'autre, exposé en spectacle aux yeux de toute l'armée, y trouve l'honneur & la gloire; motifs qui diminuent beaucoup du poids de la fatigue, & qui la rendent plus légère.

Ce n'est pas que Scipion fût ennemi d'une joie sage & modérée. ^b Tite-Live, en parlant de la réception honorable que lui fit le Roi Philippe, lorsqu'il passa avec son frere par ses Etats pour marcher contre Antio-

^a Itaque semper Africanus (*c'est le second Scipion*) Socraticum Xenophonem in manibus habebat : cujus imprimis laudabat illud, quod diceret, eosdem labores non esse æquæ graves imperatori & militi, quod ipse honos laborem leviores faceret imperatorum. *Cic. lib. 2. Tuscul. quest. n. 62.*

^b Venientes regio apparatu accepit, & prosecutus est Rex. Multa in eo & dexteritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant, virum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. *Liv. lib. 37. n. 7.*

chus, remarque que Scipion y fut très sensible, & qu'il admira dans le Roi de Macédoine les manières gracieuses & insinuanes dont il fut assaisonner les repas qu'il lui donna; qualités, ajoute Tite-Live, que cet illustre Romain, si grand dans tout le reste, trouvoit estimables, pourvu qu'elles ne dégénéraissent point en luxe & en faste.

6. *Savoir également employer la force & la ruse.*

CE QUE DIT Polybe est bien vrai, qu'en fait de guerre la ruse & la finesse peuvent beaucoup plus que la force ouverte & les desseins déclarés.

C'est ici le fort d'Annibal. Dans toutes ses actions, dans toutes ses entreprises, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruse & la finesse y eurent toujours la plus grande part. La manière dont il trompa le plus avisé & le plus prudent de tous les chefs, en faisant allumer de la paille aux cornes de deux mille beufs, pour se tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, suffiroit seule pour montrer combien Annibal étoit habile dans la science des stratagèmes. Elle n'étoit pas non

*Liv. lib. 22.
n. 16. & 17.*

*Lib. 30. n.
3. 6.*

plus inconnue à Scipion ; & ce qu'il fit pour bruler les deux camps des ennemis en Afrique , en est une grande preuve.

7. *Ne hazarder jamais sa personne sans nécessité.*

Pag. 603.

POLYBE établit comme une maxime essentielle & capitale pour un Commandant , que jamais il ne doit exposer sa personne , quand l'action n'est point générale & décisive , & qu'alors même il doit s'éloigner du danger le plus qu'il lui est possible. Il fortifie cette maxime par l'exemple contraire de Marcellus , dont la bravoure téméraire , peu convenable à un Chef de son âge & de son expérience , lui couta la vie , & pensa ruiner l'Empire. C'est à cette occasion qu'il remarque qu'Annibal , qu'on ne soupçonnera pas sans doute de timidité , & d'un trop grand amour de la vie , dans tous les combats qu'il donna , eut toujours soin de mettre sa personne en sûreté. Et il fait la même remarque au sujet de Scipion , qui dans le siège de Carthagène fut obligé de paier de sa personne , & de s'exposer au danger , mais qui le fit avec sagesse & circonspection.

Pag. 587.

Plutarque, dans la comparaifon qu'il fait de Pélopidas & de Marcellus, dit que la bleffure ou la mort d'un Général ne doit pas être fimplement un accident, mais un moien qui contribue au fuccès, & qui influe dans la victoire & le falut de l'armée : *ε' παθος, αλλά πράξις*; & il regrette que les deux grands hommes dont il parle, aient facrifié à leur valeur toutes les autres vertus, en prodiguant fans néceffité leur fang & leur vie, & qu'ils foient morts pour eux-mêmes, & non pour la patrie, à laquelle les Généraux font comptables de leur mort, auffi bien que de leur vie.

8. *Art & habileté dans les combats.*

IL FAUDROIT être du métier, pour faire remarquer dans les différens combats qu'ont donné Annibal & Scipion, leur habileté, leur adrefle, leur préfence d'efprit, leur attention à profiter de tous les mouvemens de l'ennemi, de toutes les occafions fubités que le hazard préfente, de toutes les circonftances du tems & du lieu, en un mot de tout ce qui peut contribuer à la victoire. Je comprends bien qu'un homme de guerre doit

prendre un grand plaisir à lire dans les bons Auteurs la description de ces fameuses batailles qui ont décidé du fort de l'univers , aussi bien que de la réputation des anciens Capitaines , & que c'est un grand moien de se perfectionner dans la science militaire , que d'étudier sous de tels maîtres , & de se mettre en état de profiter autant de leurs fautes , que de leurs bonnes qualités. Mais de telles réflexions passent mes forces , & ne me conviennent point.

9. *Avoir le talent de la parole , & savoir manier adroitement les esprits.*

JE METS cette qualité parmi les vertus guerrières , parce qu'un Général doit l'être en tout , & que pour en remplir les fonctions , la langue , aussi bien que la tête & la main , est souvent pour lui un instrument nécessaire. C'est une des choses qu'Annibal estimoit le plus dans Pyrrhus : *artem etiam conciliandi sibi homines miram habuisse* ; & il mettoit ce talent de pair avec la parfaite connoissance de l'art militaire , par laquelle Pyrrhus se distinguoit le plus.

A. juger de nos deux Capitaines

par les harangues que les Historiens nous en ont laissées, ils excelloient tous deux dans le talent de la parole : mais je ne sai si ces Historiens ne leur ont pas un peu prêté de leur éloquence. Quelques reparties fort ingénieuses d'Annibal, que l'Histoire nous a conservées, montrent qu'il avoit un fonds d'esprit excellent, & que la nature seule avoit fait en lui ce que l'art & l'étude font dans les autres. Pour Scipion, il avoit l'esprit plus cultivé ; & quoique son siècle ne fût pas encore aussi poli que celui du second Scipion, surnommé l'Africain comme lui, son intime liaison avec le poëte Ennius, avec qui il voulut avoir un tombeau commun, fait juger qu'il ne manquoit pas de goût pour les belles lettres. Quoiqu'il en soit, Tite-Live remarque que, lorsqu'il fut arrivé en Espagne pour y commander les troupes, dans la première audience qu'il donna aux Députés de la province, il parla avec un certain air de grandeur qui attire le respect, & en même tems avec un air simple & naturel qui persuade & qui inspire la confiance, de sorte que sans laisser

Lib. 26.
n. 19.

Lib. 28. W. 18. échaper aucune parole qui ressentît le moins du monde la fierté, il rassura d'abord tous les esprits, que la vûe des maux passés tenoit encore dans l'inquiétude & dans la crainte. Dans une autre occasion, où Scipion se trouva avec Asdrubal chez Syphax pour traiter d'affaires, le même Historien observe que Scipion savoit manier les esprits, & les tourner comme il lui plaisoit avec tant de dextérité, qu'il charma également son hôte & son ennemi par la force & par les attraits de son éloquence. Et le Carthaginois avoua depuis, que cet entretien particulier lui avoit donné une plus haute idée de Scipion, que ses victoires & ses conquêtes; & qu'il ne doutoit point que Syphax & son royaume ne fussent déjà au pouvoir des Romains, tant Scipion avoit d'art & d'habileté pour gagner les esprits. Un seul fait comme celui-ci marque assez combien il importe aux personnes destinées à la profession des armes, de cultiver avec soin le talent de la parole: & il est difficile de comprendre comment des Officiers, qui d'ailleurs peuvent avoir de grands talens pour la guerre, paroissent quelquefois

L'HISTOIRE PROFANE. 121
quefois avoir honte de savoir quelque chose au delà de leur métier.

CONCLUSION.

IL S'AGIROIT maintenant de décider entre Annibal & Scipion pour ce qui regarde les qualités militaires : mais une telle décision n'est point de mon ressort. J'entens dire qu'au jugement des bons connoisseurs, Annibal est le Capitaine le plus consommé qu'on ait vû dans la science de la guerre. C'est à son école en effet que les Romains se sont perfectionnés , après avoir fait leur premier apprentissage contre Pyrrhus. Jamais Général, il faut l'avouer , ne fut mieux ni profiter de l'avantage du terrain pour ranger une armée en bataille , ni mettre ses troupes à l'usage où elles étoient les plus propres , ni dresser une embuscade , ni trouver des ressources dans ses disgraces , ni maintenir la discipline parmi tant de nations différentes. Il tiroit de lui seul la subsistance de ses troupes , la solde de ses soldats , la remonte de sa cavalerie , les recrues de son infanterie , & toutes les munitions nécessaires pour soutenir une grosse guerre

dans un pays éloigné , contre de puissans ennemis , pendant l'espace de seize années consécutives , & malgré une puissante faction domestique qui lui refusoit tout , & le traversoit en tout. Voilà certainement ce qu'on appelle un grand Général.

J'avoue aussi , qu'à faire une juste comparaison du dessein d'Annibal , & de celui de Scipion , on doit convenir que le dessein d'Annibal étoit plus hardi , plus hazardeux , plus difficile , plus destitué de ressources. Il lui faloit traverser les Gaules , qu'il devoit regarder comme ennemies ; passer les Alpes , qui auroient paru insurmontables à tout autre ; établir le théâtre de la guerre au milieu du pays ennemi , & dans le sein même de l'Italie , où il n'avoit ni places , ni magasins , ni secours assuré , ni espérance de retraite. Ajoutez à cela qu'il attaquoit les Romains dans le tems de leur plus grande vigueur , lorsque leurs troupes toutes fraîches , encore fières & animées par le succès de la guerre précédente , étoient pleines de courage & de confiance. Pour Scipion , il n'avoit qu'un court trajet à faire de Sicile en Afrique. Il avoit

une puissante flotte, & il étoit maître de la mer. Il conservoit une communication libre avec la Sicile, d'où il tiroit à point nommé toutes les munitions de guerre & de bouche. Il attaquoit les Carthaginois sur la fin d'une guerre, où ils avoient fait de grandes pertes, dans un tems où leur puissance panchoit déjà vers son déclin, & où ils commençoient à être épuisés d'argent, d'hommes, & de courage. L'Espagne, la Sardaigne, la Sicile leur avoient été enlevées, & ils n'y pouvoient plus faire de diversions contre les Romains. L'armée d'Asdrubal venoit d'être taillée en pièces : celle d'Annibal étoit extrêmement affoiblie par plusieurs échecs, & par une disette presque générale de toutes choses. Toutes ces circonstances paroissoient donner un grand avantage à Annibal au dessus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrêtent : l'une tirée des Chefs qu'il a vaincus, l'autre des fautes qu'il a commises.

Ne peut-on pas dire que ces fameuses victoires, qui ont rendu si célèbre le nom d'Annibal, il les a dûes autant à l'imprudence & à la témérité

des Généraux Romains, qu'à sa valeur & à sa sagesse ? Quand on lui eut opposé un Fabius, puis un Scipion ; le premier l'arrêta tout court, & l'autre le vainquit.

On prétend que les deux fautes que commit Annibal : la première, en ne marchant pas droit à Rome, aussitôt après la bataille de Cannes, supposé pourtant que c'en soit une ; la seconde, en laissant ses troupes s'amollir & s'ennerver à Capoue, doivent beaucoup diminuer de sa réputation. Car ces fautes paroissent à quelques-uns essentielles, décisives, irréparables, & toutes deux opposées à la principale qualité d'un Général, qui est la tête & le jugement. Pour Scipion, je ne sache point que dans tout le tems qu'il a commandé les armées Romaines, on lui ait reproché rien de semblable.

Je ne m'étonne donc pas de ce qu'Annibal, dans le jugement qu'il porta des Généraux les plus accomplis, s'étant adjugé à lui-même la troisième place après Alexandre & Pyrrhus, & Scipion lui ayant demandé ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, il lui répartit :
» Alors je prendrois le pas au dessus
» d'Alexandre & de Pyrrhus, & de

» tous les Généraux qui ont jamais été.

^a Louange fine & délicate, & bien flatteuse pour Scipion, qu'elle distinguoit de tous les autres Capitaines, comme supérieur à tous, & comme ne devant être mis en comparaifon avec aucun !

§. II. VERTUS MORALES ET CIVILES.

C'EST ICI le triomphe de Scipion ; dont on vante avec raifon la bonté, la douceur, la modération, la générofité, la juftice, la chafteité même, & la religion : c'eft ici, dis-je, fon triomphe, ou plutôt celui de la vertu ; infiniment préférable à toutes les victoires, les conquêtes, les dignités du monde. C'eft la belle penfée de Tite-Live, lorsqu'il parle de la délibération du Sénat aflemblé, pour décider qui de tous les Romains étoit le plus homme de bien. *Haud parva rei judicium* Liv. lib. 29.
Senatum tenebat, qui vir optimus in civitate effet. Veram certè victoriam ejus rei sibi quisque mallet, quàm ulla imperia honoresve suffragio seu Patrum seu plebis delatos. n. 14.

^a Et perplexum Punico quòd è grege se Imperatorum velut inastimabili responsum, & improvisum assentationis lem secrevisset. Liv. lib. 35. n. 14.
genus Scipionem movit,

Liv. lib. 21.
n. 4.

Le Lecteur ne balancera pas beaucoup ici en faveur de qui il doit se déclarer, sur tout s'il consulte l'affreux portrait que Tite-Live nous a laissé d'Annibal. » De grands vices, dit cet historien, après avoir fait son éloge, » égaloient de si grandes vertus : une cruauté inhumaine, une » perfidie plus que Carthaginoise, » nul égard pour la vérité ni pour ce » qu'il y a de plus saint, nulle crainte des dieux, nul respect pour les » sermens, nulle religion. *Has tantas viri virtutes ingentia vitia aquabant : inhumana crudelitas, perfidia plusquam Punica, nihil veri, nihil sancti : nullus deum metus, nullum jusjurandum, nulla religio.*

Voilà un étrange portrait. Je ne sais s'il est fidèlement tiré d'après nature, & si la prévention n'en a point beaucoup noirci les couleurs. Car en général on peut soupçonner les Romains de n'avoir pas rendu assez de justice à Annibal, & d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. Ni Polybe, ni Plutarque, qui a souvent occasion de parler d'Annibal, ne lui donnent les vices horribles que Tite-Live lui impute. Les

faits même raportés par Tite-Live démentent son portrait. Pour ne parler que de ce seul défaut, * *nullus deûm metus, nulla religio*, il y a preuve du contraire. Avant que de partir d'Espagne, il se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il a faits à Hercule ; & il lui en fait de nouveaux, si ce dieu favorise son entreprise. *Annibal Gades profectus, Herculi vota exolvit, novisque se obligat votis, si cetera prosperè evenissent.* Est-ce là la démarche d'un homme sans religion & sans dieu ? Qu'est-ce qui l'obligeoit de quitter son armée, pour entreprendre un si long pèlerinage ? Si c'étoit hypocrisie, pour imposer à des peuples superstitieux, il y auroit eu plus de gain pour lui à prendre ce masque de religion à la vûe de toutes ses troupes assemblées, comme faisoient les Romains dans les lustrations de leurs armées. Bientôt après Annibal a une vision, qu'il croit lui venir de la part des dieux qui lui annoncent l'avenir, & le succès de son entreprise. Il passa plusieurs années près du riche temple de Junon Lacinia ; & non seulement il n'en enleva rien dans les plus pressans besoins de son armée, mais il en

*Nulle crainte des dieux, nulle religion.

Li. lib. 21.
n. 21.

Li. n. 22.

prit tant de soin, quoiqu'il fût hors de la ville, que jamais aucun de ses soldats n'en tira rien furtivement : &

Lib. 28. n. 46. lui même, avant que de partir d'Italie, y laissa un superbe monument. Il eut le même respect pour tous les autres temples ; & il n'est marqué nulle part, ce me semble, que ses troupes en aient jamais pillé aucun dans la confusion d'une guerre mêlée de tant d'événemens. C'étoit reconnoître bien

clairement la puissance de la divinité, que de déclarer, comme il fit, que les dieux lui ôtoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de prendre

Lib. 23. n. 33.

* Polybe rapporte cette circonstance.

Rome. Dans le traité qu'il fait avec Philippe, * après avoir attesté ses dieux, il marque clairement que c'est de leur protection qu'il attend tout le

Lib. 39. n. 51.

succès de ses armes. Et enfin, en mourant, il invoque tous les dieux vengeurs de l'hospitalité. Tous ces faits, & plusieurs autres, détruisent absolument le crime d'irréligion dont Tite-Live le charge. Il en est de même de ses parjures & de ses infidélités dans les traités. Je ne sache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela soit arrivé aux Carthaginois, mais sans sa participation. Quoiqu'il en soit, je ne ferai

L'HISTOIRE PROFANE. 129
point ici le parallèle de ces deux Capitaines, par rapport aux vertus civiles & morales. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

1. *Générosité, libéralité.*

C'EST-LA la vertu des grandes ames, comme l'amour de l'argent est le vice des ames basses & sans honneur. Scipion connoissoit le véritable prix de l'argent, qui est de s'en faire des amis, & d'acheter des hommes. Les largesses qu'il fut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreusement à ceux qui venoient racheter leurs enfans ou leurs proches, lui gagnèrent presque autant de peuples, que ses victoires. Il entroit par là dans les vûes & dans le caractère du peuple Romain, qui aimoit mieux, comme il le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits, que par la crainte : *qui beneficio quàm metu obligare homines malit.* Liv. lib. 2.
n. 50.

2. *Bonté, douceur.*

ON NE PEUT pas faire du bien à

tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'est une monnoie dont plusieurs se contentent, & qui n'épuise point les trésors du Général.

Scipion avoit un talent merveilleux pour se concilier les esprits, & pour gagner les cœurs, par des manières douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitoit les Officiers avec politesse, faisoit valoir leurs services, relevoit leurs belles actions, les combloit de présens ou de louanges, & en ufoit ainsi avec ceux-là même qui auroient pu exciter en lui quelque mouvement de jalousie, s'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célèbre Officier, qui après la mort de son pere & de son oncle avoit maintenu les affaires d'Espagne, montrant par là, dit l'Historien, combien il étoit éloigné de craindre que quelqu'un ne lui fît ombrage : *ut*

Lib. 26. n. 20. facile appareret nihil minus quam vereri, ne quis obstaret gloria sua.

Il savoit assaisonner les réprimandes mêmes d'un air de bonté & de cordialité, qui les rendoit aimables.

Lib. 30. n. 14. Celle qu'il fut obligé de faire à Massinissa, qui aveuglé par sa passion, avoit épousé Sophonisbe, l'ennemie

L'HISTOIRE PROFANE. 131
déclarée du peuple Romain, est un
modèle achevé de la manière dont
on doit se conduire & parler dans des
conjonctures aussi délicates. On y voit
employées toutes les finesse de l'élo-
quence, toutes les précautions de la
prudence & de la sagesse, tous les mén-
agemens de l'amitié, toute la dignité
& la noblesse du commandement, sans
aucun air de fierté.

Sa bonté éclatoit jusques dans les
châtimens. Il ne les emploia qu'une
fois, & bien malgré lui. Ce fut dans la
sédition de Suocrone, qui demandoit
nécessairement qu'on en fit un exem-
ple. ^a » Il avoit cru, dit-il, s'arracher
» à lui-même ses propres entrailles,
» lorsqu'il se vit obligé d'expier par la
» mort de trente hommes la faute de
» huit mille. « Il est remarquable que
Scipion ici ne se sert pas de ces mots,
scelus, *crimen*, *facinus*, mais du mot
noxa, qui est beaucoup plus doux, &
signifie *une faute*. Encore n'ose-t-il dé-
cider si c'est une faute; & il laisse la
liberté de penser que ce n'a été qu'une
imprudence & une légèreté: *octo mil-*

^a Tum se haud secus | num capitibus expiasse
quam viscera secantem | octo millium seu impru-
dentiam, seu noxam. *Lib.*
sua, cum gemitu & la- | 28. n. 32.
crymis. triginta homi-

132 III. Partie. DE
lium seu imprudentiam, seu noxam.

Il estimoit infiniment plus de contribuer à la conservation d'un seul citoyen, que de faire mourir mille ennemis. ^a Capitolin remarque que l'Empereur Antoninus Pius répétoit souvent cette maxime de Scipion, & la mettoit en pratique.

3. Justice.

L'EXERCICE de cette vertu est proprement la fonction de ceux qui sont constitués en dignité & en autorité. C'est par elle que Scipion rendit la domination Romaine si douce & si agréable aux Alliés & aux nations conquises, & qu'il se fit lui-même aimer si tendrement par les peuples, qui le regardoient comme leur protecteur & leur pere. Il falloit qu'il eût un grand zèle pour la justice, puisqu'il se piqua de la rendre aux ennemis mêmes, après une action qui les en rendoit tout-à-fait indignes. Les Carthaginois, pendant une trêve qu'on avoit accordée à leurs instantes prières, prirent & pil-

^a Antoninus Pius Scipionis sententiam frequentabat, qua ille dicebat, malle se unum ci-
vem servare, quam mille hostes occidere. *Capitol. cap. 9.*

Iérent au fû & par l'ordre de la République, quelques vaisseaux Romains qui s'étoient mis en mer : & pour mettre le comble à l'insulte, les Ambassadeurs qu'on avoit envoiés à Carthage pour en porter les plaintes, furent attaqués à leur retour, & presque pris par Asdrubal. Les Ambassadeurs de Carthage, qui revenoient de Rome, étoient tombés entre les mains de Scipion. On le pressoit d'user du droit de représailles. ^a „ Non, dit-il. Quoi-
 „ que les Carthaginois aient violé non-
 „ seulement la foi de la trêve, mais
 „ encore le droit des gens dans la per-
 „ sonne de nos Ambassadeurs, je ne
 „ traiterai point les leurs d'une ma-
 „ nière qui soit indigne, ou des prin-
 „ cipes de la grandeur Romaine, ou
 „ des règles de la modération que j'ai
 „ toujours suivies jusqu'ici.

4. Grandeur d'ame.

ELLE éclatoit dans toutes les actions, & presque dans toutes les

^a Et si non induciarum | nec institutis populi Ro-
 modò fides à Carthagi- | mani nec suis moribus
 nientibus, sed etiam jus | indignum in iis factorum
 gentium in legatis viola- | esse. Lib. 30. n. 25.
 tum esset : tamen se nihil

paroles de Scipion. Mais les peuples d'Espagne en furent sur tout frappés, lorsqu'il refusa le nom de Roi qu'ils lui offroient, charmés de sa valeur & de sa générosité. ^a Ils sentirent, dit Tite-Live, quelle grandeur d'ame il y avoit à regarder ainsi avec mépris & dédain un titre, qui est l'objet de l'admiration & des desirs du reste des mortels.

Lib. 38.

C'est avec ce même air de grandeur, qu'étant obligé de se défendre devant le peuple, il parla si noblement de ses expéditions militaires; & qu'au lieu de faire une timide apologie de sa conduite, il marcha vers le Capitole, suivi de tout le Peuple, pour y remercier les dieux des victoires qu'ils lui avoient fait remporter.

5. Chasteté.

A PEINE pouvons-nous comprendre qu'un payen ait porté l'amour de cette vertu, aussi loin que l'a fait Scipion. L'histoire de cette jeune Princesse d'une si rare beauté, qui fut gardée chez lui comme elle l'auroit été

^a Sensere etiam barbari magnitudinem animi, | alii mortales stupent, id
eius miraculo nominis | ex tam alto fastigio as-
pernantis. *Lib. 27. n. 19.*

L'HISTOIRE PROFANE. 135
dans la maison de son pere, est connue
de tout le monde. Je l'ai raportée ail-
leurs, aussi bien que le beau discours
qu'il tint à Masinissa sur la même ma-
tière.

6. *Religion.*

J'AI SOUVENT cité le célèbre en-
retien de Cambyse roi de Perse, avec
son fils Cyrus, que l'on regarde avec
raison comme un abrégé des plus uti-
les leçons qu'on puisse donner à qui-
conque doit commander les armées,
ou être employé au gouvernement. Cet
excellent discours commence & finit
par ce qui regarde la religion, comme
si tous les autres avis sans celui-là de-
voient être inutiles. Cambyse recom-
mande à son fils avant tout & sur tout
de s'acquitter religieusement de tous
les devoirs que la Divinité exige des
hommes : de ne former jamais aucu-
ne entreprise petite ou grande, sans
consulter les dieux : de commencer
toutes ses actions par implorer leur
secours, & de les faire suivre par des
actions de grâces ; tout bon succès ve-
nant de leur protection, qui n'est dûe
à personne, & devant par conséquent
leur être raporté. C'est en effet ce

que Cyrus pratiqua toujours très exactement, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de ce Prince : & il avoue lui-même dans l'entretien dont ceci est tiré, qu'il part pour sa première campagne plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut se rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'a jamais négligé leur culte.

Je ne sai si notre Scipion avoit lu la Cyropédie, comme cela est certain du second, qui en faisoit son étude ordinaire : mais il est visible qu'il a imité en tout Cyrus, & sur tout dans le culte religieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-sept ans, il ne commença jamais aucune affaire, soit publique, soit particulière, sans avoir auparavant été au Capitole, pour implorer le secours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la prière solennelle qu'il fit aux dieux en partant de Sicile pour l'Afrique : & le même Historien ne manque pas de faire remarquer qu'aussitôt après la prise de Carthagène, il remercia publiquement les dieux de l'heureux succès de cette entreprise : *Postero die, mili-*

*Liv. lib. 26.
n. 19.*

Liv. 29. n. 27.

*tibus navalibusque sociis convocatis, Lib. 26. n. 48^a
 primum diis immortalibus laudesque &
 grates egit.*

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle étoit cette religion, ou de Cyrus, ou de Scipion. On fait bien qu'elle ne pouvoit être que fausse. Mais l'exemple qu'il donne à tous les Commandans & à tous les hommes de commencer & de terminer toutes leurs actions par la prière & par l'action de graces, n'en est que plus fort. Car que n'auroient-ils point dit & fait, s'ils avoient été comme nous éclairés des lumières de la vraie religion, & s'ils avoient eu le bonheur de connoître le véritable Dieu ? Après de tels exemples, quelle honte seroit-ce pour des Généraux Chrétiens, de n'oser paroître aussi religieux que ces anciens Capitaines du paganisme !

ARTICLE II.

PRINCIPAUX CARACTERES
 & principales vertus des Romains,
 par raport à la guerre.

L'ESPACE de tems dont j'ai rapporté l'histoire en abrégé, & que Polybe

Polyb. pag.
260.

avoit choisi pour celle qu'il a écrite ; a été , comme je l'ai déjà dit , le beau tems de la République Romaine ; qui a rendu Rome la maitresse de l'univers ; & qui a forcé toutes les nations à reconnoître qu'un peuple si supérieur en mérite & en vertu , devoit l'être aussi en puissance & en autorité. C'est en effet après ce tems que la puissance Romaine , qui avoit luté plusieurs siècles avec ses voisins dans un terrain assez étroit , se répandit au dehors comme un fleuve & comme une mer qui a rompu ses digues , & inonda presque les trois parties du monde avec une rapidité incroyable.

Plutarque , dans un traité qui a pour titre *De la fortune des Romains* , fait un magnifique portrait de la grandeur de l'Empire Romain , dont on ne sera pas fâché de voir ici une partie. Les plus puissantes nations du monde , dit-il , s'étant disputé l'empire avec les derniers efforts , une confusion horrible a lontems régné dans l'univers , jusqu'à ce que la République Romaine aiant réuni sous elle les peuples & les roiaumes , tout enfin a pris une assiette ferme & une

consistance assurée sous un gouvernement, qui embrassant presque toutes les parties de la terre, les a fait jouir à son ombre des fruits du bon ordre & de la paix, par le ministère des grands hommes qu'elle a portés, en qui brilloient toutes les vertus....

Après avoir dit que la rapidité avec laquelle Rome s'est étendue, ne vient pas des hommes, mais de Dieu, il ajoute : Rome ne mesure plus ses victoires sur la multitude des morts, sur la grandeur des dépouilles, sur le nombre des villes emportées. Ses exploits désormais se terminent à asservir des nations, à assujettir des royaumes, à conquérir de grandes îles & de vastes contrées. On n'y voit plus que triomphes sur triomphes, & conquêtes sur conquêtes. Un seul coup abbat Philippe. Un autre coup chasse d'Asie le grand Antiochus. Dans la même année un mois lui suffit pour faire la conquête de la Macédoine, un autre pour faire celle du royaume d'Illyrie, & pour mettre aux fers leurs * deux rois.

Un ** seul de ses Capitaines, dans le cours d'une même expédition, soumet à son pouvoir l'Arménie, le Pont,

* Perse & Gentius.

** Pompée.

la Syrie, la Palestine, l'Arabie, les Albaniens, les Ibères, & porte les bornes de sa domination jusqu'à la mer Caspienne & à la mer Rouge. Et ce qui est bien remarquable, ajoute le même Auteur, c'est que cet heureux Génie de Rome ne l'a pas favorisée seulement pour quelques jours, & pour un court espace de tems, ni simplement ou par terre ou par mer, ni après de lents efforts & de longs délais, & ne l'a point quittée rapidement, comme tout cela est arrivé dans les autres Empires : mais né en quelque sorte & accru avec Rome, il y a établi & fixé sa demeure, a toujours présidé à son gouvernement, en a toujours réglé la conduite, & lui a constamment procuré de glorieux succès, en guerre & en paix, par terre & par mer, contre les Barbares & contre les Grecs.

Fig. 64. Cet établissement de l'Empire Romain, le plus grand & le plus puissant qui ait jamais été, ne fut point, dit Polybe, l'effet du hazard. Ce fut le fruit du mérite & de la vertu : ce fut la suite de desseins concertés avec sagesse, exécutés avec courage, &

Conduits à leur fin avec une habileté & une attention qui ne se démentit jamais. Il est donc utile & important, continue-t-il, d'examiner quels furent du côté des vainqueurs les principes de conduite avant & après la victoire, quelles furent les dispositions des peuples à leur égard ; & ce qu'on pensoit de ceux qui tenoient le gouvernail de la République.

Pag. 160.

Nous avons vu quels ont été les grands hommes qui ont contribué pendant cet intervalle de tems à l'agrandissement de l'Empire Romain. Il nous reste à considérer quel a été l'esprit & le caractère du peuple Romain même.

Nous en trouvons un magnifique portrait dans Salluste. ^a „ Il ne faut pas croire, fait-il dire à Caton, que ce soit par de nombreuses armées que nos ancêtres ont si fort au-

^a Nolite existimare majores nostros armis temp. ex parva magnam fecisse. . . . Alia fuere, quæ illos magnos fecere, quæ nobis nulla sunt : domi industria, foris justum imperium ; animus in consulendo liber, neque delicto neque lubidini obnoxius. Sallust.

in bello Catilin.

Domi militiaque boni mores colebantur. . . Jus bonumque apud eos non legibus magis quam natura valebat. . . Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat æquitate, seque remque publicam curabant. Ibid.

„ gmenté la puissance de Rome. D'au-
 „ tres avantages les ont rendu véri-
 „ tablement grands, & la République
 „ avec eux : au dedans, une vie labo-
 „ rieuse ; au dehors, un gouvernement
 „ juste & sage ; dans les délibérations,
 „ un esprit exempt de passions & de
 „ vices..... Dans le camp, comme dans
 „ la ville, dit ailleurs le même Histo-
 „ rien, „ les bonnes mœurs & les bon-
 „ nes maximes dominoient ; & le sou-
 „ verain empire qu'avoient sur les Ro-
 „ mains la justice & la vertu, étoit
 „ moins l'effet des loix, que de leur
 „ bon naturel. Enfin ils se soutenoient
 „ eux & la République par deux
 „ moïens : en guerre, par la hardiesse
 „ & le courage ; en paix, par la justice
 „ & la modération.

Il ne faut pas conclure de ce que
 dit ici Salluste de ces belles années de
 le République, & de ce que nous en
 dirons nous-mêmes dans la suite, que
 tous les Romains alors, ni même le
 plus grand nombre, fussent tels. C'é-
 toit-là l'esprit de la République, l'es-
 prit de ceux qui gouvernoient : ^a &

a Ac mihi multa agi- | virtutem cuncta patra-
 tanti constabat, pauco- | vissè. Ibid.
 rum civium egregiam

ce petit nombre entraînoit tous les autres , & produisoit ces merveilleux effets.

Il ne faut pas non plus s'imaginer que les vertus que nous faisons tant valoir ici , fussent bien pures & bien solides. Nous les donnons pour ce qu'elles valent , c'est-à-dire pour des vertus Romaines , & non pour des vertus chrétiennes. Et cependant quelque imparfaites qu'elles fussent , Dieu , selon la remarque de S. Augustin , les a couronnées par l'empire du monde : récompense digne des Romains , qui n'en attendoient point d'autre , & aussi vaines que leurs vertus. *Receperunt mercedem suam* , dit l'Evangile : *vanum* , pourroit-on ajouter avec un Pere , qui parle ainsi de ces illustres payens.

Après avoir pris ces précautions , & employé ces préservatifs , il ne me reste plus qu'à rapporter les principales vertus des Romains dans la guerre. Je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible.

1. *Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.*

LES ROMAINS ne s'engageoient

pas légèrement ni témérairement dans une guerre. Avant tout ils songeoient à se rendre les dieux favorables, n'attendant le succès que de leur protection, ^a & persuadés que, comme ils présidoient d'une manière particulière à l'événement des guerres, ils faisoient toujours pancher la victoire du côté qui avoit pour lui la justice & le bon droit. De là venoit que jamais ils ne prenoient les armes, sans avoir envoyé chez les ennemis des hérauts, qu'on nommoit *Féciales*, pour leur exposer leurs griefs, & leurs sujets de plainte; & ce n'étoit que sur le refus qu'ils faisoient de donner satisfaction, qu'on leur déclaroit la guerre. Ce fut pour ne point manquer à ces cérémonies, qui chez eux faisoient partie de la religion, qu'ils laissèrent périr misérablement Sagonte, dont la ruine, comme l'avoit prédit un sage Carthaginois, retomba sur Carthage même, & entraîna sa perte. Les Romains usèrent de la même retenue à l'égard de Philippe, d'Antiochus, & de Persée, quoique

^a Vicerunt dii hominesque; & id, de quo eventus belli, velut æquis
judex, unde jus stabat, ei
verbis ambigebatur, uter victoriam dedit. Liv. lib.
populus fœdus rupisset, 21. n. 10.

L'HISTOIRE PROFANE. 145
ces Princes fussent les agresseurs, &
qu'ils eussent depuis lontems violé les
Traités par plusieurs infractions ma-
nifestes.

2. *Fermeté & constance dans une résolu-
tion une fois prise & arrêtée.*

^a PLUS les Romains agissoient d'a-
bord avec lenteur & maturité, plus
ils étoient vifs & persévérans dans
l'exécution. Le siège de Capoue seul
en feroit une grande preuve. Il avoit
été résolu chez les Romains d'atta-
quer cette importante ville, dont la
revolte laissée impunie depuis plusieurs
années, sembloit être la honte de
Rome. Dans le tems que l'Italie étoit
ravagée par un ennemi tel qu'Anni-
bal, & que les horreurs de la guerre
s'y faisoient le plus sentir, ils aban-
donnèrent tout, & quittèrent Anni-
bal lui-même pour assiéger Capoue,
& ils y envoièrent les deux Consuls
avec chacun une armée. Le siège dura
plus d'un an. Il n'y eut point d'efforts
que ne fit Annibal pour sauver cette
ville qui devoit lui être si chère. Enfin,

*Liv. lib. 26.
n. 13.*

^a Quo lenius agunt, perseverantius sistant.
segniùs incipiunt : eo, Lib. 21. n. 10.
cum coeperint, vereor ne

Tome IV.

G

pour dernière tentative, il marche vers Rome avec une armée nombreuse. » Il n'y a point, dit un citoyen de » Capoue, de bête si acharnée à sa » proie, à qui on ne la fasse lâcher, » si l'on va vers son antre pour enlever ses petits. Mais pour les Romains, ni le siège de Rome, ni les cris & les gémissemens de leurs femmes & de leurs enfans qu'ils entendoient presque de leur camp, n'ont pu les arracher du siège de

Ibid. n. 16. » Capoue. « La prise & la punition exemplaire de cette ville rebelle, firent connoître à l'univers la persévérance des Romains à poursuivre la vengeance d'Alliés infidèles, & l'impuissance d'Annibal pour secourir une ville qui s'étoit mise sous sa protection.

Mais où ce caractère de fermeté & de constance me paroît le plus admirable dans les Romains, c'est lorsqu'il s'agissoit de traiter de paix avec les ennemis. Dès le commencement de la guerre ils en marquoient les conditions, & nul événement ensuite n'étoit capable d'y apporter aucun changement. Ni des échecs qu'ils recevoient quelquefois, n'en faisoient rien

relâcher ; ni des victoires considérables qu'ils remportoient, n'y faisoient rien ajouter : tant ce Peuple étoit ferme & invariable dans ses résolutions, parce qu'il les croioit fondées en raison & en équité. Les traités qu'ils firent avec les Carthaginois, & avec les trois Princes dont la défaite suivit celle des Carthaginois, furent tous de cette sorte.

3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires ; sévérité incroyable pour la discipline ; diverses récompenses du mérite.*

ON PEUT bien dire que les Romains étoient un peuple de soldats, né & formé pour la guerre, dont il tiroit toute sa gloire & toute sa puissance, comme il en faisoit sa principale occupation. Ce n'étoient point des troupes ramassées au hazard, mais des citoyens établis à Rome ou à la campagne, qui combattoient pour eux-mêmes en combattant pour l'Etat. Ils étoient endurcis aux travaux militaires dès l'âge le plus tendre : *Robustus*

Horat.

Cic. Tusc.

quæst. lib. 2.

n. 37.

acri militia puer condiscat, &c. C'est une chose étonnante de voir de quels fardeaux ils étoient chargés dans une

marche. Chaque soldat portoit des vivres pour plusieurs jours, un pieu & quelquefois plusieurs, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'usage de la vie ; sans parler du bouclier, de l'épée, du casque, qu'on ne comptoit point parmi les fardeaux, parce que les armes faisoient comme partie du soldat & étoient regardées comme ses membres. Les longs sièges, les marches pénibles, les expéditions éloignées, le poids extraordinaire de leurs armes, de leurs bagages, & de leurs munitions, le travail ordinaire de fortifier le camp pour des séjours très courts, & plusieurs exercices de cette nature très fatigans, ne pouvoient vaincre leur amour pour la gloire de leur patrie ; & une patience si invincible les mettoit en état de vaincre toute la terre.

IL EST aisé de juger quelle impression avoient fait sur les esprits ces sanglantes exécutions, ^a où des peres & des Consuls, pour maintenir & assurer la discipline militaire, qu'ils

^a Q. emadmodum.
 quantum in te fuit, disciplinam militarem, qua
 sterit ad hanc diem Romana res, solvisti.
 nos, potius nostro delicto pl. ctemur, quam res publica tanto tuo damno nostra peccat. Triste exemplum, sed in posterum salubre juventutem erimus. Lib. 8, n. 7.

regardoient comme le principal appui de l'Etat, s'étoient cru obligés de répandre le sang de leurs propres enfans, & des premiers Officiers de l'armée. Après de tels exemples, un simple soldat ne pouvoit pas se flater que sa désobéissance pût demeurer impunie.

Mais ce qui rendoit les armées Romaines invincibles, étoit ce grand principe établi anciennement & gardé inviolablement parmi les troupes, que c'étoit une honte ineffaçable & un crime impardonnable pour un Romain, que de livrer ses armes, & de se rendre volontairement à l'ennemi : principe qui ne laissoit aucun milieu entre la victoire & la mort. Aussi, quand après la bataille de Cannes on proposa dans le Sénat de racheter les soldats qui s'étoient rendus à Annibal au nombre de plus de huit mille, quelque instance que fissent leurs parens, & quelque besoin qu'eût alors de troupes la République, on s'en tint à la maxime ancienne de ne point racheter les captifs, comme absolument nécessaire dans la conjoncture présente pour affermir & conserver la discipline militaire, &

Lib. 21 n. 60.

Polyb. pag.
500.

l'on aima mieux armer un pareil nombre d'esclaves, que de donner la moindre atteinte à un principe qui faisoit la sureté de l'Etat. On comprit bien, dit Polybe, que la vûe d'Annibal, dans l'offre qu'il faisoit de rendre les prisonniers pour une certaine rançon, n'étoit pas tant de tirer une somme d'argent considérable, dont pourtant il avoit un extrême besoin, que d'ôter aux troupes Romaines ce sentiment & cet éguillon d'honneur & de gloire qu'elles portoient au combat, en leur faisant entrevoir une ressource & une espérance de salut pour ceux qui cédoient à l'ennemi.
 Mais le Sénat, en rejetant absolument cette proposition, voulut par ce refus confirmer authentiquement la loi ancienne des Romains, ou de vaincre ou de mourir dans le combat. Une telle fermeté, ajoute Polybe, & une telle grandeur d'ame, déconcertèrent Annibal, & lui causèrent plus de crainte & de fraieur, que sa victoire ne lui avoit causé de joie & d'espérance.

AJOUTEZ à ces différens motifs les marques d'honneur & les récompenses

a Τὸς παρ' αὐτοῖς ἰσχυροῦς ἢ θύραλλον. Ibid.
 δίνοντες ἢ κατὰ μαχημένους,

les qui se donnoient publiquement après une bataille ou après quelque action importante, les louanges que les Généraux se faisoient un devoir d'accorder aux Officiers & même aux simples soldats, comme Tite-Live le remarque de Scipion, les témoignages glorieux qu'ils rendoient en plein Sénat au retour de la campagne à ceux qui s'étoient le plus distingués.

Tout cela jettoit dans les troupes une ardeur, une émulation, un courage qu'on ne peut exprimer. Par là de simples Officiers acqueroient le mérite d'un Général, comme on le vit dans une occasion importante, qui conserva l'Espagne aux Romains.

Après la mort des deux Scipions, les affaires paroissoient absolument désespérées. Un simple Chevalier Ro-

Lib. 25. n.

main, encore fort jeune, mais d'un courage & d'une grandeur d'ame au-dessus de son âge & de sa condition, qui avoit servi plusieurs années sous Cn. Scipion, & avoit appris sous lui la science militaire, fut choisi d'un commun consentement pour Chef, & par une hardiesse accompagnée de prudence sauva l'armée. C'est ce Marcius, dont notre Scipion fit tant

de cas quand il fut arrivé en Espagne ; & qu'il distingua toujours dans la fuite d'une manière particulière. Voilà comment d'habiles Officiers se formoient sous d'habiles Commandans.

4. *Clémence & modération dans la victoire.*

C'ÉTOIT la maxime des Romains ; de traiter avec bonté & avec clémence les peuples & les Princes qui se soumettoient , comme aussi de faire sentir tout le poids de leur grandeur & de leur puissance à ceux qui osoient résister. C'est ce que le Poète a si bien marqué par ce vers , qu'on peut regarder comme la devise du peuple Romain :

Æn. lib. 8.
v. 855. *Parcere subiectis , & debellare superbos.*

1°. Quelque irrités qu'ils fussent contre les Carthaginois , quand leurs Députés parurent dans le Sénat en qualité de supplians , & que d'un ton humble & touchant ils implorèrent la miséricorde du Peuple Romain , alors les sentimens de vengeance & de colère firent place à ceux de bonté & de clémence ; & la paix leur fut accordée , quoiqu'assurément il n'eût pas été difficile aux Romains de dé-

truire Carthage, & d'achever la conquête de l'Afrique. Ce fut dans cette occasion qu'Asdrubal, surnommé Hœdus, qui portoit la parole comme Chef des Députés, fit un discours si flateur pour le Peuple Romain. »^a Il est bien rare, dit-il, que la prospérité & la modération se rencontrent ensemble, & qu'il soit donné aux hommes d'être en même tems heureux & sages. Le Peuple Romain est invincible, parce qu'il ne se laisse point aveugler par la bonne fortune. Et il faudroit, ajouta-t-il, s'étonner, s'il agissoit autrement. Car la prospérité ne transporte de joie & n'éblouit que ceux pour qui elle est nouvelle; au lieu que les Romains sont si accoutumés à vaincre, qu'ils ne sont presque plus sensibles au plaisir que cause la victoire; & qu'on peut dire à leur honneur, qu'ils ont en un sens plus augmenté leur empire en pardonnant aux

^a Karò simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invictum esse, quod in secundis rebus sapere & consulere meminerit. Et hercule mirandum fuisse, si aliter facerent. Ex inso-

lencia, quibus nova bona fortuna sit, impotentes lætitiæ, insatiæ: populo Romano ulcata ac propè jam obsoleta ex victoria gaudia esse, ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxisse. *Lib. 30. n. 42.*

» vaincus , qu'en remportant des vic-
» toires.

*Liv. lib. 33.
p. 30.*

2°. Les Romains ne retinrent rien des conquêtes qu'ils avoient faites sur Philippe de Macédoine. Pour tout fruit de leurs victoires ils ne se réservèrent que le plaisir d'enrichir leurs Alliés, & la gloire de rendre la liberté à la Grèce. Et afin que ce présent si magnifique, si délicat, si inoui, n'eût rien de suspect, & ne pût être sujet au repentir, ils retirèrent leurs garnisons de toutes les villes sans en excepter une seule.

3°. Ils usèrent de la même modération après avoir vaincu Antiochus. Ils affranchirent du joug de ce Prince tous les peuples de l'Asie jusqu'au mont Taurus. Ils gratifièrent leurs Alliés de flotes, de ports de mer, de villes, de provinces entières, sans conserver pour eux ni galère, ni ville, ni tribut, ni juridiction, ni hommage sur tant de pays conquis ou affranchis par leurs armes.

*Liv. lib. 45.
n. 18.*

4°. Aussitôt qu'ils eurent soumis la Macédoine, ils réduisirent à la moitié tous les tributs & tous les impôts qu'elle payoit à ses Rois. Ils renoncèrent aux profits immenses que

rendoient les mines d'or & d'argent, par la seule raison qu'ils étoient onéreux aux habitans. Ils accordèrent à toutes les villes le droit de se gouverner par leurs loix, de créer leurs Magistrats & leurs Officiers, de tenir des assemblées provinciales pour régler souverainement les affaires publiques, & ils accordèrent à ces peuples, qui avoient été si lontems ennemis, tous les privilèges d'une parfaite liberté.

5°. Les Romains traitèrent avec la même humanité & la même modération le royaume d'Illyrie qu'ils venoient de conquérir sur Gentius. Ils le firent jouir des mêmes exemptions & de la même liberté, quoiqu'il leur eût fait une si longue guerre; & après en avoir retiré toutes les troupes Romaines, ils y établirent la même forme de gouvernement qu'en Macédoine.

*Liv. lib. 45.
n. 26.*

*5. Courage & grandeur d'ame dans
l'adversité.*

C'EST ici le caractère le plus marqué du peuple Romain, & qui montre davantage une force & une constance que rien ne peut abbatre, ni ébranler.

Gvj

Jamais ce caractère n'a paru d'une manière plus merveilleuse qu'après la bataille de Cannes. Elle mit le comble aux défaites précédentes, qui avoient déjà extrêmement affoibli l'Etat. Deux Consuls avec leurs armées, avoient été entièrement défaits. La République se trouvoit sans soldats & sans chefs. Plusieurs des Alliés s'étoient rangés du côté du vainqueur. Annibal étoit maître de l'Apouille, du Samnium, & de presque toute l'Italie. Un tel coup, un tel malheur, auroit accablé tout autre

Lib. 22. n. 61. peuple. Cependant ni la défaite de tant d'armées, ni la défection des Alliés, ne purent porter le peuple Romain à vouloir entendre parler de paix. Nulle trace de foiblesse, nul signe de découragement ne parut. On vit une conspiration générale au bien public. La résolution fut aussi prompte qu'unanime, de se défendre, & de ne prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement.

Polyb. p. 227. Ce que dit Polybe, à l'occasion d'une autre bataille, se vérifia bien pour lors : Que les Romains, soit en général, soit en particulier, ne sont jamais plus terribles, que lorsqu'ils

L'HISTOIRE PROFANE. 157
se trouvent dans les plus grands dangers, & qu'ils paroissent tout près de leur perte.

6. *Justice & bonne foi, principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoyens, des Alliés, & des peuples conquis.*

C'EST une opinion bien anciennement établie parmi beaucoup de personnes, & que le christianisme même n'a pas entièrement détruite, que la justice & la politique ne peuvent guères s'allier ensemble ; qu'un homme destiné à gouverner ne doit point se rendre l'esclave des loix ; qu'une exacte probité, & un scrupuleux attachement à sa parole & à des engagemens pris solennellement, jetteroient souvent un Prince & un Ministre dans de grands embarras ; que l'intérêt de l'État doit toujours être la règle & le mobile du gouvernement ; en un mot, qu'il est impossible de conduire les affaires publiques, sans commettre quelque injustice : *Rempublicam regi sine injuria non posse.*

Cicéron, dans les livres intitulés, *De la République*, qui étoient un ex-

trait de l'admirable ouvrage de Platon sur le même sujet, avoit pleinement réfuté cette opinion. Non seulement, selon lui, c'est une prétention fautive & insoutenable, de croire qu'on ne puisse réussir dans le maniement des affaires publiques, sans commettre quelquefois des injustices : mais il regarde le principe opposé comme une vérité incontestable, & comme la base & le fondement de toutes les règles qu'on peut donner en matière de politique, savoir, QU'ON NE PEUT BIEN GOUVERNER UN ETAT SANS GARDER EN TOUT UNE EXACTE

Fragm. Cic. apud S. Aug. lib. 2. ca. 21. de Civitate Dei. JUSTICE. *Nihil est quod adhuc de rep. putem dictum, & quo possim longius progredi, nisi sit confirmatum, non modò falsum esse illud, sine injuria non posse, sed hoc verissimum, sine summa justitia remp. regi non posse.*

Pour donner plus de poids & d'autorité à ses raisons, il les avoit mises dans la bouche de Lélius & de Scipion l'Africain, petit-fils par adoption de celui dont nous avons tant parlé. Il est aisé de sentir combien l'on doit regretter la perte d'un tel ouvrage, copié par une main si habile d'après un si parfait original. Ces deux il-

lustres amis, Lélius & Scipion, l'admiration de leur siècle, & qu'on peut bien proposer au nôtre comme des modèles de grands Capitaines & de grands Politiques, établissent cette maxime comme un principe indubitable en fait de gouvernement : Qu'il n'y a rien de plus pernicieux à un Etat que l'injustice, & que sans un grand fonds de justice une République ne peut point être bien conduite, ni même subsister : *Nihil tam inimicum quàm injustitiam civitati, nec omnino nisi magna justitia geri aut stare posse rempublicam.*

Voilà quelles étoient les règles & les maximes du peuple Romain dans ces beaux jours dont nous venons de parler. C'étoit là l'idée qu'en avoient & les Alliés, & les peuples conquis. Tite-Live remarque que la perte des trois premières batailles que gagna Annibal, qui répandit partout la terreur & l'allarme, n'ébranla pas néanmoins la fidélité des Alliés : *nec tamen is terror, cum omnia bello flagrant, fide socios dimovit.* La raison qu'il en apporte est bien glorieuse au Peuple Romain, & nous donne en peu de mots l'idée d'un parfait gouverne-

Lib. 22. n. 132

ment. C'est, dit-il, que ces Alliés
 » se trouvant sous un empire juste
 » & modéré, obéissoient sans peine
 » à un peuple qui leur étoit infiniment
 » supérieur en mérite, ce qui est l'u-
 » nique lien de la fidélité : *Videlicet*
quia iusto & moderato regebantur impe-
rio, nec abnuebant, quod unum vinculum
fidei est, melioribus parere. Les peuples
 conquis pensoient de même, & com-
 parant la domination Romaine avec
 celle sous laquelle ils avoient tou-
 jours vécu, & les Généraux Romains
 avec leurs anciens maîtres, ils re-
 gardoient ces premiers comme des
 hommes descendus du ciel, tant ils
 faisoient paroître à leur égard de jus-
 tice, de bonté, d'humanité ; & ils se
 félicitoient » d'être tombés sous la
 » puissance d'un peuple qui songeoit
 » à s'attacher les hommes plus par
 » les bienfaits que par la crainte,
 » & qui s'appliquoit à mériter par
 » un doux & juste gouvernement l'a-
 » mour & la confiance des nations
 » étrangères, au lieu de leur faire
 » porter le joug d'une triste servitu-
 » de. *Venisse eos in populi Romani potes-*
tatem, qui beneficio quàm metu obliga-
re homines malit, exterâsque gentes fide

*ac societate junctas habere, quàm tristi
subjectas servitio.*

Mais peutêtre qu'une politique intéressée portoit le Sénat Romain à ménager ainsi au loin les Alliés & les peuples conquis, & qu'on avoit moins d'égard pour les citoyens & les sujets naturels, qui par cette raison étoient moins attachés & moins affectionnés à la République. C'est par cet endroit-là même que le Peuple Romain est le plus admirable; & ce que je vais dire, montrera clairement que la plus grande ressource d'un Etat est l'affection des peuples, l'amour qu'ils ont pour le gouvernement, & la confiance qu'ils prennent dans la foi publique; & que d'y donner la plus légère atteinte, c'est, en fait de politique, la faute la plus capitale, la plus pernicieuse, & la plus irréparable.

Après la bataille de Cannes tout paroissoit désespéré. La fidélité de la plupart des Alliés fut abbatue par un tel coup. L'Etat se trouvoit sans chefs, sans troupes, sans argent: & cependant il falloit faire de nouvelles levées & des recrues, équiper des flotes, acheter des vivres, des armes,

des habits. Tout manquoit à l'Etat ; mais le crédit ne lui manquoit pas ; & il trouva de promptes & de sûres ressources dans l'affection des citoyens.

Lib. 26. n. 36.

Le Consul représenta que les Magistrats devoient donner l'exemple au Sénat , & le Sénat au Peuple , d'aider la République dans l'extrémité où elle se trouvoit : Que le moien d'engager les inférieurs à contribuer de leurs biens au soutien de l'Etat , étoit de commencer par le faire soi-même : Qu'ainsi ils devoient tous porter au trésor public leur or & leur argent. Cela fut exécuté sur le champ , & avec un tel zèle , qu'à peine les Receveurs & les Greffiers pouvoient-ils suffire à l'empressement public , chacun ambitionnant l'honneur de se faire inscrire des premiers. L'Ordre des Chevaliers , & ensuite le Peuple , en firent autant , sans qu'il fût besoin pour cela d'aucun Edit public.

* Ce fut
quelque tems
après.

Des trente Colonies qui se trouvoient dans l'Italie , dix-huit * en-voierent des Députés à Rome , pour marquer qu'elles étoient prêtes à fournir les troupes qu'on leur deman-

doit, & encore plus si on le jugeoit à propos : que graces aux dieux elles ne manquoient, pour le faire, ni de moiens, ni de courage : *ad id sibi neque opes deesse, animum etiam superesse.* Ces Députés furent reçus & par le Sénat & par le Peuple avec des acclamations & des marques de joie & d'honneur extraordinaires. Tite-Live a cru devoir conserver dans son histoire les noms de ces colonies, ^a pour ne pas les frustrer, dit-il, après tant de siècles d'une gloire qui leur est si justement dûe. Pour les douze autres Colonies qui refusèrent de faire des levées, le Sénat crut qu'il étoit plus de la dignité du Peuple Romain de ne les punir qu'en ne faisant aucune mention d'elles. *Ea tacita castigatio magis ex dignitate populi Romani visa est.*

On avoit reçu dans ce même tems des lettres des deux Scipions qui commandoient en Espagne, par lesquelles, se chargeant de trouver par eux-mêmes dans le pays de quoi paier les troupes, ils demandoient qu'on leur envoiât au plutôt des vivres & des habits, sans quoi il leur étoit

^a Ne nunc quidem post | dentur-ve laude sua. *Lib.*
tot secula fileantur, frau- | 27. n. 12.

impossible de conserver la province. Il ne l'étoit pas moins à la République de leur en fournir dans l'état où elle se trouvoit. Le Préteur convoqua l'assemblée. Il représenta au Peuple les nécessités publiques, ^a & l'impossibilité où étoit l'Etat d'y subvenir, si le crédit lui manquoit aussi bien que les fonds. Il exhorta ceux qui avoient par le passé grossi leur patrimoine en tenant les termes du Peuple Romain, à prêter maintenant à la République une partie des biens dont ils lui étoient redevables, & à faire les avances pour l'Espagne, avec promesse que ces sommes leur seroient exactement rendues dès qu'on le pourroit. Trois puissantes Compagnies se présentèrent, & tout fut fourni aux armées d'Espagne aussi abondamment que dans les tems de la plus grande opulence.

^b Ce noble desintéressement & ce zèle ardent régnoient également dans tous les Ordres & dans tous les Corps de l'Etat.

Lib. 24. n. 11. La flotte manquoit de matelots &

^a Ita que, nisi fide statet respublica, opibus non staturam. *Lib. 23. n. 48.* | tas patriæ per omnes ordines velut tenore uno pertinebat. *Lib. 23. n. 49.*

^b Hi mores eaque cari-

L'HISTOIRE PROFANE. 165
de vivres. On convint d'imposer sur
les particuliers une taxe, qui seroit
réglée sur le rang & sur les revenus
de chacun, & la chose s'exécuta sans
délai & sans murmure.

Les bâtimens publics tomboient en ^{n. 18.}
ruine, parce que les fonds manquoient
pour les réparations. Des entrepre-
neurs s'en chargèrent avec joie, sans
demander d'argent qu'après que la
guerre seroit finie.

Dans cette émulation commune
& ce mouvement général de tous les
Corps de l'Etat pour aider & soulager
le trésor public, on y porta d'abord
l'argent des pupilles, puis celui des
veuves, ceux qui en étoient char-
gés ne croiant pas pouvoir le dépo-
ser dans aucun autre asyle plus sûr ni
plus sacré que dans celui de la foi
publique.

Cette générosité passa de la ville ^{n. 18.}
dans le camp. Aucun Cavalier, aucun
Centurion, aucun Officier ne voulut
recevoir de paie, & l'on auroit re-
gardé comme un mercénaire quicon-
que en auroit reçu.

a Nusquam eas tutius quam in publica fide. *Libi*
sanctiusque deponere cre-
dentibus, qui deferebant, 24. n. 18.

L'événement montra qu'on avoit eu raison de se fier à la République. Toutes les dettes, toutes les avances, toutes les obligations furent acquittées avec la dernière exactitude. On voulut même pour quelques-unes prévenir le terme, & malgré la rareté de l'argent on offrit aux maîtres des esclaves qui avoient été affranchis, de leur en paier le prix : mais tous déclarèrent qu'ils ne le recevroient qu'après la fin de la guerre.

Ce sont de tels faits qui doivent nous donner une juste idée du gouvernement Romain. Ce seul mot que j'ai rapporté, & qui mériteroit d'être gravé en caractères d'or, *Qu'on ne trouva point d'asyle plus sûr ni plus sacré pour y déposer les biens des pupilles & des veuves que celui de la foi publique* ; ce seul mot, dis-je, fait l'éloge le plus magnifique qu'on puisse imaginer du caractère Romain. Il nous apprend que si, selon la maxime constante de tous les grands hommes de l'antiquité, des plus fameux Législateurs, & des plus sages Politiques, le but & la loi souveraine du gouvernement est l'utilité publique & le salut du peuple, *Salus populi suprema lex esto* ;

L'affection des peuples aussi, & la confiance qu'ils prennent dans la justice & la bonne foi de ceux qui les gouvernent, sont le plus ferme appui, & quelquefois le salut & l'unique ressource des Etats.

7. *Respect pour la religion.*

IL NE FAUT qu'ouvrir les Historiens pour voir que chez les Romains la religion dominoit en tout. S'agissoit-il d'entreprendre une guerre, ou de donner un combat, on consultoit les dieux, on imploroit leur secours, on employoit tous les moiens propres à se les rendre favorables. Avoit-on remporté quelque victoire, ou quelque avantage; on indiquoit aussitôt des actions de grâces publiques, des sacrifices, des jours de fête, & le concours du peuple dans tous les temples étoit incroyable. A peine Annibal Lib. 30. n. 21 s'étoit-il mis en chemin pour retourner en Afrique, qu'à Rome on se reprocha la lenteur avec laquelle on remercioit les dieux d'un bienfait si longtemps attendu, & si peu espéré.

^a Leur grand principe étoit que la

^a Intuemini horum prosperè evenisse sequenti-
bus deos, adversa sper-
secundas res vel adver-
sas, invenietis omnia-
nentibus. *Lib. 5. n. 51.*

piété envers les dieux étoit la cause de tous les heureux succès, comme la négligence dans leur culte attiroit tous les malheurs. De là vient, dit Polybe, que les Romains, dans les grandes nécessités, s'appliquent avec tant de soin à se rendre les dieux & les hommes favorables, & que dans toutes les cérémonies de la religion qu'exigent ces sortes de conjonctures, ils ne trouvent rien de bas, ni d'indigne de leur grandeur. Et dans un autre endroit il remarque, que ce qui relève infiniment le Peuple Romain au dessus de tous les autres peuples, c'est le respect de la religion, & la crainte des dieux, qui ailleurs est souvent traitée de petitesse d'esprit & de bassesse. Chez les Grecs, ajoute-t-il, on a beau vouloir lier les mains de ceux qui manient les deniers publics par mille précautions de signatures, de témoins, de répondans, de surveillans ; la mauvaise foi l'emporte toujours : au lieu que chez les Romains la seule religion du serment conserve les mains pures dans l'administration de sommes infiniment plus considérables, rien n'étant plus rare à Rome que d'y voir un Général ou un Gouverneur

8. *Amour de la gloire.*

JE FINIS par cet article, parce que la disposition dont je parle ici, étoit l'ame de toutes les actions des Romains. C'est saint Augustin qui fait cette réflexion en plus d'un endroit; & il remarque que cette passion, je veux dire le desir de la gloire, étouffoit souvent en eux toutes les autres passions, & que c'est elle qui leur a fait faire toutes ces actions si belles & si éclatantes, qui leur ont mérité l'admiration de tous les peuples & de tous les siècles. Le desir d'être estimés, d'être loués comme défenseurs & protecteurs de la liberté, de la justice, des loix; comme ennemis de l'injustice, de la violence, de la tyrannie; ce desir, dis-je, étoit une espèce de frein qui retenoit & modéroit leur ambition, & qui leur inspiroit ces sentimens de bonté, de clémence, de générosité, dont le simple récit nous charme & nous enleve encore aujourd'hui après tant de siècles.

Y eut-il jamais une journée plus glorieuse à l'Empire Romain, que celle où par son ordre la liberté fut

rendue à tous les peuples de la Grèce, & où l'Edit en fut publié au milieu des cris de joie & des applaudissemens de tant de peuples? Quel éloge que celui dont toute la Grèce retentit alors, & dont le bruit se répandit bientôt dans tout l'univers : ^a „ Qu'il
 „ y avoit sur la terre une nation, qui
 „ se piquoit de prendre sur elle les
 „ frais, les fatigues, les dangers de
 „ longues & pénibles guerres pour
 „ procurer la liberté à des peuples
 „ éloignés de leur contrée, & qui
 „ traversoit les mers pour empêcher
 „ qu'il n'y eût dans quelque endroit
 „ du monde un gouvernement & un
 „ empire injuste, & pour faire régner
 „ par tout la justice, l'équité, & les
 „ loix !

*Sallust. in
 bello Catilin.*

Voilà ce qui faisoit agir les Romains dans les beaux siècles de la République : voilà l'esprit qui animoit leurs Consuls & leurs Généraux. Ils aspireroient à la domination, mais par des voies d'honneur & de gloire, &

^a *Esse aliquam in terris gentem, quæ sua impensa, suo labore ac periculo bella gerat pro libertate aliorum; nec hoc finitimis aut propinquare vicinitatis hominibus, aut terris continenti junctis præstet: maria trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, & ubique jus, fas, lex potentissima sint. Liv. lib. 33. n. 33.*

pour cela ils observoient exactement la justice & les loix : au lieu que dans la suite l'ambition n'étant plus retenue ni modérée par ce frein, se porta aux derniers excès d'injustice, de violence, & de cruauté, comme on le vit sous Marius, Sylla, César, & Antoine.

Le Saint Esprit, qui est fort sobre dans les louanges, n'a pas dédaigné de nous marquer en détail dans un des livres de l'Ecriture les vertus par lesquelles les Romains ont porté leur République à un si haut point de gloire & de puissance. Il loue principalement leur conseil & leur sagesse; leur conspiration pour le bien public; leur desintéressement particulier; leur obéissance aux loix & à l'autorité légitime; leur fidélité dans les traités; leur patience dans le travail; leur fermeté dans leurs résolutions; leur courage & leur valeur; & plus que tout cela, l'amour de l'égalité, & l'éloignement de toute ambition. Ces vertus, quoique défectueuses du côté du motif & de la fin, puisqu'elles n'étoient point rapportées à Dieu, mais à la vaine gloire, ne laissoient pas d'être fort estimables en elles-mêmes eu

*Maccab. lib.
1. cap. 8.*

v. 3.

v. 15.

v. 16.

v. 12.

v. 3.

v. 2.

v. 14.

172 III. Partie. DE
égard aux règles & aux devoirs de la
société civile.

S. Aug. Ep.
138. ad Mar-
sell. cap. 3.

Je ne puis mieux terminer cet article que par la solide réflexion de saint Augustin sur les causes de la puissance des Romains. » Quoiqu'ils » fussent privés, dit-il, de la vérita- » ble piété, qui consiste dans le culte » sincère du vrai Dieu, ils obser- » voient néanmoins certaines règles » de probité & de justice, qui sont » le fondement d'un Etat, qui con- » tribuent à l'augmenter, & qui ser- » vent à l'affermir. Et Dieu a bien » voulu leur accorder un succès in- » croiable, pour faire voir par l'exem- » ple d'un si grand & si puissant Em- » pire de quelle utilité sont les vertus » civiles & politiques, lors même » qu'elles sont séparées de la vraie » religion; & pour faire comprendre » par là aux autres hommes de quel » prix elles deviennent lorsque la » vraie religion les relève & les an- » noblit; & comment ils peuvent » par elle devenir citoyens d'une autre » patrie, dont le roi est la vérité, » dont la loi est la charité, dont la » durée est l'éternité. *Cujus rex veri-
tas, cujus lex caritas, cujus modus eter-
nitas.*



QUATRIÈME MORCEAU
D E

L'HISTOIRE ROMAINE.

*Changement de la République Romaine
en Monarchie, prévu & marqué par
l'Historien Polybe livre sixième de
son histoire.*

JE DIVISERAI en deux parties ce que j'ai à dire sur ce sujet. Dans la première je rapporterai en abrégé les principes que Polybe établit sur les différentes sortes de gouvernemens, & d'où il a tiré des conjectures pour prévoir le changement qui devoit arriver dans la République Romaine. Dans la seconde j'exposerai le plus succinctement qu'il me sera possible comment en effet ce changement est arrivé de la manière & pour les raisons que Polybe avoit marquées.

Je me croi obligé d'avertir les Lecteurs dès l'entrée de cette petite dissertation, que lorsque je parle des différentes sortes de gouvernemens,

& du jugement qu'on en doit porter ;
je ne fais que rapporter le sentiment
de Polybe. Pour moi, je m'en tiens
à la décision qui se trouve dans Hé-
rodote, où l'on donne la préférence
à l'Etat Monarchique au-dessus des
deux autres.

Herod. lib.
3. cap. 80.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES DE POLYBE

*Sur les différentes sortes de gouver-
nemens, & en particulier sur celui
des Romains.*

ON REDUIT ordinairement les
différentes sortes de gouverne-
mens à trois espèces : l'une où c'est
le Roi qui gouverne, & Polybe l'ap-
pelle βασιλειαν, *domination royale* ; l'au-
tre où les Grands, les puissans ont l'au-
torité, & on l'appelle *aristocratie* ; une
troisième enfin, nommée *démocratie*,
où le Peuple a tout le pouvoir.

Chacun de ces gouvernemens en a
un autre qui lui ressemble fort, qui
en est tout voisin, & dans lequel sou-
vent il dégénère. Il en sera fait men-
tion dans la suite.

Un gouvernement parfait seroit celui qui réuniroit en lui tous les avantages des trois premiers, & qui en éviteroit les dangers & les inconvéniens.

Tel étoit celui de Sparte. Lycurgue sachant que les trois sortes de gouvernemens dont nous avons parlé avoient chacune de grands inconvéniens presque inévitables : que la roiauté dégénéroit quelquefois en pouvoir arbitraire & tyrannique, l'aristocratie en un gouvernement injuste de quelques particuliers, & le pouvoir du peuple en une domination aveugle & sans règle ; Lycurgue, dis-je, crut devoir faire entrer ces trois gouvernemens dans celui de Sparte, & comme les fondre en un seul, de sorte que l'autorité roiale fût balancée par le pouvoir du peuple ; & qu'un troisième Ordre, composé des anciens & des plus sages de la République, servît comme de contrepoids aux deux premiers, pour les tenir toujours dans une espèce d'équilibre, & empêcher l'un de s'élever trop au-dessus de l'autre. Ce sage Législateur ne se trompa point dans ses vûes, & nulle République n'a conservé si longtems ses loix,

les usages, & sa liberté, que celle de Sparte. Il est vrai que les établissemens de Lycurgue n'étoient pas propres pour un Etat qui auroit songé à faire des conquêtes, & à s'aggrandir. Aussi n'avoit-ce pas été là son plan ni son dessein ; parce que ce n'étoit point en cela que ce sage Législateur faisoit consister le solide bonheur d'un peuple. Il vouloit que les Spartiates, se renfermant dans les bornes naturelles de leur pays, sans songer jamais à envahir les terres d'autrui, devinssent par leur justice & par leur modération, encore plus que par leur pouvoir, les maîtres & les arbitres du sort de tous les autres peuples de la Grèce ; ce qui, selon lui, n'étoit pas moins glorieux que de faire des conquêtes au dehors. Ils ne déchurent de leur gloire que pour s'être écartés des sages vûes de leur Législateur. Car quand il falut trouver des vivres hors de leur territoire, équiper des flotes, paier des matelots, & fournir à tous les frais d'une longue guerre, leur monnoie de fer ne leur étoit plus d'aucun usage. Et ce fut ce qui les obligea, tout fiers qu'ils étoient, de faire servilement la cour aux Satrapes

L'HISTOIRE PROFANE. 177
des Rois de Perse pour tirer d'eux
une monnoie qui fut par tout de mise,
& de devenir esclaves volontaires, en
attendant qu'ils fussent assujettis par
la force.

Si l'on fait consister, dit Polybe,
la gloire d'un Etat à s'aggrandir, à
s'étendre, à faire des conquêtes, à
dominer sur beaucoup de peuples, &
à attirer sur soi les yeux de toute la
terre; il faut avouer que jamais gou-
vernement n'a eu tant d'avantage &
n'a été si propre pour arriver à ce
but, que celui des Romains. Il réu-
nissoit, comme celui de Sparte, les
trois espèces d'autorité dont nous
avons parlé. Les Consuls tenoient la
place des Rois: le Sénat formoit le
Conseil public: & le Peuple avoit
beaucoup de part dans l'adminis-
tration des affaires. Il y a seulement
cette différence, que ce ne fut point
par un plan & par un dessein concerté
dès les commencemens, comme à
Sparte, mais par la suite même des
événemens, que Rome fut amenée à
cette sorte de gouvernement. Chacune
de ces trois parties, qui composoient
le corps de l'Etat, avoit un pouvoir
distingué. On ne sera pas fâché d'en

H v

voir ici la description, qui peut beaucoup contribuer à l'intelligence de l'histoire Romaine. Polybe entre sur ce sujet dans un grand détail.

POUVOIR DES CONSULS.

TANT QUE les Consuls résidoient à Rome, ils avoient l'administration de toutes les affaires publiques. Tous les autres Magistrats, excepté les Tribuns du Peuple, leur étoient soumis, & obligés de leur obéir. C'étoit sur eux que rouloit tout ce qui regarde les délibérations du Sénat. Ils y admettoient les Ambassadeurs : ils propofoient les affaires : ils formoient & faisoient rédiger par écrit les résolutions. C'étoit eux qui les portoient au Peuple, qui pour cet effet convoquoient ses assemblées où l'on devoit délibérer des affaires communes de la République, qui lui présentoient les décrets du Sénat pour les examiner, & qui selon l'importance des choses, après un examen qui demandoit encore beaucoup de formalités, concluoient à la pluralité des suffrages. Ils présidoient à la création des Magistrats de la République. C'est pour cela qu'on les rappelloit si sou-

vent de l'armée, & qu'on ne permettoit pas ordinairement qu'ils fortifissent tous deux de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les expéditions militaires, les Consuls avoient un pouvoir presque souverain. Ils étoient chargés du soin de lever les armées, de faire la répartition des troupes que chacun des peuples alliés devoit fournir, & de nommer les principaux Officiers qui devoient servir sous eux. Lorsqu'ils étoient en campagne, ils avoient droit de condamner & de punir sans appel. Ils dispofoient des deniers publics à leur gré, & faisoient telle dépense qu'ils jugeoient à propos, le Questeur les accompagnant par tout, & leur fournissant sur le fonds qui leur avoit été mis entre les mains les sommes qu'ils demandoient. De sorte qu'en considérant la République Romaine par cet endroit, on auroit presque cru qu'elle étoit gouvernée par une autorité roiale & monarchique.

POUVOIR DU SENAT.

LE SENAT dispofoit presque absolument des finances, & du trésor pu-

blic. On lui rendoit compte de tous les revenus & de toutes les dépenses de l'Etat, & les Questeurs ne pouvoient délivrer aucune somme, excepté aux Consuls, sans un décret du Sénat. Il en étoit de même de toutes les dépenses que les Censeurs étoient obligés de faire pour l'entretien & la réparation des édifices publics.

Le Sénat nommoit des Commissaires pour connoître & juger de tous les crimes extraordinaires qui se commettoient à Rome & dans l'Italie, & qui demandoient l'attention & l'autorité publique; trahison, conjuration, empoisonnement, meurtre. Les affaires & les causes des particuliers ou des villes qui avoient raport à l'Etat, lui étoient aussi réservées. C'étoit le Sénat qui envoyoit des Ambassades, qui faisoit déclarer la guerre aux ennemis de l'Etat, qui accordoit audience & donnoit réponse aux Députés & aux Ambassadeurs des peuples & des Princes. C'étoit lui aussi qui envoyoit des Commissaires sur les lieux pour écouter les plaintes des peuples alliés, pour régler les limites & les frontières, pour mettre le bon ordre dans les provinces, pour

L'HISTOIRE PROFANE. 181
juger des querelles des Etats & des
Rois. Ainsi un étranger qui seroit ve-
nu à Rome dans l'absence des Con-
suls, auroit cru que le gouvernement
de la République étoit entièrement
aristocratique, c'est-à-dire dans la
main des anciens & des sages.

POUVOIR DU PEUPLE.

CEPENDANT le pouvoir du Peuple
étoit fort considérable. Il étoit seul
maître & arbitre des récompenses &
des châtimens, ce qui fait la partie
essentielle du gouvernement. Il con-
damnoit souvent à des amendes pécu-
niaires ceux même qui avoient été
dans les plus grandes charges : & il
avoit seul le droit de condamner à
mort les citoyens Romains. Et dans
ce dernier cas on observoit à Rome
une coutume fort louable selon Po-
lybe, & digne d'être remarquée, qui
étoit de laisser à celui qui étoit accusé
d'un crime capital le pouvoir de pré-
venir le jugement, & de se retirer
dans quelque ville voisine, où il pas-
soit le reste de sa vie en paix & en li-
berté dans un exil volontaire. C'étoit
le Peuple qui par ses suffrages confé-
roit toutes les charges & toutes les

dignités, qui sont dans une République la plus belle récompense du mérite & de la probité. Il avoit seul le droit d'établir & d'abroger des loix : & , ce qui est encore plus considérable, c'étoit lui qui délibéroit de la paix & de la guerre, qui décidoit des alliances, des traités de paix, des conventions avec les peuples & les Princes étrangers. Qui n'auroit pensé qu'un tel gouvernement étoit absolument populaire & démocratique ?

MUTUELLE DEPENDANCE *des Consuls,*
du Sénat , & du Peuple.

C'EST cette dépendance mutuelle des différentes parties d'une République, qui en fait la sûreté, la force, & la beauté. De ce besoin réciproque résulte une espèce d'harmonie entre les différens membres, & un concours unanime, qui les tenant tous étroitement unis entre eux par le lien de l'intérêt commun, rend le corps de l'Etat invulnérable & invincible à toute force étrangère.

Nous avons dit que le pouvoir du Consul en tems de guerre étoit presque souverain. Il dépendoit néanmoins absolument en plusieurs choses

L'HISTOIRE PROFANE. 183
& du Sénat, & du Peuple. Car d'un côté ce n'étoit que sur l'ordre du Sénat qu'on délieroit les sommes nécessaires pour les vivres, pour les habits, pour la paie des soldats; & le refus ou le délai de ces secours mettoit le Général hors d'état de rien entreprendre, ou de pousser ses entreprises aussi loin qu'il l'auroit désiré. Le même Sénat, au bout de l'année, pouvoit nommer un successeur au Consul, ou lui continuer le commandement des armées; & par là il étoit maître de lui laisser ou de lui enlever la gloire d'avoir terminé la guerre. Enfin il dépendoit du Sénat de ternir les exploits des Généraux, ou d'en relever l'éclat: car c'étoit lui qui décernoit l'honneur du triomphe, & qui régloit les dépenses nécessaires pour cette auguste pompe. D'un autre côté, comme c'étoit le Peuple qui ordonnoit les guerres, qui confirmoit ou cassoit les traités avec les Princes & les peuples étrangers, & qui au retour de la campagne faisoit rendre compte aux Généraux de leur conduite; il est aisé de voir combien ils devoient être attentifs à se concilier les bonnes grâces du Peuple.

Pour le Sénat, quoique sa puissance d'ailleurs fût si grande, elle ne laissoit pas en plusieurs chefs d'être assujettie & soumise à celle du Peuple. Dans les grandes affaires, & dans celles sur tout où il s'agissoit de la vie des citoyens, il falloit que son autorité intervînt. Quand on proposoit quelques loix, même celles qui alloient à diminuer les droits, les honneurs, les prérogatives du Sénat & les biens des Sénateurs, le peuple étoit maître de les recevoir ou non. Mais, ce qui marquoit le plus son pouvoir, c'est qu'il suffisoit qu'un seul de ses Tribuns s'opposât aux résolutions & aux entreprises du Sénat pour les arrêter tout court, en sorte qu'après cette opposition le Sénat ne pouvoit passer outre.

Enfin le Peuple aussi de son côté avoit grand intérêt de ménager les Sénateurs, soit en général, soit en particulier. Les Receveurs des impôts, des tributs, des entrées, en un mot de tous les droits & de tous les revenus de l'Etat; les Entrepreneurs qui se chargeoient de fournir les vivres à l'armée, de faire les réparations des temples & des autres édifi-

ces publics, d'entretenir les grands chemins ; ces personnes formoient de nombreuses sociétés, qui toutes étoient tirées du Peuple, & faisoient subsister un grand nombre de citoyens, les uns étant employés à faire les receptes, les autres servant de cautions aux fermiers, d'autres prêtant leur argent pour faire les avances, & le mettant ainsi à profit. Or c'étoient les Censeurs qui adjugeoient ces fermes aux Compagnies qui se présentoient pour cet effet, & qui adjugeoient aussi aux Entrepreneurs les différens ouvrages qu'il y avoit à faire : & c'étoit le Sénat qui soit par lui-même, soit par des Commissaires nommés, jugeoit sans appel des contestations qui pouvoient naître sur toutes ces matières, soit qu'il s'agit de casser quelquefois des marchés qui devenoient impraticables, & d'accorder des délais pour le paiement ; ou qu'il falût diminuer le prix des baux à cause de quelque fâcheux accident. Et ce qui étoit le plus capable d'inspirer au peuple de la retenue & du respect pour les décrets du Sénat, c'est qu'on tiroit de ce corps * les Juges pour la plupart des affaires publi-

* Dans la
faite la forme
des jugemens
changea.

ques & particulières qui étoient de quelque importance. Les citoyens étoient de même obligés de ménager les Consuls, de qui ils dépendoient tous, principalement en tems de guerre, & lorsqu'ils servoient sous eux à l'armée.

C'est ce rapport mutuel & ce concert de tous les Ordres de la République, qui a rendu le gouvernement de Rome le plus accompli qu'on ait jamais vû.

Quand on lit dans le commencement de la République naissante, & dans les années qui suivirent, ces séditions presque continuelles qui divisèrent si longtemps le Sénat & le Peuple, & cette espèce de guerre intestine entre les Tribuns & les Consuls, on est étonné, & avec raison, comment un Etat agité par de si fréquentes & de si violentes secousses, non seulement a pu subsister, mais a vaincu dans ce tems-là même tous les peuples voisins, & bientôt après a porté ses conquêtes dans des pays fort éloignés. Polybe en rapporte une raison bien, solide & qui fait beaucoup d'honneur au Peuple Romain. C'est que lorsque la République étoit at-

taquée par un ennemi du dehors, la crainte du danger commun, & le motif du bien public, suspendoient les querelles particulières, & réunissoient tous les esprits. Alors l'amour de la patrie étoit comme l'ame qui mettoit en mouvement toutes les parties & tous les membres de l'Etat, chacun se piquant à l'envi de remplir ses fonctions & de faire son devoir, soit qu'il s'agît de prendre des résolutions avec maturité & sagesse, soit qu'il falût les mettre à exécution avec promptitude & vivacité. Et c'est cette bonne intelligence & cette unanimité qui rendirent toujours la République invincible, & qui firent que toutes ses entreprises furent toujours suivies d'un heureux succès.

C'est cette même constitution du gouvernement Romain qui maintint encore pendant quelque tems & fit subsister la République, lors même que les citoyens, délivrés de la crainte des ennemis étrangers, devenus fiers & insolens par leurs victoires, amollis par les délices & par les richesses, corrompus par les louanges & les flateries, commencèrent à abuser de leur pouvoir, & à commettre mille

injustices & mille violences. Car dans cet état, l'autorité du Sénat, & celle du Peuple, étant toujours contrebalancées l'une par l'autre, quand l'un des deux partis songeoit à s'élever, l'autre aussitôt réunissoit ses forces pour le rabaisser & le tenir dans l'ordre. Ainsi, par cette égalité réciproque, & par ce balancement de pouvoir & de crédit, la République se maintenoit toujours dans sa liberté & dans son indépendance.

CAUSES DU CHANGEMENT
d'une République en Monarchie.

IL EN EST, dit Polybe, d'un Etat & d'une République, comme du corps humain, qui a ses progrès & ses accroissemens, son point de force & de maturité, sa décadence & sa fin; & pour l'ordinaire, quand un Etat est parvenu au comble de la grandeur & de la puissance, il dégénère ensuite par des déclins plus ou moins sensibles, & tombe enfin en ruine.

C'est ainsi, dit Polybe, que Carthage, pendant que son gouvernement, aussi bien que celui de Sparte & de Rome, fut mêlé des trois * sortes de

* Les Rois, autren. ont nommés Suffetes, le Sénat, le Peuple.

pouvoir dont nous avons parlé, étoit si puissante & si florissante. Mais au commencement de la seconde guerre Punique, & du tems d'Annibal, on peut dire en quelque sorte qu'elle étoit sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur étoient déjà flétries. Elle avoit commencé à déchoir de sa première élévation, & elle panchoit vers sa ruine : au lieu que Rome alors étoit, pour ainsi dire, dans la force & dans la vigueur de l'âge, & s'avançoit à grands pas vers la conquête de l'univers. La raison que Polybe rend de la décadence de l'une, & de l'accroissement de l'autre, est tirée du fonds même des principes qu'il avoit établis sur les révolutions successives des Etats : c'est que chez les Carthaginois le Peuple avoit pour lors la principale autorité dans les affaires publiques, & qu'au contraire à Rome, c'étoit le tems où le Sénat, c'est-à-dire cette compagnie composée d'hommes si sages, avoit plus de crédit que jamais. De là il conclut qu'il falloit nécessairement qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un Etat gouverné, ou plutôt présumé par les conseils téméraires de

la multitude. Rome en effet, qui à proprement parler commençoit alors à s'étendre & à essaier ses forces contre les étrangers, guidée par les sages conseils du Sénat, l'emporta enfin dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats, & elle établit sa puissance & sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

Mais toutes choses dans le monde ont leur affoiblissement & leur fin, les Républiques les plus sages & les mieux policées comme tout le reste. Or la ruine des Etats vient ou de causes intérieures & qui sont dans l'Etat même, ou de causes étrangères & qui naissent du dehors. Il est difficile à la sagesse humaine la plus pénétrante de prévoir celles-ci, qui dépendent de mille événemens incertains & obscurs ; au lieu que les premières ont, s'il est permis de parler ainsi, un ordre fixe, & des indices presque certains.

Pour bien connoître la cause du changement des Etats, il n'y a qu'à faire quelque attention à la manière dont ordinairement ces Etats se forment & s'établissent ; & l'on verra avec étonnement que par des révo-

lutions imprévûes & inespérées les choses reviennent presque toujours au premier point d'où elles étoient parties.

Il est naturel * qu'une multitude d'hommes étant réunie ensemble dans une même contrée, mais encore sans loix, sans police, sans aucune subordination, & se trouvant par une conséquence nécessaire exposée à beaucoup d'injustices & de violences, le plus fort d'entre eux, comme il arrive toujours parmi les animaux, devienne le maître. Cet homme ensuite employant son pouvoir & son autorité pour protéger & secourir les autres, pour les défendre contre l'injustice & la violence, pour leur procurer le repos & la tranquillité, pour favoriser constamment ceux qui sont regardés comme les plus gens de bien, & pour être exact à traiter chacun de ses sujets selon son mérite, on lui assure d'un consentement unanime une autorité qu'il avoit d'abord usurpée, & que de violente il a rendu juste & raisonna-

* On voit chez Hérodote, liv. 1. que ce fut à peu près ainsi que s'établit le royaume des Mèdes dans la personne de Déjocès.

ble ; & on lui jure une obéissance entière & une soumission parfaite , d'autant plus ferme & stable , qu'elle est fondée sur l'intérêt même de ceux qui s'y engagent. Telle est ordinairement l'origine de la Monarchie , & tels sont les degrés par lesquels elle se convertit en une roiauté , ^a qui pour gouverner des sujets volontaires , aime mieux employer la sagesse des conseils , que la terreur & la force. Ce furent de pareils motifs qui contribuèrent le plus à faire Romulus roi.

Dans la suite des tems , les successeurs de cette autorité si juste d'abord , si douce , si salutaire , voiant leur puissance bien affermie , & se trouvant dans l'abondance de toutes sortes de biens & d'honneurs , commencent à abuser de leur pouvoir , commettent mille violences & mille cruautés , & deviennent l'objet de la haine des peuples. Il est aisé de reconnoître ici le caractère de Tarquin le superbe , dernier roi des Romains.

La roiauté se changeant ainsi en tyrannie , il se forme des conspirations contre les tyrans : & ce sont ceux qui

^a Μίσην τὴν ἐξ ἐκείνων | τὸ πλεῖον ἢ φόβῳ ἢ βίᾳ κυ-
βερνησάντων, ὅτι γὰρ ἀντιβιβάζονται.

ont le plus d'élévation, de courage, & de hardiesse, qui se mettent à la tête des conjurés ; parce que ce sont les hommes de ce caractère qui portent le plus impatiemment les injustes traitemens de leurs maîtres. Le Peuple se voyant donc redevable à leur courage de son repos & de sa liberté, s'abandonne volontiers à leur domination, & leur confie avec joie le commandement ; comme cela arriva en effet lorsque les Tarquins eurent été chassés de Rome. Et voila comment se forme l'Aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des sages & des anciens, tels qu'étoient ces graves vieillards qui composèrent le Sénat.

Cette sorte de gouvernement peut avoir plus de durée & de stabilité, mais enfin elle dégénère à son tour comme les autres ; & au lieu de ces vieillards prudents, expérimentés, désintéressés, & qui n'avoient en vûe que le bien de la patrie, un petit nombre de personnes, qui ne se distinguent des autres que par l'ambition, l'orgueil, l'avarice, cherchent à s'attirer l'autorité, & c'est ce qui fraie le chemin à l'Oligarchie ; dont on vit déjà des essais & une image

dans la conduite violente des Décemvirs, & dans l'avarice cruelle des plus riches Sénateurs, qui força plus d'une fois le Peuple à se mettre à couvert de leurs vexations par ces fameuses retraites sur le mont Sacré & sur le mont Aventin : & c'est ce qu'on appelle l'Oligarchie.

La République étant dans cet état, & les citoyens se trouvant également las & fatigués de tous les gouvernemens qui ont précédé, il est naturel qu'ils tournent leurs vûes & leurs desirs vers la Démocratie, en s'efforçant d'augmenter en tout le pouvoir du Peuple, & d'égaliser ses droits & ses privilèges à ceux de la Noblesse. Pendant que dure encore le sentiment & le souvenir des maux passés, le bon ordre subsiste quelque tems, & l'égalité entre les citoyens se maintient. Mais ceux qui viennent après, peu touchés des avantages de l'ancienne liberté & de l'égalité populaire dont le goût est usé, cherchent à s'élever au-dessus des autres. Et ce sont ordinairement ceux qui ont le plus de richesses qui prennent ce parti. Comme souvent l'entrée légitime aux honneurs, qui est la vertu & le mérite,

leur est fermée ; ils emploient leurs grands biens pour acheter les suffrages du Peuple , & ils ne songent plus qu'à le corrompre à force de présens & de largesses. Quand une fois ces hommes ambitieux , & dévorés par le desir de dominer , ont gagné & amorcé la multitude par l'appas du gain , il n'y a plus d'excès dont elle ne soit capable. La République tombe ainsi dans le plus grand des maux , qui est que la populace soit maîtresse des affaires , ce qui s'appelle Ochlocratie.

Polybe observe que ce changement de mœurs , qui entraîne après soi celui du gouvernement , est la suite ordinaire des heureux succès & de la longue prospérité d'un Etat. Lors , dit-il , qu'une République , après avoir essuié de grands dangers , est sortie victorieuse de longues & pénibles guerres , & qu'arrivée au comble de la gloire & de la puissance , elle n'a plus d'ennemis qui lui disputent l'empire , mais que tout lui est soumis & assujetti ; une telle prospérité , si elle est longue & persévérante , ne manque jamais d'introduire dans cette République le luxe & l'ambition , qui

causent infailliblement la ruine des Etats les plus florissans. Le luxe, pour fournir aux dépenses, qui deviennent de jour en jour plus grandes & plus énormes, dégénère bientôt en avarice, & est forcé d'avoir recours aux injustices & aux rapines : & l'ambition, pour parvenir à ses fins, n'oublie rien de ce qui peut gagner la faveur du Peuple, flateries, complaisances, largesses, corruptions. Il arrive de là que la multitude, d'un côté irritée par les exactions injustes des riches, & de l'autre gâtée & devenue insolente par les flateries & par les largesses des ambitieux, ne consulte plus que sa passion & ses caprices dans les délibérations publiques, refuse d'écouter la voix des premiers Magistrats, & de se soumettre à leur autorité & se parant du beau nom de liberté & de démocratie, s'abandonne à une licence effrénée, & secoue entièrement le joug des loix. Accoutumée à vivre du bien d'autrui, & à s'engraisser dans le repos & l'oïveté, si elle trouve un Chef, qui ne soit pas en état de l'enrichir par lui-même, mais qui étant hardi & entreprenant lui

paroisse capable de remplir d'ailleurs ses desirs, elle s'attache à lui, elle le soutient, elle l'élève. Et de là naissent les séditions, les meurtres, les exils, les proscriptions, les nouveaux partages de terres, l'abolition des dettes; jusqu'à ce qu'enfin il survienne quelqu'un plus fort & plus puissant que tous les autres, qui s'empare de toute l'autorité, & qui seul se rend maître du gouvernement. Ainsi le trop vif desir de la liberté, ou, pour parler plus juste, l'abus qu'en fait le Peuple, se termine par la perte de cette même liberté, & par l'établissement d'une nouvelle domination, souveraine & despotique.

Telles furent en effet les révolutions qui firent changer de face & de nature à la République Romaine; & c'est ce qu'il nous reste à montrer.



CHAPITRE SECOND.

CHANGEMENT DE LA REPUBLIQUE
ROMAINE EN MONARCHIE.

C E QUE Polybe avoit prévû , arriva de la manière & pour les causes qu'il avoit marquées. Ce fut la grandeur même & la prospérité de Rome qui causèrent la perte de sa liberté. Dès que la République Romaine fut arrivée à ce haut point de gloire où le courage & la vertu de ses anciens Généraux & de ses anciens Magistrats l'avoient portée , elle commença à déchoir par des déclin d'abord imperceptibles , plus marqués dans la suite , & qui se terminèrent enfin par le violement ouvert des anciennes maximes du gouvernement , & par l'infraction des loix fondamentales de l'Etat.

*Sallust. in
bello Catilin.*

Lorsque la République , dit Salluste , se fut accrue par de laborieux efforts & par la justice ; que des Rois puissans eurent été vaincus dans la guerre ; que des nations féroces & des peuples fort nombreux eurent été soumis par la force ; que Carthage , la rivale de Rome , eut été ruinée de

fond en comble ; en un mot , que par terre & par mer tout eut été assujetti à l'Empire Romain : il se fit une révolution étonnante dans tout le corps de l'Etat. Ceux que ni les travaux , ni les dangers , ni tant d'adversités n'avoient pu vaincre , succombèrent à la douceur du repos , & aux attraits de l'abondance & de la prospérité. L'avarice & l'ambition , sources funestes de tous les maux , s'accrurent à proportion que la puissance de Rome prit de nouveaux accroissemens. L'avarice bannit de la République la bonne foi , la probité , & toutes les autres vertus ; & substitua en leur place l'orgueil , le faste , le mépris des dieux , & un commerce honteux qui mettoit tout à prix , & vendoit tout. L'ambition de son côté introduisit la dissimulation , la fourberie , la perfidie , & , bientôt après , les violences , les cruautés , les meurtres.

C'est ainsi , selon la belle pensée de Juvenal , que le luxe , fléau plus funeste & plus cruel que la guerre , ravagea l'Empire Romain , & vengea l'univers vaincu.

Sævior armis

Luxuria incubuit, victumq; ulciscitur orbem;

I iij

Il ne me reste donc plus, pour montrer la justesse des sages conjectures de Polybe sur le changement qu'il avoit prévu devoir arriver dans la République, qu'à rapporter en détail les principales causes qui ont entraîné cette révolution, telles que nous les trouvons dans les Auteurs contemporains, ou qui ont écrit peu de tems après ce grand événement. Par là on verra clairement la différence étonnante qui se rencontre entre les premiers siècles de la République Romaine, & ceux qui précédèrent sa ruine; & l'on aura une idée plus parfaite de tous les états par lesquels elle a passé.

RICHESSSES, suivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.

JE NE REPETERAI point ici ce que j'ai dit dans le volume précédent sur le noble desintéressement des anciens Romains, & sur le cas qu'ils faisoient de la pauvreté, de la simplicité, de la frugalité, de la modestie : vertus si communes alors, & si généralement pratiquées, qu'on les attribuoit moins au mérite particulier des citoyens,

qu'au génie de la nation, & à l'heureux caractère de ces premiers tems ; mais en même tems vertus si sublimes, & portées à un si haut point de perfection, que dans les derniers siècles de la République elles passoient pour des fables & pour des fictions ; tant elles étoient éloignées du goût qui dominoit pour lors, & tant elles paroissoient supérieures à la foiblesse humaine.

^a Depuis que les richesses eurent été mises en honneur, & que seules elles ouvrirent l'entrée au commandement, à la puissance, à la gloire ; on ne fit plus de cas de la vertu, on regarda la pauvreté comme une honte, & l'innocence des mœurs comme l'effet d'une humeur mélancolique : & le fruit de ces richesses fut le luxe, l'avarice, l'orgueil.

L'époque de ce changement chez les Romains, fut celle de l'aggrandissement de leur Empire. Le premier Scipion avoit jetté les solides

*Vell. Paterea
lib. 2. n. 1.*

^a Postquam divitiarum honori esse coeperunt, & eas gloria, imperium, potentia sequebatur ; hebescere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro malivolentia duci coepit. Igitur ex divitibus juvenutem luxuria, atque avaritia, cum superbia invasere. *Sallust. in bello Jugurth.*

fondemens de leur grandeur future : le dernier par ses conquêtes ouvrit la porte au luxe. Depuis que Carthage, qui tenoit Rome en haleine en lui disputant l'empire, eut été entièrement détruite, la décadence des mœurs n'alla plus lentement ni par degrés, mais fut prompte & précipitée. La vertu aussitôt fit place aux vices, l'ancienne discipline au relâchement, la vie occupée & laborieuse à l'oïveté & aux plaisirs.

Liv. lib. 3. n. 57. Au lieu que les anciens Romains se piquoient d'honorer les dieux plus par la piété que par la magnificence, *colebantur religiones piè magis quam magnificè* : les richesses immenses, qui étoient le fruit des dernières conquêtes, furent employées à construire des temples superbes pour les dieux, & des bâtimens magnifiques pour décorer & embellir Rome.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, que ce qui fait l'objet de l'admiration publique, ne devienne tôt ou tard le goût des particuliers. Aussi un Historien remarque-t il, que dès qu'on eut commencé à faire entrer le marbre dans la construction des temples, qu'on eut bâti des théâ-

tres & des portiques , le luxe des particuliers suivit de près la magnificence publique : *publicamque magnificentiam secuta privata luxuria est*. On fait à quel excès la fureur des bâtimens fut portée , & comment de simples particuliers se firent un jeu , & en même tems une gloire , de venir à bout à force de dépenses de raser des montagnes , & de combler les mers.

*Vell. Pat.
lib. 2. n. 1.
Sallust. in
bello Catilin.*

Le luxe fut égal pour tout le reste ; & ce fut l'armée revenue victorieuse d'Asie qui l'introduisit dans Rome , ou du moins qui l'y rendit beaucoup plus commun. Tite-Live fait un dénombrement de tous les meubles précieux qui depuis ce tems-là devinrent en usage. Les comédiennes , les chanteuses , les joueuses d'instrument , commencèrent aussi alors à faire l'agrément des repas. Les repas même ne se sentirent plus de l'ancienne simplicité , & ne se faisoient plus qu'à grands frais & avec un grand appareil. Un cuisinier , qui n'étoit regardé chez les anciens que comme un vil esclave , fut alors en estime & en honneur , comme un officier dont on ne pouvoit plus se passer ; & ce qui jusques-là

*Liv. lib. 39
n. 6.*

n'avoit été qu'un bas ministère, devint un art fort recherché & fort estimé. Tout cela cependant n'étoit encore rien en comparaison de l'excès où les choses furent portées dans la suite.

*Liv. lib. 34.
n. 4.*

Caton le Censeur ne s'étoit point lassé de représenter dans le Sénat les suites funestes du luxe qui commençoit de son tems à s'introduire dans la République. Voiant qu'on avançoit dans la Grèce & dans l'Asie, provinces remplies des amorces & des attraits dangereux de tous les plaisirs, & qu'on commençoit à porter la main sur les trésors des Rois : ^a „ Je crains, disoit-il, „ que nous ne devenions les „ esclaves de ces richesses, au lieu „ d'en être les maîtres ; & que les nations vaincues ne nous vainquent à „ leur tour, en nous communiquant „ leurs vices. „ Ses craintes n'étoient pas imaginaires, & tout ce qu'il avoit prévu arriva.

^a Hæc ego, quo melior ætiorque in dies fortuna Reip. est, imperiumque crescit; & jam in Græciam Asiamque transcendimus, omnibus libidinum illecebris repletas, & regias etiam attractamus gazas: eo plus horreo, ne illæ magis res nos ceperint, quam nos illas.

Goût pour les statues, les tableaux, &c.

^a CE FUT la prise de Syracuse qui produisit ce malheureux effet. Quoique les statues & les tableaux, dont cette grande ville étoit remplie, fussent des dépouilles justement acquises par le droit de la guerre, & que Marcellus eût eu la retenue de n'en enlever que la moindre partie pour orner seulement un temple à Rome, sans en rien réserver ni pour ses jardins, ni pour sa maison : ces ouvrages de l'art si estimés & si recherchés devinrent funestes à l'Empire, en inspirant aux Romains de l'admiration & du goût pour ces vains ornemens.

Fabius, par le généreux mépris Lib. lib. 27.
n. 16. qu'il en fit après la prise de Tarente, montra plus de prudence que Marcellus n'avoit fait à Syracuse. Car un Officier demandant à Fabius ce qu'il vouloit qu'on fit d'un si grand nombre de statues qui se trouvoient dans la ville, (c'étoient autant de dieux, tous de grande taille, représentés comme combattans chacun dans une attitude

^a Hostium quidem illa opera, licentiæque huic spolia, & parta belli jure : sacra profanaque omnia ceterum inde primum mi- vulgò spoliandi, factum gandi Græcarum artium est. Liv. lib. 25. n. 40.

particulière :) *Qu'on laisse aux Tarentins*, dit Fabius, *leurs dieux irrités.*

Le second Scipion, dans la prise de Carthage, se conduisit d'une manière encore plus digne de l'ancienne grandeur Romaine. Après avoir fait une sévère défense à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter des dépouilles, il fit dire aux habitans de Sicile qu'ils vinssent chacun reconnoître & reprendre les statues que les Carthaginois leur avoient autrefois enlevées. Et en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris, il leur dit que ce monument de la cruauté de leurs anciens Rois & de la bonté de leurs nouveaux Maîtres, devoit leur apprendre s'il leur étoit plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens que sous le gouvernement du Peuple Romain. Ce n'est pas, dit Cicéron, que ce grand homme, d'un esprit si cultivé, manquât ou d'endroits pour y placer ces ouvrages de l'art, ou de discernement pour en sentir toutes les beautés. Mais c'est que surpassant, non seulement en desintéressement mais en délicatesse de goût tous nos connoisseurs qui se piquent de l'avoir le plus fin,

Cit. Verr. 4. n. 86.

Verr. 6. n. 73.

Verr. 4. n. 87. & Verr. 6. n. 98.

il jugeoit que ces ouvrages avoient été faits, non pour satisfaire la vaine curiosité, & encore moins le luxe des hommes, mais pour servir d'ornemens dans les temples & dans les villes. Et, selon la judicieuse remarque d'un Historien, il auroit été à souhaiter pour le bien & pour l'honneur de la République, qu'elle eût toujours conservé pour ces beautés de l'art le noble mépris de Scipion, ou même l'ignorance & la grossièreté de Mummius. Ce dernier, en faisant transporter à Rome ce qui s'étoit trouvé de plus rare parmi les dépouilles de Corinthe, connoissoit si peu le prix & l'excellence de ces sortes d'ouvrages, qu'il dit aux Entrepreneurs qui étoient chargés de les voiturer, que s'ils les perdoient, ils seroient tenus d'en fournir d'autres à leurs dépens. La République auroit été heureuse, si on n'y eût jamais introduit ce prétendu bon goût, qui ouvrit la porte à des rapines & à des violences, qui deshonorèrent infiniment le Peuple Romain chez les Etrangers.

A peine peut-on croire ce que Cicéron raporte des excès horribles auxquels cette passion d'amasser des

Vell. Patense
lib. 1. n. 13.

*Verr. 6. n.
134.*

vases & des tableaux de grand prix porta Verrès pendant le tems de sa Préture en Sicile. La plupart des autres Gouverneurs ne lui cédoient guères dans cette espèce de brigandage. Quelle différence entre de tels Magistrats, & les anciens Romains, qui se faisoient un devoir & un honneur de laisser aux Alliés, & même aux peuples tributaires, ces sortes d'ornemens, pour faire sentir aux uns la douceur du gouvernement Romain, & pour consoler les autres de leur servitude !

AVARICE insatiable : injustices : rapines : mauvais traitemens à l'égard des Alliés & des peuples conquis.

*Lib. 2. de
off. n. 77.*

C'EST une réflexion fort judicieuse de Cicéron, que cet oracle d'Apollon qui déclara que Sparte ne périroit jamais que par l'avarice, est une prédiction pour tous les peuples qui sont dans l'opulence, aussi bien que pour les Lacédémoniens. Cet oracle s'est vérifié par rapport à la République Romaine plus que dans aucun autre Etat. Tous les Historiens qui parlent de sa ruine, conviennent que l'avarice en fut la cause ; & que cette avarice fut

allumée par les richesses & le luxe.

^a En effet dès qu'on vient à desirer passionnément la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abondance & la délicatesse de la table; c'est une suite naturelle & nécessaire qu'on aime sans bornes & sans mesure l'argent, qui est le prix de toutes ces choses, & sans lequel on ne peut se les procurer.

Salluste reconnoit, après avoir fait beaucoup de réflexions sur les causes de la grandeur & de la puissance des anciens Romains, qui souvent avec peu de troupes ont défait de nombreuses armées, & avec un revenu très médiocre ont soutenu de longues guerres contre les Rois les plus opulens, sans que jamais aucune adversité ait pu abbattre leur courage: Salluste, dis-je, reconnoit que Rome n'a été redevable de cette grandeur & de cette puissance qu'à un petit nombre d'illustres citoiens, dont le rare mérite & la solide vertu avoient rendu la pauvreté victorieuse des richesses, & le petit nombre des soldats supérieur

*Sallust. in
bello Catilin.*

^a Delectant magnifici est, ut infinita pecuniarum apparatus, vitæque cultus cum elegantia & copia: quibus rebus effectum cupiditas esset. *De Off. lib. 1. n. 25.*

à des troupes innombrables. Mais , ajoute-t-il , depuis que les citoyens se sont laissé corrompre par le luxe & par l'oïfiveté , Rome , comme une mere épuisée , a cessé de produire de grands hommes ; & si elle a encore subsisté quelque tems , ce n'a été que par une suite & par un effet de son ancienne grandeur , qui continuoit de soutenir la République malgré la foiblesse & les vices de ses Magistrats.

Il est beau de comparer ces heureux tems où la pauvreté étoit généralement en honneur dans la République , avec les derniers siècles où l'on vit régner le faste , le luxe , la magnificence , & en même tems une basse & sordide avarice. Quels hommes que ces Consuls & ces Dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue ! Quelle noblesse , quelle grandeur d'ame dans les deux Scipions , dans Fabius , dans Paul Emile ! L'argent étoit-il compté pour quelque chose chez ces anciens Romains ? Quand Pyrrhus entreprit de corrompre le Sénat par des présens , se trouva-t-il dans la ville une seule personne qui fût tentée d'en recevoir ? Les choses étoient bien changées du tems de Jugurtha , qui avoit su gagner

à force d'argent les suffrages de presque tous les Sénateurs. Aussi lorsqu'il fut forcé de sortir de Rome, tournant les yeux de tems en tems vers cette ville, il dit que, prête à se vendre au plus offrant, elle ne manquoit que d'un acheteur.

Sallust. in bello Jugurth.

Tant que dura ce noble desintéressement, ceux qui avoient le commandement des troupes ou le gouvernement des provinces, loin de songer à s'enrichir des dépouilles des Alliés ou de celles des peuples conquis, s'en regardoient comme les tuteurs & les peres. C'est qu'alors le principe du Peuple Romain étoit de se soumettre les peuples moins par la force des armes que par les bienfaits, & d'aimer mieux se faire des amis que des esclaves. Ni la marche des troupes, ni le campement des armées, ni les quartiers d'hiver, ni le séjour des Commandans dans une ville, n'étoit à charge à personne. Et voila ce qui faisoit tant d'honneur, & attiroit tant de respect à l'Empire Romain. Le Sénat alors, dit Cicéron, étoit le recours & l'azyle des Rois, des peuples, des nations. Nos Magistrats & nos Généraux faisoient consister

Sallust. ibid.

leur plus grande gloire à défendre les provinces, & à soutenir les Alliés avec une justice & une fidélité inviolable.

^a Ainsi nous étions les protecteurs plutôt que les maîtres du monde.

Verr. 4. n.
207.

Écoutons le même Cicéron, & il nous apprendra combien de son tems les choses étoient changées. Toutes les provinces, dit-il, gémissent, tous les peuples libres sont dans la désolation, tous les royaumes se plaignent hautement des violences & des vexations qu'ils souffrent de notre part. Il n'y a maintenant dans tout l'espace des contrées qui s'étendent jusqu'à l'océan, aucun endroit ni si éloigné, ni tellement à l'écart, où l'avarice & l'injustice de nos Généraux & de nos Magistrats n'aient pénétré. Il n'est plus possible de soutenir, je ne dis pas la force, les armes, les attaques des nations; mais leurs cris, leurs plaintes, leurs reproches. Il est difficile, dit-il ailleurs, de vous exprimer combien la conduite injuste & violente de ceux que nous envoions dans les provinces avec autorité, nous a

Pro Lege
Manil. n. 65.

^a Ita que illud patrocini-
um orbis terrarum verius,
quàm imperium poterat
nominari. *De Off. lib. 2.*
n. 27.

rendu odieux à toutes les nations étrangères. Nul temple n'a été sacré pour eux, nulle ville ne leur a paru respectable, nulle maison particulière n'a pu être fermée & inaccessible à leur avarice. Voilà ce qu'étoit la République Romaine dans les derniers tems : & , si l'on cherche quelle fut la première cause & l'origine de tous ces desordres, on trouvera (je ne puis le répéter trop souvent) que ce fut l'amour des richesses & du luxe.

AMBITION démesurée, desir effréné de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entière de la liberté.

CICÉRON, après Platon, prescrit deux règles essentielles à ceux qui sont chargés du gouvernement. La première est de n'avoir en vûe que le bien public, sans jamais regarder ce qui seroit de leur avantage particulier : & la seconde, d'étendre leurs soins également sur tout le corps de l'Etat, & de n'en pas négliger une partie en faisant du bien à l'autre. Car, ajoute-t-il, il en est de celui qui gouverne comme d'un tuteur, & il doit en cette qualité faire le bien de

*Offic. lib. 1.
n. 85.*

ceux dont les intérêts lui ont été confiés, & non le sien propre. Et celui qui n'auroit soin que d'une partie des citoyens, & qui négligeroit les autres, exciteroit la discorde & la sédition, qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à toutes les Républiques.

On peut dire que ce sont là les loix fondamentales de tout bon & sage gouvernement ; & c'est l'observation exacte de ces loix qui avoit toujours fait le caractère des bons citoyens & des grands hommes de la République, parce que c'étoit sur ce plan & sur ces principes que la République avoit d'abord été formée & établie. Lorsqu'à la puissance des Rois qui étoit devenue insupportable, on substitua celle de Magistrats annuels, le Sénat fut considéré comme le Conseil perpétuel & public de l'Etat, pour être en quelque sorte l'ame & la tête de la République, le gardien & le défenseur des loix, le protecteur de la liberté & des privilèges du peuple ; & l'entrée dans cet illustre Corps fut ouverte à tous les citoyens, sans autre distinction que celle du mérite & de la vertu. Les Magistrats faisoient gloire de respecter l'autorité du Sénat, &

étoient regardés comme les ministres de cet auguste Conseil : & les différens Ordres de l'Etat contribuoient par leur éclat particulier à relever la gloire de la première & de la plus noble Compagnie. C'est ce concert & cette union pour le bien public, qui conservèrent si longtems la bonne intelligence dans la République, qui firent réussir toutes les guerres qu'on entreprit, & qui répandirent par tout la gloire & la terreur du nom Romain. Une conduite opposée produisit un effet tout contraire.

Avant la destruction de Carthage, les disputes entre les citoyens pour la domination & la puissance, n'étoient point portées jusqu'aux dernières violences : la crainte des forces étrangères étoit un frein qui les retenoit dans la modération, & qui leur faisoit respecter les loix. ^a Jusques-là les Romains n'avoient pas eu encore assez de courage pour répandre le sang des citoyens ; & le dernier excès des dissensions civiles étoit de sortir de la ville, & de se retirer sur quelque

Sallust, in bello Jugurth.

^a Nondum erant tam fortes ad sanguinem civilem ; nec præter externa noverant bella ; ultima- que rabies secessio ab suis habebatur. *Liv. l. 7. n. 40.*

montagne voisine. Quand Rome se vit délivrée de toute crainte au dehors, la licence & l'orgueil, suites ordinaires de la prospérité, troublèrent bientôt le concert & l'union qui avoient régné jusques-là. La Noblesse & le Peuple, sous prétexte de défendre, l'une sa dignité, l'autre sa liberté, ne songèrent plus, chacun de leur côté, qu'à attirer tout à eux, & à se rendre maîtres de tout. ^a La plupart de ceux qui se mirent à la tête de ces deux partis, sous le beau nom de défenseurs du bien public, ne travaillèrent en effet qu'à établir leur puissance particulière : & au milieu de ces deux factions, la République, déchirée par ce partage, & livrée à l'ambition de ses citoyens, suivoit toujours la loi du plus puissant. ^b Il ne faut point demander qui parmi ces chefs de parti avoit pour lui la justice & le bon droit. Tous étoient in-

^a Per illa tempora, quicumque rempublicam agitavere, honestis nominibus, alii sicuti jura populi defenderent, pars quo Senatus auctoritas maxima foret, bonum publicum simulantes, pro sua quisque potentia certabant. *Sallust. in bello Catilin.*

^b Boni & mali cives appellati, non ob merita in rempublicam, omnibus pariter corruptis, sed uti quisque locupletissimus, & injuria validior, quia praesentia defendebat, pro bono ducebatur. *Sallust. in fragm.*

justes, tous étoient usurpateurs : mais celui qui étoit le plus fort, & qui demeuroit le vainqueur, étoit toujours sûr d'être applaudi.

^a On voit par là que ce qu'il y a de plus capable de faire oublier la justice & les loix, c'est la passion de dominer, & de se rendre maître des autres : passion d'autant plus dangereuse, qu'elle est couverte d'une apparence de vertu & de gloire, & que par cette raison elle entraîne ordinairement ceux qui passent pour avoir plus d'élevation & de grandeur d'ame.

Nous allons voir ces funestes dispositions se développer peu à peu, croître comme par degrés avec le tems, & causer enfin la ruine entière de la liberté.

I. LES GRACQUES.

TIBERIUS & Caius Gracchus ; descendus par leur mere du fameux Scipion, soutinrent par un rare mé-

^a Maximè adducuntur plerique ut eos justitiæ capiat oblivio, cum in imperiorum, honorum, gloriæ cupiditatem inciderunt.... Est autem in hoc genere molestum, quòd in maximis animis splendidissimisque ingeniis plerumque existunt honoris, imperii, potestatis, gloriæ cupiditates.

Offic. lib. 1. n. 26.

rite l'éclat de leur naissance. Ils avoient l'un & l'autre l'esprit grand, l'ame haute, un désintéressement parfait, une éloquence véhémence & propre à entraîner les esprits, un zèle vif & ardent pour la justice, une compassion naturelle pour les misérables, une haine irréconciliable contre toute oppression, que la résistance faisoit dégénérer en animosité personnelle contre les oppresseurs. On ne peut nier que ces deux illustres freres n'eussent des intentions fort droites, que dans leurs entreprises ils ne se proposassent pour but une réformation qui paroïssoit nécessaire, & qu'en effet ils n'aient remédié par de sages réglemens à plusieurs désordres. Mais des engagements formés d'abord par de bonnes vûes, & poussés ensuite avec trop de chaleur, les portèrent plus loin qu'ils n'avoient pensé. Ils poursuivirent avec une opiniâtreté inflexible ce qu'ils avoient commencé par un sentiment de vertu : & par là de grandes qualités, qui auroient pu être fort utiles à l'État si elles avoient été conduites par une sage modération, lui devinrent funestes & pernicieuses.

Ce qui fournit le principal sujet des discordes fut la Loi qu'ils proposèrent au sujet de la distribution des terres, qui pour cette raison étoit appelée *la Loi Agraire*. Quand les Romains avoient conquis des terres sur leurs voisins, ils avoient coutume d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la République, & de donner ces dernières aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en paieroient tous les ans une petite rente au trésor public. Les riches aiant commencé à enchérir sur eux & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chasser par ce moien les pauvres de leurs possessions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder que jusqu'à cinq cens arpens de terre. Cette loi réprima pour quelque tems l'avarice des riches : mais ceux-ci dans la suite aiant trouvé le moien de frauder la loi, en se faisant adjudger la ferme de ces terres sous des noms empruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres étoient réduits à une extrême misère, & l'Italie étoit en danger de se voir remplie d'esclaves & de bar-

baires dont les riches se servoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient écarté les citoyens.

Rien n'étoit plus criant qu'un tel désordre, & rien aussi ne paroissoit plus raisonnable que la loi proposée par les Gracques. Ils s'étoient contentés d'abord d'ordonner que les riches qui avoient usurpé des terres en fortiroient, après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement ; & que les citoyens qui avoient besoin d'être soulagés, y entreroient en leur place.

*Plut. in vit.
Gracch.*

» Quoi, disoient-ils au Peuple, les
 » bêtes sauvages trouvent dans les
 » montagnes & dans les forêts de
 » l'Italie des forts & des tanières
 » pour s'y retirer : & ces braves Ro-
 » mains qui combattent & qui s'ex-
 » posent à la mort pour la défense de
 » l'Italie, ne jouissent que de la lu-
 » mière & de l'air qu'on ne peut leur
 » ravir, & sont sans maisons & sans
 » retraites, obligés d'errer dans les
 » campagnes avec leurs femmes &
 » leurs enfans. Ils ne font la guerre
 » & ne meurent que pour augmenter
 » le revenu & entretenir le luxe des
 » riches : & ces prétendus maîtres de

» l'univers (car on les appelle ainsi)
 » n'ont pas un seul pouce de terre qui
 » leur appartienne.

Il est quelquefois de certains dé-
 fords dans un Etat, auxquels on ne
 peut remédier sans ruiner l'Etat mê-
 me : comme il est des maladies dans
 le corps humain, dont on ne peut ten-
 ter la guérison sans un danger presque
 certain de mort. Les plus gens de bien
 à Rome, & les Sénateurs les mieux
 intentionnés pour le bien public,
 voioient clairement les suites funes-
 tes des loix proposées par les Grac-
 ques : & le malheur de ceux-ci, com-
 me le remarque Cicéron, fut de n'être
 pas demeurés unis de sentimens
 & de conduite avec cette portion de
 la République la plus saine & la plus
 sage. Il leur en couta la vie à l'un & à
 l'autre : & leur fin tragique sembla
 lever l'étendart des discordes sanglan-
 tes, & donner aux citoiens le signal
 de combattre entr'eux à main armée
 pour satisfaire l'ambition de quelques
 particuliers. Depuis ce tems les loix
 cédèrent à la violence : le plus puis-
 sant devint le maître : les dissensions
 civiles, qui jusques-là s'étoient ter-
 minées par des traités pacifiques, ne

*Cic. Orat de
 Harusp. resp.
 n. 41.*

*Vell. Patere
 lib. 2. n. 1.*

furent plus décidées que par la voie des armes : & comme les mauvais exemples vont toujours en croissant, on vit bientôt le sang des citoyens couler à grands flots dans Rome, & les armées Romaines marcher enseignes déployées les unes contre les autres.

2. MARIUS ET SYLLA.

MARIUS & Sylla, nés tous deux avec les plus rares qualités, montrèrent à quels excès de fureur & de cruauté se peut porter l'ambition, quand elle n'est point retenue dans de justes bornes par des sentimens d'honneur & de probité, & par l'amour du bien public. Rien ce semble de ce qui fait les grands hommes ne leur manquoit.

*Salust. in
bello Jugurth.*

Le défaut de naissance dans Marius étoit couvert par les plus grandes vertus. Accoutumé dès l'enfance à une vie dure, & nourri ensuite, non dans l'étude des lettres grecques, ni dans la délicatesse de Rome, mais dans les pénibles exercices de la guerre, il faisoit bientôt la science de l'art militaire, & la porta aussi loin que personne eût jamais fait. Capable

des plus grandes entreprises dans la guerre, modéré dans sa conduite particulière, infiniment éloigné de la volupté & de l'avarice, il n'avoit d'autre passion que celle de la gloire. Il se conduisit de telle sorte dans toutes les charges qu'il exerça, qu'il parut toujours digne d'en obtenir de plus considérables. Le reste de sa vie répondit à de si beaux commencemens. Plusieurs Consulats qui lui furent déferés de suite, la guerre de Jugurtha heureusement terminée, des armées innombrables de Barbares qui venoient fondre sur l'Italie taillées en pièces dans deux combats, où il y en eut plus de trois cens mille tués ou pris, montrent ce qu'étoit Marius.

Sylla, quoique d'un caractère tout différent, ne lui céda en rien. Il étoit de famille Patricienne, & avoit été parfaitement instruit dans l'étude des belles-lettres. Il avoit le cœur grand. Il aimoit les plaisirs, mais il aimoit encore plus la gloire. Les délices remplissoient les momens de loisir qu'il pouvoit avoir, sans pourtant que jamais elles retardassent l'expédition des affaires. Il étoit éloquent,

Sallust. ibid

d'un esprit fin , ami commode , d'un secret & d'une dissimulation impénétrables , toujours prêt à donner , & sur tout prodigue d'argent. Quoiqu'avant les guerres civiles on pût le regarder comme le plus fortuné des Romains , jamais son mérite ne parut au-dessous de sa fortune , & l'on ne peut dire s'il fut plus heureux que brave. Quelles preuves de courage , de hardiesse , de prudence , d'habileté ne donna-t-il point dans toutes les guerres dont il fut chargé , & sur tout dans celle qu'il eut à soutenir contre Mithridate le plus redoutable ennemi des Romains !

Voilà certainement de grands hommes , & bien dignes d'estime , s'il falloit juger de la grandeur & de la gloire par les dignités , par les talens , par les actions éclatantes. Mais c'est ici qu'on peut toucher au doigt cette vérité que j'ai tâché d'établir dans le volume précédent , que l'homme est par le cœur tout ce qu'il est , & que le défaut de droiture & de probité ne se peut couvrir par les qualités les plus brillantes.

Quel honteux personnage le desir violent d'obtenir le Consulat fit-il

faire d'abord à Marius ! Parce que Métellus , sous qui il servoit en qualité de Lieutenant , sembloit improuver ce dessein , piqué vivement contre lui , & ne consultant plus que son ressentiment & son ambition , il travailla d'abord secrètement à le décrier dans l'esprit des soldats ; & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de son Général , il vint à bout par ces voies indignes de le supplanter , & de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Il n'en eut pourtant pas toute la gloire. Sylla son Questeur , entre les mains de qui Jugurtha fut remis , lui en enleva une grande partie ; & fier d'un événement qui lui étoit si glorieux , il en fit graver l'image sur un anneau dont il se servit toujours pour cachet : ce qui causa un dépit mortel à Marius , & fut la première source de leurs divisions.

Paterculus peint merveilleusement en trois mots le caractère de Marius. C'étoit , dit-il , un homme avide & insatiable de gloire , violent dans ses desirs , & dévoré d'une ambition inquiète : *Immodicus gloria , insatiabilis*.

Lib. 2. n. 111

impotens, semperque inquietus. Aspirant à un sixième Consulat, il n'y eut point de bassesse qu'il ne fit devant le Peuple, point de voie indigne & criminelle qu'il n'employât, jusqu'à s'associer deux citoyens * les plus scélérats qui fussent dans la ville, pour écarter du Consulat Metellus * l'un de ses compétiteurs, le plus homme de bien de la République; & il alla jusqu'à le faire exiler, n'épargnant pour cela ni le mensonge, ni le parjure, ^a qui, selon lui, faisoient partie du mérite & de l'habileté des grands hommes.

* Glauca & Saturninus.

* C'est le même dont il a été parlé auparavant.

* Il y eut seulement deux années entre le premier & le second.

A quels tourmens un ambitieux n'est-il point livré ! Tant d'honneurs accumulés sur la tête de Marius, six Consulats qui lui furent déferés de suite, * (ce qui étoit sans exemple) des richesses immenses acquises en assez peu de tems, des victoires sans nombre & sur toutes sortes d'ennemis, plusieurs triomphes plus glorieux les uns que les autres : tout cet amas de grandeurs & de prospérités ne faisoit plus qu'une impression légère sur le cœur de cet ambitieux, au lieu que

^a A'vres t'c après & de- | ridimus, Plut. in vit. Mar-
tius p'p'ia n' f'v'ac'au

la gloire naissante de Sylla qui alloit toujours en croissant, le bruloit au dedans de lui-même, le dévorait de chagrins, & le tourmentoit comme un forcené.

Ce qui réveilla sa jalousie, fut le choix d'un Général pour aller tenir tête à Mithridate. Il ne put souffrir que ce commandement fût donné à son rival. Quoiqu'usé de fatigues, affoibli par l'âge, & devenu très pesant, il fit un effort pour paroître au champ de Mars parmi les jeunes gens qui s'y exerçoient à la course des chevaux, & à faire des armes : spectacle qui faisoit pitié à tous les gens de bien, & à toutes les personnes sensées. On ne pouvoit comprendre qu'à l'âge où il étoit, après tant de triomphes & tant de gloire, il pût encore songer à aller en Cappadoce & à l'extrémité du Pont Euxin, traîner les restes de sa vieillesse, & combattre contre les Satrapes de Mithridate. Cependant il fut nommé par le Peuple pour commander dans cette guerre, & Sylla obligé de prendre la fuite, pour mettre sa vie en sureté.

Mais Sylla revint bientôt à Rome à la tête d'une armée nombreuse.

Marius, après une foible résistance ; se vit à son tour contraint de fuir. Sa tête fut mise à prix, & le Tribun Sulpitius égorgé. Sylla, sans s'arrêter plus longtemps à Rome, marcha droit contre Mithridate, bien sûr que les victoires qu'il remporteroit contre un ennemi si formidable, serviroient plus que toute autre chose à affermir son autorité.

L'absence de Sylla donna lieu à Marius de revenir. Il avoit essuié d'étranges aventures, obligé de fuir en tremblant de ville en ville, & de se cacher tantôt dans des forêts, tantôt dans le fond d'un marais. Son entrée dans Rome fut suivie du meurtre d'un nombre infini de citoyens, & de ce qu'il y avoit dans la ville de plus gens de bien attachés au parti de Sylla.

Cependant le bruit se répandit que Sylla, aiant terminé la guerre contre Mithridate, revenoit à Rome avec une grosse armée. Marius, qui s'étoit fait nommer Consul pour la septième fois, fut tellement allarmé de cette nouvelle, qu'il en perdit le sommeil, & tomba dans une maladie dont il mourut bientôt après. On dit que

dans les délires, qui ne le quittèrent point, il jettoit des cris, & faisoit des gestes comme s'il eût combattu contre Mithridate, ^a tant son envie de commander, & sa jalousie naturelle, avoient profondément imprimé dans son cœur une forte & violente passion d'avoir cette guerre à conduire.

La cruauté de Marius ne parut rien en comparaison de celles qu'on vit ensuite exercer à Sylla. Il remplit Rome de meurtres sans fin & sans mesure. Le sang des citoyens ne lui coutoit rien. Il en proscrivit à différentes reprises un très grand nombre, avec peine de mort contre ceux qui auroient reçu chez eux ou sauvé un pros crit, sans excepter celui qui auroit sauvé un frere, un fils, un pere; & proposant même une récompense pour l'homicide, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût égorgé son propre pere. La mort des pros crits étoit suivie de la confiscation de leurs biens.

^a Οὕτω δεινὸς αὐτῷ ἔπράξιν ἐκείνῳ. *Plut. in vit. Mar.*
 ἀνοπαρμιδῶτος ἐκ φιλαρχίας
 ἔξελαιτυπίας ἕως ἰσότητος τῶν

^a Ainsi l'avarice donna lieu à la cruauté, les richesses devinrent un crime, chacun paroissant criminel à proportion des biens qu'il possédoit, qui faisoient en même tems le danger des riches, & la récompense des meurtriers. Sylla se nomma & se déclara lui-même Dictateur, dignité qui depuis six-vingts ans étoit inconnue à Rome. Il se fit donner une abolition générale de tout le passé, & un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir les citoyens à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de ruiner des villes, d'en bâtir d'autres, d'ôter les roiaumes, & de les donner à qui il voudroit.

Mais, ce qu'on a peine à comprendre, c'est qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la République des nouveautés si étranges & des changemens si inouis, il osa se démettre de la Dictature pour vivre en simple particulier, & qu'il termina ses jours dans son lit, sans que

^a Id quoque accessit, ut locuples fieret nocens, & scvitiæ causam avaritia, sive quique periculi præberet, & modus culpe ex pecuniæ modo constitueretur, & qui fuisset

terris foret. Vell. Pat. lib. 2. n. 22.

parmi tant de citoiens dont il avoit fait égorger les peres, ou les freres, ou les enfans, il s'en trouvât aucun qui entreprît d'attenter à sa vie. La divine Justice s'en étoit réservé la punition. Elle le frapa d'une horrible maladie, & le livra en proie à une honteuse & cruelle vermine, qui renaissant sans cesse de ses chairs corrompues, sans que rien en pût arrêter la source intarissable, & infectant toute la maison d'une insupportable odeur, le fit enfin périr misérablement.

Marius & Sylla nous montrent combien peuvent être funestes les suites d'une ambition mal réglée. On est moins étonné que Marius, qui avoit toujours eu dans l'humeur quelque chose de dur, d'austère, & de farouche, *hirtus atque horridus*; qui ^{Patere} étoit sans étude, sans éducation, sans politesse, ait porté la vengeance & la cruauté aussi loin qu'on l'a vû. Mais de tels excès sont presque incroyables dans un homme du caractère de Sylla, qui avoit toujours paru ^{Plur. in Sylla} doux, humain, tendre, capable de pitié pour le malheur des autres jusqu'à verser des larmes; qui dès sa

jeunesse avoit aimé la joie & les plaisirs ; & qui avoit usé d'abord de sa fortune avec tant de sagesse & de modération. Seroit-ce , demande Plutarque , un changement de naturel & de mœurs , causé par de grands honneurs & de grandes prospérités ; ou plutôt un simple développement d'une dépravation cachée dans le fond du cœur , à laquelle le souverain pouvoir donne liberté de se manifester ? Quoiqu'il en soit , il faut conclure que l'ambition , quand il s'agit d'écarter un rival , est capable des crimes les plus noirs , & des cruautés les plus inhumaines.

Celle de Sylla produisit les effets les plus funestes pendant plusieurs siècles. Possédé par une passion démesurée de dominer , il fut le premier , qui , pour gagner l'affection des troupes , les corrompit par les lâches complaisances qu'il eut pour elles , & par les largesses excessives qu'il leur fit. Il leur apprit qu'elles pouvoient donner des maîtres à l'Empire : & c'est depuis ce premier exemple que les légions s'accoutumèrent à regarder comme un droit qui leur appartenoit , à l'exclusion même du Sénat ;

de disposer absolument de l'Empire, de faire & de défaire les Empereurs selon leurs caprices, sans respecter le mérite des plus grands & des meilleurs Princes.

3. CESAR. POMPÉE.

VOICI deux autres ambitieux ; d'un caractère tout différent des premiers : dont l'ambition, couverte & soutenue des qualités les plus éclatantes, paroît moins digne de blâme, & ne fut pas cependant moins pernicieuse à la République.

L'antiquité n'a rien au-dessus de ces deux grands hommes, si l'on ne considère que leurs vertus guerrières, leurs entreprises, leurs victoires, qui remplirent l'univers de la gloire de leur nom.

César, en moins de dix ans qu'il fit la guerre dans les Gaules, prit de Plut. in
Cesar. force plus de huit cens villes, dompta trois cens nations, combattit à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en tailla en pièces un million, & en fit un million de prisonniers. C'est pourquoi un Historien dit que par la grandeur de ses vûes, par la rapidité de

ses conquêtes , par son courage & son intrépidité dans les dangers , il pouvoit être comparé à Alexandre le Grand , mais à Alexandre exempt des excès du vin & de la colére :

Paterc. lib. Magnitudine cogitationum , celeritate bellandi , patientia periculorum , Magno illi Alexandro , sed sobrio neque iracundo , simillimus.

Pro Cornel. Balb. n. 9. Pro leg. Manil. n. 28. & 41. Rien n'égale les éloges que Cicéron donne en mille endroits au mérite de Pompée. Dès sa jeunesse il se signala par de grands commandemens , & par d'importantes expéditions. Il eut part à plus de combats , que ceux de son rang & de son âge n'ont coutume d'en avoir lu. Il remporta autant de triomphes , que le monde a de différentes parties ; autant de victoires , qu'il y a de diverses sortes de guerres. Le bonheur & le courage l'avoient par tout accompagné avec tant de constance , qu'on peut dire qu'il étoit en quelque sorte élevé au-dessus de la condition humaine. Enfin toutes les vertus morales , la probité , l'intégrité , le desintéressement , la religion l'avoient rendu infiniment respectable aux peuples étrangers , & leur avoient fait croire que ce qu'on

racontoit de la vertu des anciens Romains, n'étoit point une fable ni une fiction.

Otez à ces deux rivaux l'ambition, & substituez-y un véritable amour de la patrie ; je le répète, l'antiquité n'a point eu de plus grands hommes. Mais l'un ne pouvoit souffrir de supérieur, ni l'autre d'égal. Pompée, dit un Historien, étoit exempt de presque tous les défauts, si ce n'en étoit pas un des plus grands de ne pouvoir souffrir, étant né dans une ville libre & maîtresse des nations, où de droit tous les citoyens étoient égaux, de ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égâlât en dignité & en puissance. Et César, voulant à quelque prix que ce fût dominer & être le maître, répétoit sans cesse des vers d'Euripide qui insinuent que pour monter sur le trône les plus grands crimes ne doivent rien coûter :

*Vell. Patero.
lib. 2. m. 29.*

*Cic. lib. 3.
Off. n. 82.*

Nam si violandum est jus, regnandi gratia
Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

Le Triumvirat formé entre Pompée, César, & Crassus, uniquement pour leurs intérêts particuliers, & qui entraîna leur ruine aussi bien que celle de la République, montre ce

*Patero. lib.
2. n. 44.*

qu'il faut penser de la probité si vantée du grand Pompée. Il alla plus loin, & pour affermir sa puissance, il ne rougit point de prendre César pour son beau-pere, adoptant par cette alliance toutes ses vûes & tous ses desseins criminels, dont il connoissoit l'injustice mieux qu'un autre.

*Cic. lib. 3.
de Off. n. 82.*

*Plut. in
Pomp.* Aussi Caton, répondant à ceux qui disoient que les différens survenus entre Pompée & César avoient ruiné la République : *Non*, dit-il, *mais leur union.*

Caton ne s'y étoit point trompé. Il avoit prévu tout ce qui arriva. En voyant toutes les loix renversées, l'autorité du Sénat méprisée, le Peuple corrompu par les largesses des grands, les premières charges de la République vendues publiquement à prix d'argent, au sù & du consentement même de Pompée, il ne cessoit d'avertir le Sénat & le Peuple qu'ils travailloient eux-mêmes à se donner un maître, & à se dépouiller du plus précieux de leurs biens, qui étoit la liberté.

La chose arriva comme il l'avoit prédit. On vit enfin éclater la discorde. Les deux partis prirent les armes,

L'un paroïſſoit avoir pour lui la juſtice, l'autre avoit la force. Là les prétextes étoient ſpécieux, ici les meſures priſes plus ſagement. Pompée avoit pour lui l'autorité du Sénat, Céſar comptoit ſur la valeur de ſes ſoldats. Le parti que prit Pompée d'abandonner Rome & l'Italie, rabattit beaucoup de l'eſtime qu'on avoit conçue de ſon mérite.

Le ſuccès de cette guerre civile fut tel que tout le monde ſait. Après beaucoup de ſang répandu, & le plus pur ſang de la République, Céſar demeura le maître, & ſ'attribua une puiffance ſouveraine, à laquelle, pour aſſouvir ſon ambition, il ne manquoit que le diadème, & le titre de Roi, qu'il eſſaia en vain pluſieurs fois par ſes émiſſaires de ſe faire accorder. C'eſt ce qui hâta ſa mort, & qui par un dernier effort de la liberté expirante, arma contre lui les mains de ſes meilleurs amis, & de ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits. On regarda comme un effet de la vengeance divine, de ce que cet uſurpateur,

^a Alterius ducis cauſa melior videbatur, alterius erat firmitior. Hic omnia ſpecioſa, illic valentia. Pompeium Senatus auctoritas, Cæſarem militum armavit fiducia. *Patere. lib. 2. n. 49.*

qui après s'être servi du crédit de Pompée pour établir sa tyrannie l'avoit fait périr, étoit tombé mort & percé de coups aux pieds de la statue de ce même Pompée.

4. LE JEUNE OCTAVIUS.

LES CHOSES en étoient venues dans la République Romaine à ce point de désordre & de confusion dont parle Polybe, où l'unique remède des maux présens est l'autorité souveraine d'un homme puissant, seule capable de rétablir l'ordre & la règle. Le jeune Octavius fut cet homme, destiné pour introduire une nouvelle forme de gouvernement. Il étoit fils de la nièce de Jule César, qui l'avoit adopté & déclaré son héritier par son testament, & il n'avoit pas encore alors vingt ans accomplis. Dès qu'il eut appris sa mort, il se rendit à Rome, prit le nom de César, distribua aux citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, & par là se fit un puissant parti contre Antoine qui aspirait à la domination.

Ce fut Cicéron qui contribua le plus à élever le jeune César. Qu'il me soit permis d'exposer ici avec quel-

que étendue la part qu'eut Cicéron à ce grand événement. J'ai tâché dans le second Tome de donner quelque idée de son génie & de son éloquence : il ne sera peutêtre pas hors de propos de le montrer maintenant comme politique & comme homme d'Etat. Un Auteur, qui ne sort presque jamais des mains de la jeunesse, mérite d'en être connu de toute manière.

Cicéron étoit alors tout puissant dans la République. Tous les yeux étoient tournés sur lui, comme sur le plus fort appui & le plus ferme défenseur de la liberté. Sa haine contre Antoine, dont il avoit tout à craindre, contribua beaucoup à le faire panacher du côté d'Octavius : mais il s'attacha aussi à lui, dit Plutarque, par un mouvement secret de vanité & d'ambition, dans l'espérance que les armes de ce jeune homme assureroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le gouvernement pour le bien de la République.

In vit. Cæs.

C'avoit toujours été là le foible de Cicéron, qui lui fit faire tant de bassesses à l'égard de César depuis

sa victoire, & qui l'empêcha même de se défier de Pompée comme il auroit dû faire, & comme on l'y exhortoit, ^a en l'avertissant qu'il ne falloit pas toujours compter sur ses paroles, & qu'il étoit aisé, à travers ses beaux discours, de découvrir ce qu'il pensoit & ce qu'il desiroit. Mais Cicéron vouloit être loué, flaté, considéré, employé. Un éloge où il paroissoit quelque réserve, étoit capable, sinon de le brouiller, du moins de le refroidir à l'égard de ses meilleurs amis ; comme effectivement cela arriva par rapport à Brutus, ^b qui s'étoit contenté dans une occasion de l'appeller *un excellent Consul*. Quoi ! dit Cicéron, un ennemi parleroit-il plus séchement ? Au contraire on obtenoit tout de lui par des louanges & des caresses. Et le jeune César ne les lui épargna point. Il le combloit d'honnêtetés & de flateries : il l'appelloit son pere : il vouloit dépendre en tout de lui, & ne rien faire

^a Pompeius solet aliud sentire & loqui : neque tamen tantum valet ingenio, ut non appareat quid cupat. *Epist. 1. lib. 3. ad Famil.*

^b Hic autem (Brutus)

se etiam tribuere multum mihi putat, quod scripserit optimum consulem. Quis enim jejunius dixit inimicus ? *Ad Att. lib. 12. Epist. 22.*

sans son conseil. Voilà pourquoi Cicéron, qui étoit extrêmement vif dans tout ce qu'il prenoit à cœur, ^a l'exalta si fort dans le Sénat & devant le peuple, & lui fit accorder tant de privilèges, tant de dispenses, tant d'honneurs extraordinaires, en relevant au-dessus des actions les plus glorieuses le courage avec lequel il s'étoit opposé à Antoine. Et comme les gens sensés, qui entrevoioient sans doute dans le jeune César avec beaucoup de mérite un grand fond d'ambition, craignoient que des distinctions si marquées n'eussent des suites fâcheuses, & que la liberté publique n'en souffrît : Cicéron, pour les rassurer, ne cessoit de répéter que bien loin d'en devoir prendre aucune allarme, on devoit au contraire tout attendre de ce jeune homme, dont il connoissoit à fond les sentimens, & pour qui il n'y avoit rien de plus cher que la République, rien de plus respectable que l'autorité du Sénat.

*Philip. 5. 162
50. 51.*

^a Laudo, laudo vos. Multa memini. multa
Quirites, cum gratissimis
audivi, multa legi: nihil
animis persequimini: no-
tale cognovi, &c. *Philip.*
men clarissimi adolescen-
4. n. 3. Qui si in hac
tis, vel potius pueri: sunt
rep. natus esset, remp.
enim facta ejus immor-
scelere Antoni nullam
talitatis, non ætatis, haberemus. *Philip. 3. n. 8.*

Tome IV.

L

rien de plus précieux que l'estime des gens de bien, rien enfin de plus doux ni de plus sensible que la véritable gloire.

*Brut. Epist.
2. ad Cic.*

Brutus, quoiqu'éloigné de Rome & du centre des affaires, lui marquoit les mêmes craintes & les mêmes alarmes. Il lui représentoit que placé dans le plus haut degré d'autorité & de crédit où pût être un citoyen dans une ville libre, & où on le voioit avec joie, il devenoit en quelque sorte responsable de tous les événemens; que pour un homme comme lui les bonnes intentions ne suffisoient pas, qu'elles devoient être accompagnées de prudence; & que dans la conjoncture présente le principal effet de la prudence étoit de modérer les honneurs à l'égard de ceux qui rendoient service à la République, le Sénat ne devant jamais rien accorder à un particulier qui pût devenir pour les mal-intentionnés un exemple pernicieux, ou même leur fournir des armes & des forces contre l'Etat.

*Epist. 17. Cic.
ad Brutum.*

Cicéron ne connut bien la sagesse & l'importance de ces avis, que quand le jeune César commença à lui échapper. Il sentit alors quel poids c'étoit

pour lui que de s'être rendu la caution envers la République, & il appréhenda de se trouver hors d'état de lui tenir parole. Ce n'est pas qu'il desespérât encore entièrement ; il croioit voir de la ressource dans son bon naturel : mais il craignoit la légèreté & la flexibilité de son âge, & il redoutoit encore plus cette foule de flatteurs qui ne cessoit de l'obséder, & qui travailloient à lui renverser l'esprit par de fausses idées d'une vaine & frivole grandeur.

Les conjurés, à la tête desquels étoit Brutus, avoient d'abord été comblés de louanges & d'honneurs ; & le jeune César même, en poursuivant Antoine comme ennemi de la République, avoit paru se déclarer hautement en leur faveur. Mais quand il vit son pouvoir entièrement affermi, il ne dissimula plus, & se démasqua. Ce changement fit une peine extrême à Cicéron, qui en prévoioit bien les suites qu'il n'étoit plus en état d'empêcher. Il lui écrivit à ce sujet une lettre, dans laquelle il imploroit sa protection pour les Conjurés, mais d'une manière qui blessa vivement la délicatesse de Brutus, à qui, de con-

cert sans doute avec Cicéron, Atticus, leur ami commun, avoit envoyé une copie de cette lettre. Brutus en témoigna son étonnement & sa douleur à l'un & à l'autre dans deux lettres qui méritent bien d'être lues, & qui montrent, par la noblesse & la grandeur des sentimens qu'on y voit, que c'est avec raison que ce généreux défenseur de la liberté fut appelé le dernier des Romains. J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré si j'en raporte ici quelques traits.

*Lib. Epist.
ad Brut. Ep.
15.*

Dans celle qui est adressée à Cicéron, après les premiers complimens il lui ouvre son cœur sur la manière basse & rampante dont il a écrit à Octavius, qui feroit presque soupçonner que Cicéron croit n'avoir que changé de maître, & non secoué le joug de la domination. On ne lui demande, lui dites-vous, & on n'attend de lui qu'une chose, qui est qu'il veuille protéger & conserver les citoyens qui sont estimés & chéris des gens de bien, & du peuple Romain. Quoi! nous voilà donc à la discrétion d'Octavius! & s'il ne lui plait pas de nous protéger, c'en est fait de nous! Il vaudroit mieux cent fois mourir, que de lui être re-

devable de la vie. ^a Je ne croi point les dieux assez ennemis de Rome, pour vouloir qu'on demande par grace à Octavius la conservation d'aucun citoien, & bien moins encore des libérateurs de l'univers : car il nous convient de prendre ce ton avec des personnes qui ne savent ni ce qu'il faut craindre pour gens d'un certain caractère, ni ce qu'il faut demander pour eux, & à qui. Ne s'agit-il donc plus que de convenir des conditions de la servitude, & non de repousser la servitude même ? Qu'importe que ce soit ou César, ou Antoine, ou Octavius, qui domine ? N'avons-nous pris les armes que pour changer de maître, & non pour devenir libres ? Les dieux m'arracheront plutôt cent fois la vie que de m'arracher la résolution où je suis de ne point souffrir, je ne dis pas que l'héritier de celui que j'ai tué régné en sa place, mais que mon pere même, s'il revenoit en vie, se rendît le maître des

^a Ego medius fidius non existimo tam omnes deos adversos esse à salute populi Romani, ut Octavius orandus sit pro salute cuiusquam civis, non dicam pro liberatoribus orbis terrarum. Juvat enim magnificè loqui : & certè decet adversus ignorantés quid pro quoque timendum, aut à quoque petendum sit.

loix & du Sénat. Vous suppliez pour notre sûreté & pour notre retour à Rome. Mais croiez-vous que nous fassions aucun cas ni de l'une ni de l'autre, s'il les faut acheter au prix de l'honneur & de la liberté ? ^a Vivre pour moi, ce sera de me trouver éloigné de la servitude, & de ceux qui n'en sont point ennemis. Tout endroit où je pourrai être libre, me tiendra lieu de Rome. ^b Gardez-vous donc bien à l'avenir de me recommander ainsi à votre César ; & , si vous m'en croiez, de vous y recommander vous-même. Le peu d'années qu'il vous reste à vivre, ne mérite pas que vous fassiez à ce jeune homme des supplications si basses & si rampantes. Pour moi, je suis bien résolu de ne me point laisser entraîner par la foiblesse ni par la désertion des autres. Je tenterai tout, j'entreprendrai tout, pour tirer notre patrie commune de la servitude ; ^c & je regarderai avec pitié

^a Ego verò longè à servientibus abero, inibique judicabo esse Romam, ubicumque locorum esse licebit.

^b Me verò post hac ne commendaveris Cæsari tuo, ne te quidem ipsum, si me audies. Valdè ca. c

æstimas tot annos, quòt ista ætas recipit, si propter eam causam puero isti supplicaturus es.

^c Ac vestri miserebor, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus aliena dulcedinem vendi minuire potuerit.

ceux en qui ni leur âge avancé, ni la gloire de leurs actions passées, ni l'exemple de courage que d'autres leur donnent, ne peuvent diminuer l'amour de la vie. Si le succès répond à nos vœux & à la justice de notre cause, nous serons tous contents. Si les choses tournent autrement, je ne m'en jugerai pas moins heureux : car je croi n'être né, & ne devoir vivre, que pour défendre & délivrer mes citoyens.

Il parle d'une manière encore plus forte & plus libre dans la lettre qu'il ^{16.} *Ibid. Epist.* écrit à Atticus. Je conviens, lui dit-il, que Cicéron, dans tout ce qu'il a fait, a eu les meilleures intentions du monde. Personne ne connoit mieux que moi son affection & son zèle pour la République. Mais dans cette occasion, dirai-je qu'il a été ou peu clair-voiant, lui qui est si sage : ou trop politique, lui qui n'a point craint pour le salut de l'Etat de se faire un ennemi d'Antoine ? Ce que je sai, c'est qu'en ménageant trop Octavius, il n'a fait que nourrir & irriter sa cupidité & son audace. Il se vante d'avoir terminé, sans sortir de Rome, la guerre contre Antoine : n'a-ce été que pour

lui donner un successeur ? Je vous écris ceci avec la plus vive douleur : mais vous avez exigé de moi que je vous parlasse avec une ouverture de cœur entière. Quelle imprudence, d'aller par une crainte aveugle au-devant des maux qu'on appréhende, & qu'on auroit peutêtre pu éviter !

^a Nous craignons trop la mort, l'exil, & la pauvreté. Il semble que Cicéron regarde toutes ces choses comme les derniers des malheurs : & pourvû qu'il trouve des personnes qui le considèrent & le louent, & de qui il obtienne ce qu'il souhaite, la servitude ne lui fait point de peur pour peu qu'elle soit honorable : si pourtant il peut y avoir quelque chose d'honorable dans la dernière des infamies, accompagnée en même tems des misères les plus extrêmes. Octavius a beau appeller Cicéron son pere, paroître vouloir dépendre de lui en tout, lui donner des louanges, le combler d'honnêtetés : on verra bientôt les effets détruire ce langage. Y a-

^a Nimiùm timemus mortem, exilium, & paupertatem. Hæc mihi videntur Ciceroni ultima esse in malis : & dum habeat à quibus im-

quibus colatur ac laudetur, servitutem, honorificam modò, non aspernatur : si quicquam in extrema ac miserrima contumelia potest honorificum esse.

t il en effet rien de plus contraire au sens commun que de donner le nom de pere à celui que l'on ne regarde pas comme un homme libre ? Mais il est aisé de voir que le bon Cicéron ne songe & ne travaille qu'à se rendre Octavius favorable. ^a Je ne fais plus aucun cas de toute sa philosophie. De quel usage lui sont ces sentimens si nobles & si magnifiques dont il a rempli ses livres, en parlant de la mort, de l'exil, de la pauvreté, de la solide gloire, du véritable honneur, & du zèle qu'on doit avoir pour la liberté de sa patrie ? ^b Que Cicéron vive dans la soumission & dans la servitude, puisqu'il en est capable, & que ni son âge, ni ses dignités, ni ses actions passées ne le font point rougir de prendre un tel parti. Pour moi nulle condition de la servitude, quelque honorable qu'elle puisse paroître, ne m'empêchera de déclarer la guerre à la tyrannie, aux comman-

^a Ego verò jam iis artibus nihil tribuo, quibus scio Ciceronem instructissimum esse. Quid enim illi profunt quæ pro libertate patriæ, quæ de dignitate, de morte, exilio, paupertate scripsit copiosissime ?

^b Vivat hercule Cicero, qui potest, supplex & obnoxius, si neque ætatis, neque honorum, neque rerum gestarum puder.

demens accordés contre les règles , à la domination injuste , & à toute puissance qui voudra s'élever au-dessus des loix. Il finit sa lettre en avouant , que sans rien diminuer de son amitié pour Cicéron , il ne peut pas ne point rabattre beaucoup de l'estime qu'il en faisoit : parce qu'il ne nous est pas libre de juger autrement des personnes que selon l'idée que nous en avons conçue.

Les choses tournèrent comme Brutus l'avoit prévu. Le jeune César s'aperçut bientôt que les gens de bien , tous zélés pour la liberté , songeoient à resserrer son autorité dans les justes bornes d'un pouvoir légitime. Il apprit aussi que Cicéron , qui avoit de la peine à retenir un bon mot , & qui se piquoit d'exceller en raillerie ; (dangereux talent pour quiconque gouverne !) que Cicéron , dis-je , en jouant sur l'équivoque d'une expression latine qu'on ne peut faire sentir en françois , parloit de lui comme d'un jeune homme qu'il faisoit combler de louanges & d'honneurs , puis s'en défaire : *laudandum adolescentem , ornandum , tollendum.* Mais il fut bien dire qu'il donneroit

Epist. 11.
lib. 20. ad.
Famil.

L'HISTOIRE PROFANE. 251
bon ordre que cela n'arrivât pas : *se
non esse commissurum ut tolli possit.*

Il y pourvut en effet , & s'étant
déclaré tout d'un coup contre les
Conjurés , il les fit appeller en juge-
ment. Alors César , Lépidus , & An-
toine , s'étant raccommodés , & aiant
fait entr'eux cette fameuse ligue si
connue sous le nom de second Trium-
virat , partagèrent les provinces , &
firent cette horrible proscription de
plus de deux cens des plus illustres
citoyens de Rome dont ils mirent la
tête à prix. On vit ici une seconde-
fois combien l'ambition , dans les per-
sonnes qui paroissent du naturel le plus
doux , est violente & cruelle , & com-
ment elle éteint dans le cœur tout
sentiment d'honneur , de probité , de
reconnoissance. César , pour parvenir
à ses fins , après une foible & molle
résistance , sacrifia à la haine d'Antoi-
ne son bienfaiteur , l'artisan de sa for-
tune , en un mot celui qu'il appelloit
son pere. Celui qui pendant tant d'an-
nées avoit employé sa voix pour dé-
fendre les intérêts des particuliers &
du public , mourut sans trouver au-
cun défenseur.

Quel spectacle ! On vit la tête de Liv. 110
2. n. 66.

Cicéron placée entre ses deux mains sur cette même tribune aux harangues, où comme Consul, & depuis en qualité de Consulaire, il avoit tant de fois fait entendre sa voix; & où cette année-là même il avoit déclamé contre Antoine avec une éloquence plus qu'humaine, & des applaudissemens sans exemple. Il avoit vécu soixante & trois ans, & sa mort auroit pu ne point paroître prématurée, si elle n'avoit point été violente. Son génie éclata également & par les Ouvrages qui en furent le fruit, & par les honneurs qui en furent la récompense. Son état de prospérité, qui dura longtems, fut entremêlé d'épreuves fort dures: l'exil, la ruine du parti qu'il avoit embrassé, la mort d'une fille qu'il aimoit tendrement, une fin si tragique & si funeste. De tant de rudes coups, la mort fut le seul qu'il souffrit en homme de courage. Après tout, si l'on veut compenser le bien & le mal, on peut dire que ce fut véritablement un grand personnage, qui mérite l'admiration de tous les siècles: & pour le louer dignement, il lui faudroit un autre Cicéron.

Saint Augustin, en parlant de cet événement, fait remarquer combien les vûes des hommes les plus prudents sont bornées, & combien ils sont peu clairvoians dans l'avenir. Cicéron avoit embrassé avec chaleur le parti du jeune César, dans l'espérance de surmonter par son crédit celui d'Antoine son ennemi, & de rétablir par son moien la liberté : & c'est précisément tout le contraire qui arriva. Ce fut ce jeune homme qui le livra lui-même à la fureur d'Antoine, & qui peu de tems après envahit la domination, & se rendit maître de la République.

Pour reprendre la suite du récit & le terminer, César, délivré de ses deux rivaux par des événemens qu'il seroit trop long de rapporter ici, se trouva seul maître de tout ce qui obéissoit aux Romains. Alors il délibéra avec Agrippa & Mécène, ses plus intimes amis, s'il rétabliroit la République en son ancienne liberté, en remettant l'autorité entre les mains du Sénat & du Peuple ; ou s'il se maintiendrait dans la puissance souveraine. Agrippa, quoiqu'il fût le compagnon de sa fortune, & mari de sa

*De civit. Dei
lib. 3. cap. 30.*

*Diod. lib. 52.
M. de Tilla
vie d'Aug.*

nièce, lui conseilla le premier. Mé-
cène lui représenta par beaucoup de
raisons que l'Etat ne pouvoit plus
subsister que sous un Monarque ;
qu'il ne pouvoit lui-même se dé-
mettre de son autorité sans être en
danger de sa vie ; mais qu'il trouve-
roit sa gloire aussi bien que sa sûreté
dans un gouvernement sage & équi-
table. César se rendit donc à ce der-
nier avis. On trouve dans M. de Saint-
Evremont un portrait de son gouver-
nement & de son génie, qui mérite
d'être lu. J'en inférerai ici un extrait.

» Après la tyrannie du Triumvirat,
» & la désolation qu'avoit apporté la
» guerre civile, il voulut enfin gou-
» verner par la raison un peuple qu'il
» avoit assujetti par la force ; & dé-
» goûté d'une violence où l'avoit
» peut-être obligé la nécessité de ses
» affaires, il fut établir une heureuse
» sujettion, plus éloignée de la ser-
» vitude que de l'ancienne liberté.

» Un des grands soins qu'il eut
» toujours, fut de bien faire goûter
» aux Romains le bonheur du gou-
» vernement, & de leur rendre
» autant qu'il put, la domination in-
» sensible. Il rejetta jusqu'aux noms

» qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses la qualité de Dictateur, détestée dans Sylla, & odieuse en César même.

» La plupart des gens qui s'élèvent, prennent de nouveaux titres pour autoriser un nouveau pouvoir. Il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus, & sous des dignités ordinaires. Il se fit appeler * Empereur de tems en tems pour conserver son autorité sur les légions. Il se fit créer Tribun ** pour disposer du peuple, Prince du Sénat pour le gouverner. Mais quand il réunit en sa personne tant de pouvoirs différens, il se chargea aussi de divers soins ; & il devint l'homme des Armées, du Peuple & du Sénat, quand il s'en rendit le maître. Encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses droits, & ne retrancha que les brigues aux

* Il transmit à ses successeurs le titre d'Empereur, aussi bien que celui d'Auguste, qu'il avoit reçu après la fameuse jour-

née d'Actium.

** Il eut la puissance Tribunicienne, mais il n'en fut point Tribun.

» élections des Magistrats. Il rendit
» au Sénat son ancienne splendeur,
» après en avoir banni la corrup-
» tion. Car il se contenta d'une puis-
» sance tempérée, qui ne lui laissoit
» pas la liberté de faire le mal :
» mais il la voulut absolue, quand
» il s'agit d'imposer aux autres la
» nécessité de faire le bien. Ainsi le
» peuple ne fut moins libre, que
» pour être moins séditieux : le Sé-
» nat ne fut moins puissant, que
» pour être moins injuste. La liberté
» ne perdit que les maux qu'elle peut
» causer, rien du bonheur qu'elle peut
» produire.

*M. Tillem.
vie d'Aug.*

Il eut la joie de voir, dès les pre-
miers jours de son autorité souverai-
ne, le temple de Janus fermé, ce
qui ne se faisoit que lorsque les guer-
res avoient cessé dans tout l'Empire.
Monsieur de Tillemont remarque,
après Eusebe, que le Fils de Dieu
étant près de se faire homme pour
nous apporter du ciel la paix véri-
table avec Dieu, avec nous-mêmes,
& avec les autres hommes, a voulu
donner en même tems une image de
cette paix intérieure, en établissant

sur la terre une paix extérieure & visible. Cette paix & cette réunion d'un grand nombre de provinces en une même monarchie, étoit favorable aux desseins de Dieu par la facilité qu'elle donnoit aux prédicateurs de l'Évangile de passer de province en province pour porter par tout la lumière de la foi : & les peuples n'étant point occupés par le trouble & le tumulte des guerres, écoutoient avec liberté ce qu'on leur prêchoit, & l'embrassoient avec joie lorsque Dieu ouvroit leurs cœurs par sa grace.

C'est ainsi que Dieu, unique arbitre de tous les événemens humains, décide en maître du sort des Empires, en prescrit la forme, en règle les limites, en marque la durée, faisant servir les passions & les crimes mêmes des hommes à l'exécution de ses desseins sur le genre humain pleins de bonté & de justice ; & que par les ressorts cachés d'une sagesse qu'on ne peut trop admirer, il dispose de loin, & sans que les hommes s'en aperçoivent, les préparatifs de

258 *III. Partie.* DE L'HIST. PROP.
la grande œuvre à laquelle tout le
reste se raporte, qui est l'établisse-
ment de l'Eglise, & le salut des Elus.



QUATRIEME PARTIE.

DE LA FABLE

ET

DES ANTIQUITES.

IL me reste , dans cette quatrième Partie , à parler de la Fable & des Antiquités. Je le ferai en très peu de mots.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FABLE.

IL N'Y A guères de matière , dans ce qui regarde l'étude des belles lettres , qui soit ni d'un plus grand usage que celle dont je parle ici , ni plus susceptible d'une profonde érudition , ni plus embarrassée d'épines & de difficultés. Mon dessein n'est pas de percer ces obscurités , ni de les éclaircir , mais seulement d'exhorter les jeunes gens à ne pas négliger une étude , dont ils peuvent retirer beaucoup de fruit. Pour cela je me bornerai à deux réflexions , que je ne toucherai même que fort légèrement : dont

l'une regardera l'origine de la Fable ;
& l'autre son utilité.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine de la Fable.

LA FABLE , qui est un mélange & un composé de Faits réels & de mensonges embellis & ornés , est née de la vérité , c'est-à-dire de l'Histoire tant sacrée que profane , dont plusieurs événemens ont été altérés en différentes manières & en différens tems , soit par les opinions populaires , soit par les fictions poétiques.

*Première
source de la
Fable , Alté-
ration des
Faits de l'Hi-
stoire sainte.*

JE DIS que la Fable est née en partie de l'Histoire Sainte , & c'est là sa première & sa principale origine. La famille de Noé , instruite parfaitement de la religion par ce saint Patriarche , conserva quelque tems le culte du vrai Dieu dans toute sa pureté. Mais lorsqu'après avoir inutilement entrepris la construction de la tour de Babel elle se fut séparée , & qu'elle se répandit en différentes contrées , la diversité de langage & de demeure fut bientôt suivie de l'altération du culte. La vérité , qui jusques-là n'avoit été confiée qu'au canal seul de la vive

Voix sujet à mille variations, & qui n'étoit point encore fixée par l'écriture gardienne sûre des faits, la vérité, dis-je, s'obscurcit par un nombre infini de fables, dont les dernières augmentèrent beaucoup les ténèbres que les plus anciennes y avoient déjà répandues.

La tradition des grands principes & des grands événemens se conserva parmi tous les peuples, non sans quelque mélange de fictions, mais avec des traces de vérité évidentes & tout-à-fait reconnoissables : preuve certaine que ces peuples étoient tous sortis de la même origine.

De là ce sentiment, répandu chez tous les peuples, d'un Dieu souverain, tout-puissant, maître & créateur de l'univers : &, ce qui en est une suite, de la nécessité d'un culte extérieur par des cérémonies & des sacrifices. De là le consentement uniforme & général sur certains faits : la création de l'homme par les mains de Dieu même ; son état de bonheur & d'innocence, marqué par le siècle d'or, où la terre, sans être arrosée de ses sueurs, ni cultivée par un pénible travail, lui fournissoit tout en

abondance ; la chute du même homme, source de tous ses malheurs, suivie d'un déluge de crimes qui attira celui des eaux ; le genre humain sauvé par une arche qui s'arrêta sur une montagne ; & ensuite la propagation du genre humain par un seul homme & par ses trois fils.

Mais le détail des actions particulières étant moins important, & par cette raison moins connu, fut bientôt altéré par des fables & des fictions, comme on le voit clairement dans la famille même de Noé. Comme il fut pere de trois enfans, & que les peuples qui en étoient descendus se répandirent après le déluge dans les trois différentes parties de la terre ; cette histoire a donné lieu à la fable de Saturne, dont les trois enfans, si on en croit les poètes, partagèrent entr'eux l'empire du monde.

Cham est le même qu'*Ammon*, c'est-à-dire Jupiter. *Japhet*, connu sous ce nom dans les poètes, fut aussi adoré sous celui de Neptune ; parce que les pays maritimes lui échurent. La postérité de *Sem*, plus religieuse dans plusieurs de ses descendans, a laissé son nom dans un oubli, qui l'a

fait prendre pour le Dieu des morts
& de l'oubli.

Il est aisé de voir sur quoi est fondée l'histoire scandaleuse de Saturne, traité injurieusement par l'un de ses fils.

Il est aisé aussi de comprendre que la licence des Saturnales venoit d'une mémoire peu respectueuse de l'ivresse de Saturne, c'est-à-dire de Noé.

La sévère punition de celui qui avoit vû la nudité de Noé, a laissé parmi les payens la mémoire de l'indignation de Saturne, qui, selon Callimaque, fit une loi irrévocable, que quiconque auroit une pareille témérité à l'égard des dieux, perdrait aussitôt la vue.

*Callimach.
hymn. i. c. λυτρε
τες παλαιοι.*

Quels rapports ne trouve-t-on point entre Moïse & Bacchus : & ainsi de beaucoup d'autres ?

Voilà donc certainement une des sources de la Fable, qui est l'altération des faits & des événemens de l'Histoire Sainte.

LE MINISTÈRE des Anges à l'égard des hommes, en a été une autre. Dieu, qui avoit associé les Anges à sa nature spirituelle, à son intelligence, à son immortalité, a voulu

*Seconde source de la Fable,
Ministère des
Anges.*

encore les associer à sa providence dans le gouvernement du monde, soit en ce qui concerne la nature & les élémens, soit en ce qui a rapport à la conduite des peuples. L'Ecriture nous parle d'AnGES qui président aux eaux, aux vents, aux foudres, aux tonnerres, aux tremblemens de terre. Elle nous en montre d'autres, qui armés d'une épée foudroyante ravagent toute l'Egypte, font périr par la peste dans Jérusalem un peuple innombrable, exterminent l'armée d'un Prince impie. Il y est fait mention d'un Ange prince & protecteur de l'empire des Perses; d'un autre, prince de celui des Grecs; de l'Archange Michael, prince du peuple de Dieu. Le ministère extérieur des Anges est aussi ancien que le monde, comme on le voit par l'exemple du Chérubin placé à la porte du Paradis terrestre pour en garder l'entrée.

Noé, & les Patriarches, étoient parfaitement instruits de cette vérité qui les intéressoit très vivement, & ils avoient eu soin sans doute d'en instruire leurs familles; qui peu-à-peu perdant les idées plus pures & plus

*Apoc. c. 7.
v. 1. c. 8. v.
1-5. & 7. c.
16. v. 5.*

*Dan. ch. 10.
v. 10. & 21.*

plus spirituelles d'une Divinité cachée & invisible, ne furent plus attentifs qu'aux ministres de ses bienfaits & de ses vengeances. Il a pu arriver de là que les hommes se soient formé l'idée de dieux, dont les uns présidoient aux fruits de la terre, d'autres aux fleuves, ceux-là à la guerre, ceux-ci à la paix, & ainsi de tout le reste; de dieux, dont le pouvoir & le ministère étoient bornés à certaines contrées, & à certains peuples: mais qui tous étoient soumis à l'autorité d'un Dieu suprême.

UN AUTRE principe de religion, gravé généralement dans l'esprit de tous les peuples, a donné lieu encore à la multiplicité des divinités payennes: c'est la persuasion où l'on a toujours été, que la providence divine préside à tous les événemens humains grands ou petits, & qu'aucun, sans exception, n'échappe à son attention ni à ses soins. Mais les hommes, effrayés du détail immense où il falloit que la Divinité descendît, ont cru la devoir soulager, en donnant à chaque dieu en particulier une fonction propre & personnelle: *singulis rebus propria dispartientes officia numinum*. Le

*Troisième
source de la
Fable, Détail
où entre la
Providence
dans le gouver-
nement du
monde.*

*S. Aug. de
Civ. D. i. lib.
4. cap. 8.*

soin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un dieu seul : les terres étoient confiées à l'un, les montagnes à l'autre, les collines à un troisième, les vallées à un autre encore. Saint Augustin compte une douzaine de divinités différentes, toutes occupées autour d'un chalumeau de blé, dont chacune d'elles, selon sa destination, prend un soin particulier dans les différens tems, depuis le premier moment que la semence a été jettée en terre, jusqu'à ce que le blé soit parfaitement mûri.

*Id. lib. 7.
cap. 2.*

Outre ^a la foule de dieux du bas étage destinés à ces menues fonctions, il y en a d'autres, dit saint Augustin, ^b plus considérables, & d'un rang plus élevé, parce qu'apparemment ils ont une plus noble part au gouvernement du monde.

*Quatrième
source de la
Fable, Corru-
ption du cœur
humain, qui
a voulu auto-
riser ses cri-
mes & ses pas-
sions.*

^c MAIS, ajoute le même Pere, ce sont ces dieux-là même plus importants & plus renommés que la Fable

^a Illam quasi plebeiam numinum multitudinem minutis opusculis destinatam.

^b Numina selecta dicuntur . . . quia opera majora ab his administrantur in mundo.

^c Illam infamam turbam ipsa ignobilitas tenuit, ne obrueretur opprobriis . . . Vix selectorum quispiam, qui non in se notam contumelie insignis acceperit. *Lib. 7.
cap. 4.*

a le plus décriés & diffamés, en leur attribuant les crimes les plus honteux & les desordres les plus détestables, des meurtres, des adultères, des incestes; au lieu que par rapport à ces petits dieux, leur obscurité & leur bassesse, en les laissant dans l'oubli, a mis leur honneur en sûreté. Et ceci a encore été une source féconde de fictions, que la corruption du cœur de l'homme a fournie à la Fable, pour pallier & excuser les desordres les plus affreux par l'exemple des dieux mêmes.

Il n'y avoit point d'infamie qui ne fût autorisée, & même consacrée, par le culte qu'on rendoit à certains dieux. On chantoit dans la solennité de la Mere des dieux des chansons, *Id. lib. 2. cap. 4 & 5.* dont la mere d'un Comédien auroit rougi: & Scipion Nasica, qui fut choisi par le Sénat comme le plus honnête homme de la République pour aller recevoir sa statue, auroit été bien fâché que sa mere eût été déesse à ce prix, & eût tenu la place de Cybèle.

^a Les Philosophes blâmoient tou-

^a Etsi non liberè prædicando, saltem utcumque in disputationibus | *institando, talia se inprobare testati sunt. Lib. 6. cap. 1.*

tes ces impures cérémonies, mais timidement, à voix basse, & seulement dans l'enceinte de leurs écoles. Religieux parmi leurs disciples, ils suivoient le peuple dans les temples & aux théâtres, où ces abominations ayoient lieu : & Sénèque, dans un ouvrage que nous avons perdu, où il invectivoit avec la dernière force contre ces superstitions sacrilèges, déclare pourtant que le Sage s'y conformera au dehors pour suivre les loix de l'Etat, quoiqu'il sache bien qu'un tel culte, loin de plaire aux dieux, n'est capable que de les irriter : *Quæ omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata.*

Lib. 6. cap.
10.

Cinquième
source de la
Fable, Hon-
neurs rendus
aux parens
aux Inven-
teurs des arts,
aux Héros
&c.

JE NE ME propose pas de rapporter ici toutes les sources d'où la Fable est sortie, mais d'en indiquer seulement quelques-unes des plus connues. On peut mettre dans ce nombre le sentiment d'admiration ou de reconnoissance qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frapoit leur vûe, ou qui les touchoit de près, ou qui paroïssoit leur procurer quelque utilité ; tels que sont le soleil, la lune, les étoiles ; les peres à l'égard de leurs

enfans, & les enfans à l'égard de leurs peres; les personnes qui avoient ou inventé, ou perfectionné les arts utiles au genre humain; les Héros qui s'étoient distingués dans la guerre par un courage extraordinaire, ou qui avoient purgé la terre des brigands ennemis du repos public; enfin tous ceux qui par quelque vertu ou quelque action éclatante paroissent au-dessus du commun des hommes. Et l'on sent bien, sans que j'en avertisse, que l'Histoire profane, aussi bien que la sacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux, & à ces Héros que la Fable a placés dans le ciel, en réunissant souvent sur la tête & sous le nom d'un seul des actions très séparées & pour les tems, & pour les lieux, & pour les personnes.

A R T I C L E II.

De l'utilité de la Fable.

CE QUE j'ai dit jusqu'ici de l'origine des Fables, qui doivent leur naissance à la fiction, à l'erreur, au mensonge, à l'altération des faits historiques, & à la corruption du cœur humain, peut donner lieu à une que-

sion, & faire demander s'il est fort à propos d'instruire des enfans chrétiens de toutes les folles inventions, & des rêveries absurdes, dont il a plu au paganisme de remplir les livres de l'antiquité.

Cette étude, quand elle est faite avec les précautions & la sagesse que demande & qu'inspire la religion, peut être d'une grande utilité pour les jeunes gens.

PREMIEREMENT elle leur apprend ce qu'ils doivent à Jesus-Christ leur Libérateur, qui les a arrachés de la puissance des ténèbres, pour les faire passer à l'admirable lumière de l'Evangile. Avant lui qu'étoient les hommes, même les plus sages & les plus réglés; ces célèbres Philosophes, ces grands Politiques, ces fameux Législateurs de la Grèce, ces graves Sénateurs de Rome, en un mot toutes les nations du monde les mieux policées & les plus éclairées? La Fable nous l'apprend. C'étoient des adorateurs aveugles du démon, qui fléchissoient le genou devant l'or, l'argent, & le marbre; qui offroient de l'encens & des prières à des statues sourdes & muettes; qui reconnois-

soient pour dieux des animaux, des reptiles, des plantes même ; qui ne rougissoient point d'adorer un Mars adultère, une Vénus prostituée, une Junon incestueuse, un Jupiter souillé de tous les crimes, & digne par cette raison de tenir le premier rang parmi les dieux.

Quelles impuretés, quelles abominations ne régnoient point dans leurs cérémonies, dans leurs solennités, dans leurs mystères ! Les temples des dieux étoient des écoles de desordre : leurs tableaux, des invitations au crime : leurs bois sacrés, des lieux de prostitution : leurs sacrifices, un mélange affreux de superstitions & de cruautés.

Voilà ce qu'ont été tous les hommes, à l'exception du peuple Juif, pendant plus de deux mille ans. Voilà ce qu'ont été nos peres, & ce que nous serions encore nous-mêmes, si la lumière de l'Evangile n'eût dissipé nos ténèbres. Chaque histoire de la Fable, chaque circonstance de la vie des dieux, doit nous remplir en même tems de confusion, d'admiration, de reconnoissance ; & semble nous crier à haute voix, ce que

Eph. 1. 11. saint Paul disoit aux Ephésiens : *Sou-*
12. *venez-vous , & ne l'oubliez jamais ,*
qu'étant Gentils par votre origine . . .
vous n'aviez point l'espérance des biens
promis ; & que vous étiez sans Dieu
en ce monde.

UN SECOND avantage de la Fable ,
 c'est qu'en nous découvrant les céré-
 monies absurdes & les maximes im-
 pies du paganisme , elle doit nous
 inspirer un nouveau respect pour
 l'auguste majesté de la religion chré-
 tienne , & pour la sainteté de sa mo-
 rale. L'Histoire Ecclésiastique nous

* *Theophile* apprend qu'un saint Evêque * , pour
Evêque d'A- achever de décrier l'idolatrie dans
lexandrie. l'esprit des fidèles , produisit à la lu-
Theodor. 5. c. mière , & exposa aux yeux du public ,
22. Ruff. 11. tout ce qui se trouva dans l'intérieur
6. 23. & 24. d'un temple qu'il avoit fait démolir ;
Socr. 5. c. 16. des ossemens d'hommes , des membres
 d'enfans immolés aux démons , &
 beaucoup d'autres vestiges du culte
 sacrilège que les payens rendoient à
 leurs divinités. C'est à peu près l'effet
 que doit produire dans l'esprit de
 toute personne sensée l'étude de la
 Fable : & c'est aussi l'usage qu'en ont
 fait les saints Peres , & tous les Apo-
 logistes de la religion chrétienne.

IL EST impossible d'entendre les livres qu'ils ont composé sur ce sujet, fans avoir quelque connoissance des Fables. Le grand ouvrage de saint Augustin, qui a pour titre de la Cité de Dieu, & qui a fait tant d'honneur à l'Eglise, est en même tems & une preuve de ce que j'avance, & un parfait modèle de la manière dont on doit sanctifier les études profanes. Il en faut dire autant des autres Peres qui ont travaillé sur le même plan dès les premiers siècles de l'Eglise, Théophile d'Antioche, Tatien, Arnobe, Lactance, Théodoret, Eusèbe de Césarée, & sur tout saint Clément d'Alexandrie, dont les Stromates sont un livre fermé & inaccessible à quiconque n'est point versé dans cette partie de l'ancienne érudition : au lieu que la connoissance des Fables en facilite infiniment l'intelligence ; ce qui ne doit pas être compté pour un médiocre avantage.

C'EN EST encore un d'une fort grande étendue, & particulier aux jeunes gens pour qui j'écris, que l'intelligence des Auteurs soit grecs, soit latins, soit françois même, dans la lecture desquels on est souvent arrêté

tout court, si l'on n'a quelque teinture de la Fable. Je ne parle pas seulement des Poètes, dont on fait qu'elle est comme le langage naturel : elle est souvent employée aussi par les Orateurs, & elle leur fournit quelquefois par d'heureuses applications des traits fort vifs & fort éloquens. Tel est, par exemple, entre beaucoup d'autres, celui qu'on trouve dans une harangue de Cicéron au sujet de Mithridate roi de Pont. L'Orateur marque que ce Prince, fuyant devant les Romains après la perte d'une bataille, trouva le moyen d'échapper aux mains avarés des vainqueurs en répandant sur la route d'espace en espace une partie des trésors & des dépouilles que lui avoient acquis ses conquêtes passées : à peu près, dit-il, comme on rapporte que Médée, poursuivie par son pere dans la même région, répandit sur les chemins les membres de son frere Absyrte dont elle avoit coupé le corps en pièces, afin que le soin de ramasser ces membres épars, & la douleur dont un si triste spectacle pénétreroit un pere, retardassent la vivacité de sa poursuite. La ressemblance est parfaite, si ce n'est, comme le remar-

*Pro Lege
Manil. n. 22.*

que Cicéron , que ce fut la tristesse qui arrêta Aëta pere de Médée , & la joie les Romains.

IL EST d'autres espèces de livres , exposés aux yeux de tout le monde : les tableaux , les estampes , les tapisseries , les statues. Ce sont autant d'énigmes pour ceux qui ignorent la Fable , qui souvent en est l'explication & le dénouement. Il n'est pas rare que dans les entretiens on parle de ces matières. Ce n'est point , ce me semble , une chose agréable , que de demeurer muet & de paroître stupide dans une compagnie , faute d'avoir été instruit pendant la jeunesse d'une chose , qui coute fort peu à apprendre.

Toutes ces raisons m'ont toujours fait souhaiter qu'on travaillât à une histoire de la Fable , qui pût être mise entre les mains de tout le monde , & qui fût faite exprès pour les jeunes gens. Le livre du Pere Gautruche est à peu près de ce genre : mais il n'a pas assez d'étendue , non plus que le traité du Pere Jouvenci , dont le titre est *Appendix de Diis* , & qui d'ailleurs est excellent. Celui de M. l'Abbé Banier renferme en trois tomes une grande

partie de ce qu'on peut desirer sur la Fable, dont on tire le fond de l'histoire même, ce qui est en ce genre le meilleur systême, & dont il explique les différentes sources avec beaucoup de solidité & d'érudition : mais cet ouvrage est trop savant & trop étendu pour de jeunes gens : comme le seroit aussi celui du Pere Tournemine, dont il nous a tracé un plan, qui seroit desirer que l'ouvrage fût achevé. On a donné depuis peu un Livre, qui a pour titre, Dictionnaire de la Fable. Il peut être fort utile pour s'éclaircir soi-même sur les difficultés qu'on trouve dans ses lectures sur la Fable : mais ce n'en est pas une histoire suivie.

On pourroit en donner une, renfermée en un seul tome, qui fût d'une raisonnable étendue ; où l'on rapporteroit les faits les plus considérables & les plus connus, & qui peuvent le plus contribuer à l'intelligence des Auteurs. Il seroit bon, ce me semble, d'éviter ce qui n'a rapport qu'à l'érudition, & qui rendroit l'étude de la Fable plus difficile, & moins agréable ; ou du moins de rejeter dans de courtes notes les réflexions qui se-

roient de ce genre. Mais avant tout, il faudroit en écarter avec une sévérité inflexible tout ce qui pourroit nuire à la pureté des mœurs, & n'y laisser, non seulement aucune histoire, mais aucune expression, qui pût blesser le moins du monde des oreilles chastes & chrétiennes.

CHAPITRE SECOND.

DES ANTIQUITÉS.

OUTRE les événemens contenus dans l'Histoire, & les réflexions qui en sont une suite naturelle; cette étude renferme encore une autre partie, moins nécessaire & moins agréable à la vérité, mais qui peut être fort utile, si elle se fait avec goût & discernement: je veux dire la connoissance des usages, des coutumes, & de tout ce qu'on entend par le nom d'Antiquités. Il me semble qu'il en est à peu près de ceux qui étudient l'Histoire, comme des voyageurs. Ceux-ci pour l'ordinaire se proposent un certain but, qui est d'arriver dans leur patrie, ou dans quelque autre

lieu où leurs affaires & leurs intérêts les appellent : & c'est ce but , ce motif , qui les fait agir , & les met en mouvement. Ils ne laissent pas néanmoins , s'ils en ont le loisir , & s'ils se piquent de curiosité , d'examiner chemin faisant ce qui se rencontre sur leur route de plus remarquable , & d'en faire des espèces de journaux & de mémoires pour leur usage particulier. Voila ce qu'on doit aussi pratiquer en étudiant l'Histoire ; c'est-à-dire , qu'outre la suite des faits & des événemens , & les sages réflexions auxquelles ils donnent lieu , on doit encore y amasser avec soin tout ce qui regarde les usages , les coutumes , les loix , les arts , & mille autres connoissances curieuses , qui servent à orner l'esprit , & qui contribuent aussi beaucoup à l'intelligence parfaite de l'Histoire.

Utilité de l'étude des Antiquités.

CETTE ÉTUDE est , jusqu'à un certain point , d'une nécessité absolue pour tous les maîtres. Sans elle il y a dans tous les Auteurs beaucoup d'expressions , d'allusions , de comparaisons , qu'on ne peut entendre :

sans elle il n'est presque pas possible de faire un pas dans la lecture même de l'Histoire, qu'on ne se trouve arrêté par des difficultés, dont souvent une légère connoissance de l'Antiquité donneroit la solution. Qu'on parcoure seulement le premier livre de Tite-Live, qui avec l'origine du Peuple Romain renferme celle de presque toutes ses loix & ses coutumes, & l'on reconnoitra de quelle utilité & de quel secours est l'étude dont je parle.

Je sai que cette étude, comme toutes les autres, si on la pousse trop loin, a ses dangers & ses écueils. Il y a une sorte d'érudition obscure & mal conduite, qui ne s'occupe que de questions également vaines & épineuses, qui dans chaque matière cherche ce qu'il y a de plus abstrus & de plus inconnu, & qui se borne presque à la découverte de choses absolument superflues, qu'il seroit souvent plus utile d'ignorer que de savoir. ^a Sénèque, en plus d'un endroit, se plaint que ce mauvais goût, qui avoit pris naissance chez les Grecs, étoit passé

^a Ecce Romanos quo- supervacua discendi. Lib.
que invasit inane studium | de brev. vit. cap. 14.

chez les Romains, & commençoit à saisir la nation. ^a Il remarque qu'il y a, en matière d'étude, comme dans le reste, un excès & une intempérance vicieuse : Qu'il n'est pas moins blâmable de faire à grands frais un amas de connoissances inutiles, que de meubles superflus : Que cette sorte d'érudition n'est propre qu'à faire d'importuns discoureurs, sottement entetés de leur mérite, & qui dans le fond sont de vrais ignorans. Il parle de Didyme, ce fameux Grammairien, qui avoit composé quatre mille volumes, où il examinoit une infinité de questions inutiles, qui n'étoient bonnes qu'à être oubliées. Je le trouverois, dit Sénèque, bien malheureux, s'il avoit été condamné, je ne dis pas à composer, mais seulement à lire un si grand nombre de

^a Plus scire velle, quam sit sitis, intemperantia genus est. . . . An tu existimas reprehendendum qui supervacua usu sibi comparat, & pretiosarum rerum pompam in domo explicat ? non putas eum, qui occupatus est in supervacua litera-

rum supellectile ? Quid quod ista liberalium actuum consecratio molitosa, verbosus, intemperatissimos, sibi placentes facit, & ideo non discentes necessaria, quia supervacua didicerunt. *Epist.* 88.

DES ANTIQUITÉS. 281
livres : *Quatuor millia librorum Didymus Grammaticus scripsit ; miser, si tam multa supervacua legisset.*

Juvenal * se moque aussi avec raison du mauvais goût de ceux de son tems, qui exigeoient qu'un Précepteur fût en état de répondre sans préparation sur mille questions absurdes & ridicules. En effet, c'est bien peu connoître le prix du tems, & bien mal placer sa peine & son travail, que de les employer à l'étude de choses obscures & difficiles, & en même tems, comme le dit ^a Cicéron,

* Sed vos sævas imponite leges,
Ut præceptori verborum regula constet ;
Ut legat historias ; auctores noverit omnes
Tanquam ungues digitosque suos ; ut fortè rogatus
Dum petit aut thermas, aut Phœbi balnea, dicat
Nutricem Anchisæ, nomen patriamque noveret.
Anchemoli : dicat, quot Acestes vixerit annos,
Quot Sículus Phrygibus vini donaverit urnas.

Juvenal. lib. 3. Satyr. 7.

^a Alterum est vitium, ras atque difficiles conserunt, easdemque non
quod quidam nimis magnum studium multamque operam in res obscu-
necessarias. *Offic. lib. 1. n. 19.*

non nécessaires ; & quelquefois même vaines & frivoles.

Martial. Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.

Quintil. lib.
1. cap. 8.

Un maître sensé évitera avec soin ce défaut. En s'appliquant à l'Histoire & aux Antiquités, il ne poussera point trop loin ses recherches, & gardera dans cette étude une sage sobriété. Il se souviendra de ce que dit Quintilien, que c'est une sotte & pitoiable vanité que de se piquer de savoir sur un sujet tout ce qu'en ont dit les auteurs les moins estimables ; qu'une telle occupation use & consume mal à propos un tems & des efforts que l'on doit réserver pour de meilleures choses ; & qu'entre les vertus & les perfections d'un bon maître, celle de savoir ignorer certaines choses n'est pas la moindre. *Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliquatenescire.*

Il y a un art de faire entrer de l'agrément dans ces matières sèches pour l'ordinaire & rebutantes, de les assaisonner par de courtes histoires ou réflexions qu'on y mêle, d'en écarter presque toutes les difficultés & les

épine, de n'en laisser cueillir aux jeunes gens pour ainsi dire que la fleur, de réveiller leur goût & de piquer leur curiosité par des traits singuliers & frapans, en un mot de leur faire désirer & attendre avec quelque impatience cette sorte d'exercice.

Avec ces précautions on ne peut trop recommander l'étude des Antiquités ni aux écoliers, ni aux maîtres. Ceux-ci la doivent regarder comme un de leurs devoirs essentiels. Elle fait partie d'une érudition qui est non seulement convenable, mais absolument nécessaire à des personnes destinées par leur état à étudier & à enseigner les belles lettres. L'Université dans tous les tems s'est distinguée par cet endroit autant que par tous les autres. On a toujours vu sortir de son sein des savans en tout genre, qui ont fait honneur à la littérature & à la Nation par les doctes ouvrages qu'ils ont donnés au public: Turnebe, Muret, Buchanan, Scaliger, Casaubon, & tant d'autres, qui ont enseigné ou étudié dans l'Université de Paris.

C'est à nous à soutenir leur gloire, & à regarder leur réputation comme

un riche & précieux patrimoine que nous devons transmettre à nos successeurs dans son entier, & ne pas souffrir qu'il diminue ou se dissipe par notre paresse & notre indolence. Nous voions plusieurs de nos confreres se distinguer dans l'Université; chacun selon son goût & son attrait, en différens genres de littérature; composition en prose ou en vers grecs & latins; étude profonde de la Rhétorique & des anciens Rhéteurs, de la Poétique & des Maîtres qui en ont traité, de la Grammaire en général, & de toutes ses parties; connoissance exacte des Auteurs anciens, de l'Histoire tant Grecque que Romaine, & des Antiquités de l'une & de l'autre nation. Une noble émulation nous est permise en ce point. Nous devons, tous tant que nous sommes, faire effort pour atteindre, & même, s'il se peut, pour passer ceux qui jusqu'ici nous ont devancés.

Il ne s'agit pas seulement de la gloire de l'Université, mais de l'honneur de la Nation, qui doit nous toucher sensiblement. Il semble que certains peuples voisins travaillent à nous enlever la gloire de l'érudition.

par l'application extraordinaire qu'ils donnent aux sciences , & par les grands & doctes ouvrages dont ils enrichissent le Public. Ils ne peuvent disputer aux François celle d'exceller dans ce qui regarde l'éloquence & la poésie, l'étude des belles lettres, la finesse & la délicatesse de la composition ; le siècle de Louis le Grand ayant été pour nous, ce que fut autrefois celui d'Auguste pour les Romains, c'est-à-dire la règle & le modèle du bon goût en tout genre. En conservant avec soin & avec jalousie cette glorieuse partie de notre ancien héritage, il n'en faut pas négliger une autre, qui doit aussi nous être précieuse ; & la perfection de notre état est de joindre ensemble ces deux choses, le bon goût des belles lettres, & celui de l'érudition.

Ces deux parties, quoique bien différentes, ne sont point incompatibles, & elles doivent se prêter un mutuel secours. En effet l'érudition brille tout autrement, quand elle est soutenue d'une composition fine & délicate, telle qu'on la voit dans les ouvrages de Muret, de Manuce, & de beaucoup d'autres illustres savans

qui ont fait tant d'honneur à la littérature : & d'un autre côté la délicatesse de la composition est infiniment relevée par la solidité & la multiplicité des pensées & des choses que l'érudition lui fournit.

Je ne sai si l'amour de la patrie , & la prévention pour un corps dont j'ai l'honneur d'être , m'aveuglent : mais il me semble que les deux caractères dont je viens de parler se trouvent heureusement réunis dans la plupart des Mémoires qu'a donné au public l'Académie Roiale des Inscriptions & des Belles Lettres. On y trouve une grande partie des Antiquités expliquées avec beaucoup de netteté & d'élégance. J'en ai fait grand usage dans le peu que j'en raporte ici. Le double titre d'Inscriptions & de Belles Lettres que porte cette Académie , marque assez que son but est de joindre la délicatesse de la littérature à la profondeur de l'érudition. Pour ne point parler de beaucoup d'autres savans Académiciens , tels qu'étoient M. l'Abbé Fraguier , & M. l'Abbé Massieu , elle a perdu depuis peu un excellent sujet , qui réunissoit dans un degré éminent ces deux qualités :

je parle de M. Boivin le jeune, Professeur Roial en langue Grecque, Garde de la Bibliothèque du Roi. & l'un des Quarante de l'Académie Françoisé. Il avoit une vaste érudition, & je ne sai si dans toute l'Europe il y avoit un homme qui possédât la langue Grecque plus parfaitement que lui. Mais en même tems il composoit dans les trois langues, grecque, latine, & françoise, soit en prose, soit en vers, avec une extrême délicatesse. Plusieurs de nos plus habiles Professeurs de l'Université ne manquoient jamais de lui montrer leurs compositions, & ils se trouvoient toujours bien de sa critique, également modeste & judicieuse. Pour moi, quoiqu'il fût mon cadet pour l'âge, je l'ai toujours regardé comme mon maître pour les belles lettres, sur tout pour le grec; & je lui dois une grande partie du peu que je sai.

C'est à cette érudition que doivent rendre les jeunes maîtres qui songent à faire des études sérieuses, & à conduire celles des autres. La longueur & la difficulté du travail ne doivent point les rebuter. En consacrant tous les jours un certain tems

réglé à la lecture des anciens Auteurs, ils feront peu-à-peu un amas de richesses, dont ils feront eux-mêmes étonnés dans la suite. Il ne s'agit que de commencer, de mettre le tems à profit, & de faire ses remarques avec ordre & clarté. Pour savoir ce qu'il est à propos d'observer dans ses lectures, il faudroit déjà avoir quelque goût & quelque teinture d'érudition. Ainsi, pour me renfermer dans celle dont il s'agit ici, il seroit à souhaiter qu'un maître, avant que de s'engager dans l'étude des anciens Historiens, eût parcouru au moins ce que Rosinus a écrit sur les antiquités Romaines. Ce travail n'est pas de longue haleine, & il peut cependant être d'un grand usage pour les jeunes maîtres dans la lecture des Auteurs, en les rendant attentifs à plusieurs choses, qui sans cela pourroient leur échaper. On a un petit traité latin du P. Cantel Jésuite, intitulé *De Romana Republica*, qui est fort propre pour les commençans.

* Il est imprimé
chez Jean
Luc Nion, près
le Collège Ma-
zarin.

Il y en a un françois, * mais fort abrégé, qui a pour titre, *Abregé des Antiquités Romaines*, qu'on pourroit mettre entre les mains des jeunes gens,

gens, jusqu'à ce qu'on en ait fait un exprès pour eux : & j'espère que quelque habile maître voudra bien se charger de ce petit ouvrage.

On peut rapporter à sept ou huit chefs une bonne partie de ce qui regarde les Antiquités ; La religion ; le gouvernement politique ; la guerre ; la navigation ; les monumens & édifices publics ; les jeux ; les combats ; les spectacles ; les arts & les sciences ; les usages de la vie commune, comme les repas, les habits, les monnoies, &c.

Chacune de ces parties en renferme beaucoup d'autres. Par exemple, sous le titre de religion sont compris, les dieux ; les prêtres ; les temples ; les vases, meubles, instrumens employés à divers actes de religion ; les sacrifices ; les fêtes ; les vœux & les oblations ; les oracles & les présages. Sous le titre de gouvernement politique, les Comices ou Assemblées, les différentes Magistratures, les Loix, les Jugemens. Et ainsi de tout le reste.

Il y a mille choses curieuses, & dignes certainement d'être observées, qu'un maître un peu versé dans cette étude fait remarquer à ses disciples.

selon que l'occasion s'en présente ; & à la longue il leur remplit l'esprit d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables, qui ne leur coutent presque aucun travail. Quelques exemples en feront la preuve, & montreront combien l'étude des Antiquités peut servir soit pour exciter la curiosité des jeunes gens & leur inspirer du goût pour la lecture, soit même pour leur insinuer d'utiles principes par rapport aux mœurs & à la religion. Je me bornerai ici à un seul article qui regarde les Arts, & je n'en traiterai qu'une très médiocre partie.

Faits & réflexions sur ce qui regarde l'invention des Arts.

IL EST important, en lisant les Auteurs, d'y remarquer soigneusement l'origine des arts & des sciences, leurs différens progrès, leur décadence & leur chute, les faits rares & curieux qu'on y trouve sur ce sujet, les hommes illustres qui y ont excellé, les Princes qui en ont fait fleurir l'étude en accordant leur protection aux personnes qui se distinguoient en quelque genre que ce fût ; & l'on ne doit pas omettre les découvertes qui

ont échappé aux recherches des Anciens, & qui étoient réservées pour les siècles postérieurs. Je ne toucherai que les deux derniers articles, & je me contenterai d'en indiquer seulement quelques exemples. J'y joindrai quelque chose sur les mesures & les monnoies.

§. I. *Découvertes échappées aux Anciens.*

LES JEUNES GENS entendent souvent parler de cavalerie dans les descriptions des combats dont les Auteurs sont pleins, mais il est rare qu'ils fassent attention à une chose fort étonnante en elle-même, & qu'on a de la peine à comprendre : c'est qu'anciennement les cavaliers ne se servoient point d'étriers. Il falloit donc, quand l'âge les appesantissoit, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs Ecuyers s'ils en avoient, ou qu'ils prissent l'avantage d'un terrain plus élevé, ou de quelque pierre, ou d'un tronc d'arbre. Plutarque observe que Gracchus fit mettre sur les grands chemins d'espace en espace des pierres pour aider les cavaliers à monter à cheval.

*In vita
Gracchi*

On est surpris avec raison que les

Anciens n'aient point employé le verre pour leurs fenêtres. Le verre cependant étoit en usage chez eux. Sans parler des glaces & des miroirs dont les chambres étoient parées, on employoit le verre pour faire des vases, des tasses, des gobelets, qui imitoient parfaitement le crystal, & qui n'étoient pas un des moindres ornemens des buffets. Quoi de plus facile que d'en faire des vitres ? Cependant les Anciens ne s'en étoient point avisés.

Ils n'usoient point non plus de lin pour les chemises, qui contribuent beaucoup pourtant à la propreté & à la santé : & c'est une des raisons qui rendoient chez eux le bain absolument nécessaire.

On fait de même observer aux jeunes gens que plusieurs inventions des plus nécessaires à la vie, telles que sont les moulins à eau, les moulins à vent, les lunettes, la boussole, l'imprimerie, & d'autres choses pareilles n'étoient point connues des Anciens, & que nous devons la plupart de ces rares & précieuses inventions à des siècles de barbarie, où régnoient encore la grossièreté & l'ignorance que l'irruption des peuples du Nord, en-

nemis & destructeurs de tous les ouvrages de l'art, avoit répandues dans toute l'Europe. Quelles découvertes n'a-t-on point fait dans l'astronomie par le moien des lunettes d'approche ! Quel changement la boussole n'a-t-elle point apporté dans la navigation !

On ne manque pas, à cette occasion, de faire remarquer aux jeunes gens que l'invention des arts ne doit point être attribuée à l'industrie humaine seule, mais à une providence particulière, qui se cachant pour l'ordinaire sous des rencontres qui ne paroissent que l'effet du hazard, a conduit les hommes par degrés à des découvertes merveilleuses, pour leur procurer dans les tems marqués les nécessités & les commodités de la vie. C'est une vérité que les payens même ont reconnue ; & Cicéron, parcourant ce qu'il y a de plus utile & de plus précieux dans la nature, avoue que tout cela seroit demeuré enseveli dans l'oubli, & caché dans les entrailles de la terre, si Dieu n'en avoit donné la connoissance & l'usage à l'homme.

Pour appuier cette réflexion, & rendre cette vérité plus sensible, on

explique en détail aux jeunes gens ce qui regarde la bouffole, & un tel récit ne peut que leur faire beaucoup de plaisir. La bouffole, leur dit-on, est une boëtte où il y a une éguille aimantée, & soutenue de telle sorte qu'elle peut tourner de tous côtés. Cette éguille, par la vertu de l'aimant dont on l'a frottée, se dirige toujours d'une manière fixe à peu de chose près sur la ligne méridienne, tournant une de ses extrémités vers le nord, & l'autre vers le midi; & par ce moyen elle découvre au Pilote de quel côté est porté le vaisseau. Les Anciens, avant l'invention de la bouffole, ne pouvoient naviger fort loin en pleine mer, parce qu'ils n'avoient pour se conduire que le soleil & les étoiles, & quand ce secours leur manquoit, ils alloient au hazard, & ne savoit de quel côté le vaisseau avançoit. C'est pour cela qu'ils ne s'éloignoient pas beaucoup des côtes, & qu'ils n'osoient entreprendre des voyages de long cours. La bouffole a levé ces difficultés, parce que quelque tems qu'il fasse pendant le jour, & quelque obscurité qu'il y ait pendant la nuit, elle montre toujours où est le nord &

le midi, & par une suite nécessaire où est l'orient & l'occident, & fait connoître sûrement la route que tient le vaisseau.

La découverte du nouveau monde, & par conséquent le salut d'une infinité d'âmes, dépendoit de l'invention de la bouffole : & il est étonnant qu'elle ait été ignorée si long tems, car elle n'est connue en Europe que depuis environ trois cens ans. Des deux vertus spécifiques qu'a la pierre d'aimant, les Anciens en connoissoient une parfaitement, savoir celle d'attirer & de soutenir le fer. Comment ne sont-ils point parvenus à découvrir l'autre, qui est de se tourner & de se fixer toujours vers le nord & le midi ; découverte qui nous paroît maintenant si facile & si naturelle ? Qui ne voit clairement que Dieu, qui rend les hommes attentifs ou distraits sur les effets de la nature selon ses vûes & son bon plaisir, avoit réservé dans ses décrets éternels cette importante découverte pour les tems où il vouloit que l'Evangile fût porté dans ces terres, inaccessible jusques là à nos vaisseaux, parce qu'elles étoient séparées de nous par des espaces im-

menfes de mer qu'ils ne pouvoient traverser , & que Dieu n'avoit point encore levé les barrières qui nous en avoient fermé l'entrée.

En parlant aux jeunes gens des vaisseaux des Anciens , on les avertit qu'il y a une grande difficulté entre les Savans , pour expliquer comment les rangs de rames étoient disposés. Il y en a , dit le P. de Montfaucon , qui veulent qu'ils fussent mis en long , & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galères. D'autres , & il est lui-même de ce nombre , soutiennent que les rangs des birèmes , des trirèmes , des quinquérèmes , ou pentères , & d'autres , multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux , étoient les uns sur les autres , non perpendiculairement , ce qui auroit été impossible , mais obliquement , & comme par degrés ; & ils le prouvent par une infinité de passages d'Auteurs. Mais ce qu'il y a de plus fort pour ce sentiment , c'est que les anciens monumens , sur tout la colonne Trajane , nous représentent ces rangs les uns sur les autres. Cependant , ajoute le P. de Montfaucon , nos plus habiles gens

de marine prétendent que cela est impossible. Tous ceux, dit-il, à qui j'en ai parlé, dont quelques-uns sont de la première distinction, & d'une habileté reconnue de tout le monde, parlent de même.

Sans être fort habile dans la marine, on conçoit aisément qu'il devoit y avoir une difficulté presque insurmontable dans la manœuvre des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, tels que ceux * de Ptolémée Philopator roi d'Egypte, & d'Hiéron roi de Syracuse. Le vaisseau d'Hiéron, fabriqué sous la direction d'Archimède, avoit vingt rangs de rames, & l'autre quarante. Celui-ci étoit long de 280 coudées, large de 38, & en avoit de hauteur environ 50. Les rames de ceux qui tenoient le plus haut rang, avoient de longueur 38 coudées. Il paroît par la colonne Trajane que dans les birèmes & dans les trirèmes, il n'y avoit qu'un rameur à chaque rame : il n'est pas aisé de décider pour les autres. Aussi Plutarque remarque-t-il que le vaisseau de Ptolémée, plus semblable à un bâtiment immobile qu'à un navire, n'étoit que pour la pompe & le spectacle, & non pour

* On en peut voir la description dans Athénée, l. 9.

In vit. D^{et} metr.

l'usage. Tite-Live dit à peu près la même chose du navire de Philippe roi de Macédoine, qui avoit seize rangs de rames : *Jussus Philippus naves omnestestas tradere ; quin & regiam unam inhabilis prope magnitudinis , quam sexdecimversus remorum agebant.* Végécene compte entre les vaisseaux de raisonnable grandeur, & propres pour la guerre, que les quinquérèmes, & ceux de moindre rang ; & il n'est guères parlé que de ceux-là dans les Auteurs. Il paroît même que depuis Auguste on n'a guères employé d'autres vaisseaux à plusieurs rangs de rames que les trirèmes & les birèmes.

Mais, pour bien juger de la manœuvre de ces vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, il faudroit l'avoir vûe de ses propres yeux. L'Histoire parle des navires de Démétrius surnommé le Poliorcète, qui étoient à seize rangs de rames : avant lui on n'en avoit point encore vû de tels. Leur agilité, dit Plutarque, leur vitesse, & leur adresse à tourner, étoient encore plus admirables que leur grandeur énorme. Tout cela étoit de l'invention de ce Prince, qui avoit un merveilleux génie pour les arts, & qui in-

Liv. lib. 33.
n. 30.

Plut. in vir.
Démétr.
Diod. Sic.
lib. 26.

venta bien des choses inconnues aux architectes. Ces navires faisoient l'admiration des gens de son tems, qui n'auroient jamais pu croire que cela fût possible, s'ils ne l'avoient vû.

J'ai fait ces remarques, pour montrer combien il est important, en lisant les Auteurs grecs & latins, d'être attentif à y observer exactement dans les descriptions qu'on y trouve de flotes & de combats sur mer, tout ce qui a raport à la construction des vaisseaux, à leurs formes, & à leurs espèces différentes, & aux différens changemens qui sont arrivés dans la marine par raport à la navigation.

Je dois pourtant avertir les jeunes gens en général qu'il y a certains faits merveilleux raportés par les Anciens, sur lesquels il est bon de suspendre un peu sa croiance, jusqu'à ce qu'on les ait examinés avec plus de soin. Pline dit que du tems de Tibère on avoit trouvé le secret de rendre le verre malléable, mais qu'on avoit étouffé entièrement cette invention, de peur qu'elle ne fit perdre le prix & l'estime à l'or, à l'argent, & à toutes sortes de métaux. Dion rap-
 porte l'histoire d'un ouvrier, qui

Lib. 36. pag.

26.

Lib. 57. pag.

617.

ayant laissé tomber à dessein devant Tibère un vase de verre qu'il lui présentoit, en ramassa sur le champ les morceaux, & après les avoir un peu maniés, montra le vase entier & sans aucune fracture. D'autres Auteurs, sur la foi de Pline, ont raconté le même fait. Cependant les savans assurent que la prétendue *malléabilité* du verre est une chimère, que la saine physique dément absolument. Aussi Pline avoue que ce qu'on en disoit, avoit plus de cours que de fondement: *Ea fama crebrior diu quam certior fuit.*

Lib. 31. cap.
1.

Je ne sai si l'on peut faire plus de fond sur ce que le même Pline raconte d'un petit poisson appelé par les Grecs *Echeneis*, & par les Latins, *Remora*, qui s'étant attaché sous le gouvernail de la galère qui portoit l'Empereur Caligula, l'arrêta tout court, sans que quatre cens rameurs qui y étoient la pussent faire avancer.

§. 2. *Honneurs rendus aux Savans.*

IL Y AUROIT beaucoup de choses à observer dans l'Histoire ancienne sur ce qui regarde les honneurs ren-

lus à ceux qui ont inventé ou perfectionné les arts , & en général aux Savans du premier ordre qui se sont distingués d'une manière particulière : mais mon dessein ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur ce sujet , quelque intéressant qu'il fût pour nous.

On ne peut lire la lettre que Philippe Roi de Macédoine écrivit à Aristote , sans être ravi d'admiration en voiant que ce Prince préféroit à la joie que lui avoit causé la naissance d'un fils , celle qu'il auroit de lui donner pour maître le premier Philosophe de son tems , & le plus habile qui eût jamais été.

L'estime singulière que fit Alexandre le Grand des poésies d'Homère , & les égards qu'il eut dans le sac de la Ville de Thèbes pour la mémoire de Pindare , ne lui ont guères moins acquis de réputation que toutes ses conquêtes : & on l'admire presque autant , lorsque , déchargé du faste de la roiauté , il aime à s'entretenir familièrement avec les célèbres Peintres & Sculpteurs de son tems , que lorsque marchant à la tête de ses armées il porte par tout la terreur.

*Aut. Géh
9. cap. 31*

La protection éclatante que Mécène accorda aux gens de lettres, employant pour leur faire du bien tout le crédit qu'il avoit auprès du Prince, a rendu son nom immortel, & a procuré au siècle d'Auguste la gloire d'être regardé à jamais comme l'âge d'or de la littérature, & la règle du bon goût en tout genre d'érudition.

Hist. de Ximen. par M. Flechier, l. 6.

Quand on lit que le Roi Catholique & le Cardinal Ximénès, allant un jour à un Acte public qui se foutenoit dans la nouvelle Université d'Alcala, voulurent que le Recteur marchât au milieu d'eux, (prérogative que cette Université a toujours conservée depuis ;) on sent bien que ce n'étoit point à la personne du Recteur qu'ils rendoient cet hommage public, mais qu'en grand Roi & en grand Ministre ils vouloient par là inspirer le goût des lettres & des sciences, qui rendent toujours avec usure aux Princes la gloire qu'elles en reçoivent.

Les privilèges singuliers que nos Rois accordèrent autrefois à l'Université de Paris, la mère & le modèle de toutes les autres, partoient du même principe : & la réputation qu'elle s'est acquise à elle-même & au Roiaume

dans tout le monde chrétien , montre que les Rois nos fondateurs n'ont point été trompés dans leurs vûes , qu'elle a remplies au dela de toutes leurs espérances. Il en sera ainsi dans tous les tems. Les arts & les sciences fleuriront toujours dans les Etats où elles seront honorées : & à leur tour elles honoreront infiniment les Etats & les Princes qui les auront fait fleurir.

Je ne puis m'empêcher d'insérer ici un fait arrivé tout récemment & presque sous nos yeux , qui mérite d'être célébré dans toutes les langues , & inscrit en caractères éclatans dans tous les fastes de la Littérature. C'est ce qui s'est fait en Angleterre dans les obsèques du célèbre M. Newton , l'Archimède de notre siècle & par la sublimité de ses raisonnemens dans la théorie , & par la force de son génie industrieux & inventif dans la pratique. Je ne ferai que transcrire ce qui se trouve dans le bel éloge qu'en fit M. de Fontenelles avec son éloquence ordinaire dans l'ouverture de l'Académie des Sciences de l'année 1727.

» Son corps fut exposé sur un lit
 » de parade dans la chambre de Jérusalem , endroit d'où l'on porte au

» lieu de leur sépulture les personnes
» du plus haut rang , & quelquefois
» les têtes couronnées. On le porta
» dans l'Abbaye de Westminster , le
» poil étant soutenu par Milord Grand
» Chancelier , par les Ducs de Mon-
» trose , & Roxburgh ; & par les Com-
» tes de Pembrock , de Suffex , &
» de Masclesfield. Ces six pairs d'An-
» gleterre , qui firent cette fonction so-
» lennelle , font assez juger quel nom-
» bre de personnes de distinction gros-
» firent la pompe funébre. L'Evê-
» que de Rochester fit le service ,
» accompagné de tout le Clergé de
» l'Eglise. Le corps fut enterré près
» de l'entrée du Chœur. Il faudroit
» presque remonter chez les anciens
» Grecs , si l'on vouloit trouver des
» exemples d'une aussi grande véné-
» ration pour le savoir. La famille de
» M. Newton imite encore la Gré-
» ce de plus près par un monument
» qu'elle lui fait élever , & auquel
» elle emploie une somme considé-
» rable. Le Doien & le Chapitre de
» Westminster ont permis qu'on le
» construisse dans un endroit de l'Ab-
» baye , qui a été souvent refusé à la
» plus haute Noblesse. La patrie & la

» famille ont fait éclater pour lui la
 » même reconnoissance , que s'il les
 » avoit choisies.

Je n'ai pas besoin de prier qu'on me pardonne cette digression. Pour peu qu'on soit sensible au bien public & à l'honneur des Lettres, il ne se peut qu'on ne soit vivement touché de cette espèce d'hommage solennel que la Noblesse d'un puissant Roiaume , au nom ce semble de toute la Nation , rend à la science & au mérite.

§. 3. *Des mesures de tems & de lieux ,
 & des monnoies anciennes.*

J'ajoute cet article non pour entrer dans la discussion de ces matières, la plupart très difficiles, mais pour en donner une légère connoissance aux jeunes gens, & pour mettre sous leurs yeux un tarif des différentes sommes qui se rencontrent souvent dans les Auteurs, & qui par elles-mêmes ne présentent à l'esprit aucune idée claire de leur valeur. Plin l'an-

Lib. 7. cap.

cien dit que Roscius, le plus célèbre 19.
 Acteur de son tems, gagnoit par an cinq cens mille sesterces : *Apud majores Roscius Histrio H-Squingenta annua*

meritaſſe proditur. On lit dans Patercu- *Lib. 1. cap. 22*

lus que Paul-Emile mit dans le trésor public deux cens millions de sesterces : *Bis millies centies H-S arario contulit.* De jeunes gens ne connoissent point nettement la valeur de ces sommes. Le Tarif leur apprend en un coup d'œil que la première somme est de 62500 liv. & la seconde de vingt-cinq millions de notre monnoie.

I. *Mesures de tems.*

Les Grecs comptoient par *Olympiades*, dont chacune comprenoit l'espace de quatre années entières. Et ces Olympiades prenoient leur nom des Jeux Olympiques, qui se célébroient dans le Péloponnèse auprès de la ville de Pise, autrement dite *Olympia*. La première Olympiade, où Coroebus remporta le prix, commence, selon Ussérius, à l'été de l'année du monde 3228.

Varron place la fondation de Rome à la 3^e année finissante de la vi^e Olympiade, qui est l'an du monde 3251 selon Ussérius, & avant Jesus-Christ 753. Caton la place deux ans plus tard. Ussérius ne suit ni l'un ni l'autre, & la met cinq ans plus tard que Varron. Tite-Live, selon M. Dodwel, a

suivi le sentiment de Caton : c'est ce qui m'a déterminé à m'y attacher aussi depuis que j'ai formé le dessein de travailler à l'Histoire Romaine. Ainsi je place, avec Caton, la fondation de Rome à la fin de la première année de la VII^e Olympiade, qui est l'an du monde 3253, & avant Jesus-Christ 751.

Voilà les deux époques les plus nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire, les Olympiades & la fondation de Rome ; en y joignant celles du monde & de l'Ere chrétienne.

II. Mesures Itinéraires.

Le point est la moindre partie qui se puisse décrire.

Douze points font une ligne.

Douze lignes font le pouce.

Douze pouces font le pié.

Deux piés & demi font le pas commun.

Deux pas communs, ou cinq piés, font le pas géométrique.

Cela posé, voici les mesures itinéraires les plus connues.

LE STADE étoit particulier aux Grecs, & est de 125 pas géométriques. Par conséquent il en faut 20 pour faire

une lieue commune de France, qui est de 2500 pas.

LE MILLE chez les Romains est de 8 stades, ou de 1000 pas géométriques: un peu moins d'une demie lieue.

LA LIEUE des anciens Gaulois est de 1500 pas.

LA PARASANGE chez les Perses est ordinairement de 30 stades, c'est-à-dire d'une lieue & demie. Il y en a depuis 20 jusqu'à 60 stades.

LE SCHOENE le plus commun chez les Egyptiens est de 40 stades; & ainsi de deux lieues. Il y en a depuis 20 jusqu'à 120 stades.

LA LIEUE COMMUNE de France est de 2500 pas: LA PETITE de 2000 pas. LA GRANDE de 3000 pas. Quand on parle des lieues de France, on entend ordinairement les communes.

III. Des Monnoies anciennes.

La dragme Attique, à laquelle répond le Denier Romain, nous doit servir de règle pour connoître la valeur de toutes les autres monnoies. M. de Tillemont l'a fait monter à douze sols de notre monnoie: le Pere Lamy à huit sols à quelque chose près: M. Dacier à dix sols. C'est à ce dernier sentiment

que je m'en tiens , sans examiner ici les raisons de ces différences , seulement parce que cette manière de compter est la plus facile , & par conséquent la plus propre pour les jeunes gens. Je prens notre monnoie en fixant le marc à vingt-sept livres tournois , ce qui est regardé par la plupart des nations de l'Europe comme le prix intrinsèque de l'argent,

Monnoies Grecques.

L'OBOLÉ Attique est la sixième partie d'une dragme Attique.

LA DRAGME Attique est composée de six oboles. Elle répond au denier Romain , & vaut dix sols de France.

LA MINE Attique vaut cent dragmes , & par conséquent 50 livres de France.

LE TALENT Attique vaut soixante mines , & par conséquent trois mille livres de France.

MYRIADE est un mot grec qui signifie dix mille. Ainsi une myriade de dragmes signifie dix mille dragmes , & vaut 5000 livres.

LE STATÉ Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes , qui valoient vingt dragmes d'argent , & par conséquent dix livres de France.

Le *Darique*, monnoie d'or des Perses, & celle qui portoit le nom de Philippe roi de Macédoine, *Philippei*, étoient de la même valeur que le Stater Attique.

LE SICLE, monnoie des Hébreux, valoit quatre dragmes Attiques, c'est-à-dire 40 sols.

Monnoies Romaines.

L'As Romain, autrement appelé *libra*, ou *pondo*, valoit dans son origine la dixième partie du denier Romain.

LE PETIT SESTERCE, *sestertius*, ou *nummus*, étoit la quatrième partie du denier Romain, & valoit deux sols & demi de France. Il étoit d'abord marqué ainsi, L-L-S, parce qu'il valoit deux *as*, ou deux livres & demi: *sestertius* pour *semistertius*, comme qui diroit un demi ôté de trois. Ensuite les Libraires ont mis une H pour les deux L-L, & ont ainsi marqué le sesterce, HS.

LE DENIER étoit une petite pièce d'argent, qui valoit 10 *as*, 4 sesterces, & par conséquent 10 sols de France.

LE GRAND SESTERCE, c'est-à-dire *sestertium*, au neutre, signifie une somme qui valoit 1000 petits sesterces, 250 deniers Romains, 125 livres de France.

DES ANTIQUITES. 311

Cette dernière somme se comptoit
diversement. *Decem sestertia*, dix grands
sesterces, ou dix mille petits. *Centena
millia HS.* ou *nummum*: cent mille pe-
tits sesterces. *Decies centena millia HS*:
dix fois cent mille petits sesterces, ou
un million de petits sesterces. Quel-
quefois on met l'adverbe seul: *decies*;
& pour lors on sousentend *centena
millia HS.*

Le nom de la monnoie d'or étoit
Aureus ou *Solidus*. Il est estimé ordi-
nairement dans les Auteurs à 5 deniers
d'argent.

La proportion de l'or à l'argent a
fort varié dans tous les tems. On peut
s'en tenir à celle de dix à un pour l'an-
tiquité. Ainsi un talent d'argent vaut
trois mille livres, un talent d'or trente
mille livres. Maintenant la propor-
tion de l'or à l'argent est à peu près
de quinze à un.

Nombres Romains.

I.	1.
V.	5.
X.	10.
L.	50.
C.	100.
D.	500.
M.	1000.

100.	5000.
CC100.	10000.
1000.	50000.
CCC1000.	100000.

Tarif des Monnoies Grecques.

MYRIADES.

1 myrias drachmarum Atticarum,	5000.
2 myriades,	10000 l.
3 myriades,	dix mille livres,
4 myriades,	15000 l.
5 myriades,	20000 l.
10 myriades,	25000 l.
20 myriades,	50000 l.
50 myriades,	100000 l.
100 myriades,	cent mille livres,
200 myriades,	250000 l.
500 myriades,	500000 l.
1000 myriades,	1000000 l.
	un million de livres,
	5000000 l.
	cinq millions.

TALENTA.

1 talent.	3000 liv.
2 talents,	6000 liv.
5 talents,	15000 liv.
10 talents.	30000 liv.
50 talents,	150000 liv.
100 talents.	300000 liv.
500 talents.	trois cens mille francs.
1000 talents,	1500000 liv.
	un million cinq cens mille francs.
	3000000 liv.
	trois millions.
	5000 talents.

DES ANTIQUITES. 313

5000 talents.	15000000 liv.
10000 talents.	quinze millions.
20000 talents.	30000000 liv.
50000 talents.	trente millions.
100000 talents.	60000000 liv.
	soixante millions.
	150000000 liv.
	cent cinquante mill.
	300000000 liv.
	trois cens millions.

Tarif des Monnoies Romaines.

A S.

Millia singula æris, ou mille asses.	50 s.
Duo millia æris.	100 l.
Quatuor millia æris.	200 l.
5 millia æris.	250 l.
10 millia æris.	500 l.
20 millia æris.	1000 l.
50 millia æris.	2500 l.
100 millia æris.	5000 l.
500 millia æris.	25000 l.
1000 millia æris.	50000 l.
millies.	500000 l.
10000 millia æris.	500000 l.
decies millies.	cinq cens mille francs.
20000 millia æris.	1000000 l.
vigesies millies.	un million.
100000 millia æris.	5000000 l.
centies millies.	cinq millions.

SESTERTIUS.

1 sestertius, five nummus.	1 l.	2 sols & dem
8 sestertii, seu nummi.	3 l.	de Fr.
24 sestertii.	10 l.	
80 sestertii.	12 l.	10. sols.
100 sestertii.	25 l.	
200 sestertii.		

Tome IV.

400 sesterzii.	50 l.
800 sesterzii.	100 l.
1000 sesterzii.	125 l.
4000 sesterzii.	500 l.
8000 sesterzii.	1000 l.
	mille francs.
80000 sesterzii.	10000 l.
	dix mille francs.
100000 vel centena millia HS.	
seu nummum.	12500 l.
200000 vel bis centena millia HS.	25000 l.
500000 vel quingenta millia HS.	62500 l.
1000000 vel decies cent. millia HS.	125000 l.
un million de HS.	cent vingt-cinq mille francs.
Quindecies centena millia HS.	187500 l.
Vicies centena millia HS.	250000 l.
Quinquagies centena millia HS.	625000 l.
Centies centena mil-	
lia HS. ou, dix mil-	
lions de sesterces.	1 million 250000 l.
Quingenties centena	
mill. HS. ou, 50 mil-	
lions de sesterces.	6 millions 250000 l.
Millies centena mil-	
lia HS. ou, cent mil-	
lions de sesterces.	12 millions 500000 l.
Bis millies cent. mil.	
HS. ou, 200 mil-	
lions de sesterces.	25 millions.
Decies millies cent.	
mil. HS. ou, mille	
millions de sester.	125 millions.
Vicies millies cente-	
na millia HS. ou,	
deux mille millions	
de sesterces,	250 millions.

DES ANTIQUITES. 315

Quadragies millies centena millia HS. ou, 4 mille millions de sesterces.	500 millions.
Quadragies quater millies C. M. HS. ou, 4400 millions de sesterces.	550 millions.
Quadragies octies millies C. M. HS. ou, 4800 millions de sesterces.	600 millions.
Quinquagies sexies millies C. M. HS. ou, 5600 millions de sesterces.	700 millions.
Sexagies quater mil- lies C. M. HS. ou, 6400 millions de sesterces.	800 millions.
Septuagies bis millies C. M. HS. ou, 7200 millions de sesterces.	900 millions.
Octuagies millies C. M. HS. ou, huit mille millions de sesterces.	1000 ou, mille millions.
Centies millies cen- tena millia HS. ou, dix mille mil- lions de sesterces.	1250 millions.

SESTERTIUM.

1 sestertium.	250 dragmæ.	115 l.
2 sestertia.	500	250 l.
4 sestertia.	1000	500 l.
10 sestertia.	2500	1250 l.
20 sestertia.	5000	2500 l.
50 sestertia.	12500	6250 l.
100 sestertia.	25000	12500 l.
1000 sestertia, ou <i>decies sestertiūm</i> , est la même chose que <i>decies centena millia HS</i> , marqué ci-devant, & ainsi des nombres suivans.		





LIVRE CINQUIÈME
DE LA
PHILOSOPHIE.



SI J'ENTREPRENOIS de traiter à fond de la Philosophie, je pourrois adresser aux jeunes gens pour qui j'écris, les paroles que Cicéron met dans la bouche d'Antoine, qu'on avoit engagé malgré lui à parler de Rhétorique. ^a » Ecoutez, disoit-il, écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a lui-même jamais appris. « Il y auroit seulement cette différence à remarquer, que du côté d'Antoine l'ignorance étoit feinte & simulée, au lieu que du mien elle est effective

^a Audite verò, audite, inquit, hominem, &c. Docebo vos, discipuli; id quod ipse non didici, | quid de omni genere dicendi sentiam *Lib. 2. de Orat. n. 28. & 29.*

& réelle, ne m'étant appliqué que très superficiellement à l'étude de la Philosophie, de quoi j'ai souvent eu lieu de me repentir. Peut-être que, si je l'avois étudiée sous des maîtres aussi habiles qu'il y en a eu depuis dans l'Université, & qu'on y en voit encore en grand nombre, j'y aurois pris autant de goût qu'à l'étude des belles lettres, auxquelles seules j'ai donné tout mon tems. Mais du moins je connois assez l'utilité & les grands avantages qu'on peut tirer de la Philosophie, pour exhorter les jeunes gens à ne pas manquer de donner à une science si importante toute l'application dont ils sont capables : & c'est à quoi je me bornerai dans cette petite dissertation, qui ne sera point un traité de Philosophie, mais une simple exhortation aux jeunes gens à l'étudier avec soin.

Quand on n'auroit en vûe que l'éloquence, cette étude seroit absolument nécessaire, comme Cicéron le déclare en plus d'un endroit : & il ne craint point d'avouer, que s'il a fait quelque progrès dans l'art de parler, il en est moins redevable aux préceptes des Rhéteurs, qu'aux

leçons des Philosophes : *Fateor me Orat. II. 12.*
oratorem, si modo sim, non ex Rhetorum
officinis, sed ex Academia spatiis exti-
tisse. Mais l'utilité de la Philosophie
 ne se borne point à ce qui regarde
 l'éloquence : elle s'étend à toutes les
 conditions & à tous les tems de la vie.

En effet cette étude, quand elle
 est bien conduite & faite avec soin,
 peut beaucoup contribuer à régler les
 mœurs, à perfectionner la raison &
 le jugement, à orner l'esprit d'une
 infinité de connoissances également
 utiles & curieuses; &, ce que j'esti-
 me infiniment plus, à inspirer aux
 jeunes gens un grand respect pour la
 religion, & à les prémunir par des
 principes solides contre les faux &
 dangereux raisonnemens de l'incrédulité,
 qui ne fait tous les jours parmi
 nous que de trop grands progrès.



ARTICLE PREMIER.

*La Philosophie peut beaucoup servir au
réglement des mœurs.*

UN DES MOIENS les plus efficaces pour régler la conduite de l'homme, est de lui faire connoître ce qu'il est, à quelles conditions il a reçu l'être, quelles obligations & quels devoirs y sont attachés, où il doit tendre, & quelle est sa fin. Or c'est ce que se propose la Philosophie, je dis même la Philosophie payenne : & il me semble que ses leçons sur tous ces points, quoiqu'imparfaites & mêlées souvent de ténèbres, doivent être d'un grand poids sur tout esprit raisonnable.

L'homme, sorti des mains de Dieu, dont il est non seulement l'ouvrage le plus excellent, mais encore l'image la plus parfaite, se ressent, en tout ce qu'il est, de la noblesse de son extraction, & porte comme empreints dans sa nature les traits & les caractères de son origine.

Du côté de l'ame, une avidité d'apprendre insatiable, une pénétration & une sagacité qui s'étend à tout, un desir du bonheur que rien de

borné ne peut satisfaire, le vif sentiment d'une liberté à qui tout est indifférent excepté un seul * objet, l'intime conviction de sa destination à l'immortalité : tout cela, & beaucoup d'autres traits, montrent combien l'homme est grand, & ^a comment (c'est Cicéron qui parle ainsi) il ne peut, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, être comparé qu'à Dieu seul.

* Le bien pris en général, & le souverain bien clairement connu.

A ne considérer même en lui que la structure * de son corps, on reconnoit qu'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, & d'y mettre tant d'ordre, tant de beauté, tant de rapports & de proportions entre toutes les parties qui le composent, ^b en sorte que ce fût une demeure digne du maître qui l'habite; & l'on voit combien Sénèque a eu raison de dire que l'homme n'étoit

^a Animus humanus, dans M. de Fénelon Lettres decerptus ex mente divina, cum alio nullo, nisi cum ipso Deo, si hoc fas est dictu, comparari potest l'uscul. Quæst. lib. 5. n. 38.

* On peut voir dans Cicéron, Liv. 2. de la Nat. des dieux, n. 133-133. Et dans M. de Fénelon Lettres sur la religion, pag. 163. la description admirable qu'ils font de toutes les parties du corps, & de leurs différentes fonctions.

^b Figuram corporis habilem & aptam ingenio humano dedit. Lib. 1. de Leg. n. 26.

point un ouvrage fait à la hâte & sans dessein, mais le chef-d'œuvre de

Lib. 6. de la sagesse divine : *Scias non esse hominem tumultuarium & incogitatum opus.*

Premier de- voir de l'homme, par rapport à la Divinité.

OR QUEL A ÉTÉ ce dessein ? On peut le dire en un mot : a Dieu a formé le monde entier pour l'homme, & l'homme pour lui-même, afin que par lui la nature, muette d'ailleurs & stupide, devînt en quelque sorte spirituelle & reconnoissante à l'égard de son créateur ; & que l'homme, placé au milieu des créatures, toutes destinées à son usage & à son service, leur prêtât sa voix, son intelligence, son admiration, & fût comme le prêtre de la nature entière. De quels biens en effet Dieu n'a-t-il point comblé l'homme ? Non content de pourvoir à ses nécessités, son attention & sa tendresse lui ont

Senec. de bonef. lib. 4. cap. 5.

fourni jusqu'aux délices même : *Neque enim necessitatibus tantummodo nostris provisum est : usque in delicias amamus.* b Quelle foule d'arbres, de légu-

a Omnia quæ sunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum causa facta sunt & parata. Lib. 2. de nat. deor. n. 154.

b Tot arbusta non uno modo frugifera, tot herbarum salutare, tot varietates ciborum per totum annum digestæ, ut inerti quoque fortuita terræ

mes, de fruits excellens pour les différentes saisons de l'année ! Quel nombre infini d'animaux l'air, la terre, la mer lui fournissent-elles à l'envi ! Il n'y a aucune partie de la nature qui ne paie un tribut à l'homme, afin que l'homme de son côté paie à l'Auteur de tous ces biens le juste hommage de reconnoissance & de louanges, qui font la principale partie du culte qui est dû à la Divinité, & le devoir le plus essentiel de la créature. Et il ne faut point que l'ingratitude dise que c'est la nature qui nous fournit tous ces biens : car par ce mot, auquel on n'attache ordinairement aucune idée distincte, on ne doit entendre autre chose que la Divinité même, qui meut tout, qui produit tout, qui se montre à nous par tout, & se fait sentir à chaque moment par ses bienfaits & ses libéralités. *Quocumque te flexeris, ibi illum videbis occurrentem tibi. Nihil ab illo vacat. Ergo nihil agis, ingratiſſime mortalium, qui te negas Deo debere, ſed*

Senec. de
benef. lib. 4.
cap. 7. & 8.

alimenta præberent. Jam ut omnis rerum naturæ animalia omnis generis, pars tributum nobis ali-
alia in ſicco ſolidoque, quod conferret. Senec. de
alia in humido naſcentia, benef. lib. 4. cap. 5.
alia per ſublime dimiſſa :

natura..... Quid enim aliud est natura, quam Deus ?

*Arriani
Epictetus, lib.
1. cap. 16.*

Si l'homme, dit * Epictète, avoit quelque sentiment d'honneur & de gratitude, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve en lui-même, seroit pour lui un sujet continuel de louange, de reconnoissance, d'action de grâces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour sa nourriture, la laine de ces animaux qui lui fournit de quoi se vêtir, devroient le remplir d'admiration. Quand il voit le soc de la charrue briser & amollir les mottes de terre, & tracer un long sillon pour recevoir la semence, il devroit s'écrier : Que Dieu est grand, qu'il est bon, de nous avoir procuré tous les instrumens propres au labourage ! Quand lui-même se met à table pour manger, tout devroit le rappeler à Dieu, & renouveler sa reconnoissance. C'est lui, devroit-il dire, qui m'a donné des mains pour prendre la nourriture, des dents pour la couper & la broier, un estomac pour la digérer : & , ce

* Epictète étoit un philosophe Stoïcien, qui vivoit dans le premier siècle. Il étoit esclave d'Epaphrodite, Capitaine des gardes de Néron.

qui est le sujet d'une louange infiniment plus intéressante pour moi, c'est lui qui, à tous les biens dont il me comble, y ajoute encore l'avantage inestimable d'en connoître l'auteur, & d'en faire un usage conforme à sa volonté. Quoi donc, continue le même Epictète, tous les hommes étant plongés dans un sommeil léthargique sur ce qui regarde la Providence, n'est-il pas juste que quelqu'un au nom de tous entonne publiquement des hymnes & des cantiques en son honneur? Que peut faire autre chose un vieillard foible & boiteux * comme je suis, que de célébrer les louanges divines? ^a Si j'étois cygne ou rossignol, je chanterois, parce que telle seroit ma destination. Mais j'ai reçu en partage la raison. Je dois donc m'occuper à louer Dieu. C'est-là ma fonction & mon ouvrage. Je m'en

* Un jour que son Maître, qui étoit fort violent, lui donna un grand coup sur la jambe, il lui dit froidement de prendre garde de la lui rompre. Et le Maître ayant redoublé ses coups de telle sorte qu'il lui cassa l'os, Epictète lui répondit sans s'émouvoir: Ne vous l'avois-je pas

bien dit, que vous vous jouiez à me rompre la jambe? Il réduisoit toute la philosophie à deux points souffrir, & s'abstenir.

Αὐτὸν, ὃ ἀνέχου.
^a Εἰ γὰρ ἀνδρῶν ἕκαστος, ἰστέον τὰ τῶν ἀνδρῶν, ἢ χύματα, καὶ τὰ χύματα. Νῦν δὲ λογικὸς εἶμι * ὅθεν μὲν δεῖ τὸ δεῖν.

326 DE LA PHILOSOPHIE.
acquitte régulièrement, & je ne cessera
rai de m'en acquitter tant qu'il me
restera un souffle de vie. Je vous ex-
horte à en faire autant. On s'imagi-
ne entendre ici parler, non un philo-
sophe Stoïque, mais un chrétien.

*Second de-
voir de l'hom-
me, par rapport
à lui-même.*

OUTRE ce premier devoir, qui est
le fondement de la religion, l'homme
en a un second, qui est de représen-
ter & d'imiter par ses vertus la divinité
dont il est l'image vivante & animée.
a Pour peu qu'il rentre en lui-même,
dit Cicéron, il en reconnoit les traces
précieuses & l'empreinte gravée dans
son ame, qui est comme le temple de
la divinité : ce qui doit le porter à ré-
pondre par la noblesse de ses sentimens
à celle de son origine. De là viennent
ces idées naturelles, & ces notions pri-
mitives, que nous portons en nous-
mêmes du bon & du mauvais, du
juste & de l'injuste, de la vertu & du
vice : b notions communes à tous les

a Qui se ipse norit,
aliquid sentiet se habere
divinum, ingeniumque
in se suum sicut simula-
crum aliquod dedicatum
putabit: tantoque mune-
re deorum semper dignum
aliquid & faciet & sentiet.
Lib. 1. de Leg. n. 59.

gentia nobis notas res
efficit, easque in animis
nostris inchoavit, ut ho-
nesta in virtute ponantur,
in vitiis turpia . . . Quæ
natio non comitatem,
non benignitatem, non
gratum animum & bene-
ficii memorem diligit?
Quæ superbos, quæ ma-

b Communis intelli-

hommes, qui, sans en être convenus entr'eux, attachent pareillement l'idée de turpitude au crime, & de gloire à la vertu. Car il n'y a point de nation qui n'estime & n'aime ceux qui sont d'un caractère doux, humain, bienfaisant, reconnoissant; & qui au contraire ne méprise & ne haïsse les personnes fieres, ingrates, cruelles, & qui se plaisent à faire du mal. De là vient aussi ce témoignage intérieur & cette voix secrète de la conscience, qui fait goûter aux justes une paix si douce au milieu des plus grandes afflictions, & qui cause aux impies de si cruels tourmens dans le sein même de la joie la plus vive & des plaisirs les plus sensibles; & qui prescrit aux uns & aux autres les règles qu'ils doivent suivre, & les devoirs qu'ils doivent remplir.

^b Ces règles, ces loix ne sont point arbitraires, & ne dépendent point

lesicos, quæ crudeles, quæ ingratos non aspernatur & odit? *Lib. 1. de Leg. n. 44. & 32.* oculos versari putent qui peccaverunt. *Cic. pro Mil. n. 63.*

^a Magna vis est conscientiae in utramque partem: ut neque timeant qui nihil commiserunt, & poenam semper ante aliquod esse populorum

^b Hanc video sapientissimorum hominum fuisse sententiam: Legem neque hominum ingeniis excogitatam, neque scitum aliquod esse populorum

du caprice des hommes. Elles sont imprimées dans le fond de l'ame par la main du Créateur. Elles sont avant tous les siècles, & plus anciennes que le monde, puisqu'elles sont un écoulement de la Sagesse divine, à qui il n'est pas libre de penser autrement de la vertu & du vice. Elles sont le modèle & l'original des loix humaines, qui cessent en un sens de l'être, dès qu'elles s'écartent de ce type primitif de justice & de vérité que les Législateurs doivent se proposer dans toutes leurs ordonnances.

Ces premières notions de bien & de mal peuvent être affoiblies & obscurcies par une mauvaise éducation, par le torrent de l'exemple, par la violence des passions, & sur tout par les attrait dangereux de la volupté,

sed æternum quiddam, quod universum mundum regeret imperandi prohibendique sapientia..... Quæ vis non modò senior est quam ætas populorum & civitatum, sed æqualis illius cælum arque terras tuentis & regentis Dei. Neque enim esse mens divina sine ratione potest: nec ratio divina non hanc vim in rectis pravisque sancendis habere.....

Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum & ad vitandum, ratio est recta summi Jovis... Ergo est lex justorum injustorumque distinctio, ad illam antiquissimam & rerum omnium principem expressa naturam, ad quam leges hominum diriguntur, quæ supplicio improbos afficiunt, & defendunt & tuentur bonos. *Lib. 2. de Leg. n. 2-13.*

qui gâte & corrompt notre esprit par les fausses douceurs qu'elle nous fait sentir, & que nous ne trouvons point dans la pratique de la vertu. Mais il reste toujours en nous un sentiment intérieur de ces vérités primitives; & le soin de la Philosophie est de ranimer par ses leçons salutaires ces précieuses étincelles; de nous détromper de toutes ces erreurs, en nous rapprochant des premiers principes; de nous guérir des opinions & des préjugés populaires; de nous faire entendre ^a que nous sommes nés pour la justice & la vertu; de nous convaincre par des preuves sensibles & évidentes ^b qu'il y a une Providence qui conduit tout & préside à tout, & qui prend soin non seulement du monde en général, mais de chaque homme en particulier; que rien n'é-

^a Nos ad justitiam esse natos, neque opinione, sed natura constitutum esse jus. *Lib. 1. de Leg.* n. 28.

^b Dominos esse omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur, eorum geri judicio ac numine. (Neque universo generi hominum solum, sed etiam singulis à diis immortalibus

consuli & provideri. *Lib. 1. de nat. deor. n. 64.*)

Eosdem qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, qua mente, qua pietate religiones colat, intueri; piorumque & impiorum habere rationem. His enim rebus imbutæ mentes, haud sanè abhorrebunt ab utili & à vera sententia. *Lib. 2. de Leg. n. 15.*

chape à ses yeux clairvoians, & que Dieu connoit à fond toutes nos actions, & voit à nud nos pensées & nos intentions les plus secretes : car une telle conviction est bien propre à nous inspirer du respect pour la divinité, & de l'amour pour la vertu.

Troisième devoir de l'homme, par rapport à la société.

QUAND un homme seroit seul sur la terre, il seroit toujours tenu aux deux sortes de devoirs dont je viens de parler : c'est-à-dire qu'il devroit toujours honorer la divinité, & se respecter lui-même en vivant d'une manière sage & réglée. ^a Mais il a d'autres obligations par rapport à la société commune, dont il fait partie. Dieu est le pere commun d'une grande famille, dont tous les hommes sont les enfans, unis ensemble par le lien de l'humanité, formés les uns pour les autres, obligés par conséquent de concourir au bien public, & de s'entraider mutuellement par toutes sortes de services. Ainsi l'homme ne doit

^a Quoniam (ut præclarè scriptum est à Platone) non nobis solum nati sumus, ortusque nostri partem patriæ vindicat, partem parentes, partem amici; hominesque hominum causa generati sunt, ut ipsi inter se alius alii prodesse possint: in hoc naturam debemus ducem sequi, & communes utilitates in medium afferre mutatione officiorum. *Lib. 1. de Off. n. 22.*

point borner ses vûes ni son zèle au seul lieu particulier où il est né, mais se regarder comme un citoyen du monde entier, ^a qui dans ce sens ne fait qu'une seule ville.

^b Il est vrai que cette société générale, qui embrasse d'abord tous les hommes, se partage ensuite par degrés en d'autres sociétés particulières plus étroites entre les hommes d'une même nation, d'une même ville, d'une même famille. Et de là naissent les différens devoirs de la société civile à l'égard des amis, des alliés, des parens, des peres & meres, de la patrie. Mais ils ont tous leur source dans le premier principe dont nous avons parlé, qui est que l'homme, selon les vûes & la destination de Dieu, est né pour l'homme.

Voilà un petit abrégé des maximes de morale que le paganisme nous fournit. Ces principes, il faut l'avouer, sont grands, solides, lumi-

^a Universus hic mundus, una civitas communis hominum existimanda. *De Leg. lib. 1. n. 23.*

Socrates quidem, cum rogaretur Cujatem se esse diceret, Mundanum inquit: totius enim mundi te incolam & civem ar-

bitratur. *Lib. 5. Tuscul. Quæst. n. 108.*

^b Gradus plures sunt societatis hominum...

Ab illa enim immensa societate generis humani, in exiguum angustum, que concluditur. *Lib. 1. de Off. n. 53.*

neux : mais ils ne vont pas jusqu'où ils devroient aller, & quelque parfaits qu'ils paroissent, ils laissent l'homme en chemin, sans lui montrer ni le motif qui doit sanctifier ses actions, ni la fin qu'il doit se proposer. Il n'y a que l'Ecriture sainte qui nous donne une notion claire & certaine de l'homme, en nous découvrant les avantages de sa première origine : sa chute dans le péché, & les suites funestes de cette chute ; sa réparation par le Libérateur ; ses différens devoirs à l'égard de Dieu, du prochain, & de lui-même ; le but où il doit tendre, & la route qui peut l'y conduire : & un Philosophe chrétien ne manque pas d'instruire ses disciples de toutes ces vérités. Mais il me semble que c'est un grand avantage pour eux que de leur montrer dans le paganisme même des règles de mœurs si pures, & des principes de conduite si sublimes, qui prouvent invinciblement que la vertu n'est point, comme les libertins voudroient se le persuader, un simple nom ; ni les devoirs de la religion & de la vie civile, de simples établissemens humains, sagement inventés par une politique adroite pour

contenir la multitude : mais que tous ces devoirs , toutes ces obligations , toutes ces loix , sont renfermées dans la nature même de l'homme , & sont une suite nécessaire des desseins de Dieu sur lui.

C'est pour cela que je regarde comme une pratique très utile de faire lire en classe de tems en tems aux jeunes gens qui étudient en philosophie , des endroits choisis des livres philosophiques de Cicéron , & sur tout de ceux où il traite des Offices & des Loix.

Outre cet avantage , les jeunes gens y trouveront de quoi nourrir & entretenir le goût des belles lettres qu'ils auront pris dans les classes précédentes. Cette lecture pourra être aussi d'une grande utilité aux maîtres mêmes , pour leur donner une latinité pure , nette , élégante , & propre aux matières philosophiques , ce qui n'est pas une chose de petite conséquence pour leur profession.



ARTICLE SECOND.

La Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la raison.

^a DE TOUS les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, & qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai : il prononce & juge sur les qualités & les propriétés de chaque chose : il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité pour passer & s'élever à une autre : enfin par elle il met dans ses connoissances & dans ses raisonnemens un ordre & une suite, qui y répandent la lumière & la grace, qui les rendent tout autrement intelligibles, & qui en font bien mieux sentir toute la force & toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est importante une

^a In homine optimum minis bonum est : cetera
quid est ? ratio. Hac antecedit animalia. Ratio illi cum animalibus satisque communia. Seneca
perfecta, proprium hominis. Epist. 76.

science qui aide & conduit l'esprit dans toutes ces opérations.

On trouve d'excellentes réflexions sur ce sujet dans le premier discours qui est à la tête de l'Art de penser. J'en ferai ici grand usage, ne connoissant rien qui soit plus propre à donner aux jeunes gens de l'estime & du goût pour la Philosophie, ni qui puisse mieux leur en faire sentir tous les avantages, & même la nécessité.

Il n'y a rien, dit l'Auteur de cette Logique, de plus estimable que le bon sens, & la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai & du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés : mais l'exactitude de la raison est généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, & des affaires qu'ils traitent. Il y a presque par tout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses ; & c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste ; ceux qui

336 DE LA PHILOSOPHIE.
prennent le mauvais parti, sont ceux
qui ont l'esprit faux. Et c'est la pre-
mière & la plus importante différen-
ce qu'on peut mettre entre les quali-
tés de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application
qu'on devoit avoir, seroit de for-
mer son jugement, & de le rendre
aussi exact qu'il le peut être ; & c'est
à quoi devoit tendre la plus grande
partie de nos études. On se sert de
la raison comme d'un instrument
pour acquérir les sciences : & on se
devoit servir au contraire des scien-
ces comme d'un instrument pour
perfectionner sa raison ; la justesse
de l'esprit étant infiniment plus con-
sidérable que toutes les connoissan-
ces spéculatives, auxquelles on peut
arriver par le moien des sciences les
plus véritables & les plus solides.....
Les hommes ne sont pas nés pour
employer leur tems à mesurer des
lignes, à examiner le raport des an-
gles, à considérer les divers mouve-
mens de la matière. Leur esprit est
trop grand, leur vie trop courte, leur
tems trop précieux, pour l'occuper à
de si petits objets. Mais ils sont obli-
gés d'être justes, équitables, judi-
cieux

cieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient : & c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer & se former.

Ce soin & cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par tout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui se paient des plus mauvaises raisons, & qui veulent en paier les autres, qui se laissent emporter par les moindres apparences, qui sont toujours dans l'excès & dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent & n'entendent point, & qui s'arrêtent à leur sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper....

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile: des querelles injustes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entreprises mal

concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur & dans quelque faute de jugement : de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt de se corriger. . . .

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit , & par le défaut d'attention , qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoit que confusément & obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité , fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du tems de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur ame toutes sortes de discours & de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables , que de les examiner. S'ils ne les entendent pas , ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses , obscures , & non entendues ; & raisonnent ensuite sur ces principes , sans presque considérer ni ce qu'ils disent , ni ce qu'ils pensent. La vanité & la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte

à douter & à ignorer ; & l'on aime mieux parler & décider au hazard , que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorances & d'erreurs ; & cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste & si conforme à leur condition naturelle : Je me trompe , & je n'en fai rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire , qui aiant assez de lumière pour connoître qu'il y a quantité de choses obscures & incertaines , & voulant par une autre sorte de vanité témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire , mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner ; & sur ce mauvais principe ils mettent en doute les vérités les plus constantes , & la religion même. C'est la source du Pyrrhonisme , qui est une autre extravagance de l'esprit humain , qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient & décident tout , vient néanmoins de la même source , qui est le défaut d'attention. Car ,

comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité avec le soin nécessaire pour en apercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses très fausses, & elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines : mais dans les uns & dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, & reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'Art de penser, j'en ajouterai une de M. l'Abbé Fleury.

Pag. 142.

Tout le monde, dit-il dans son Traité des études, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie : mais peut-être plusieurs ne voient pas la nécessité de remonter jusques aux premiers principes, par-

ce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plupart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusques aux moiens nécessaires pour acquérir ce qu'ils desirent. Il faut s'enrichir: donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci & cela, & ainsi du reste. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis? mais est-il avantageux d'être riche? c'est ce que l'on ne cherche point....

Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours, jusques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle, & une vérité si claire, qu'il ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, & ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine & dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son

humeur, & constant dans la vertu.

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure par de tels principes l'esprit des jeunes gens contre les faux jugemens & les faux raisonnemens, si communs dans les discours & dans la conduite des hommes; & c'est ce que fait la Philosophie, dont le principal but est, comme je l'ai déjà dit, de perfectionner la raison.

Je sai bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, & qui ne peut être un pur effet du travail: mais l'art & le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire & du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité, qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, & ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette manière de penser & d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siècle dans l'étude de la Philosophie.

Quand je dis qu'elle est très propre à perfectionner la raison, je n'en-

tends pas parler seulement des règles que donne en particulier sur ce sujet la Logique. Elles sont très-utiles en elles-mêmes , non seulement parce qu'elles servent à découvrir le défaut de certains argumens embarrassés , mais parce qu'elles nous aident à connoître la source de la plupart des erreurs qui se glissent dans nos pensées & dans nos raisonnemens. Il en est de ces règles , comme de celles de la Rhétorique. On ne peut pas nier que celles - ci ne soient d'un très grand secours pour l'éloquence , mais c'est principalement par l'application qu'on en fait aux discours des anciens & des modernes , dont on fait découvrir aux jeunes gens les beautés & les défauts par la conformité ou l'opposition qu'ils ont avec ces préceptes.

J'en dis autant des règles de la Logique. Leur principale utilité consiste à les appliquer à toutes les questions que l'on examine , à tous les raisonnemens que l'on fait , sur quelque sujet que ce puisse être.

Comme les jeunes gens , lorsqu'ils entrent en Philosophie , ont pour l'ordinaire l'esprit encore peu formé & peu ouvert , on les exerce sur des

matières faciles , intelligibles , & qui soient à leur portée. La manière de raisonner par syllogismes , qui paroît à quelques personnes longue & ennuyeuse , est d'une absolue nécessité ; sur tout dans les commencemens , & les jeunes gens demeureroient muets & comme stupides , si on vouloit les faire parler autrement.

On leur fait remarquer comment quelquefois l'omission d'un mot , le changement d'un terme , un double sens , une équivoque , rend un raisonnement vicieux.

On leur apprend à se tenir fermes à leur principe , à y ramener tout , à ne s'en point laisser écarter , & à y trouver la solution des difficultés qu'on leur oppose.

Par cet exercice journalier , & cette application continuelle des règles , leur esprit s'ouvre & se forme peu-à-peu , se développe de plus en plus chaque jour , s'accoutume à sentir le faux , acquiert une facilité de s'exprimer , & devient capable d'entrer dans les questions les plus difficiles & les plus abstruses. J'étois étonné , quand j'assistois aux exercices de Philosophie , de voir dans les écoliers

un changement sensible de trois mois en trois mois, tant leur raison se perfectionnoit; & à la fin du cours ils n'étoient plus reconnoissables. Voila ce qui arrive communément dans les classes de Philosophie, quand les écoliers ne manquent ni d'esprit ni d'application; & l'on ne peut exprimer quels fruits ils retirent de cette étude.

Le passage subit de l'étude des Belles Lettres à celle de la Philosophie, c'est-à-dire d'un pays agréable, riant, & tout rempli de fleurs, à une région pour l'ordinaire sèche, épineuse, & escarpée, rebute quelquefois les jeunes gens: & c'est pour cela, comme je l'ai déjà insinué, qu'il seroit à souhaiter que la latinité des cahiers fût pure & élégante comme celle des œuvres philosophiques de Cicéron. Mais cet inconvénient là même prouve combien l'étude de la Philosophie est nécessaire. Rien n'est plus contraire à la solidité de l'esprit, aussi bien qu'à la santé du corps, que de les tenir dans des délices continuelles. Par là ils contractent l'un & l'autre une foiblesse, une mollesse, qui les rend incapables de tout effort.

Chercher par tout de l'agrément & du plaisir, c'est vouloir se nourrir toujours de lait, & demeurer dans une continuelle enfance.

La vérité peut s'offrir à nous sous deux faces. Quelquefois elle se montre avec toute la pompe & tout l'éclat de l'éloquence, dont les ornemens lui appartiennent à juste titre, & font partie de son cortége. Souvent aussi elle paroît avec un habit simple, sous un dehors négligé, sans suite & sans escorte; & cette dernière marche est celle qui lui plaît davantage, & qui est plus de son goût. Le bon esprit consiste, dans le premier cas, à séparer la vérité des ornemens qui l'environnent, & qui peuvent lui être communs avec la fausseté; & dans le second, à ne se point rebuter d'un extérieur peu majestueux, & quelquefois même choquant, mais de l'envisager en elle-même, & d'en faire tout le cas qu'elle mérite.

Les maîtres rendent ce double service aux jeunes gens. Ceux qui leur enseignent les Belles Lettres & l'éloquence, les accoutument de bonne heure, & dès les premières classes,

à peser les raisons plus que les paroles ; à discerner par tout le vrai ; à dépouiller les raisonnemens de toute la parure que leur prête l'éloquence , pour en mieux sentir la force , ou la foiblesse ; & à ne se point laisser éblouir par un éclat trompeur de paroles & de figures , souvent vuide de choses & de pensées. Les Philosophes , de leur côté , travaillent principalement à rendre les jeunes gens attentifs à la vérité considérée en elle-même , à leur donner des règles sûres pour la bien discerner , à les accoutumer à une grande justesse & à une grande exactitude dans tous leurs raisonnemens , & à leur inspirer ; s'il est permis de s'exprimer ainsi , un certain goût & un certain sentiment du vrai , qui le leur fasse reconnoître par tout où il se rencontre , & qui leur fasse aussi rejeter ce qui n'en a que le dehors & l'apparence.

Un autre inconvénient qui nuit encore beaucoup aux hommes , non seulement dans l'étude des sciences , mais aussi dans la conduite ordinaire & dans les différens emplois de la vie ; c'est de ne pouvoir donner une forte

attention à des choses difficiles & épineuses , ni suivre un raisonnement un peu long & embarrassé , ni enfin s'appliquer à des matières subtiles , abstraites , & indépendantes des sens. C'est à quoi la Philosophie remédie d'une manière merveilleuse , sur tout par l'étude de la Métaphysique & des Mathématiques , dont les objets purement spirituels élèvent l'ame au dessus de la matière , & la délivrent de la servitude où les sens s'efforcent de la retenir.

L'Auteur de l'Art de penser n'a pas manqué de faire observer les deux inconvéniens dont je parle , pour marquer combien il est avantageux de s'exercer de bonne heure à entendre les vérités difficiles. L'endroit est trop beau pour ne pas l'insérer ici tout entier.

Il y a , dit-il , des estomachs qui ne peuvent digérer que les viandes légères & délicates : & il y a de même des esprits qui ne se peuvent appliquer à comprendre que les vérités faciles , & revêtues des ornemens de l'éloquence. L'un & l'autre est une délicatesse blâmable , ou plutôt une véritable foiblesse. Il faut rendre son

esprit capable de découvrir la vérité lors même qu'elle est cachée & envelopée, & de la respecter sous quelque forme qu'elle paroisse. Si on ne surmonte cet éloignement & ce dégoût qu'il est facile à tout le monde de concevoir de toutes les choses qui paroissent un peu subtiles & scholastiques, on étrécit insensiblement son esprit, & on le rend incapable de comprendre ce qui ne se connoit que par l'enchaînement de plusieurs propositions. Et ainsi, quand une vérité dépend de trois ou quatre principes qu'il est nécessaire d'envisager tout à la fois, on s'éblouit, on se rebute, & l'on se prive par ce moien de la connoissance de plusieurs choses utiles, ce qui est un défaut considérable. La capacité de l'esprit s'étend & se resserre par l'accoutumance : & c'est à quoi servent principalement les Mathématiques, & généralement toutes les questions épineuses & abstraites. Car elles donnent une certaine étendue à l'esprit, & elles l'exercent à s'appliquer davantage, & à se tenir plus ferme dans ce qu'il connoit.

On ne sauroit croire combien cette

forte d'étude est propre à donner aux jeunes gens une force, une justesse, une pénétration d'esprit, qui les conduisent peu-à-peu à entendre par eux-mêmes & à débrouiller les questions les plus abstraites & les plus embarrassées. J'ai vû pratiquer au Collège une coutume, qui a toujours eu beaucoup de succès: c'étoit pour les écoliers les plus forts. Outre les cahiers de la classe, on leur faisoit lire soit en public soit en particulier certaines parties de traités de Philosophie, comme les six livres de la Recherche de la vérité du P. Mallebranche, les Méditations de Descartes, ses Principes de Physique: & après qu'on avoit lu avec eux & qu'on leur avoit expliqué ces traités, on leur en faisoit faire des extraits & des précis, chacun à leur manière, mais toujours avec un certain ordre & une certaine méthode, en établissant d'abord bien clairement l'état de la question, posant les principes, apportant les différentes preuves sur lesquelles ils sont appuyés, rapportant exactement toutes les difficultés qu'on y peut opposer, & en donnant la solution. Le Maître voioit ensuite ces extraits; & s'il y

avoit quelque endroit qu'il falût ou retrancher, ou ajouter, ou étendre, ou abrégé, il le faisoit remarquer, & en apportoit les raisons.

Voilà certainement ce qui est bien capable de donner aux jeunes gens un esprit d'ordre, d'exactitude, de précision, de pénétration, qualités si nécessaires pour tous les emplois de la vie; ce qui les met en état de soutenir un travail ou un examen d'affaires long & pénible, sans se laisser rebuter par l'obscurité des questions, ni par la multiplicité des pièces qu'il faut discuter; & ce qui leur apprend à saisir dans les affaires les plus embrouillées le point décisif, à ne le perdre jamais de vûe, à y rappeler tout le reste, & à en mettre les preuves dans un jour & dans un ordre, qui en fassent sentir toute la force.

Sans parler d'une infinité de connoissances rares & curieuses que donne la Philosophie, croit-on que deux années employées à acquérir les talens dont je viens de parler (& j'ai vû plusieurs écoliers en tirer ce fruit) soient un tems perdu, & qu'on doive le regretter? Des parens sensés & raisonnables peuvent-ils jamais se repentir

d'avoir fait instruire leurs enfans de la sorte? & si par une précipitation aveugle & inconsiderée, qui ne devient que trop commune, ils retranchent ou abrègent le tems destiné à la Philosophie, n'ont-ils pas lieu de se reprocher de leur avoir retranché la partie des études (j'ose l'affurer, & mon goût déclaré pour les Belles Lettres ne peut pas ici me rendre suspect) la partie des études la plus importante, la plus nécessaire, la plus décisive pour les jeunes gens, & celle dont la perte se peut le moins couvrir, & est la plus irréparable.

Je conclus de tout ceci, que les parens qui aiment véritablement leurs enfans, doivent leur faire faire le cours entier de la Philosophie; leur procurer pendant ce tems tous les secours nécessaires pour avancer dans cette étude, & pour la leur faciliter; les engager à faire de tems en tems en leur présence des répétitions, où leurs maîtres président; & sur tout leur déclarer dès le commencement du cours, que leur intention est qu'ils soutiennent publiquement tous les Actes qu'on a coutume de soutenir en Philosophie. Cette dépense n'est pas

grande sur le pié où sont maintenant les choses dans l'Université, & l'on ne fauroit la réduire à une trop grande simplicité. Mais quand elle feroit plus considérable, elle est d'une si grande importance pour leurs enfans, & elle met une si notable différence dans leur étude par l'obligation indispensable qu'elle leur impose de s'appliquer sérieusement à un travail suivi, qu'ils ne devroient pas certainement l'épargner.

ARTICLES III. ET IV.

La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses.

Elle sert aussi à inspirer un grand respect pour la religion.

JE JOINS ici ces deux choses ensemble, parce qu'en effet elles ont une liaison naturelle, & que l'une doit conduire à l'autre, comme on le verra par ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Il est étonnant que l'homme, placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer, & environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui, ne songe presque

jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention & de sa curiosité, ni à se considérer soi-même. Il vit au milieu du monde, dont il est le Roi, comme un étranger, pour qui tout ce qui s'y passe seroit indifférent, & qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers, dans toutes ses parties, annonce & montre son Auteur: mais, pour le plus grand nombre, c'est à des sourds & à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre, & des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la Philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, & de nous tirer de cette léthargie, qui deshonne l'humanité, & qui nous rabaisse en quelque sorte au dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature, & non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle excite notre attention, & nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier & approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers comme un grand tableau, dont cha-

que partie a son usage, chaque trait sa grace & sa beauté : mais dont le tout ensemble est encore plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symmétrie, quelle proportion tout y est placé ; avec quelle égalité cet ordre général & particulier s'observe & se maintient : & par là elle nous fait reconnoître l'intelligence & la main invisible qui régulent tout.

La Philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, & le promenant pour ainsi dire dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, ni qu'il ignore le fonds de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une manière infiniment plus sensible & plus parfaite que dans le reste des créatures.

On voit bien que je parle ici principalement de cette partie de la Philosophie qu'on appelle *Physique*, parce qu'elle s'occupe à considérer la nature. Je l'examinerai sous deux faces. J'appellerai l'une la Physique des savans, & l'autre la Physique des enfans. Celle-ci n'est attentive qu'aux

356 DE LA PHILOSOPHIE.
objets mêmes , & à ce qui frappe les
sens ; au lieu que la première en exa-
mine à fond la nature , & tâche d'en
découvrir les causes.

PHYSIQUE DES SAVANS.

LA CONSIDÉRATION du monde,
& des différentes parties qui le com-
posent , a toujours fait l'étude des
Philosophes : & rien certainement ne
mérite plus notre attention. Il n'est
pas possible de voir rouler continuel-
lement sur nos têtes les cieux & les
astres , sans être tenté d'en étudier les
mouvemens , & d'observer l'ordre &
la régularité qui y régissent. Trois sy-
stèmes principaux ont partagé les Phi-
losophes : je les rapporterai en abrégé.

Systèmes du monde.

Système de LE PREMIER système est de Pro-
Prolemée. lomée : j'y comprends ce que ses se-
ctateurs y ont ajouté. Ce Philosophe
vivoit dans le second siècle , sous
l'empire d'Adrien & de Marc-Aurèle-
Antonin , vers l'an 138 de J. C.

Il plaçoit la terre au centre de l'uni-
vers. Selon lui , la lune étoit de toutes
les planettes la plus prochaine de la
terre. Au dessus de la lune étoient

Mercure, Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne : & au dessus de toutes ces planètes le firmament dans lequel il supposoit toutes les étoiles attachées comme dans une voûte concentrique à la terre. Il supposoit en conséquence que le soleil, toutes les planètes, & même les étoiles fixes étoient emportées en vingt-quatre heures d'orient en occident autour de la terre par un ciel qu'il plaçoit au dessus du firmament, & qui aiant ce mouvement le communiquoit à tous les cieux inférieurs, & conséquemment aux planètes qui étoient attachées à ces cieux.

Outre ce mouvement, commun à tous les astres, il en attribuoit un particulier au soleil, aux planètes, aux étoiles fixes, d'occident en orient, mais de telle sorte que chacun de ces astres faisoit sa révolution autour de la terre en des tems différens. Ainsi le soleil emploioit un an à faire cette révolution d'occident en orient, Saturne trente ans, &c.

COPERNIC naquit vers la fin du 15^e siècle, Croiant que les apparences célestes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypothèse de Ptolomée,

Système de Copernic.

il en chercha une autre : & après plus de trente ans de travail , il la donna enfin au public , pressé par les reproches & les sollicitations de ses amis. Cette hypothèse n'étoit pas entièrement inconnue aux anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil est au centre des cercles que Mercure , Venus , Mars , Jupiter , & Saturne décrivent par leur mouvement propre d'occident en orient. La terre , selon lui , a des mouvemens semblables à ceux des planètes , lesquelles sont situées ainsi. Il place au dessus du soleil , mais à différentes distances , Mercure , Venus , la Terre , Mars , Jupiter , Saturne : & au dessus de toutes ces planètes les étoiles fixes , qui sont à une distance si considérable de la terre , que trente millions de lieues comparées avec cette distance sont une grandeur insensible.

Au lieu de dire , comme Ptolomée , que tous les cieux , & conséquemment tous les astres , tournent en 24 heures autour de la terre d'orient en occident , il suppose que la terre tourne en 24 heures sur son axe d'occident en orient , & qu'en conséquen-

ce de ce mouvement tous les astres doivent paroître tourner en 24 heures d'orient en occident autour de la terre. De même pour expliquer le mouvement apparent du soleil d'occident en orient qui est annuel, il suppose que la terre tourne en un an d'occident en orient autour du soleil.

Il suppose aussi que la lune tourne en vingt-sept jours & demi autour de la terre, pendant que la terre tourne autour du soleil.

Quant aux autres planettes, il suppose qu'elles tournent autour du soleil dans un tems plus ou moins long, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées.

On a découvert des lunes ou des satellites autour de Jupiter & de Saturne, lesquelles tournent autour de ces planettes pendant que ces planettes sont emportées autour du soleil, comme la lune tourne autour de la terre.

LE TROISIÈME systême est celui de Ticho-Brahé, Philosophe né vers le milieu du 16^e siècle. Ce systême, qui est à proprement parler un mélange des deux premiers, a eu peu de

*Systême de
Ticho-Brahé.*

cours ; & je ne croi pas nécessaire d'en rien rapporter ici. Le plus suivi à présent est celui de Copernic : & il est fondé sur des principes qui le rendent bien plausible.

Ces systêmes ne sont que de simples conjectures , parce qu'il n'a point plu à Dieu , qui seul connoit parfaitement son ouvrage , de nous en découvrir en termes clairs l'ordre & l'arrangement : & c'est pour cela que l'Ecriture dit qu'il a livré le monde à la dispute des hommes : *Mundum tradidit disputationi eorum*. Mais cette étude , quoiqu'elle ne soit pas certaine & évidente en elle-même , ne laisse pas de satisfaire extrêmement l'esprit , en lui présentant un systême selon lequel tous les effets de la nature s'expliquent d'une manière sensée & raisonnable : & en même tems elle nous fait sentir & comme toucher au doigt la grandeur , la puissance , & la sagesse infinies de Dieu.

Par le moien des télescopes , ou lunettes d'approche , les Astronomes modernes ont fait dans le ciel des découvertes , qui toutes certaines qu'elles sont , paroîtront toujours chimériques à la plupart des hommes.

Selon

Selon ces Astronomes, Saturne est quatre mille fois plus gros que la terre, Jupiter huit mille fois, le Soleil un million de fois plus gros.

La distance de la terre & des planètes au Soleil n'est pas moins incroyable. Un boulet de canon qui iroit de la terre au Soleil, & qui conserveroit toujours sa première vitesse, emploieroit vingt-cinq ans pour y arriver: & s'il partoit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cens cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toises en une seconde. Supposé donc qu'il conservât toujours la même vitesse avec laquelle il fait les cent premières toises depuis qu'il est sorti du canon, il feroit en une heure 180 * lieues. Et par conséquent, pour arriver de la terre au soleil, il feroit trente-neuf millions quatre cens vingt mille lieues; qui est, dans ces suppositions, la distance de la terre au soleil. Il faut juger à proportion de la distance de Saturne au Soleil.

La grosseur des étoiles fixes, & leur éloignement du Soleil, sont encore plus inconcevables.

Chacune de ces étoiles fixes est un

* On suppose
chaque lieue
de 2000 toises.

soleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui sont les plus proches de nous, sont cependant si éloignées du soleil, qu'un boulet de canon, mis comme nous l'avons supposé, emploieroit plus de six cens mille ans pour parcourir les espaces qui sont entre ces étoiles & le soleil.

Qu'est-ce qu'un homme, une ville, un royaume, la terre même dans toute son étendue, par raport à ces vastes corps, dont la grandeur immense passe toute imagination? Un point imperceptible. Mais le monde lui-même tout entier qu'est-il donc à l'égard de celui qui l'a créé d'un seul mot : *Dixit, & facta sunt*? Les Prophètes n'ont-ils pas raison de nous dire que toutes les nations ne sont devant Dieu que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de poussière? que tout l'univers est devant lui comme n'étant point, & que sa puissance & sa sagesse le conduisent & en régulent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger dont elle se joue plutôt qu'elle n'en

Isai. 40. 12.
33. 17.

DE LA PHILOSOPHIE. 363
est chargée? La Physique peut beaucoup servir à nous fortifier dans ces nobles idées de l'Etre souverain.

Elle nous fait presque encore plus admirer sa grandeur dans le plus petit des insectes. Quoiqu'il n'y ait qu'un siècle que les microscopes ont été inventés, on les a poussés à un si grand point de perfection, qu'ils nous font apercevoir des animaux d'une petitesse si extraordinaire, que plusieurs milliers de ces animaux n'égaleroient pas en grosseur un grain de sable: & quoiqu'ils soient d'une si grande petitesse, on en voit qui en contiennent d'autres, lesquels ne sont pas plutôt nés, qu'ils nagent avec une agilité & une vitesse surprenante.

L'esprit se perd dans la divisibilité de la matière. Le sentiment le plus reçu est que quelque division qui ait été faite de la matière, quelques petites que soient ces parties, elles peuvent encore être divisées à l'infini. On trouve dans l'art & dans la nature des divisions qui vont infiniment plus loin qu'on ne peut l'imaginer. Rohault assure qu'un cube d'or de cinq lignes & $\frac{1}{7}$ est divisé par des ouvriers en six cens cinquante & un mille cinq cens

quatre-vingts dix parties égales à la base. On connoit par les observations des Physiciens , qu'un pouce cubique de matière contient un million de particules visibles : qu'un pouce cubique d'eau raréfiée dans un Eolipile produit plus de treize mille trois cens millions de particules : qu'il peut s'attacher à la pointe d'une éguille plus de treize mille particules d'eau.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici un endroit admirable des pensées de M. Pascal qui a raport à la matière que je traite. C'est le chapitre XXII, qui a pour titre , *Connoissance générale de l'homme.*

La première chose , dit-il , qui s'offre à l'homme quand il se regarde , c'est son corps , c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais , pour comprendre ce qu'elle est , il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au dessus de lui , & tout ce qui est au dessous , afin de reconnoitre ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute & pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumié-

re, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vûe s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voions du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature : & que de ce que lui paroitra ce petit

cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les roiaumes, les villes, & soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? qui le peut comprendre? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoit les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites: des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces & ses conceptions; & que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abyme nouveau. Je veux lui peindre, non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible.

Qu'il * voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible : dans cette terre, des animaux, & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné : trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu, dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles ; & je

* M. Pascal veut que dans cette petite partie qu'on s'imagineroit être la dernière, on y conçoive d'autres parties qui aient entr'elles les mêmes proportions qu'ont entr'elles actuellement les parties de l'univers visible.

croi que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes ; & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature ; & tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'Auteur de ces merveilles les comprend ; nul autre ne le peut faire.

J'ai rapporté exprès ce long passage de M. Pascal, pour faire voir combien l'étude de la nature peut fournir de solides réflexions : & il en est ainsi de tout ce qui s'enseigne dans la Physique.

N'est-ce pas une curiosité digne d'un homme d'esprit, d'examiner la nature, les causes, & les effets du mouvement ; la pesanteur de l'air ; la cause des tremblemens de terre, des foudres & des tonnerres ?

Il n'est pas indifférent de connoître quelle est l'origine des fontaines & des rivières. Plusieurs croient qu'elles viennent de la mer, qui se répand fort avant sous les terres, d'où elle s'éleve par des canaux imperceptibles jusqu'à la surface de la terre. D'autres prétendent que la pluie & les néges seules sont la cause des rivières & des fontaines. On a calculé plusieurs années de suite la quantité d'eau & de nége qui tombe en un an sur un certain endroit déterminé de la surface de la terre, & en même tems ce qui coule d'eau en une année, par exemple, dans la Seine ; & par ce calcul on a reconnu que le tiers d'eau & de nége qui tombe sur la terre est plus que suffisant pour fournir aux fontaines & aux rivières.

Tout le monde est témoin des Eclipses du soleil & de la lune : il y a quelque honte d'en ignorer absolument la cause. On sait que les Eclipses

du soleil n'arrivent que parce que la lune, qui est un corps opaque, étant placée entre la terre & le soleil, intercepte la lumière qui devoit venir du soleil à la terre : Et que celle de lune n'arrive que parce que la terre, étant placée directement entre la lune & le soleil, empêche le soleil d'éclairer la lune. C'est pourquoi les Eclipses du soleil n'arrivent que quand la lune est nouvelle, & celles de lune que quand elle est pleine. Ce qu'il y a ici de plus surprenant, c'est que les Astronomes les prédissent avec tant de justesse, qu'une erreur de quelques minutes passe parmi eux pour une erreur considérable.

Est-il une matière qui mérite plus notre attention que le flux & le reflux de la mer ? Les Philosophes ont presque toujours cru que la lune en étoit la cause en comprimant l'air intermédiaire, & par son moien les eaux qui y répondent : mais le raport qu'il y a entre le flux & le reflux de la mer & le mouvement de cette planète, n'avoit jamais été si bien connu que dans le dernier siècle. La lune emploie douze heures vingt-quatre minutes à passer de la partie supérieure de notre

méridien à la partie inférieure , & vingt-quatre heures quarante-huit minutes à revenir à la partie supérieure de notre méridien. Il y a pareillement douze heures vingt-quatre minutes entre la marée qui arrive le matin sur nos côtes , & celle qui y arrive le soir ; & vingt-quatre heures quarante-huit minutes entre la marée qui arrive sur nos rivages un matin , & celle qui y arrive le lendemain au matin. On a encore observé d'autres proportions de ce genre qui étonnent quand on les considère de près.

Il n'y a rien certainement dans la nature de plus merveilleux que ce mouvement général & régulier de toutes les eaux du monde , plus sensible dans l'océan , mais qui n'est pas absolument inconnu à la méditerranée , sur tout dans ses golfes. Est-il possible de ne pas reconnoître le doigt de Dieu dans les bornes qu'il a marquées à la mer , & dans cet ordre qu'il semble avoir écrit sur le sable :

„ Il t'est permis de venir jusqu'ici ,
 „ mais il t'est défendu de passer outre ?

Usque huc venies , & non procedes amplius , & hic confringes tumentes fluctus tuos. Job. 38. 18.

Peut-on raisonnablement laisser ignorer aux jeunes gens de telles merveilles, & ne point les instruire des autres matières qui se traitent en Physique, & qui occupent pour l'ordinaire une bonne partie de la seconde année de la Philosophie? Quand on en a négligé l'étude dans ce tems, il est rare qu'on y revienne dans la suite. Au lieu de les négliger alors, il faudroit y préparer de loin les jeunes gens en les leur montrant presque dès l'enfance, mais de la manière qui convient à cet âge. C'est de quoi il me reste à parler dans l'article suivant.

PHYSIQUE DES ENFANS.

J'APPELLE ainsi une étude de la nature qui ne demande presque que des yeux, & qui, par cette raison, est à la portée de toutes sortes de personnes, & même des enfans. Elle consiste à se rendre attentif aux objets que la nature nous présente, à les considérer avec soin, à en admirer les différentes beautés, mais sans en approfondir les causes secrètes, ce qui est du ressort de la Physique des savans.

Je dis que les enfans même en sont capables. Car ils ont des yeux, & ils ne manquent pas de curiosité. Ils veulent savoir, ils interrogent. Il ne faut que réveiller & entretenir en eux le desir d'apprendre & de connoître, qui est naturel à tous les hommes. Cette étude d'ailleurs, si l'on doit l'appeller ainsi, loin d'être pénible & ennuyeuse, n'offre que du plaisir & de l'agrément : elle peut tenir lieu de récréation, & ne doit ordinairement se faire qu'en jouant. Il est inconcevable combien les enfans pourroient apprendre de choses, si l'on savoit profiter de toutes les occasions qu'eux-mêmes nous en fournissent.

Un jardin, une campagne, un palais, tout cela est un livre ouvert pour eux : mais il faut qu'ils aient appris & qu'on les ait accoutumés à y lire. Rien n'est plus commun parmi nous que l'usage du pain & du linge : rien n'est plus rare que de trouver des enfans qui sachent comment l'un & l'autre se prépare : par combien de façons & de mains le blé & le chanvre doivent passer, avant que de devenir du pain & du linge. Il en faut dire autant des étofes de laine, qui ne ressemblent

guées à la toison des brebis dont on les forme ; non plus que le papier à ces chiffons de linge qu'on ramasse dans les rues. Pourquoi ne pas instruire les enfans de ces ouvrages merveilleux de la nature & de l'art , dont ils font usage tous les jours sans y faire réflexion ?

On lit avec un grand plaisir dans le livre de la Vieillesse l'élégante description que Cicéron y fait de la manière dont vient le blé. ^a On admire comment la semence , échauffée & attendrie par la chaleur & par l'humidité de la terre qui la tient resserrée dans son sein , en fait d'abord sortir une pointe verdoiante , qui nourrie & soutenue par ses racines s'élève peu-à-peu , & pousse un tuyau fortifié par des nœuds : comment l'épi , enfermé dans une espèce d'étui , y croît

^a Me quidem non fructus modò , sed etiam ipsius terræ vis ac natura delectat. Quæ cùm grano mollito ac subacto semen sparsum excepit.. reperfactum vapore & compressu suo diffundit , & elicit herbescentem ex eo viriditatem : quæ nixa sibi stirpium sensim

adolefcit , culmoque erecta geniculato , vaginis jam quasi pubescens includitur : è quibus cùm emergerit , fundit frugem spici ordine stru-ctam , & contra avium minorum morsus munitur vallo aristarum. De Senect. n. 51.

insensiblement, & en sort enfin avec une structure admirable, muni de pointes hérissées, qui lui servent comme de défense contre les insultes des petits oiseaux. Mais voir cette merveille même de ses propres yeux, en suivre attentivement les différens progrès, & la conduire jusqu'à sa perfection, c'est bien un autre spectacle.

Un maître attentif trouve par là le moien d'enrichir l'esprit de son élève d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables; & y mêlant à propos de courtes réflexions, il songe en même tems à lui former le cœur, & à le conduire par la nature à la religion. Je vais en apporter quelques exemples, qui feront mieux sentir que tout ce que je pourrois dire combien cette sorte d'exercice peut être utile. Ils ne sont pas de moi: on s'en apercevra bien. Je les tirerai la plupart d'un excellent manuscrit sur la Genèse qui est entre les mains de plusieurs personnes. Ces exemples serviront à montrer comment on doit étudier la nature dans tout ce qui se présente à nos yeux, & par elle remonter jusqu'au Créateur. Je me

376 DE LA PHILOSOPHIE.
bornerai à ce qui regarde les plantes
& les animaux.

§. I. PLANTES. FLEURS.
FRUITS. ARBRES.

Pf. 18.

LE PREMIER prédicateur qui a
annoncé la gloire du Dieu souverain,
est le firmament, où brillent avec
tant d'éclat le soleil, la lune, & les
étoiles; & il ne faut, pour rendre
tous les hommes inexcusables, que
ce livre écrit en caractères de lumié-
re. Mais la Sagesse divine n'est pas
moins admirable dans ses plus petits
ouvrages, où elle a voulu, pour ainsi
dire, se rendre plus accessible, & où
elle semble nous inviter à la considé-
rer de plus près sans craindre d'en être
éblouis.

P L A N T E S.

IL Y A dans la plus méprisable en-
apparence de quoi étonner les plus
sublimes esprits, qui n'en sauroient
voir néanmoins que les organes les
plus grossiers, & à qui tout le secret
de la vie, de la nourriture, de la mul-
tiplication demeure inconnu. Aucune
feuille n'y est négligée: l'ordre & la
symmétrie y sont sensibles en tout, &

cela avec une si prodigieuse fécondité de découpures, d'ornemens, de beautés, qu'aucune ne ressemble parfaitement à l'autre.

Que ne découvre-t-on point, par le secours des microscopes, dans les plus petites graines ! Mais combien Dieu y a-t-il mis de vertu & d'efficace par une seule parole, par laquelle il semble avoir donné aux plantes une espèce d'immortalité ? *Germinet terra Genes. 1. 11. herbam virentem, & facientem semen suum.*

Y a-t-il rien de plus digne de notre admiration que le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes ? S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui auroit pu en soutenir ou l'éclat, ou la dureté ? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pu faire ses délices d'une vûe si triste & si lugubre ? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrêmes, & elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse, au lieu de le tendre ; & qu'elle le soutient & le nourrit, au lieu de l'épuiser. Mais ce qu'on croioit d'abord

n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui étonne. C'est du verd par tout, mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre : & cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante, qui est dans son origine, dans son progrès, & dans sa maturité, d'une espèce de verd différent.

On en peut dire autant de la figure, de l'odeur, du goût, des usages des plantes, ou pour la nourriture, ou pour les remèdes. Je ne ferai ici qu'une seule réflexion.

Si Dieu n'avoit donné à du foin, même séché & gardé depuis longtemps, la force de nourrir les chevaux, les bœufs, & les autres animaux de service, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour rassasier des animaux d'une si grande taille, & qui ne sont utiles qu'autant qu'ils ont de force ? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette sorte ; ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe sèche, si l'on lui faisoit des bouillons ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pourroit-on lui conserver la vie ?

Cette même herbe sèche suffit à d'autres animaux pour leur fournir deux fois chaque jour une source de lait, qui peut tenir lieu à une famille entière de toute autre nourriture. Qu'on examine cette merveille, à laquelle on est accoutumé sans l'avoir jamais approfondie, se lassera-t-on d'admirer la sagesse & la bonté de Dieu ?

*Producens fœnum jumentis, & herbam Ps. 103. 14.
servituti hominum.*

FLEURS.

JE ME transporte par la pensée dans une campagne fleurie, ou dans un jardin bien cultivé. Quel émail ! quelles couleurs ! quelles richesses ! mais quelle harmonie & quelle douceur dans leur mélange, & dans les nuances qui les tempèrent ! Quel tableau, & par quel maître ! avec quelle profusion les ornemens sont-ils ici prodigués ! De quelle source de beautés celles que nous voions sont-elles parties ! Quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, & d'une parure si riche & si diversifiée !

Mais passons de cette vûe générale à la considération de quelques

fleurs en particulier ; & cueillons au hazard la première qui nous tombera sous la main , sans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclorre , & elle a encore toute sa fraîcheur , & tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures si vives , & en même tems si douces ? L'art a-t-il pu inventer des étofes aussi déliées ,
Matt. 6. 29. & d'un tissu si uni & si délicat ? Approchez des feuilles que je tiens la pourpre même de Salomon : Quel cilice grossier en comparaison ! quelle rudesse , quelle interruption dans le tissu , quelle différence dans le coloris !

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est , peut-on imaginer une plus aimable symmétrie dans son tout , une plus régulière ordonnance dans ses feuilles , une plus grande justesse dans ses proportions ?

On croiroit , à n'examiner que la sagesse de Dieu , & (si j'ose le dire) sa complaisance dans une fleur si parfaite , qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rotie du so-

leil : & un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beautés , qui en répand si abondamment sur une herbe qu'il ne conserve que quelques heures ? Que fera-t-il , quand il embellira les esprits , lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux ? Et quel est l'aveuglement du monde , qui compte la beauté , la jeunesse , l'autorité , la gloire humaine , pour des biens solides , sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe qui ne sera plus le lendemain ! *Omnis caro fenum ,*

Isai. 40. 6.

& omnis gloria ejus quasi flos agri.

F R U I T S.

JUSQU'ICI nous n'avons regardé la terre que comme une prairie , ou comme un jardin potager. Maintenant elle se montre à nous comme un riche verger , rempli de toutes sortes de fruits , dont les uns succèdent aux autres selon les saisons.

Je considère l'un de ces arbres , portant ses branches courbées jusqu'en terre sous le poids de fruits excellens , dont la couleur & l'odeur

382 DE LA PHILOSOPHIE.
annoncent le goût, & dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Apprenez de moi quelle est la bonté & la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui, ni pour moi, que je suis si riche. Il n'a besoin de rien, & je ne saurois user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, & déchargez-moi. Rendez-lui grâces : & puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnaissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations : & à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louanges & d'admiration. Car à chaque pas c'est une espèce nouvelle. Ici le fruit est caché au dedans : là c'est l'amende qui est intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous : mais cet autre si délicieux n'est point précédé par la fleur, & il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe

& se flétrit : si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde longtemps, l'autre passe avec rapidité. L'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je voi m'enlève & me ravit ; & je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophète : *Tous, Ps. 144. 1 & Seigneur, ont les yeux tournés vers vous ; & 16. & ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le tems propre. Vous ouvrez votre main, & vous remplissez tous les animaux des effets de votre bonté.*

A R B R E S.

IL EN A déjà été parlé en parlant des fruits, mais ils méritent quelques réflexions particulières.

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année ; & d'autres unissent ensemble & les saisons différentes, & les années même, en portant tout à la fois des fleurs naissantes, des fruits verts, & des fruits murs : afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui en diversifiant les loix de la nature, fait voir qu'il en est le maître, & qu'il peut en tout tems, & de toutes choses, faire également ce qu'il lui plaît.

*Le figuiers
Les orangers
&c.*

J'observe que ce sont les arbres foibles , ou de médiocre taille , qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élèvent , moins ils me paroissent riches , & moins leurs fruits me conviennent. J'entens cette leçon ; & le bois foible de la vigne , de qui j'admire les grapes , me dit en son langage que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles , ou des fruits amers , & très petits , ne sont pas néanmoins inutiles ; & la Providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles & les autres , que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds , qui ne sont presque d'aucun usage ni pour les édifices , ni pour la navigation , ni pour d'autres besoins indispensables.

Si nous n'avions point vû d'arbres de la hauteur & de la grosseur de ceux qui sont dans de certaines forêts , nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fussent capables de les nourrir. Car il faut un suc , non seulement très abondant , mais plein d'esprits

DE LA PHILOSOPHIE. 385
d'esprits & de sels de toute espèce,
pour donner à la racine, au tronc,
aux branches la force & la vigueur
que nous y admirons. Il est même
remarquable que plus ces arbres sont
négligés, plus ils deviennent beaux,
& que si les hommes s'appliquoient à
les cultiver comme les petits arbres
de leurs jardins, ils ne feroient que
leur nuire. Vous conservez par là,
Seigneur, une preuve que c'est vous
seul qui les avez formés : & vous
apprenez à l'homme que ses soins &
son industrie vous sont inutiles ; &
que si vous les exigez pour certains
arbrisseaux, c'est pour l'occuper, &
pour l'avertir de sa propre foiblesse
en ne lui confiant que des choses
foibles.

Enfin parmi les arbres j'en voi
quelques-uns qui conservent toujours
leur verdure, & je m'imagine y voir
une figure de l'immortalité : comme
les autres, qui se dépouillent l'hiver
pour se revêtir au printems, semblent
me présenter une image de la résur-
rection.

§. II. ANIMAUX.

JE SUIVRAI dans la description des
Tome IV.

R

386 DE LA PHILOSOPHIE.
animaux l'ordre que Dieu a suivi dans
leur création.

P O I S S O N S.

QUELLE foule de poissons de tout^e
grandeur les eaux enfantent !

J'examine tous ces animaux , & je
ne leur voi, ce me semble, qu'une
tête & une queue. Ils sont sans piés &
sans bras. Leur tête même n'a point
de mouvement libre ; & si je n'étois
attentif qu'à leur figure , je les croi-
rois privés de tout ce qui est nécessai-
re à la conservation de leur vie. Mais
avec si peu d'organes extérieurs , ils
sont plus agiles , plus prompts , plus
remplis d'artifices , que s'ils avoient
plusieurs mains & plusieurs piés : &
l'usage qu'ils font de leur queue & de
leurs nageoires les pousse comme des
traits , & semble les faire voler.

Les poissons se dévorant les uns les
autres , comment ce peuple aquatique
peut-il subsister ? Dieu y a pourvû en
le multipliant d'une manière si prodi-
gieuse , que sa fécondité surpasse infi-
niment son ardeur mutuelle à se dé-
vorer , & que ce qui se détruit est tou-
jours fort au dessous de ce qui sert à
le renouveler.

Je suis seulement en peine comment les petits échaperont aux grands qui les regardent comme leur proie, & qui leur donnent continuellement la chasse. Mais ce peuple foible, est plus prompt à la course. Il s'approche des lieux où l'eau basse ne convient pas aux grands poissons ; & il semble que Dieu lui ait donné une prévoiance proportionnée à sa foiblesse & à ses dangers.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux, si chargées de sel que je ne puis en souffrir une goutte dans la bouche, les poissons y vivent, & y jouissent d'une vigueur & d'une santé parfaite ? Et comment au milieu du sel conservent-ils une chair qui n'en a point le goût ?

Pourquoi les meilleurs, & les plus propres à l'usage de l'homme, s'approchent-ils des côtes pour s'offrir, ce semble, à lui, pendant que beaucoup d'autres qui lui sont inutiles affectent de s'éloigner ?

Pourquoi ceux * qui se font tenus dans des lieux inconnus pendant qu'ils se multiplioient, & qu'ils acqueroient une certaine grandeur, viennent-ils en foule dans un tems

* Harangues
Sardine. Ma-
creau. Morue.

marqué inviter les pêcheurs, & se jeter d'eux-mêmes, pour ainsi dire, dans leurs filets & dans leurs barques?

*Saumon ,
Alaïse.*

Pourquoi plusieurs d'entr'eux, & des meilleures espèces, s'empresse-t-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, & les remontent-ils jusqu'à leur source, pour communiquer les avantages de la mer aux pays qui en sont éloignés? Et quelle main les conduit avec tant d'attention & de bonté pour les hommes, si ce n'est la vôtre, Seigneur; quoiqu'une Providence si visible attire rarement leur reconnoissance?

Elle paroît à tout cette Providence, & les coquillages sans nombre qui bordent la mer, cachent des poissons de diverses espèces, qui avec une très petite apparence de vie ont soin d'ouvrir en des tems réglés leurs coquilles, d'en renouveler l'eau, & de prendre entre leurs écailles promptement rejointes l'imprudente proie qui donne dans ce piège.

O I S E A U X.

ON VOIT dans plusieurs animaux une imitation de la raison qui étonne, mais elle ne paroît nulle part d'une

manière plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avoient besoin? Qui a pris soin de les avertir de les préparer à tems, & de ne point se laisser prévenir par la nécessité? Qui leur a dit comment il falloit les construire? Quel mathématicien leur en a donné la figure? Quel architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme, & à bâtir sur un fondement solide? Quelle mere tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles & délicates, telles que le duvet & le coton? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espèce une manière particulière de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme, & de choi-

390 DE LA PHILOSOPHIE;
fir sa maison pour y édifier son nid à
ses yeux, sans craindre de l'avoir pour
témoin, & paroissant au contrai-
re l'inviter à considérer son tra-
vail? Ce n'est point, comme les au-
tres, avec de petits branchages & du
foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ci-
ment & le mortier, & d'une manière
si solide, qu'il faut une espèce d'effort
pour démolir son ouvrage. Elle n'a
cependant pour tout instrument que
le bec. Réduisez, s'il est possible, le
plus habile architecte au petit volume
de cette hirondelle : conservez-lui
toutes ses connoissances, en ne lui
laissant que le bec, & voiez s'il aura
la même adresse, & le même succès.

En troisième lieu, qui a fait com-
prendre à tous les oiseaux qu'ils de-
voient faire éclore leurs œufs en les
couvant? que cette nécessité étoit
indispensable; que le pere & la mere
ne pouvoient quitter en même tems;
& que si l'un alloit chercher de la
nourriture, l'autre devoit attendre
son retour? Qui leur a marqué dans
le calendrier le nombre précis des
jours de cette rigoureuse assiduité?
Qui les a avertis d'aider aux petits
déjà formés à sortir de l'œuf, en

DE LA PHILOSOPHIE. 391
rompant les premiers la coque? Et
qui les a si exactement instruits du
moment, qu'ils ne le préviennent
jamais?

Enfin, qui a fait des leçons à tous
les oiseaux sur le soin qu'ils devoient
prendre de leurs petits jusqu'à ce
qu'ils fussent élevés, & en état de se
servir eux-mêmes? Qui leur a fait
discerner entre tant de choses, dont
les unes conviennent à une espèce,
mais sont pernicieuses pour une au-
tre, & entre celles qui sont propres
aux peres, mais qui feroient tort à
leurs petits, qui leur a fait discerner
celles qui sont salutaires? Nous con-
noissons la tendresse des meres parmi
les hommes, & la sollicitude des
nourrices: mais je ne sai si l'on voit
rien d'aussi parfait.

Qui a enseigné à plusieurs d'entre
les oiseaux cette merveilleuse indu-
strie, de retenir dans leur gorge ou
l'aliment, ou l'eau, sans avaler ni l'un
ni l'autre, & de les conserver pour
leurs petits, à qui cette première pré-
paration tient lieu de lait?

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur,
que vous avez uni ensemble tant de
miracles qu'ils ne connoissent point?

Est-ce pour des hommes qui n'y pensent pas ? Est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer , sans remonter jusqu'à vous ? Et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle , de nous rendre sensibles votre providence & votre sagesse infinie , & de nous remplir de confiance en votre bonté , si attentive & si tendre pour des oiseaux , dont une couple ne vaut qu'une obole.

Matt. 10.29.

Mais donnons des bornes aux observations sur les industries des oiseaux , car une telle matière est infinie ; & écoutons un moment le concert de leur musique , la première louange que Dieu ait reçue de la nature , & le premier cantique d'action de grâces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les sons sont différens , mais tous harmonieux ; & tous ensemble composent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus moëlleuse se fait pourtant distinguer : & je trouve , en cherchant de quelle part elle vient , que c'est un très-petit oiseau qui en est l'organe. Cela me fait considérer tous les autres.

qui favent le chant, & ils font tous aussi petits; les grands, ou ignorant la musique, ou aiant la voix discordante. Ainsi par tout je trouve que ce qui paroît foible & petit, est mieux partagé, & a plus de reconnoissance.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, & rien n'est plus riche ni mieux diversifié que leur plumage. Mais il faut avouer que toute parure doit céder à celle du paon, sur qui Dieu a versé comme à pleines mains toutes les richesses qui embellissent les autres, & auquel il a prodigué avec l'or & l'azur toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paroît sentir son avantage; & c'est ce semble pour étaler à nos yeux toutes ses beautés, qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiseaux n'a qu'un cri désagréable: & il est une preuve, qu'avec un extérieur très-brillant on peut n'avoir qu'un mauvais fonds, peu de reconnoissance, & beaucoup de vanité.

En examinant la plume des autres, je trouve une chose bien singulière dans celle des cygnes, & des autres

oiseaux de rivière : car elle est à l'épreuve de l'eau , où elle demeure toujours sèche ; & nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice , ni la différence.

Je considère les piés des mêmes oiseaux , & j'y voi des nageoires qui marquent distinctement leur destination. Mais je suis très étonné de ce que ces oiseaux sont sûrs qu'ils ne risquent rien en se jettant à l'eau ; au lieu que les autres , à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des piés semblables , n'ont jamais la témérité de s'y exposer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger ? & qui retient les autres , afin qu'ils n'imitent pas leur exemple ? On fait quelquefois couvrir des œufs de cane à une poule , qui est ensuite trompée par son affection , & qui prend pour sa famille naturelle des enfans étrangers , qui courent à l'eau au sortir de la coque , sans que leur prétendue mere puisse les en empêcher par ses avis. Elle demeure sur le bord très étonnée de leur témérité , & plus encore de ce qu'elle leur réussit. Elle se sent violemment tentée de les suivre , elle en témoigne sa vive impa-

tience : mais rien n'est capable de la porter à une indiscretion que Dieu lui a défendue. Les spectateurs en sont surpris à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence : car c'est faute d'esprit & de lumière, quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais il est rare que les spectateurs apprennent de cet exemple qu'il faut être destiné par la Providence aux fonctions d'un état dangereux, & avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le salut en sûreté : & que c'est une témérité funeste pour les autres, qui n'ont ni la même vocation, ni les mêmes qualités.

Je serois infini, si je m'attachois à considérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai raportés jusqu'ici. Je me contente d'une dernière observation, qui en comprend plusieurs autres, & qui regarde les oiseaux de passage.

Ils ont tous leur tems marqué, & ils ne le passent point. Mais ce tems n'est pas le même pour chaque espèce. Les uns attendent l'hiver, les autres le printems, d'autres l'été, & d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique & géné-

rale, qui régle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne pense à partir : depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de Conseil décide du jour, & il accorde un intervalle pour s'y préparer : après quoi tout déloge, & il ne paroît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs, tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connoissent que l'hirondelle qui passe ainsi, mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a élevé sa famille, qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voiage cette nouvelle famille, qui ne connoit que son pays natal, conspire toute entière à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens soit nouveaux sujets de la République, de demeurer par delà un cer-

tain jour. Et enfin je demande à quels signes les principaux Magistrats connoissent que ce seroit tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes, que celle du Prophète? *Que vos Ps. 103. 14e ouvrages, Seigneur, sont grands & merveilleux ! Vous les avez tous formés avec sagesse.*

ANIMAUX DE LA TERRE.

JE SUIS obligé d'abrégé cette matière, pour mettre fin à ce petit traité, qui insensiblement est devenu fort long.

L'exemple seul du chien nous montre jusqu'où Dieu est capable de donner à la matière tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnoissance, sans en donner le principe. Mais comme cet exemple est connu de tout le monde, je ne m'y arrête point.

Ce que fait l'abeille n'est pas moins admirable. Au lieu de se contenter de sucquer le miel qui se conserve mieux dans le calice des fleurs que par tout ailleurs, & de s'en nourrir jour à jour, elle en fait provision pour toute

398 DE LA PHILOSOPHIE.

l'année, & principalement pour l'hiver. Elle charge les petits crochets dont ses jambes sont garnies de tout ce qu'elle peut emporter de cire & de gomme; mais en pompant le miel avec la trompe qui est à l'extrémité de sa tête, elle évite d'engluer ses ailes, dont elle a besoin pour voltiger çà & là, & pour le retour.

Si l'on n'a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelque arbre, ou de quelque rocher. Là son premier soin est d'apporter de la cire, dont elle compose de petites cellules égales, & à plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir, & ne laisser aucun intervalle. Puis elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur & sans mélange. Et de quelque abondance qu'elle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le tems du travail & de la récolte est passé. On ne connoit dans cette République ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour propre. Tout est commun. Le nécessaire y est accordé à tous: le superflu n'est à personne, & c'est pour le bien public qu'il est conservé. Les colonies nouvelles, qui charge-

roient l'Etat, sont mises dehors. Elles savent travailler, & on les y oblige en les congédiant.

Avons-nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un si parfait modèle? Attribuera-t-on au hazard, ou à une cause aveugle, une si étonnante sagesse? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en disant que c'est l'instinct, le naturel, je ne sai quoi, qui en est le principe? Et n'est-ce pas dans ces images, d'un côté si parfaites, & de l'autre si éloignées de la matière, que Dieu a pris plaisir de manifester ce qu'il est, & d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être?

Passons de l'abeille à la fourmi, qui lui ressemble en bien des choses, excepté que l'abeille enrichit l'homme, & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvrisse en le volant.

Ce petit animal est averti que l'hiver est long, & que le blé mûr n'est pas longtemps exposé dans les champs. Aussi durant la moisson la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec de petites serres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle, & elle avance comme elle peut à recu-

lons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté est public, & aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres, qui s'entrecommuniquent par des galeries, & qui sont toutes creusées si avant, que les pluies & les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voute. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes & moins parfaites; & ceux qui ont essayé de détruire des fourmilières qui avoient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux s'en étendent au large, & qu'ils ne se sentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins; & que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en le rongean^t * par les deux bouts, &

* Plin le Naturaliste fait la même remarque sur l'industrie des fourmis qui amassent du blé pour l'hiver, & l'empêchent de germer en le rongean^t. Liv. II. Chap. 30. Cependant plusieurs maintenant contestent ce fait, & nient absolument que les fourmis fassent des amas de blé.

l'empêchant par là de germer. Ainsi la première nourriture n'est qu'une précaution pour l'avenir ; & c'est la prudence , plutôt que le besoin , qui y détermine.

Voilà le fonds incompréhensible d'industrie que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette espèce d'intelligence prophétique qu'il lui a donnée pour nous forcer à remonter jusqu'à lui , à qui seul appartient de faire de tels prodiges , & qui ne pouvoit , ce semble , nous montrer plus sensiblement qu'il est la source de la sagesse , qu'en en réunissant tant de traits dans un si petit volume de matière qui n'en a que l'apparence.

Peut-on assez admirer l'industrie de certains animaux qui filent avec un art & une délicatesse inimitables, où tout paroît être l'effet de la pensée , & d'une méditation géométrique ? Qui a enseigné à l'araignée , animal si méprisable d'ailleurs , à former des fils si déliés , si égaux , si adroitement suspendus ? Qui lui a appris à commencer par les attacher à des points fixes ; à les réunir tous dans un centre commun ; à les tirer d'abord en droite ligne , & à les

affermir ensuite par des cercles exactement parallèles ? Qui lui a dit que ces filets seroient les pièges où se prendroient d'autres animaux qui ont des ailes , & qu'elle ne sauroit atteindre que par la ruse ? Qui lui a marqué sa place dans le centre , où aboutissent toutes les lignes , & où elle est nécessairement avertie par le plus léger ébranlement , que quelque proie est tombée dans ses filets ? Enfin qui lui a dit que son premier soin devoit être alors d'embarasser les ailes de cette imprudente proie par de nouveaux fils , de peur qu'elle ne conservât quelque liberté ou pour se dégager , ou pour se défendre ?

Tout le monde a vû le travail des vers à soie. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici l'imiter ? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin , si ferme , si égal , si brillant , si continu ? Ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étofes ? Savent-ils comment ce vers convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? Peuvent-ils rendre raison de ce qu'une matière liquide avant qu'elle ait pris l'air , s'affermisse & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a

senti ? Aucun d'eux peut-il expliquer comment ce vers est averti de se former une retraite sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe , & comment il trouve dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes , que sa première naissance lui avoit refusées.

Tout ce qui est vers , & qui a rampé , devient une espèce de mouche , de moucheron , de papillon : & tout ce qui vole a rampé dans sa première origine , & a été une espèce de vers , de chenille , d'insecte , avant que d'avoir eu des ailes. Et l'état mitoyen entre ces deux extrémités d'élévation & de bassesse , est le tems où l'animal devient fève ou coqon , ce qui se fait en une infinité de façons , mais toujours d'une manière uniforme pour chaque espèce.

Je terminerai ce traité par quelques observations sur un petit animal qui mérite toute notre admiration. Son nom est *Formicaleo*. Sa figure est laide , & ne paroît qu'ébauchée. Son inclination est cruelle , car il ne vit que du sang de sa proie ; & son occupation unique est de lui tendre des

piéges. On en voit mieux l'artifice quand on peut avoir dans son cabinet un tel animal.

On le met dans un vase de terre plein d'un sable assez menu, où il se cache aussitôt. Quand il y est, il forme dans le sable la figure d'un cône renversé avec une proportion exacte & géométrique : & il va se loger dans le sommet du cône qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi, ou quelque mouche à qui on a ôté les ailes, est placée à l'entrée du cône, ce petit animal, qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort, jette avec sa tête à coups redoublés du sable sur la proie qu'il a sentie, afin de l'étourdir, & de l'entraîner dans le fonds où il se tient caché. Alors il sort de sa retraite, & après s'être désaltéré du sang, il rejette le cadavre qui pourroit faire soupçonner sa cruauté.

Quand on veut avoir une seconde fois le plaisir de le voir travailler, on comble son cône en agitant le vase : & l'on est étonné avec quelle diligence cette petite bête rétablit une nouvelle figure, aussi vaste & aussi régulière que la première.

Quels raisonnemens ne faudroit-il pas qu'elle fît, si son travail étoit fondé sur le raisonnement ? Peut-on penser plus finement en mathématique, & connoître mieux la nature du cône, celle du sable, celle des mouvemens, & leur retentissement du centre à toutes les parties de la circonférence ? Il est certain que c'est cette bête qui raisonne, ou quelqu'un pour elle. Mais la merveille n'est pas, ni qu'elle raisonne, ni qu'un principe étranger raisonne pour elle : mais que ce principe fasse exécuter tout cela par des organes qui se meuvent eux-mêmes, & qui paroissent n'agir que par un principe intérieur.

Je ne dois pas omettre que le formicaleo, dont je viens de parler, se transforme en une grande & belle mouche, appelée demoiselle, de laid & de petit qu'il étoit auparavant ; & il ne se souvient plus de son humeur sanguinaire, quand il a quitté sa première dépouille.

Utilité de ces observations physiques.

IL N'EST PAS nécessaire que je fasse remarquer combien ces observations

physiques, & une infinité d'autres pareilles, sont capables d'orner & d'enrichir l'esprit d'un jeune homme; de le rendre attentif aux effets de la nature qui sont sous nos yeux, & qui se présentent à nous presque à chaque moment, sans que nous y fassions réflexion; de lui apprendre mille choses curieuses qui regardent les sciences, les arts, les métiers, comme la chymie, l'anatomie, la botanique, la peinture, la navigation, l'imprimerie, &c; de lui donner du goût pour le jardinage, pour les arbres, pour la campagne, pour la promenade, ce qui n'est pas une chose indifférente; de le mettre en état de fournir agréablement à la conversation, & de n'être pas réduit ou à y garder le silence, ou à ne savoir y parler que de bagatelles.

J'ai appelé cette Physique, la Physique des enfans, parce qu'en effet on peut commencer à la leur apprendre dès l'âge le plus tendre, mais en se proportionnant à leur faiblesse, & ne leur proposant rien qui ne soit à leur portée, soit pour les faits, soit pour les réflexions qu'on y joint. Il est incroyable combien ce

petit exercice , continué régulièrement depuis l'âge de 6 ou 7 ans jusqu'à l'âge de 12 ou 15 ans , mais continué sous l'idée & le nom de divertissement , & non d'étude , rempliroit l'esprit des jeunes gens de connoissances utiles & agréables , & les prépareroit à l'étude de la Physique , qui est propre aux savans.

Mais , me dira-t-on , où trouver des maîtres capables de donner à un enfant ces instructions , inconnues souvent à ceux même qui sont les plus habiles , & qui demandent une étendue infinie de connoissances ? La chose n'est pas si difficile qu'on pourroit se l'imaginer. Cicéron disoit en riant , dans un plaidoyer où il avoit entrepris de rabaisser l'étude de la Jurisprudence , ^a que si on le mettoit en collé , tout occupé qu'il étoit il deviendroît Jurisconsulte en trois jours. J'en pourrois dire à peu près autant , non de la Physique des savans , qui est une science très profonde , mais de celle dont je parle ici. Il ne s'agit que de parcourir les livres où se trouvent ces sortes d'observations ,

^a Ita quæ , si mihi , homini vehementer occupato , stomachum moveri- | tis , triduo me jurisconsultum esse profitebor. *Pra Muren. n. 28.*

408 DE LA PHILOSOPHIE.
tels que sont par exemple les Mémoires de l'Académie des Sciences, où l'on trouve sur toutes les matières une infinité de remarques extrêmement curieuses. J'ai vû de jeunes gens, qui répondoient publiquement sur le quatrième livre des Géorgiques de Virgile, faire un merveilleux usage de ce qui est dit dans ces Mémoires sur la petite mais admirable république des abeilles. Un maître curieux & studieux s'adresse à d'habiles gens pour savoir quels livres il doit consulter sur chaque matière; il emprunte ces livres, ou les va chercher dans les bibliothèques publiques; il les parcourt, il en fait des extraits, & par là se met en état de pouvoir apprendre mille choses curieuses à ses disciples; & il a, pour faire ce petit amas, sept ou huit ans devant lui. Pour y réussir, il ne faut que le vouloir.

ARTICLE IV.

La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.

TOUT CE QUE j'ai dit jusqu'ici de la Physique des savans & de celle des enfans,

enfans, montre bien clairement qu'un des grands effets, & le fruit le plus essentiel de la Philosophie, c'est d'élever l'homme à la connoissance de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté; de le rendre attentif à sa providence; de lui apprendre à remonter jusqu'à lui par la considération des merveilles de la nature; de faire qu'il devienne sensible à ses bienfaits, & qu'il trouve par tout des sujets de le louer, & de lui rendre graces.

C'est Dieu lui-même qui nous apprend dans l'un & l'autre Testament que c'est là l'usage que nous devons faire de la vûe des créatures, qui nous enseignent tous nos devoirs. Il ren- *Prov. 6. 6.*
voie dans ses Ecritures le paresseux à la fourmi, pour apprendre d'elle à ne pas demeurer oisif; l'ingrat au beuf *Isai. 1. 3.*
& à l'âne, qui sont reconnoissans des soins que prend d'eux leur maître; l'imprudent aux oiseaux de passage, *Jerem. 2. 7.*
qui savent discerner les tems. Jesus- *Matth. 6. 26.*
Christ veut que la considération des
lis de la campagne, & des petits oiseaux du ciel, soit une instruction
pour tous les hommes, & qu'elle leur
apprenne à se reposer pleinement sur

410 DE LA PHILOSOPHIE.
les soins d'une providence qui est en
même tems attentive à tout, pleine
de bonté, & toute-puissante. Ce seroit
donc ne pas répondre aux intentions
de la sagesse divine, & manquer au
devoir le plus essentiel d'un maître,
que de ne pas faire remarquer aux jeu-
nes gens dans toutes les créatures les
vestiges sensibles de la divinité, qui a
voulu s'y peindre, & nous y tracer
nos devoirs.

Dans le récit que nous fait l'Ecri-
ture de la création du monde, ^a il est
dit souvent que Dieu fut l'approba-
teur, & si l'on ose le dire, l'admirateur
de ses ouvrages; pour nous ap-
prendre quelle admiration ils de-
vroient nous causer, quelle étude
nous en devrions faire, & de quelles
réflexions ils sont dignes: & pour
nous reprocher en même tems notre
stupidité qui ne pense à rien, notre
ingratitude qui ne rend grâces de rien,
& qui demeure toujours ignorante &
imbécille, quoique nous vivions au
milieu des prodiges les plus étonnans;
& que nous en soyions nous-mêmes
l'un des plus incompréhensibles.

^a Vidit Deus cuncta | valde bona. Gen. 1. 31.
quæ fecerat, & erat

Ce n'est pas la Physique seule qui nous aide à connoître Dieu. Le peu que j'ai rapporté des principes de morale, tirés du paganisme même, suffit pour nous montrer combien cette partie de la Philosophie est propre à nous inspirer un grand respect pour la religion.

Y a-t-il rien de plus propre à l'enraciner dans l'esprit des jeunes gens, & à y enjeter de solides fondemens, capables de tenir contre le torrent de l'incrédulité & du libertinage, que les deux célèbres questions qui se traitent dans la Métaphysique, l'existence d'un Dieu, & l'immortalité de l'ame?

Mais le grand & l'important service que la bonne Philosophie rend à l'homme, c'est de le disposer à recevoir avec docilité & respect tout ce que lui enseigne la révélation divine. Elle s'applique sur tout à lui faire bien comprendre que devant Dieu tout doit se taire, la raison aussi bien que les sens, parce que rien n'est plus raisonnable que de n'écouter que lui quand il parle : *ipsi, de se, Deo credendum est* ; Que la raison ne doit pas trouver étrange qu'on la soumette à l'autorité dans des sciences qui traitent

*Hér. lib. 4.
de Trinit.*

tant des choses qui sont au dessus de la raison, doivent suivre une autre lumière, qui ne peut être que celle de l'autorité divine ; Que, puisque dans l'ordre même de la nature il y a mille choses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre, quoique ses yeux en soient témoins, à plus forte raison il doit respecter les voiles dont il a plu à Dieu de couvrir les mystères de la religion ; Qu'enfin Dieu ne seroit pas ce qu'il est s'il n'étoit incompréhensible, & que ses merveilles ne mériteroient plus ce nom si l'intelligence humaine pouvoit y atteindre.

Voilà les leçons que donne la Philosophie aux jeunes gens : non une Philosophie inquiète, hardie, & téméraire, dont ^a saint Paul avertit les fidèles de se donner de garde, & qui, pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire ; mais une Philosophie sage, solide, & fondée sur les principes mêmes & sur les lumières les plus pures de la raison naturelle,

^a Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, & inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, & non secundum Christum. Coloss. 2. 8.



LIVRE SIXIÈME.
DU
GOUVERNEMENT INTERIEUR
DES CLASSES
ET
DU COLLEGE.

AVANT-PROPOS.



Et Avant-propos renfer-
mera deux Articles. Dans
le premier je montrerai
de quelle importance est
la bonne éducation de la
Jeunesse : dans le second j'examinerai
si l'instruction publique doit être pré-
férée à l'instruction domestique &
particulière.

ARTICLE PREMIER.

Importance de la bonne éducation de la Jeunesse.

L'ÉDUCATION de la Jeunesse a toujours été regardée par les plus grands Philosophes & par les plus fameux Législateurs comme la source la plus certaine du repos & du bonheur, non seulement des familles, mais des Etats même & des Empires. En effet, qu'est-ce qu'une République ou un Roiaume, sinon un vaste corps dont la vigueur & la santé dépendent de celles des familles particulières, qui en sont comme les membres & les parties, & dont aucune ne peut manquer à ses fonctions, que le corps entier ne s'en ressent. Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, & encore plus les Grands & les Princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions ? n'est-il pas évident que la Jeunesse est comme la pépinière de l'Etat ? que c'est par elle qu'il se renouvelle & se perpétue ? que c'est d'elle que viennent tous

les Peres de famille, tous les Magistrats, tous les Ministres, en un mot toutes les personnes constituées en autorité & en dignité ? & ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influence dans tout le corps de l'Etat, & devient comme l'esprit & le caractère général de la nation entière ?

Les Loix à la vérité sont le fondement des Empires, & en y conservant la règle & le bon ordre, elles y maintiennent la paix & la tranquillité. Mais ^a d'où les Loix elles-mêmes tirent-elles leur force & leur vigueur, sinon de la bonne éducation, qui y accoutume & y assujettit les esprits ; sans quoi elles sont une foible barrière contre les passions des hommes :

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt ?

Horat. Od.

25. lib. 3.

In vit. Lj.

enrg.

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sensée, & qui mérite d'être pesée avec attention : c'est en parlant de Lycurgue. » Ce sage Législateur, » dit-il, ne jugea pas à propos de coucher ses loix par écrit, persuadé que

^a Ο φησὶς ἐθὲν τῶν ἐγγε- | ἰδισμῶν καὶ πεπαιδευμένων αὐ-
μενέων νόμων, ἃ συνδέσθαι | τῇ πολιτείᾳ. Arist. lib. 5. Po-
ξασμῶν ὑπὸ πάντων τῶν | λιτ. cap. 9.
πολιτενέων, εἰ μὴ ἴσονται

» ce qu'il y a de plus fort & de plus
 » efficace pour rendre les villes heu-
 » reuses & les peuples vertueux ; c'est
 » ce qui est empreint dans les mœurs
 » des citoyens , & ce que la pratique
 » & l'habitude leur ont rendu comme
 » familier & naturel. Car les principes
 » que l'éducation a gravés dans leurs
 » esprits , demeurent fermes & iné-
 » branlables , comme étant fondés
 » sur la conviction intérieure & sur la
 » volonté même , qui est un lien tou-
 » jours plus fort & plus durable que
 » celui de la contrainte ; de sorte que
 » cette éducation devient la règle des
 » jeunes gens , & leur tient lieu de Lé-
 » gislateur.

Voilà , ce me semble , l'idée la plus juste qu'on puisse donner de la différence qu'il y a entre les Loix & l'éducation.

La Loi , quand elle est seule , est une maîtresse dure & impérieuse , *ἀνδραγα* ; qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher & dont il est le plus jaloux , je veux dire sa liberté ; qui l'attriste , qui le contrarie en tout , & qui est sourde à ses remontrances &

a Leges , re n surdam , niz habere , si modum
 inexorabilem esse | excesseris. Liv. lib. 2. 7. 3.
 nihil laxamenti nec ve-

à ses desirs, qui ne fait jamais se relâcher, ^a qui ne lui parle que d'un ton menaçant, & ne lui montre que des châtimens. Ainsi il n'est pas étonnant que l'homme secoue ce joug dès qu'il le peut impunément, & que n'écoulant plus des leçons importunes, il se livre à ses panchans naturels, que la Loi avoit seulement réprimés, sans les changer ni les détruire.

Il n'en est pas ainsi de l'éducation. C'est une maitresse douce & insinuante, ennemie de la violence & de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de persuasion, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison & vérité, & qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons qui commencent presque avec la naissance de l'enfant, croissent & se fortifient avec lui, jettent avec le tems de profondes racines, passent bientôt de la mémoire & de l'esprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ses mœurs par la pratique & l'habitude,

^a *Pœna metusque aberrat, nec verba minantia fixo ære legebantur.* | *Ovid. lib. 2. l. 1. Meram. C'est une belle définition des loix.* | *Verba minantia.*

deviennent en lui une seconde nature qui ne peut presque plus changer, & font auprès de lui dans toute la suite de sa vie la fonction d'un Législateur toujours présent, qui dans chaque occasion lui montre son devoir, & le lui fait pratiquer. ἡ παιδεία νομοθέτης διαθεσιν ἀπεργάζεται περὶ ἑκαστὸν αὐτῶν.

Il ne faut pas après cela s'étonner que les Anciens aient recommandé avec tant de soin la bonne éducation de la Jeunesse, & l'aient regardée comme le moien le plus sûr de rendre un Empire stable & florissant. Leur maxime capitale étoit que les enfans appartiennent plus à la République, qu'à leurs parens; & qu'ainsi ce n'est point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la République doit se charger de ce soin. Que par cette raison les enfans doivent être élevés, non en particulier & dans la maison paternelle, mais en public, par des maîtres communs, & sous une même discipline, afin qu'on leur inspire de bonne heure l'amour de la patrie, le respect pour les loix du pays, le goût des principes & des maximes de l'Etat dans lequel ils ont à vivre. Car chaque espèce de

gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit & le caractère d'un Etat républicain, autre celui d'un Etat monarchique. Or c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit & ce caractère.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici que Lycurgue, Platon, Aristote, en un mot tous ceux qui nous ont laissé des règles du gouvernement, déclarent que le principal & le plus essentiel devoir d'un Magistrat, d'un Ministre, d'un Législateur, d'un Prince, est de veiller à la bonne éducation, premièrement de leurs propres enfans qui souvent succèdent à leur place, & ensuite des citoyens en général qui forment le corps de la République; & ils remarquent que tout le désordre des Etats ne vient que de la négligence de ce double devoir.

Platon en cite un illustre exemple dans la personne du Prince le plus accompli dont parle l'Histoire ancienne, c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses con-

*Plaz. lib. 3.
de Leg.*

* La femme
de Cyrus étoit
filie du Roi de
Mèdes.

quêtes, il abandonna aux * femmes le soin de l'éducation de ses enfans. Ces jeunes Princes furent donc élevés, non selon la discipline dure & austère des Perses, qui avoit si bien réussi par rapport à Cyrus leur pere, mais à la manière des Mèdes, c'est-à-dire dans le luxe, la mollesse, & les délices. Personne n'osoit les contredire en rien. Leurs oreilles n'étoient ouvertes qu'aux louanges & aux flateries. Tout fléchissoit le genou & étoit rampant devant eux ; & l'on croioit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux & le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. ^a Une telle éducation, dont toute remontrance & toute réprimande étoient sévèrement écartées, eut, dit Platon, le succès qu'on en devoit attendre. Les deux Princes, aussitôt * après la mort de

^a Οὗτος ἰσχυρῶς τὴν ἱστορίαν ἀντιφασκεῖ, ὅτι οὐδὲν αὐτῷ ἔστιν ἰσχυρὸν ὅτι οὐδὲν αὐτῷ ἔστιν ἰσχυρὸν. Smerdis. Hérodote ne dit rien de tel. Smerdis fut toujours fort soumis à son frere, qui ne le fit mourir que vers la fin de son règne, après l'expédition contre l'Ethio-

* Platon suppose que ces deux Freres prirent les armes l'un contre l'autre aussitôt après la mort de Cyrus, & que Cambyse fit tuer.

Cyrus, armèrent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant souffrir ni supérieur, ni égal; & Cambyse, devenu le maître absolu par la mort de son frere, s'abandonna comme un insensé & un furieux à toutes sortes d'excès, & mit l'Empire des Perses à deux doigts de sa perte. Cyrus lui avoit laissé une vaste étendue de provinces, des revenus immenses, des armées innombrables: mais tout cela tourna à sa ruine faute d'un autre bien infiniment plus estimable qu'il négligea de lui laisser, je veux dire une bonne éducation.

Cette remarque judicieuse de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entièrement échappé en lisant son histoire dans Xénophon, & je n'avois pas fait réflexion qu'effectivement cet Historien garde un profond silence sur l'éducation des enfans de ce Prince, au lieu qu'il décrit fort au long l'excellente manière dont les jeunes Perses étoient élevés, & dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point de faute plus capitale pour un Prince.

Philippe, Roi de Macédoine, se conduisit d'une manière bien diffé-

Aut. Gell. lib. 9. cap. 3. rente. Dès qu'il fut devenu pere , (c'étoit au milieu de ses conquêtes , & dans le tems de ses plus grands exploits ,) il écrivit à Aristote la lettre qui suit. *Je vous donne avis qu'il m'est né un fils. Je ne remercie pas tant les dieux de sa naissance, que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Aristote sur la terre. Car j'espère qu'élevé de votre main & par vos soins, il deviendra digne de la gloire de son pere, & de l'Empire que je lui laisserai. Voila parler & penser en grand Prince, qui connoit l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes sentimens. Un Historien remarque qu'il a n'aima pas moins Aristote que son propre pere; parce, disoit-il, qu'il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre.*

Si c'est une grande faute à un Prince de ne pas donner ses soins à l'éducation de ses propres enfans, ce n'en est pas une moindre de négliger celle des citoiens en général. Plutarque ,

α Αριστοτέλην ἔχοντα ἀγα- | διὰ τούτων δὲ καλῶς ᾔσθη-
πῶς ἦν (ὡς ἀντὶς εἶπεν) τῷ | Plut. in vit. Alex.
πατρὶς , ὡς δὲ ἱκανῶς μὲν ᾔσθη ,

dans le parallèle qu'il fait de Lycur-
 gue & de Numa, observe très judi-
 cieusement que ce fut une pareille
 négligence qui rendit inutiles tous les
 bons desseins & tous les grands éta-
 blissemens de ce dernier. L'endroit est
 fort remarquable. » Tout le travail
 » de Numa, dit-il, qui n'avoit visé
 » qu'à maintenir Rome paisible &
 » tranquille, s'évanouit avec lui ; &
 » dès qu'il fut mort, le temple aux
 » doubles portes, qu'il avoit tou-
 » jours tenu fermé comme si vérita-
 » blement il y eût enchainé le démon
 » de la guerre, fut r'ouvert tout à
 » coup, & toute l'Italie remplie de
 » sang & de carnage. Ainsi le plus
 » beau & le plus juste de ses établisse-
 » mens ne dura presque point, parce
 » qu'il manquoit du seul lien capable
 » de le maintenir, qui étoit l'éduca-
 » tion de la Jeunesse.

Ce fut une conduite toute opposée
 qui maintint si longtems les loix de
 Lycurgue dans leur entier. » Car,
 » comme observe le même Plutarque,
 » la religion du serment qu'il exigea
 » des Lacédémoniens auroit été une
 » foible ressource après sa mort, si
 » par l'éducation il n'eût imprimé les

» loix dans leurs mœurs, & ne leur
 » eût fait succer presque avec le lait
 » l'amour de sa police en la leur ren-
 » dant comme familière & naturelle.
 » Aussi vit-on que ses principales or-
 » donnances se conservèrent plus de
 » cinq cens ans, comme une bonne
 » & forte teinture qui avoit pénétré
 » jusqu'au fond de l'ame.

Tous ces grands hommes de l'an-
 tiquité étoient donc persuadés, com-
 me Plutarque le dit en particulier de
 Lycurgue, que le devoir le plus essen-
 tiel d'un Législateur, & il en faut dire
 autant d'un Prince, étoit d'établir de
 bonnes règles pour l'éducation de la
 Jeunesse, & de les faire exactement
 pratiquer. Il est étonnant jusqu'où
 ils portoient sur ce point l'attention
 & la prévoyance. C'est dès la naissance
 même des enfans qu'ils recomman-
 doient qu'on prît de sages précautions
 par rapport à toutes les personnes qui
 devoient en prendre soin, & l'on voit
 bien que Quintilien a puisé dans Pla-
 ton & dans Aristote ce qu'il dit à ce
 sujet, sur tout pour ce qui regarde
 les nourrices. ^a Il vouloit, comme ces

^a Et morum quidem in priora est : rectè tamen etiam
 his haud dubiè prior ra- loquantur Naturâ

sages Philosophes, que dans le choix qu'on en feroit, non seulement on prit garde qu'elles n'eussent point un langage vicieux, mais que sur tout on eût égard aux mœurs & au caractère d'esprit. Et la raison qu'il en apporte est admirable. » C'est, dit-il, » que ce qu'on apprend à cet âge, » s'imprime facilement dans l'esprit, » & y laisse de profondes traces qui » ne s'effacent pas aisément. Il en est » comme d'un vase neuf, qui conserve longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée; & comme des laines, qui ne recouvrent jamais leur première blancheur, quand elles ont été une fois à la teinture. Et le malheur est que les mauvaises habitudes durent encore plus que les bonnes.

C'est par la même raison que ces Philosophes regardent comme un des plus essentiels devoirs de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans, d'écarter d'auprès d'eux, au-

Arist. Polit. lib. 7. cap. 17.

enim tenacissimi sumus eorum quæ rudibus annis percepimus: ut sapor quo nova imbuas durat, nec lautarum colores, quibus simplex ille candor mu-

tatus est, elui possunt. Et hæc ipsa magis pertinaciter hærent, quæ deteriora sunt. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

426 DU GOUVERNEMENT
 tant qu'il est possible, les esclaves
 & les domestiques, dont les discours,
 & encore plus les exemples, pour-
 roient leur être nuisibles.

Ils ajoutent à cela un avis, qui sera
 la condamnation d'un grand nombre
 de peres & de maîtres chrétiens. Ils
 veulent que non seulement on inter-
 dise aux jeunes gens jusqu'à un cer-
 tain âge toute lecture de comédie &
 tout spectacle; mais que toute pein-
 ture, toute sculpture, toute tapisse-
 rie, qui pourroient offrir aux yeux
 des enfans quelque image indécente
 ou dangereuse, soient absolument
 bannies des villes. Ils desirerent que
 les Magistrats veillent avec soin à
 l'exécution de ce règlement, & qu'ils
 obligent les ouvriers, même les plus
 industrieux, qui ne voudront pas s'y
 soumettre, à porter ailleurs leur fu-
 neste habileté. ^a Ils étoient persuadés
 que de cet amas d'objets propres à
 flater les passions, & à nourrir la cu-
 pidité, il sort comme un air conta-

a Γ'να μὲν οὖν κακίας εἰ-
 κέσι τρεφόμενοι καὶ οἱ φύλα-
 κες, ὡς περὶ οὖν κακὰ βιτάνη,
 πολλά ἰκασθε ἡμέρας κατὰ
 σμικρὸν ἀπὸ πολλῶν δρεπόμε-
 νοί τε ἔνι μερόμενοι, ἢ τι ξυνη-
 γάντες λαμβάνουσιν κακὸν μέγα
 οὐ τῷ αὐτῶν ψυχῇ. Ἀλλ' ἰκέ-
 ρυς ζητοῦσιν τῆς δαιμονίου,
 τὰς ἐν ψυχῇ δυνάμεις ἰχθυῖν
 τὴν τὴ καλὴν τε καὶ ἐν χυμῶσι
 φύσιν ἢ ὡς περὶ οὐ γυνεῖν τὸν

gieux & pestilentiel, capable d'infecter à la longue & insensiblement les maîtres mêmes qui le respirent à chaque moment sans crainte & sans précaution ; & que ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées, qui exhalent une odeur de mort d'autant plus à craindre qu'on s'en défie moins, & que même elle paroît agréable. Ces sages Philosophes veulent au contraire que dans une ville tout enseigne & inspire la vertu, inscriptions, tableaux, statues, jeux, conversations ; & que de tout ce qui se présente aux sens, & qui frappe les yeux ou les oreilles, il se forme comme un air & un souffle salutaire, qui s'insinue imperceptiblement dans l'âme des enfans, & qui aidé & soutenu par l'instruction des maîtres, y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien, & le goût des choses honnêtes. Il y a dans le texte original une finesse, une délicatesse d'expression, dont nulle autre langue n'est suscep-

δικαίως οὐ γὰρ ἀφελῶνται ἀπὸ πάντων, ἐπεὶ οὐκ αὐτοὶ ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων ἢ πρὸς ἑαυτὴν ἢ πρὸς ἄλλους τι προβαλὼν, ὥς περ αὐτοὶ φέρουσι ἀπὸ χρηστῶν πᾶσι ὀφείλουσι, καὶ ἐνθὺς ἐκ παίδων λαμβάνει εἰς ἐργασίαν τε καὶ φιλίαν καὶ συμπαρίσταν τῷ καλῷ λόγῳ ἀγνοοῦσα. Plat. lib. 3. de Rep.

428 DU GOUVERNEMENT
tible. Quoique ce passage soit un peu
long, j'ai cru devoir en citer une
grande partie, pour donner quelque
idée du stile de Platon.

Je reviens à mon sujet, & je finis
ce premier article en priant le Lecteur
de considérer comment le paganisme
même a toujours regardé comme le
devoir le plus essentiel des peres, des
Magistrats, des Princes, de veiller à
l'éducation des enfans, parce qu'il
est de la dernière importance pour
tout le reste de la vie de leur donner
d'abord de bons principes. En effet,
lorsque les esprits sont encore ten-
dres & flexibles, on les manie &
on les tourne à son gré; au lieu que
l'âge & une longue habitude ren-
dent les défauts presque incorrigi-
bles: *Frangas enim citius quam corri-*
gas, que in pravum induruerunt.

Quintil. lib.
1. cap. 3.

ARTICLE SECOND.

*On examine si l'éducation publique doit
être préférée à l'instruction domestique
& particulière.*

PENDANT tout le tems que j'ai
été chargé de l'éducation de la Jeu-
nesse, parfaitement instruit des dan-

gers qui se rencontrent & dans les maisons particulières & dans les Collèges, je n'ai jamais osé prendre sur moi de donner conseil sur cette matière, & je me suis contenté de m'appliquer avec le plus de soin qu'il m'a été possible à l'instruction des jeunes gens que la divine Providence m'adressoit. Je croi devoir encore garder la même neutralité, & laisser à la prudence des parens à décider une question, qui souffre certainement de grandes difficultés de part & d'autre.

Quintilien a traité cette question *Quintil. lib. 7. cap. 1.* avec beaucoup d'étendue & d'éloquence. L'endroit est un des plus beaux de son ouvrage, & mérite d'être lu dans l'original. J'en donnerai ici un extrait.

Il commence par répondre à deux objections qu'on a coutume de former contre les Ecoles publiques.

La première regarde la pureté des mœurs, qu'on prétend y être exposée à de plus grands dangers. Si cela étoit, il juge qu'il ne faudroit pas hésiter un moment, ^a le soin de bien vivre étant infiniment préférable à

a Potior mihi ratio vivendi honestè, quàm vel optimè dicendi videretur.

430 DU GOUVERNEMENT
celui de bien parler. Mais il prétend
que le péril est égal de part & d'autre,
que le tout dépend du naturel
des enfans, & du soin qu'on prend
de leur éducation : que, pour l'ordinaire,
c'est des parens mêmes que vient le mal,
par le mauvais exemple qu'ils donnent
à leurs enfans. Ceux-ci, dit-il, voient
tous les jours & entendent des choses
qu'ils devroient ignorer toute leur vie.^a Tout
cela passe en habitude, & bientôt après
en nature. Les pauvres enfans se trouvent
vicieux, avant que de savoir ce que c'est
que le vice. Ainsi ne respirant que luxe
& que mollesse, ils ne prennent pas le
désordre dans nos écoles, mais ils l'y
apportent.

La seconde objection concerne l'avancement
dans les études, qui doit être plus grand
à la maison où le précepteur n'a qu'un
écolier à instruire. Quintilien n'en convient
pas pour plusieurs raisons qu'il expose.
Mais il ajoute que cet inconvénient, quand
même il seroit réel, est abon-

^a Fit ex his consuetudo, | luti ac fluentes, non ac-
deinde natura. Dīcunt | cipiunt è scholis mala
hac miseri, antequam | ista, sed in scholas affe-
sciant vitia esse. Inde so- | runt.

damment réparé par les grands avantages qui se trouvent dans l'éducation publique.

1.^a L'éducation publique enhardit un jeune homme, lui donne du courage, l'accoutume de bonne heure à ne point craindre le grand jour, & le guérit d'une certaine pusillanimité qu'inspire naturellement une vie sombre & retirée : au lieu que dans le secret & en particulier il languit pour l'ordinaire, il s'abbat, il se rouille, pour ainsi dire ; ou bien il tombe dans une extrémité opposée, qui est de s'enfler d'un sot orgueil, & de se mettre au dessus des autres, parce qu'il n'a personne avec qui il puisse se mesurer.

2. & 3. Au Collège on fait des connoissances & des liaisons, qui durent souvent autant que la vie ; & l'on y prend un certain usage du monde, que la société seule peut donner.

a Ante omnia futurus orator, cui in maxima celebritate & in media Reip. luce vivendum est, assuescat jam à tenero non reformidare homines, neque illa solitaria & velut ambratili vita pallefcere. Excitanda mens & attollenda sem-

per est, quæ in hujusmodi secretis aut languescit, & quemdam velut in opaco situm ducit, aut contra tumescit inani persuasione. Necesse est enim sibi nimium tribuat, qui se nemini comparat.

432 DU GOUVERNEMENT
Quintilien n'insiste pas sur ces deux avantages, & semble les compter pour peu.

4. Le grand avantage des écoles, c'est l'émulation. Un enfant y profite & de ce qu'on lui dit à lui-même, & de ce qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre; blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là : il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui servira d'éguillon pour le travail. Il aura honte de céder à ses égaux : il se piquera même de surpasser les plus avancés. Quels efforts ne fait point un bon écolier ; pour primer dans sa classe, & pour remporter les prix ! Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits : & une noble émulation bien ménagée, dont on aura soin de bannir la malignité, l'envie, la fierté, est un des meilleurs moyens pour les conduire aux plus grandes vertus, & aux plus difficiles entreprises.

5. Un autre avantage qui se ren-

a Accendunt omnia frequenter tamen causa
hæc animos : & licet vitium sit ambitio,
ipsa vitium sit ambitio, virtutum est.

contre

contre encore dans les écoles, c'est qu'un jeune homme trouve dans ses compagnons des modèles qui sont à sa portée, qu'il se flate de pouvoir atteindre, & qu'il ne desespère pas même de pouvoir un jour surpasser : au lieu que, s'il étoit seul, il y auroit pour lui de la témérité d'oser se mesurer avec son maître.

6. Enfin, c'est qu'un maître, qui a un nombreux auditoire, s'anime tout autrement que celui qui étant tête à tête avec un unique disciple, ne peut lui parler que froidement, & d'un ton de conversation. Or il est incroyable combien ce feu & cette vivacité d'un maître, qui en expliquant les beaux endroits d'un Auteur se transporte lui-même & se passionne, est propre, non seulement à rendre les jeunes gens attentifs, mais encore à leur inspirer le même goût & les mêmes sentimens dont celui qui leur parle est pénétré.

Quintilien ne manque pas de faire remarquer que l'opinion qu'il soutient est appuïée sur un usage presque universel, & sur l'autorité des Auteurs les plus estimés & des Législateurs les plus célèbres.

Je pourrois ajouter que cette coutume n'a pas été observée moins régulièrement depuis Quintilien, & sous le christianisme même. L'Histoire Ecclésiastique nous en fournit une infinité d'exemples. Celui de saint Basile & de saint Grégoire de Nazianze est connu de tout le monde. J'en rapporterai le détail à la fin de ce volume. Il me suffit maintenant de remarquer que les familles de ces deux illustres amis étoient des plus chrétiennes qui fussent alors dans l'Eglise. Elles crurent néanmoins pouvoir confier aux écoles publiques ce qu'elles avoient de plus cher au monde; & Dieu bénit leurs pieuses intentions par un succès qui passa toutes leurs espérances. Oseroit-on taxer cette conduite d'imprudence & de témérité?

D'un autre côté, oseroit-on condamner la sainte timidité de parens chrétiens, qui à la vûe des dangers qui se rencontrent dans les Colléges, (& il faut avouer aussi qu'ils sont grands) moins attentifs à faire avancer leurs enfans dans les sciences, qu'à conserver en eux le précieux & l'ineffable trésor de l'innocence, prennent le parti de les élever sous

leurs yeux dans une maison où ils n'entendent que de sages discours, où ils ne voient que de bons exemples, & d'où l'on a soin d'écarter, autant qu'il se peut, tout ce qui seroit capable d'altérer la pureté de leurs mœurs ? Il y a encore certainement de telles maisons : mais le nombre en est-il bien grand ?

Entre les deux manières ordinaires d'élever la Jeunesse, qui sont de les mettre pensionnaires au Collège, ou de les instruire en particulier, il y en a une troisième, qui tient le milieu, & semble les réunir : c'est d'envoyer les enfans au Collège pour y profiter de l'émulation des classes, en les retenant le reste du tems dans la maison paternelle. Par là on évite peut-être une partie des dangers, comme aussi l'on se prive d'une partie des avantages du Collège : parmi lesquels on doit compter pour beaucoup l'ordre, la règle, la discipline, qui par un coup de cloche marquent d'une manière uniforme tous les exercices de la journée ; & la vie simple & frugale qu'on y mène, éloignée des douceurs & des caresses de la maison paternelle, qui ne sont propres qu'à

436 DU GOUVERNEMENT

Henri de
Mesmes, tom.
1. pag. 110.

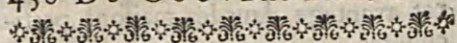
amollir les enfans. C'est ce que re-
marqué un illustre Magistrat des siècles
passés dans un extrait que j'ai ci-
té au premier tome de cet ouvrage.
» Mon pere (c'est ce Magistrat qui
» parle) disoit qu'en cette nourritu-
» re du Collège il avoit eu deux
» regards : l'un à la conversation de
» la Jeunesse gaye & innocente ; l'au-
» tre à la discipline scholastique,
» pour nous faire oublier les mi-
» gnardises de la maison , & comme
» pour nous dégorger en eau cou-
» rante. Je trouve que ces dix-huit
» mois de Collège me firent assez
» bien J'appris la vie frugale
» de la scholarité , & à régler mes
» heures.

Un autre avantage des Collèges,
(je les suppose tels qu'ils doivent
être) & le plus grand de tous, c'est
d'apprendre à fond la religion , d'en
puiser la connoissance dans les sources
mêmes, d'en connoître le véritable
esprit & la véritable grandeur , & de
se prémunir par de solides principes
contre les dangers que la foi & la
piété ne rencontrent que trop dans le
monde. Il n'est pas impossible, mais
certainement il est rare , de trouver

cet avantage dans les maisons particulières.

Que doit-on conclure de tous ces principes & de tous ces faits ? Il n'y a point de Collège qui ne puisse citer des exemples, & en très grand nombre, de jeunes gens qui y ont reçu une excellente éducation, & qui y ont infiniment profité soit pour les sciences, soit pour la piété. Il n'y en a point aussi qui n'en ait vu avec douleur un très grand nombre y faire un triste naufrage. Il en est de même des maisons particulières.

La conclusion qu'il me semble qu'on en doit tirer, c'est que les dangers pour la Jeunesse étant grands de tous côtés, c'est aux parens à bien examiner devant Dieu quel parti ils doivent prendre, à balancer équitablement les avantages & les inconvéniens qui se rencontrent de part & d'autre, à ne se déterminer dans une délibération si importante que par des motifs de religion, & sur tout à faire un choix de Maîtres & de Collèges, supposé qu'ils prennent ce parti, qui puisse, sinon dissiper entièrement, du moins diminuer leurs justes craintes.



DU GOUVERNEMENT

INTÉRIEUR DES CLASSES
ET DU COLLEGE.

POUR entrer utilement dans le détail de ce qui regarde le gouvernement intérieur des Classes & du Collège, il est nécessaire de considérer séparément le devoir des différentes personnes qui sont employées à l'éducation de la Jeunesse, & qui y ont quelque rapport. Mais comme il y a des avis généraux qui leur conviennent presque à tous également, c'est par où je commencerai ce Traité, pour éviter les redites qui sans cela seroient inévitables.

PREMIERE PARTIE.

Avis généraux sur l'éducation de la Jeunesse.

JE COMMENCE par prier le Lecteur, lorsque je parlerai d'avis, de règles, de préceptes, de devoirs, termes que je ne puis me dispenser d'employer souvent dans la matière que je traite, de me rendre la justice de croire que je ne prétens prescrire de loix à personne, ni m'ériger en maître

ou en censeur de mes confrères. Mon unique dessein est d'aider, si je puis, des personnes qu'on charge de l'éducation des enfans dans un âge peu avancé, où, faute d'expérience, elles sont exposées à commettre beaucoup de fautes, comme je reconnois en avoir commis moi-même beaucoup; & je me trouverai heureux de pouvoir contribuer à les leur faire éviter, en leur prêtant mes réflexions, ou plutôt celles des plus habiles maîtres en matière d'éducation. Car je ne dirai ici presque rien de moi-même, sur tout dans cette première Partie qui est la plus importante, & qui doit servir comme de base & de fondement à tout le reste. Athènes & Rome me fourniront encore leurs richesses. Je ferai aussi grand usage de deux Auteurs modernes, souvent même sans les citer. Ces Auteurs sont, M.* de Fénelon Archevêque de Cambrai, & ** M. Locke Anglois, dont les écrits sur cette matière sont fort estimés & avec raison. Le dernier a quelques sentimens particuliers, que je ne voudrois pas toujours adopter. Je ne sai d'ailleurs s'il étoit bien versé dans la connoissance de la lan-

* Education des filles.

** De l'Education des enfans, traduit de l'Anglois de M. Locke.

440 DU GOUVERNEMENT
grecque, & dans l'étude des Bel-
les Lettres : il ne paroît pas au moins
en faire assez de cas. Mais l'un &
l'autre, par rapport aux mœurs & à la
conduite, peuvent être d'un grand se-
cours, non seulement pour de jeunes
maîtres, mais pour ceux qui ont le
plus d'habileté. Je me suis mis en pos-
session de profiter impunément du tra-
vail d'autrui ; & il me semble que
le Public, content qu'on lui dise de
bonnes choses sans se mettre en peine
d'où on les tire, ne m'en a pas su
mauvais gré jusqu'ici. Je réduirai à
douze ou treize articles les Avis gé-
néraux qui regardent l'éducation de
la Jeunesse.

ARTICLE PREMIER.

*Quel but on doit se proposer dans
l'éducation.*

^a POUR réussir dans l'éducation de
la Jeunesse, le premier pas, ce sem-
ble ; qu'il y ait à faire, est de bien

^a Discernatur primum, & quò tenetiamus, & qua; non sine perito aliquo, cui explorata sint ea, in quæ procedimus.... Hic tritissima quæque via & celeberrima maximè de-	cipit. Nihil ergo magis præstandum, quàm ne pecorum ritu, sequamur antecedentium gregem, pergentes, non quæ eun- dum est, sed quæ itur... non ad rationem, sed ad
---	---

établir quel but l'on se propose, d'examiner par quelle route on y peut arriver, & de choisir un guide habile & expérimenté qui soit en état de nous y conduire sûrement. Quoique pour l'ordinaire ce soit une règle très sage & très judicieuse, d'éviter toute singularité, & de suivre les coutumes établies; je ne sai si dans la matière que nous traitons, cette maxime ne souffre pas quelque exception, & si l'on ne doit pas craindre les dangers & les inconvéniens d'une espèce de servitude, qui fait que nous suivons aveuglément les traces de ceux qui nous ont précédés, que nous consultons moins la raison que la coutume, & que nous nous réglons plutôt sur ce qui se fait, que sur ce qui se doit faire: d'où il arrive souvent qu'une erreur une fois établie, se communique de main en main & d'âge en âge, & devient une loi presque imprescriptible, parce qu'on croit devoir faire comme les autres, &

similitudinem vivimus. Ita, dum unusquisque mavult credere, quam judicare, versat nos & precipitat traditus per manus error, Non tam bene cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant: argumentum pessimi turba est.
Senec. lib. de vit. beata. cap. 1. & 2.

442 DU GOUVERNEMENT
suivre le grand nombre. Mais le genre humain est-il assez heureux, pour que le grand nombre approuve toujours ce qu'il y a de meilleur ; & n'est-ce pas le contraire qu'on voit arriver le plus souvent ?

Pour peu donc qu'on fasse usage de sa raison, on reconnoît aisément que le but des maîtres n'est point d'apprendre à leurs disciples seulement du grec & du latin, ni de leur enseigner à faire des thèmes, des vers, des amplifications ; à charger leur mémoire de faits & de dates historiques ; à dresser des syllogismes en forme, à tracer sur le papier des lignes & des figures. ^a Ces connoissances, je ne le nie point, sont utiles & estimables, mais comme moïens, & non comme fin ; quand elles nous conduisent ailleurs, & non quand on s'y arrête ; quand elles nous servent de préparatifs & d'instrumens pour de meilleures choses, dont l'igno-

^a Liberalia studia hactenus utilia sunt, si præparant ingenium, non continent Rudimenta sunt nostra, non opera. Non discere debemus ista, sed didicisse Quid ex his artibus metum demit,

cupiditatem eximit, libidinem frenat ? Nihil apud illas invenies quod vetet timere, vetet cupere : quæ quisquis ignorat, alia frustra scit. *Seneca. Epist. 88.*

rance rend tout le reste inutile. Les jeunes gens seroient bien à plaindre, s'ils étoient condamnés à passer les huit ou dix plus belles années de leur vie à apprendre à grands frais & avec des peines incroiables une ou deux langues, & d'autres choses pareilles, dont ils n'auront peutêtre que rarement occasion de faire usage. Le but des maîtres, dans la longue carrière des études, est d'accoutumer leurs disciples à un travail sérieux; de leur faire estimer & aimer les sciences; d'en exciter en eux une faim & une soif, qui au sortir du Collège les leur fassent rechercher; de leur en montrer la route; de leur en bien faire sentir l'usage & le prix; & par là de les disposer aux différens emplois où la providence divine les appellera. Le but des maîtres, encore plus que cela, est de leur former l'esprit & le cœur; de mettre leur innocence à couvert; de leur inspirer des principes d'honneur & de probité; de leur faire prendre de bonnes habitudes; de corriger & de vaincre en eux par des voies douces les mauvaises inclinations qu'on y remarque, telles

444 DU GOUVERNEMENT
 a que sont la fierté, l'insolence, l'estime de soi-même, un sot orgueil toujours occupé à rabaisser les autres, un amour propre aveugle & uniquement attentif à ses commodités, un esprit de raillerie, qui se plaît à piquer & à insulter, une paresse & une indolence qui rend inutiles toutes les bonnes qualités de l'esprit.

ARTICLE II.

Etudier le caractère des enfans, pour se mettre en état de les bien conduire.

L'EDUCATION, à proprement parler, est l'art de manier & de façonner les esprits. C'est de toutes les sciences la plus difficile, la plus rare, & en même tems la plus importante, mais qu'on n'étudie point assez. A en juger par l'expérience commune, on diroit que de tous les animaux l'homme est le plus intraitable. C'est la réflexion judicieuse que fait Xénophon dans sa belle préface de la Cyropédie. Après

a Imprimis insolentiam & nimiam æstimationem sui, tumoremque elatum supra ceteros, & amorem rerum suarum cœcum & improvidum, dicacita-
 tem & superbiam contra melius gaudentem, desideriam dissolutionemque segnis animi indormientis sibi. Senec. lib. de Beat. vit. cap. 10.

avoir remarqué qu'on ne voit jamais des troupeaux de moutons ou de beufs se révolter contre leurs conducteurs, au lieu que rien n'est plus ordinaire parmi les peuples ; il semble, dit-il, qu'on en devroit conclure qu'il est plus difficile de commander aux hommes qu'aux bêtes. Mais en jettant les yeux sur Cyrus, qui étoit venu à bout de gouverner en paix tant de provinces, & de se faire également aimer des peuples conquis & de ses sujets naturels ; ^a il conclut que la faute vient, non de ceux qui ont peine à obéir, mais des supérieurs qui ne savent pas gouverner.

On en peut dire autant à proportion de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans. ^b Il faut avouer que l'esprit de l'homme, même dans l'âge le plus tendre, souffre impatiemment le joug, & se porte naturellement à ce qui lui est défendu. ^c Mais ce qu'il en faut conclure, c'est que pour

^a Οὐτε γὰρ ἀδράκων, οὐδὲ τῶν ἑλκωντῶν, ἢ τῶν ἰσθμίων ἀρξάντων, ἢ τῶν ἰνδίων ἀρξάντων τὸν πᾶντα.

^b Naturā contumax est humanus animus, & in contrarium arque arduum nitens, sequitur.

que facilius quàm ducitur. Senec. de Clem. lib. 1. cap. 24.

^c Nullum animal morosius est, nullum majore arte tractandum, quàm homo: nulli magis parcendum. Ibid. cap. 17.

446 DU GOUVERNEMENT

cette raison là même il demande plus de précautions & de ménagemens, & qu'il cède plus volontiers à la douceur qu'à la violence : *Sequitur facilius, quam ducitur.* On voit quelquefois un cheval fougueux, qui se cabre, qui secoue le mors, qui résiste à l'épé-ron : c'est que celui qui le monte, qui a la main dure & pesante, ne sait pas le conduire, & le gourmande mal-à-propos. Donnez à ce cheval, qui a la bouche extrêmement fine, un Ecuier habile & intelligent, il arrêtera toutes ses faillies, & d'une main légère le gouvernera à son gré : *Generosi atque nobiles equi melius facili freno reguntur.*

Senec. *ibid.*
cap. 24.

Pour parvenir à ce but, le premier soin du maître est de bien étudier & d'approfondir le génie & le caractère des enfans : car c'est sur quoi il doit régler sa conduite. ^a Il y en a qui se relâchent & languissent, si on ne les presse : d'autres ne peuvent souffrir qu'on les traite avec empire & hauteur. Il en est tel que la crainte retient, & tel au contraire qu'elle abbat

^a Sunt quidam, nisi
institeris, remissi; quidam
imperia indignantur :
quosdam continet metus, | quosdam debilitat : alios
continuatio extundit, in
aliis plus impetus facit.
Quintil. lib. 1. cap. 3.

& décourage. On en voit dont on ne peut rien tirer qu'à force de travail & d'application ; d'autres qui n'étudient que par boutade & par saillie. Vouloir les mettre tous de niveau , & les assujettir à une même règle , c'est vouloir forcer la nature. La prudence du maître consiste à garder un milieu qui s'éloigne également des deux extrémités : car ici le mal est tout près du bien , & il est aisé de prendre l'un pour l'autre , & de s'y tromper , ^a & c'est ce qui rend la conduite des jeunes gens si difficile. Trop de liberté donne lieu à la licence : trop de contrainte abrutit l'esprit. La louange excite & encourage , mais aussi elle inspire de la vanité & de la présomption. Il faut donc garder un juste tempérament qui balance & évite ces deux inconvéniens , & imiter la conduite d'Isocrate à l'égard d'Ephore & de Théopompe , qui

^a Difficile regimen est .. & diligenti observatione res indiget. Utrumque enim , & quod extollendum , & quod deprimendum , similibus alitur : facile autem etiam attendentem similia decipiunt. Crescit licentia spiritus , servitute comminuitur :

assurgit , si laudatur , & in spem sui bonam adducitur ; sed eadem ista insolentiam generant. Sic itaque inter utrumque regendus est , ut modò frenis utamur , modò stimulis. Senec. de Ira lib. 2. cap. 21.

étoient d'un caractère tout différent.
 a Ce grand maître, qui n'a pas moins
 réussi à instruire qu'à écrire, comme
 ses disciples & ses livres en font foi,
 employant le frein pour réprimer la
 vivacité de l'un, & l'éperon pour ré-
 veiller la lenteur de l'autre, ne pré-
 tendoit pas les réduire tous deux au
 même point. Son but, en retranchant
 de l'un, & ajoutant à l'autre, étoit
 de conduire chacun d'eux à la perfe-
 ction dont leur naturel étoit capable.

Voilà le modèle qu'il faut suivre
 dans l'éducation des enfans. Ils por-
 tent en eux les principes & comme
 les semences de toutes les vertus & de
 tous les vices. L'adresse est de bien
 étudier d'abord leur génie & leur ca-
 ractère; de s'appliquer à connoître
 leur humeur, leur pente, leurs ta-
 lens; & sur tout de découvrir leurs
 passions & leurs inclinations domi-

a Clatissimus ille præ-
 ceptor Isocrates, quem
 non magis libri bene di-
 xisse, quam discipuli bene
 docuisse testantur, dice-
 bat se calcaribus in Epho-
 ro, contra autem in
 Theopompo frenis uti
 soleat. Alterum enim
 exultantem verborum au-
 dacia reprimebat, alte-

rum cunctantem & quasi
 verecundantem incita-
 bat. Neque eos similes
 effecit inter se, sed tan-
 tum alteri affinxit, de
 altero limavit, ut id
 confirmaret in utroque,
 quod utriusque natura
 pateretur. *Quintil. lib. 2.
 cap. 8. Cic. lib. 3. de
 Orat. n. 36.*

nantes, non dans la vûe ni dans l'espérance de changer tout-à-fait leur tempérament ; de rendre gai par exemple celui qui est naturellement grave & posé, ou sérieux celui qui est d'un naturel vif & enjoué. Il en est de certains caractères, comme des défauts de la taille, qui peuvent bien être un peu redressés, mais non changés entièrement. Or le moien de connoître ainsi les enfans, c'est de les mettre dès l'âge le plus tendre dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations ; de laisser agir leur naturel, pour le mieux discerner ; de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir ; de les observer, sans qu'ils s'en aperçoivent, sur tout dans le ^a jeu, où ils se montrent tels qu'ils sont. Car les enfans sont naturellement simples & ouverts : mais dès qu'ils se croient observés, ils se ferment, & la gêne les met sur leurs gardes.

Il est bien important aussi de distinguer la nature des défauts qui dominent dans les jeunes gens. En géné-

*Lettres de
piété, Tom. 1.*

^a Mores se inter lugunt. Quintil. lib. 1.
dendum simplicius dete- cap. 3.

450 DU GOUVERNEMENT
ral on peut espérer que ceux où l'âge,
la mauvaise éducation, l'ignorance,
la séduction, & le mauvais exemple
ont quelque part, ne sont pas sans
remède : & l'on doit croire au con-
traire que les défauts qui ont des ra-
cines dans le caractère naturel de
l'esprit, & dans la corruption du
cœur, seront très difficiles à traiter,
comme la duplicité & le déguisement ;
la flatterie ; la pente aux rapports, aux
divisions, à l'envie, à la médifance ;
un esprit moqueur, & sur tout à
l'égard des avis qu'on lui donne, &
des choses saintes ; une opposition
naturelle à la raison, &, ce qui en
est une suite, une facilité à prendre
les choses de travers.

ARTICLE III.

*Prendre d'abord de l'autorité sur les
enfans.*

CETTE maxime est de la dernière
importance pour tous les tems de l'é-
ducation, & pour toutes les person-
nes qui en sont chargées. J'appelle
autorité un certain air & un certain
ascendant, qui imprime le respect,
& se fait obéir. Ce n'est ni l'âge, ni

la grandeur de la taille, ni le ton de la voix, ni les menaces, qui donnent cette autorité : mais un caractère d'esprit égal, ferme, modéré, qui se possède toujours, qui n'a pour guide que la raison, & qui n'agit jamais par caprice ni par emportement.

C'est cette qualité & ce talent qui tient tout dans l'ordre ; qui établit une exacte discipline, qui fait observer les réglemens, qui épargne les réprimandes, & qui prévient presque toutes les punitions. Or c'est dès le premier abord, dès le commencement, que les parens & les maîtres doivent prendre cet ascendant. S'ils ne saisissent ce moment favorable, & ne se mettent dès les premiers jours en possession de l'autorité, ils auront toutes les peines du monde à y revenir, & l'enfant sera le maître.

Animum, & l'on peut dire aussi, Horat. Sat. 2. lib. 1.
Puerum rege : qui nisi paret, imperat.

Cela est vrai à la lettre, & l'on auroit de la peine à le croire, si une expérience constante ne le montrait tous les jours. Il y a dans le fonds de l'homme un amour de l'indépendance, qui se montre & se développe dès l'âge le plus tendre, & dès la

Conf. lib. 1.
cap. 7.

mammelle. ^a Que signifient ces cris, ces pleurs, ces gestes menaçans, ces yeux étincelans de colére, dans un enfant qui veut à toute force obtenir ce qu'il demande, ou qui est piqué de jalousie contre un autre ? » J'ai vû, » dit S. Augustin, un enfant jaloux. » Il ne savoit pas encore parler : & » avec un visage pâle, il lançoit des » regards furieux contre un autre enfant qui étoit avec lui. *Vidi ego & expertus sum zelantem parvulum. Non dum loquebatur, & intuebatur pallidus amaro aspectu collactaneum suum.*

Voilà le tems & le moment de rompre cette mauvaise inclination dans un enfant, en l'accoutumant dès le berceau à domter ses desirs, à n'avoir point de fantaisies, en un mot à céder & à obéir. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer ; ils n'auroient garde de crier & de se dépiter pour se faire

^a Flendo petere, etiam quod noxiè daretur : indignari acriter . . . non ad nutum voluntatis obtemperantibus : feriendo nocere niti, quantum potest, quia non ob-

ditur imperiis, quibus perniciosè obediretur. Ita imbecillitas membrorum infantilium innocens est, non animus infantium. S. Aug. Conf. lib. 1. cap. 7.

obéir ; & ils ne feroient pas par conséquent si incommodes à eux-mêmes ni aux autres qu'ils le font , pour n'avoir pas été conduits de cette manière dès leur première enfance.

Quand je parle ainsi , ce n'est pas que je prétende qu'il ne faille avoir aucune indulgence pour les enfans ; je suis bien éloigné d'une telle disposition. Je dis seulement que ce n'est point à leurs pleurs qu'il faut accorder ce qu'ils demandent : & s'ils redoublent leur importunité pour l'obtenir , il faut leur faire entendre qu'on le leur refuse précisément pour cette raison-là même. Et ici l'on doit tenir pour une maxime indubitable , qu'après qu'on leur a refusé une fois quelque chose , il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités , à moins qu'on n'ait envie de leur apprendre à devenir impatiens & chagrins , en les récompensant de ce qu'ils s'abandonnent au chagrin & à l'impatience.

On voit chez certains parens des enfans qui jamais à table ne demandent rien , quelque mets qu'il y ait devant eux , mais qui reçoivent avec

plaisir & en remerciant ce qu'on leur donne. Dans d'autres maisons il y en a qui demandent de tout ce qu'ils voient, & qu'il faut servir avant tout le monde. D'où vient une différence si notable ? de la différente éducation qu'ils ont reçue. Plus les enfans sont jeunes, moins on doit satisfaire leurs desirs déréglés. Moins ils ont de raison, plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolue puissance & à la direction de ceux entre les mains de qui ils se trouvent. Quand une fois ils ont pris ce pli, & que l'habitude a rompu leur volonté, ç'en est fait pour le reste de la vie, & l'obéissance ne leur coûte plus rien.

Georg. lib. Adeo in teneris consuescere multum est.
2. v. 272.

Ce que j'ai dit des enfans au berceau, il faut l'appliquer à tous ceux qui sont dans un autre âge. Le premier soin d'un Ecolier qui a un nouveau maître, c'est de l'étudier & de le sonder. Il n'y a rien qu'il n'essaie, point d'industrie & d'artifice qu'il n'emploie, pour prendre s'il peut le dessus. Quand il voit toutes ses peines & toutes ses ruses inutiles, que

le maître paisible & tranquille y oppose une fermeté douce & raisonnable, mais qui finit toujours par se faire obéir, pour lors il cède & se rend de bonne grace; & cette espèce de petite guerre, ou plutôt d'escarmouche, où de part & d'autre on a tâté ses forces, se termine heureusement par une paix & une bonne intelligence, qui répandent la douceur dans le reste du tems qu'on a à vivre ensemble.

ARTICLE IV.

Se faire aimer & craindre.

LE RESPECT, sur lequel est fondé l'autorité dont je viens de parler, renferme deux choses, la crainte & l'amour, qui se prêtent un secours mutuel, & qui sont les deux grands mobiles, les deux grands ressorts de tout gouvernement en général, & en particulier de la conduite des enfans. Comme ils sont dans un âge où la raison n'est pas encore bien développée, loin d'être dominante, ils ont besoin que la crainte vienne quelquefois à son secours, & prenne sa place. Mais si elle est seule, & que

l'attrait du plaisir ne la suive pas de près, ^a elle n'est pas longtemps écoutée, & ses leçons ne produisent qu'un effet passager, que l'espérance de l'impunité fait bientôt disparaître. De là vient qu'en matière d'éducation la souveraine habileté consiste à savoir allier par un sage tempérament une force qui retienne les enfans sans les rebuter, & une douceur qui les ga-

S. Greg. Pap. gne sans les amollir : *Sit rigor, sed non exasperans ; sit amor, sed non emolliens.* D'un côté, la douceur du maître ôte au commandement ce qu'il a de dur & d'austère, & en émousse la pointe, *hebetat aciem imperii*, c'est une belle pensée de Sénèque : d'un autre côté, sa prudente sévérité fixe & arrête la légèreté & l'inconstance d'un âge encore peu susceptible de réflexion, & incapable de se gouverner par lui-même. C'est donc cet heureux mélange de douceur & de sévérité, d'amour & de crainte, qui procure au maître l'autorité, qui est l'ame du gouvernement ; & qui inspire aux disciples

a Timor, non diuturnus magister officii. *Cic.* | timor, qui si quando paululum aberraverit, Philip. 2. n. 90. Imbecillus est pudoris magister | statim spe impunitatis exultat. *Id. in Hortens.* le

le respect, qui est le lien le plus ferme de l'obéissance & de la soumission : de sorte pourtant que ce qui doit dominer de part & d'autre, & prendre le dessus, c'est la douceur & l'amour.

Mais, dit-on, cette manière de conduire les enfans par la douceur, & en s'en faisant aimer, plus facile peut-être pour un précepteur particulier, est-elle praticable à l'égard d'un Principal dans le Collège, d'un Régent dans la Classe, d'un Maître chargé de plusieurs écoliers dans une Chambre commune ; & est-il possible, dans toutes ces places, de garder une exacte discipline, sans quoi il n'y a nul bien à espérer, & en même tems de se faire aimer par ses disciples ? J'avoue que rien n'est plus difficile que de garder, dans la circonstance dont il s'agit, ce sage milieu & ce salutaire tempérament entre une sévérité outrée & une douceur excessive. Mais la chose n'est pas impossible, puisqu'on la voit pratiquée par des personnes qui ont le rare talent de se faire craindre, & de se faire encore plus aimer. Le tout dépend du caractère des maîtres. S'ils sont tels qu'ils doivent être, le succès

répondra à leur desir. Quintilien va nous expliquer quelles sont les qualités d'un bon maître, & comment il peut gagner l'affection de ses disciples. L'endroit est très beau, & renferme d'excellens avis. Je ne ferai presque que le copier.

Sene.

Comme c'est un principe général que l'amour ne s'achette que par l'amour, *Si vis amari, ama* : la première chose que demande Quintilien, c'est ^a „ qu'un maître avant „ tout & par dessus tout prenne des „ sentimens de pere pour ses disciples, & qu'il se regarde comme „ tenant la place de ceux qui les lui „ ont confiés : dont par conséquent il doit emprunter la douceur, la patience, & ces entrailles de bonté & de tendresse qui leur sont naturelles.

„ ^b Qu'il n'ait point de vices dans „ sa personne, & qu'il n'en souffre „ point dans les autres. Que son austerité n'ait rien de rude, & sa fa-

^a Sumat ante omnia parentis erga discipulos suos animum, ac incedere se in eorum locum, a quibus sibi liberi traduntur, existimet.

^b Ipse nec habeat vitia, nec ferat. Non austeritas ejus tristis, non dissoluta sit comitas : ne inde odium, hinc contemptus oriatur.

» cilité rien de mou , de crainte de
 » se faire haïr , ou mépriser.

» ^a Qu'il ne soit ni colére, ni em-
 » porté : mais aussi qu'il ne ferme
 » pas les yeux sur les fautes qui mé-
 » riteront qu'on y fasse attention.

» ^b Que dans sa manière d'ensei-
 » gner il soit simple, patient, exact ;
 » & qu'il compte plus sur une règle
 » suivie & sur son assiduité, que sur
 » un excès de travail du côté de ses
 » disciples. Qu'il se fasse un plaisir
 » de répondre à toutes les questions
 » qu'ils lui feront : qu'il aille même
 » au devant, & qu'il les interroge
 » lui-même, s'ils ne lui en font
 » point.

» ^c Qu'il ne leur refuse point dans
 » l'occasion la louange qu'ils méri-
 » tent, mais aussi qu'il ne la prodigue
 » pas mal-à-propos : car l'un cause le
 » découragement, & l'autre donne
 » une sécurité dangereuse.

^a Minimè iracundus ,
 nec tamen eorum , quæ
 emendanda erunt , dissi-
 mulator.

^b Simplex in docendo ,
 patiens laboris , assiduus
 potius quàm immodicus.
 Interrogantibus libenter

respondeat : non interro-
 gantes percontetur ultro.

^c In laudandis disci-
 pulorum dictionibus nec
 malignus , nec effusus :
 quia res altera radium
 laboris , altera securita-
 tem parit.

» ^a Quand il fera obligé de les
 » reprendre , qu'il ne soit ni amer ,
 » ni offensant. Car ce qui donne à
 » plusieurs de l'aversion pour l'étu-
 » de , c'est que certains maîtres les
 » réprimandent avec un air chagrin ,
 » comme s'ils les avoient pris en
 » haine.

^b Qu'il leur parle souvent de la
 vertu , & qu'il le fasse toujours avec
 de grands éloges. Qu'il la leur montre
 toujours sous une idée avantageuse
 & agréable , comme le plus excellent
 de tous les biens , le plus digne d'un
 homme raisonnable , & qui lui fait
 le plus d'honneur ; comme une quali-
 té absolument nécessaire pour s'atti-
 rer l'affection & l'estime de tout le
 monde , & comme le moien unique
 d'être véritablement heureux. » Plus

^a In emendando , quæ
 corrigenda erunt , non
 acerbis minimèque con-
 tumeliosus Nam id qui
 dem multos a proposito
 studendi fugat , quod qui-
 dam sic oburgant , qua-
 si oderint.

^b Plurimus ei de honesto
 ac bono sit sermo. Nam
 quo sapius monuerit , hoc
 rarius castigabit Ipse
 aliquid , imò multa quo-
 tidie dicat , quæ secum
 audita referant. Licet

enim satis exemplorum
 ad imitandum ex lectio-
 ne suppediteæ , tamen vie-
 va illa , ut dicitur , vox
 alit pl. nius , præcipueque
 Præceptoris , quem disci-
 puli , si modo rectè sunt
 instituti , & amant , &
 verentur. Vix autem dici
 potest , quanto libentius
 imitemur eos , quibus fa-
 vemus. On peut appliquer
 cet endroit à ce qui regarde
 les maîtres.

„ il les avertira de leurs devoirs, moins
 „ il sera obligé de les punir ... Que
 „ chaque jour il leur dise quelque
 „ chose qu'ils remportent avec eux,
 „ & dont ils fassent leur profit. Quoi-
 „ que la lecture leur fournisse assez de
 „ bons exemples, ce qui se dit de vive
 „ voix à toute une autre force, &
 „ produit tout un autre effet, sur
 „ tout de la part d'un maître que des
 „ enfans bien nés aiment & hono-
 „ rent. Car on ne sauroit croire com-
 „ bien nous imitons plus volontiers
 „ les personnes pour qui nous som-
 „ mes favorablement prévenus.

Voilà ce que Quintilien demande
 pour un maître de Rhétorique; (&
 cela convient également à tous ceux
 qui sont chargés d'instruire la Jeu-
 nesse,) afin, dit-il, que comme dans
 cette Classe * il y a ordinairement un
 grand nombre d'écoliers, ^a la sa-
 gesse du maître préserve de la cor-
 ruption ceux qui sont dans un âge

* On éudioit plusieurs
 années en rhétorique: ainsi
 les écoliers, qui s'y trou-
 voient ensemble, pouvoient
 être d'âge fort différent.

^a Major adhibenda tum
 cura est, ut & teneriores
 annos ab injuria sancti

tas docentis custodiat,
 & ferociore à licentia
 gravitas deterreat. Neque
 verò satis est summam
 præstare abinentiam,
 nisi disciplinæ severitate
 convenientium quoque
 ad se mores astrinxerit.

„ plus tendre, & que sa gravité ar-
 „ réte la licence de ceux qu'un âge
 „ plus avancé rend plus difficiles à
 „ gouverner. Car il ne suffit pas qu'il
 „ soit homme de bien, s'il ne fait
 „ encore tenir ses disciples dans l'or-
 „ dre par une exacte discipline. « N'en
 doutons point : un maître de ce ca-
 ractère saura se faire craindre & se
 faire aimer. Mais plusieurs croient
 prendre une route plus courte & plus
 sûre, qui est celle des châtimens &
 des réprimandes. Il faut avouer qu'elle
 paroît plus facile, & qu'elle coûte
 moins aux maîtres que celle de la
 douceur & de l'insinuation : mais
 aussi elle réussit bien moins. Car on
 n'arrive presque jamais par les châti-
 mens au seul vrai but de l'éducation,
 qui est de persuader les esprits, &
 d'inspirer l'amour sincère de la vertu.
 C'est de quoi je vais parler dans les
 articles suivans.

ARTICLE V.

Des Châtimens.

COMME cet article est de la der-
 nière importance pour l'éducation,
 je m'y arrêterai un peu plus que sur

les autres, & je le diviserai en deux parties. Dans la première je montrerai les inconvéniens & les dangers du châtimens des verges: dans la seconde je marquerai les règles qu'on doit suivre dans ces sortes de châtimens.

§. I. *Inconvéniens & dangers des châtimens.*

LA VOIE commune & abrégée pour corriger les enfans, ce sont les châtimens & la verge, ressource presque unique que connoissent ou emploient plusieurs de ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeunesse. Mais ce remède devient souvent un mal plus dangereux que ceux qu'on veut guérir, s'il est employé hors de saison ou sans mesure. Car outre que les châtimens dont nous parlons ici, c'est-à-dire de la verge & du fouet, ont quelque chose d'indécemment, de bas, & de servile; ils ne sont point propres par eux-mêmes à remédier aux fautes, & il n'y a nulle apparence qu'une correction devienne utile à un enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait n'a plus de pouvoir sur son esprit, que la pei-

464 DU GOUVERNEMENT

ne même. D'ailleurs ces châtimens lui donnent une averfion incurable pour des chofes qu'on doit tâcher de lui faire aimer. Ils ne changent point l'humeur , & ne réforment point le naturel , mais le répriment feulement pour un tems , & ne fervent qu'à faire éclater les paffions avec plus de violence quand elles font en liberté. Ils abrutiffent fouvent l'efprit , & l'endurciffent dans le mal : ^a car un enfant qui a affez peu d'honneur pour n'être point fenfible à la réprimande , s'accoutume aux coups comme un efclave , & fe roidit contre la punition.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire qu'on ne doive jamais employer cette forte de châtimens ? Ce n'eft pas là ma penfée. Je n'ai garde de condamner en général le châtimement des verges , après tout ce qui en eft dit dans plufieurs endroits de l'Ecriture , & fur tout dans les Pro-

Prov. 13. 24. *verbes. Celui qui épargne la verge, hait son fils ; mais celui qui l'aime, s'applique*
 Ibid. 22. 15. *à le corriger . . . La folie eft liée au cœur*

^a Si cui tam eft mens illiberalis, ut objurgatione non corrigitur ; is etiam ad plagas, ut pef-

lima quæque mancipia durabitur. Quintil. lib. 3. cap. 3.

do l'enfant, & la verge de la discipline l'en chassera. L'Écriture Sainte par ces paroles, & par d'autres pareilles, désigne peut-être la punition en général, & condanne la fausse tendresse & l'aveugle indulgence des parens, qui ferment les yeux sur les vices de leurs enfans, & par là les rendent incorrigibles. En supposant qu'il faille prendre le mot de *verge* à la lettre, il y a bien de l'apparence qu'elle conseille ce châtiment pour des caractères durs, grossiers, indociles, intraitables, insensibles à la réprimande & à l'honneur. Mais peut-on penser que l'Écriture, si remplie de charité & de douceur, si pleine de compassion pour les foibleesses même d'un âge plus avancé, veuille qu'on traite durement des enfans, dont les fautes souvent viennent plutôt de légèreté que de méchanceté ?

Je conclus donc que les punitions, dont il s'agit ici, peuvent être employées, mais qu'elles ne doivent l'être que rarement, & pour des fautes importantes. Il en est de ces châtimens, comme des remèdes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes. Ils purgent, mais ils altèrent

le tempérament, & usent les organes. Une ame menée par la crainte, en est toujours plus foible. ^a Tout homme donc qui est préposé à la conduite des autres, doit, pour guérir les esprits, user d'abord de douces remontrances, tenter la voie de la persuasion, faire goûter s'il peut l'honnêteté & la justice, inspirer de la haine pour le vice, & de l'estime pour la vertu. Si cette première tentative ne réussit pas, il peut passer à des avis plus forts, & à des reproches plus piquans. Enfin, quand tout aura été employé inutilement, il en viendra aux châtimens, mais par degrés, laissant encore entrevoir l'espérance du pardon, & réservant les derniers pour des fautes extrêmes, & pour des maux désespérés.

Que l'on compare un homme de

^a *Sénèque, après avoir décrit fort au long la conduite d'un sage médecin à l'égard d'un malade, en fait l'application à ceux qui gouvernent. Ita legum prælidem civitatisque re-
ctorem decet, quamdiu potest verbis, & his mollioribus, ingenia curare; ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti &*

ciatque vitiorum odium, pretium virtutum: transeat deinde ad tristiores orationem, qua moneat adhuc & exprobrat: novissimè ad pœnas, & has adhuc leves & revocabiles decurrat: ultima supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat, nisi quem perire etiam pereuntis interfit.
De Ira, lib. 1. cap. 5.

cette sagesse & de cette modération avec un maître brusque, emporté, violent, tel qu'étoit un Orbilius, *Epist. 1. lib. 2* auquel Horace son disciple donne le surnom de *Plagosus* * ; & celui à qui Cicéron avoit confié l'éducation de ses enfans, qui poussoit l'emportement jusqu'à la fureur. C'étoit un affranchi, dont Cicéron faisoit grand cas d'ailleurs, & à qui il avoit donné toute sa confiance. *Dionysius quidem mihi in amoribus est. Pueri autem aiunt eum FURENTER IRASCI. Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* J'avoue que je ne reconnois point ici le bon sens ni la prudence de Cicéron. Prévenu en faveur de cet affranchi, il paroît peu sensible au reproche qu'on lui faisoit, comme si un tel défaut pouvoit se couvrir par la science, & subsister avec la qualité d'un très homme de bien : *Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* Il fut bien détrompé dans la suite, lorsque ce lâche & perfide esclave l'eut trahi.

^a Lequel de deux maîtres, dit Sénèque, estimera-t-on le plus : celui qui par de sages avis & par des motifs

^a Uter præceptor liberalibus studiis dignior, qui excarnificabit discipulos, si memoria illis

468 DU GOUVERNEMENT
d'honneur s'applique à corriger ses
disciples, & un autre qui les déchire
à coups de fouet pour quelques le-
çons mal récitées, & pour d'autres
fautes pareilles ? S'y prit-on jamais
de la sorte pour dresser un cheval, &
est-ce à force de coups qu'on le
domte ? Ne seroit-ce pas un moien
sûr de le rendre ombrageux, fou-
gueux, rétif ? Un habile écuyer fait
le réduire, en le caressant d'une main
flauteuse. Pourquoi faut-il que des
hommes soient traités plus durement
que des bêtes ?

§. II. *Règles à observer dans les
châtiments.*

I. IL EST certain que si les enfans
sont accoutumés de bonne heure à
la soumission & à l'obéissance par la
conduite ferme des parens & des maî-
tres, & qu'on ait soin de ne se relâ-
cher jamais de cette fermeté, jusqu'à
ce que la crainte & le respect leur
non constiterit, aut si
parum agilis in legendo
oculos hæserit : an qui
monitionibus & vere-
cundia emendare ac do-
cere malit ? Numquid-
nam æquum est, gravius
homini & durius impe-
rari, quàm imperatur
animalibus mutis ? Atqui
equum non crebris ver-
beribus exterrere doman-
di peritus magister. Fiet
enim formidolosus &
contumax, nisi eum ra-
tione blandiente permulse-
ris. *Senec. de Clem. lib. 1.
cap. 16.*

soient devenus comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte; cette heureuse habitude qu'ils auront prise dès l'âge le plus tendre leur épargnera presque toutes les punitions. Ce qui oblige pour l'ordinaire de recourir à cette extrémité, c'est l'indulgence aveugle qu'on a eue d'abord pour les enfans, qui rend presque incorrigibles leurs défauts, parce qu'on a négligé de s'y opposer dans leur naissance.

2. Rien n'est plus important que de bien discerner les fautes qui méritent d'être punies, & celles qui doivent être pardonnées. Je mets du nombre de ces dernières toutes celles qui arrivent par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent passer pour des effets de malice, & d'une mauvaise intention, n'y ayant que celles qui viennent de la volonté qui nous rendent coupables. Un Officier d'Auguste se promenant un jour avec lui, fut si fort troublé de crainte à la vue d'un sanglier qui vint tout d'un coup vers eux, qu'il se mit à couvert du danger en y exposant l'Empereur

*Sueton. in
vir. Aug. cap.
67.*

470 DU GOUVERNEMENT
lui-même. La faute étoit considérable : mais Auguste , ne l'examinant que du côté de l'intention , se contenta de tourner la chose en raillerie :
*Rem non minimi periculi , quia tamen
fraus aberat , in jocum vertit.*

Je mets dans le même rang toutes les fautes de légèreté & d'enfance , dont le tems & l'âge les corrigeront infailliblement.

Je ne croi pas non plus qu'on doive employer le châtiment des verges pour les manquemens où les enfans peuvent tomber en apprenant à lire , à écrire , à danser ; en apprenant même les langues , le latin , le grec , &c. sinon dans de certains cas dont je parlerai. Il doit y avoir d'autres punitions pour des fautes où il ne paroît ni mauvaise disposition de cœur , ni envie de secouer le joug de l'autorité.

3. C'est une grande partie du mérite des maîtres , de savoir imaginer différentes espèces & différens degrés de punitions pour corriger leurs disciples. Il dépend d'eux d'attacher une idée de honte & d'opprobre à mille choses , qui d'elles-mêmes sont indifférentes , & qui ne deviennent châtimens que par l'idée qu'on y a attachee.

chée. Je connois une école de pauvres, où l'une des plus grandes & des plus sensibles punitions contre les enfans dont on n'est pas content, est de les faire demeurer assis sur un banc séparé, & le chapeau sur la tête, lorsqu'il vient quelque personne considérable dans l'école. C'est un tourment pour eux de demeurer dans cette situation humiliante, pendant que tous les autres sont debout & découverts. On peut inventer mille choses pareilles, & je ne cite cet exemple que pour montrer que le tout dépend de l'industrie du maître. Il y a eu des enfans de qualité que l'on tenoit aussi bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet.

4. Le seul vice, ce me semble, qui mérite un traitement sévère, c'est l'opiniâtreté dans le mal, mais une opiniâtreté volontaire, déterminée, & bien marquée. Il ne faut point donner ce nom à des fautes de légèreté & d'inconstance, dans lesquelles les enfans, naturellement oublieux & volages, peuvent retomber fréquemment, sans qu'on ait lieu de juger qu'elles partent d'un mauvais

fond. Je suppose qu'un enfant a fait un mensonge. Si c'est une violente crainte qui l'y ait fait tomber, la faute est bien moindre, & ne demande qu'une douce réprimande. S'il est volontaire, délibéré, soutenu avec hardiesse, voila une véritable faute, & certainement bien punissable. Cependant je ne croi pas que pour la première fois il faille encore employer le châtiment des verges, qui est la dernière extrémité par raport à des enfans. ^a Un pere de bon sens, dit Sénèque, deshérite-t-il son fils pour une première faute, quelque considérable qu'elle puisse être? Non sans doute. Il met tout en usage auparavant, pour faire rentrer son fils en lui-même, & pour corriger, s'il le peut, son mauvais naturel; & ce n'est que lorsque tout est désespéré, & que sa patience est poussée à bout, qu'il en vient à une extrémité si fâcheuse. Un maître doit à proportion suivre la même conduite.

^a Numquid aliquis sanus filium ex prima offensa exheredat? Nisi magna & multa injuria patientiam eviderint, nisi plus est quod timet quam quod damnat, non accedit ad decretorium

stilum. Multa antè tentat, quibus dubiam indolem, & pejore loco jam positam, revocet. Simul deplorata est, ultima experitur. Senec. de Cleop. lib. 1. cap. 14.

5. J'en dis autant de l'indocilité & de la désobéissance, quand elle est soutenue opiniâtement, & accompagnée d'un air de mépris & de révolte.

6. Il y a une autre sorte d'opiniâtreté, qui regarde l'étude, & qu'on peut appeller opiniâtreté de paresse, qui cause ordinairement beaucoup de peine aux maîtres, lorsque des enfans ne veulent rien apprendre si on ne les y contraint par la force. J'avoue qu'il n'y a rien de plus embarrassant, ni de plus difficile à manier que de tels caractères, sur tout quand l'insensibilité & l'indifférence se trouvent jointes à la paresse, comme cela est assez ordinaire. C'est pour lors qu'un maître a besoin de toute sa prudence & de toute son industrie, pour rendre à son disciple l'étude, sinon aimable, du moins supportable, en mêlant la force à la douceur, les menaces aux promesses, les punitions aux récompenses. Quand tout a été employé sans fruit, on peut bien en venir au châtimement, mais non le rendre ordinaire & journalier : car c'est pour lors que le remède est pire que le mal.

7. Quand le châtimement a été jugé nécessaire, il y a tems & manière de

474 DU GOUVERNEMENT
l'exercer. Les ^amaladies de l'ame demandent d'être traitées au moins avec autant de dextérité & d'adresse, que celles du corps. Rien n'est plus dangereux pour celui-ci qu'un remède donné mal-à-propos & à contretems. Un sage médecin attend que le malade soit en état de le soutenir, & épie dans cette vûe les momens favorables.

La première règle est donc de ne point punir un enfant dans l'instant même de sa faute, de peur de l'aigrir, & de lui en faire commettre de nouvelles en le poussant à bout : mais de lui laisser le tems de se reconnoître, de rentrer en lui-même, de sentir son tort, & en même tems la justice & la nécessité de la punition, & par là de le mettre en état d'en profiter.

Le maître de son côté ne doit jamais punir avec passion, ni par colère, sur tout si la faute qu'il punit le regarde personnellement, comme seroit un manque de respect, & quelque parole choquante. ^b Il doit se

^a Ut corporum, ira animorum, molliter vitia tractanda sunt. *Senec. de Benef. lib. 7. cap. 30.*
^b Ad coercionem errantium, irato castigato-
re non est opus ... Inde est quod Socrates servo ait : Cæderem te, nisi irascerer. *Senec. lib. 1. de ira, cap. 15.*

souvenir d'un bon mot que dit Socrate à un esclave dont il avoit sujet de se plaindre : *Je te traiterois comme tu le mérites, si je ne me sentoie en colère.*^a Il feroit à souhaiter que toutes les personnes qui ont autorité sur les autres, fussent semblables aux Loix, qui punissent sans trouble & sans emportement, & par le seul motif du bien public & de la justice. Pour peu qu'il paroisse d'émotion sur le visage du maître, ou dans son ton, l'écolier s'en aperçoit aussitôt, & il sent bien que ce n'est pas le zèle du devoir, mais l'ardeur de la passion, qui a allumé ce feu ; & il n'en faut pas davantage pour faire perdre tout le fruit de la punition ; parce que les enfans, tout jeunes qu'ils sont, sentent qu'il n'y a que la raison qui ait droit de corriger.

Comme la punition doit être rare, il faut tout emploier pour la rendre utile. Montrez, par exemple, à un enfant tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité. Paroissez-lui affligé de vous y voir réduit

^a Prohibenda maximè miles sint, quæ ad puniendum æquitatè ducuntur, non iracundia. Cic. de Offic. lib. 1. n. 82.

malgré vous. Parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison & d'honneur, jusqu'à se faire châtier. Retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation. Rendez ce châtiment public, & tenez-le secret, selon que vous jugerez qu'il fera plus utile à l'enfant ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne. Réservez cette honte publique pour servir de dernier remède. Servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas encore lui dire vous-même : qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, & auquel l'enfant dans son émotion puisse ouvrir son cœur, plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur tout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant d'autres soumissions que celles qui sont raisonnables & nécessaires. Tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, & qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer

les règles générales selon les besoins particuliers.

Mais si l'enfant qu'on punit n'est sensible ni à l'honneur, ni à la honte, il faut faire en sorte que le premier châtiment qu'on emploiera fasse sur lui par la douleur une vive & durable impression, afin qu'au défaut d'un plus noble motif, la crainte au moins puisse le retenir.

Je n'ai pas besoin d'avertir que les soufflets, les coups, & les autres traitemens pareils, sont absolument interdits aux maîtres. Ils ne doivent punir que pour corriger, & la passion ne corrige point. Qu'on se demande à soi-même si c'est de sang froid & sans émotion qu'on donne un soufflet à un enfant.^a La colère qui est elle-même un vice, peut-elle être un remède bien propre pour guérir les vices des autres ?

ARTICLE VI.

Des Réprimandes.

CETTE matière n'est guères moins importante que celle des punitions,

^a Cum ira delictum animi sit, non oportet peccata corrigere peccan-

do. Senec. lib. 1. de Ira
cap. 15.

478 DU GOUVERNEMENT
parce que l'usage en est plus fréquent,
& que les suites peuvent en être aussi
dangereuses.

Pour rendre les réprimandes utiles,
il me semble qu'il y a trois choses
principalement à considérer : le sujet,
le tems, la manière de les faire.

I. *Sujet de réprimander.*

C'EST un défaut assez ordinaire
d'employer la réprimande pour les
fautes les plus légères, & qui sont
presque inévitables aux enfans : &
c'est ce qui lui ôte toute sa force, &
en fait perdre tout le fruit. Car ils
s'y accoutument, n'en sont plus tou-
chés, & s'en font un jeu. Je n'ai pas
oublié ce que j'ai rapporté ci-devant
de Quintilien, qu'un moien pour un
maître de punir rarement les enfans,
c'est de les avertir souvent : *Quo sapius
monuerit, hoc rarius castigabit.* Mais je
mets une grande différence entre les
avertissemens & les réprimandes. Les
premiers sentent moins l'autorité
d'un maître, que la bonté d'un ami.
Ils sont toujours accompagnés d'un
air & d'un ton de douceur, qui les
font recevoir plus agréablement : &
par cette raison on en peut faire sou-

vent usage. Mais comme les réprimandes piquent toujours l'amour propre, & que souvent elles empruntent un air & un langage sévère, il faut les réserver pour des fautes plus considérables, & par conséquent en user plus rarement.

2. *Tems où il faut placer la réprimande.*

LA PRUDENCE du maître consiste à étudier avec soin, & à attendre le moment favorable où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. C'est ce que Virgile appelle si élégamment, *molles aditus*, *Æn. lib. 4. v. 393.* & en quoi il fait consister l'adresse d'un négociateur : *Quis rebus dexter modus.* 423.

Ne reprenez donc jamais un enfant, dit M. de Fénelon, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur & par promptitude, non par raison & par amitié; & vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, & pour sentir l'importa-

tance de vos avis. C'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction.

*Evang. du
Mardi de la
troisième Sem.
de Car.*

Que diroit-on, remarque M. Nicole en parlant du devoir de la correction fraternelle, que diroit-on d'un Chirurgien, qui, pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal, & cela sans que cette apostume eût été mise par des remèdes préparatifs en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une opération si douloureuse ? On diroit sans doute que cet homme seroit très imprudent & très mal habile. Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la matière que je traite.

3. Manière de faire les réprimandes.

LE MEME M. Nicole, & au même endroit, montre combien il est difficile de faire des corrections & des réprimandes. La cause de cette difficulté, dit-il, est qu'il s'y agit de faire voir

voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en quoi il ne cède jamais sans beaucoup de combat & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aimer. Ainsi l'on a soin de se justifier dans ses défauts par diverses couleurs trompeuses. Et il ne doit pas paroître étonnant que les hommes trouvent mauvais d'être contredits & condamnés, puisqu'on attaque en même tems la raison qui est trompée, & le cœur qui est corrompu.

C'est là le fondement des précautions & des ménagemens que demande la correction & la réprimande. Il ne faut rien laisser entrevoir en nous à un enfant qui en puisse empêcher l'effet. ^a Il faut éviter d'exciter son aigreur par la dureté de nos paroles, sa colère par des exagérations, son orgueil par des marques de mépris.

Il ne faut pas l'accabler par une multitude de répréhensions qui lui ôtent l'espérance de se pouvoir cor-

^a Omnis animadversio | vacare debet. *Cic. lib. 1.*
& castigatio contumeliâ | *Offic. n. 88.*

riger des fautes qu'on lui reproche. Il feroit bon même de ne point dire à un enfant son défaut, fans ajouter quelque moien de le furmonter : car la correction, quand elle est sèche, inspire le chagrin & le découragement.

Il faut éviter de lui faire penser qu'on est prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention.

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque passion particulière, & enfin par un autre motif que par celui de son bien.

*Offic. lib. 1.
n. 136. 137.* On se trouve quelquefois obligé, dit Cicéron, d'user dans les corrections d'un ton de voix plus élevé, & de paroles plus fortes : mais cela doit être rare, comme les médecins n'emploient certains remèdes qu'à l'extrémité. Encore faut-il que ces reproches, quelque forts qu'ils soient, n'aient rien de dur ni d'outrageant ; que la colére n'y entre pour rien, car elle n'est bonne qu'à tout gâter ; & que l'enfant sente,

que si l'on se sert de termes un peu forts, c'est à regret, & uniquement pour son bien.

On peut juger que les réprimandes ont eu tout le succès qu'on en devoit attendre, quand elles portent un jeune homme à avouer de bonne foi ses fautes, à desirer qu'on lui fasse connoître ses défauts, & à recevoir avec docilité les avis qu'on lui donne. ^a C'est déjà *Senec. Epist. 6. & 22.* avoir fait un grand progrès, que de souhaiter d'en faire. C'est une marque assurée d'un changement solide, quand on ouvre les yeux sur des imperfections qu'on n'avoit point encore connues : comme c'est une raison de bien espérer d'un malade, quand il commence à sentir son mal.

^b Il y a des enfans si bien nés, d'un naturel si heureux & si docile, qu'il suffit de leur montrer ce qu'il faut faire, & qui, sans avoir besoin des longues leçons d'un maître, au premier signal saisissent le bon & l'honnête, & s'y livrent pleinement : *rapa-*

^a Magna pars est profectus, velle proficere. *Senec. Epist. 71.*

^b Felix ingenium illis fuit, & salutaria in tran-
situ rapuit. . . . In ea qua

tradi solent, perveniunt sine longo magisterio ; & honesta complexi sunt, cum primum audierunt. *Senec. Epist. 95.*

cia virtutis ingenia. ^a Vous diriez qu'il y a en eux de secrettes étincelles de toutes les vertus, qui pour se développer, & pour prendre feu, ne demandent qu'un souffle léger, & un simple avertissement. ^b Ces caractères sont rares, & ils n'ont presque pas besoin de guides.

^c Il en est d'autres, qui ont à la vérité un assez bon fonds, mais dont l'esprit paroît d'abord bouché à l'instruction, soit parce qu'ils ont peu d'ouverture & d'intelligence, soit parce qu'élevés d'une manière molle, & nourris dans une ignorance entière de leurs devoirs, ils ont contracté un grand nombre de mauvaises habitudes, qui sont comme une rouille difficile à enlever. C'est pour ces sortes de caractères qu'un maître est nécessaire, & il vient presque toujours à

^a Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta, ignem suum explicat. *Senec. Epist. 94.*

^b Huc illuc frenis leniter motis flectendus est paucis animus sui rector optimus, *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

^c Inest interim animis voluntas bona, sed torpet, modò deliciis ac situ, modò officii inscientia. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

Illis aut hebetibus & obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animorum effricanda est. *Id. Epist. 95.*

bout de vaincre ces défauts, quand il emploie pour cela beaucoup de douceur & de patience.

ARTICLE VII.

Parler raison aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire usage des louanges, des récompenses, des caresses.

J'AI DEJA infinué ces moiens qui doivent être les plus ordinaires, & qui sont toujours les plus efficaces.

J'APPELLE parler raison aux enfans, agir toujours sans passion & sans humeur, leur rendre raison de la conduite qu'on garde à leur égard. Il faut, dit M. de Fénelon, chercher tous les moiens de rendre agréables aux enfans les choses que vous exigez d'eux. En avez-vous quelque-une de fâcheuse à proposer, faites-leur entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir : montrez-leur toujours l'utilité des choses que vous leur enseignez : faites-leur en voir l'usage par rapport au commerce du monde, & aux devoirs des conditions. C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour : c'est pour vous former le jugement : c'est

pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide & agréable, qui les soutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche & absolue.

S'il s'agit de punition ou de réprimande, il faut les en rendre eux-mêmes les juges, leur faire sentir & toucher au doigt la nécessité où l'on est d'en user de la sorte, & leur demander s'ils croient qu'il soit possible d'agir d'une autre manière. J'ai été quelquefois étonné, dans des conjonctures où la juste mais fâcheuse sévérité du châtiment, ou d'une réprimande publique, pouvoit aigrir & révolter des Ecoliers, de voir l'impression que faisoit sur eux le compte que je leur rendois de ma conduite, & comment ils se condamnoient eux-mêmes, & convenoient que je ne pouvois pas les traiter autrement. Car je dois cette justice à la plupart des jeunes gens que j'ai conduits, de reconnoître ici que je les ai presque toujours trouvé raisonnables, quoiqu'ils ne fussent pas exemts de défauts. Les enfans sont capables d'entendre

raison plutôt qu'on ne pense, & ils aiment à être traités en gens raisonnables dès l'âge le plus tendre. Il faut entretenir en eux cette bonne opinion & ce sentiment d'honneur dont ils se piquent, & s'en servir autant qu'il est possible, comme d'un moien universel pour les amener où l'on veut.

ILS SONT aussi fort sensibles à la louange. Il faut profiter de ce foible, & tâcher d'en faire en eux une vertu. On courroit risque de les décourager, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfans, sans les enivrer. Car de tous les motifs propres à toucher une ame raisonnable, il n'y en a point de plus puissant que l'honneur & la honte, & quand on a su y rendre les enfans sensibles, on a tout gagné. Ils trouvent du plaisir à être loués & estimés, sur-tout de leurs parens, & de ceux dont ils dépendent. Si donc on les caresse, & qu'on leur donne des louanges lorsqu'ils font bien; si on les regarde froidement & avec mépris lorsqu'ils font mal, & qu'on se fasse une loi d'en user toujours de la sorte avec

eux, ce double traitement fera sur leur esprit infiniment plus d'effet que ni les menaces, ni les punitions.

Mais pour rendre cette pratique utile, il y a deux choses à observer. Premièrement, quand les parens ou les maîtres sont mal contens d'un enfant, & lui témoignent du froid, il faut que tous ceux qui sont auprès de lui le traitent de la même manière, & que jamais il ne trouve à se consoler dans les caresses des gouvernantes ou des domestiques. Car pour lors il est forcé de se rendre, & il conçoit naturellement de l'aversion pour des fautes qui lui attirent un mépris général. En second lieu, quand le mécontentement des parens ou des maîtres a éclaté, il faut bien se donner de garde, ce qui arrive pourtant assez souvent, de remettre sur son visage bientôt après la même sérénité, & de caresser l'enfant à l'ordinaire. Car il se fait à ce manége, & fait que les réprimandes sont un orage de courte durée, qu'il n'a qu'à laisser passer. On doit donc ne les remettre dans ses bonnes grâces qu'avec peine, & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à mieux faire ait prouvé la sincérité de leur repentir.

LES RÉCOMPENSES ne sont point à négliger pour les enfans ; & quoiqu'elles ne soient pas , non plus que les louanges, le principal motif qui les doive faire agir , cependant les unes & les autres peuvent devenir utiles à la vertu , & être pour elle un puissant éguillon. N'est-il pas avantageux qu'ils connoissent qu'en tout sens il n'y a qu'à gagner pour eux à bien faire , & que leur intérêt , aussi bien que leur devoir , les porte à exécuter fidèlement ce qu'on demande d'eux , soit pour l'étude, soit pour la conduite ?

Mais il y a un choix à faire pour les récompenses. Une règle certaine sur ce point , à laquelle on ne fait pas ordinairement assez d'attention , c'est qu'on ne doit point proposer sous cette idée ni des parures & un bel habit , ni des friandises & de bons morceaux , ni d'autres choses de ce genre. La raison en est claire. C'est qu'en leur promettant ces choses en forme de récompenses , on les fait passer dans leur esprit pour des choses bonnes en elles-mêmes & desirables ; & ainsi on leur inspire de l'estime pour ce qu'ils doivent mépriser. J'en dirois autant de l'argent , dont le desir est

490 DU GOUVERNEMENT
d'autant plus dangereux, qu'il est plus
général, & qu'il ne fait que croître
avec l'âge ; si ce n'est que pouvant
être employé à de bons usages, il peut
aussi être regardé comme un instru-
ment de vertu, & comme un moien de
faire du bien : & c'est sous cette idée
qu'il faut le leur faire envisager. J'ai
vû beaucoup d'écoliers qui d'eux-
mêmes partageoient leur argent en
trois parts, dont l'une étoit destinée
pour les pauvres, une autre pour ache-
ter des livres, la dernière pour leurs
menus plaisirs.

On peut récompenser les enfans
par des jeux innocens, & mêlés de
quelque industrie ; par des promena-
des, où la conversation ne soit pas
sans fruit ; par de petits présens qui
seront des espèces de prix, comme
des tableaux ou des estampes ; par des
livres reliés proprement ; par la vûe
de choses rares & curieuses dans les
arts & dans les métiers, comme est
par exemple la manière de faire les
tapisseries aux Gobelins, celle de fon-
dre les glaces, l'imprimerie, & mille
autres choses de ce genre. L'industrie
des parens & des maîtres consiste à
inventer de telles récompenses, à les

varier , à les faire desirer & attendre , en gardant toujours un certain ordre , & commençant toujours par les plus simples , qu'il faut faire durer le plus longtems qu'il est possible. Mais en général il faut tenir exactement ce qu'on a promis , & s'en faire un point d'honneur & un devoir indispensable avec les enfans.

ARTICLE VIII.

Accoutumer les enfans à être vrais.

UN DES vices qu'on doit avec le plus de soin tâcher de corriger dans les enfans , c'est le mensonge , dont on ne sauroit leur donner trop d'éloignement & d'horreur. Il en faut toujours parler devant eux comme d'une chose basse , indigne , honteuse ; qui dishonore entièrement un homme , qui le dégrade , qui le met au rang de ce qu'il y a de plus méprisable , & qu'on ne peut souffrir même dans des esclaves. J'ai parlé ailleurs de la manière dont on devoit punir les enfans sujets à ce défaut.

La dissimulation , les finesse , les mauvaises excuses en approchent fort , & y conduisent infailliblement. Il faut

qu'un enfant sache qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes, qu'un simple déguisement de la vérité pour en couvrir une seule par de mauvaises excuses. Quand il confesse sans détour ce qu'il a fait, ne manquez pas de le louer de son ingénuité, & de lui pardonner sa faute, sans la lui reprocher ni lui en parler jamais dans la suite. Si cet aveu devenoit fréquent, & tournoit en habitude, seulement pour obtenir l'impunité, le maître y auroit moins d'égard, parce qu'il ne seroit plus qu'un jeu, & ne partiroit point d'un fonds de simplicité & de sincérité.

Il faut que tout ce que les enfans voient & tout ce qu'ils entendent de la part des parens & des maîtres serve à leur faire aimer la vérité, & à leur inspirer le mépris de toute duplicité. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les appaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut ; ni leur faire des promesses ou des menaces, dont ils sentent bien que l'exécution ne s'en suivra jamais. Par là on leur enseigne la finesse, à laquelle ils n'ont déjà que trop de penchant.

Pour la prévenir, il faut les mettre

en état de n'en avoir jamais besoin, & les accoutumer à dire ingénument ce qui leur fait plaisir, ou ce qui leur fait de la peine. Leur faire entendre que la finesse vient toujours d'un mauvais fonds: car on n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devrait être; ou parce qu'on desire des choses qui ne sont pas permises; ou, si elles le sont, parce qu'on prend, pour y arriver, des moïens qui ne sont pas honnêtes. Faites remarquer aux enfans le ridicule de certaines finesse qu'ils voient pratiquer aux autres, qui ont presque toujours un mauvais succès, & qui ne servent qu'à les rendre méprisables. Faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De tems en tems privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse; & déclarez qu'ils l'obtiendront, quand ils le demanderont simplement & sans détour.

C'est sur ce point sur-tout qu'il faut les piquer d'honneur. Leur faire comprendre la différence qu'il y a entre un enfant vrai & sincère, sur la parole de qui l'on peut compter, à qui

494 DU GOUVERNEMENT
 l'on se fie pleinement , & que l'on
 regarde comme incapable non seu-
 lement de mensonge & de fourberie ,
 mais du plus léger déguisement ; &
 un autre enfant à l'égard de qui on
 est toujours en soupçon , de qui l'on
 croit avoir toujours raison de se dé-
 fier ; ^a & aux paroles duquel on n'a-
 joute pas foi lors même qu'il dit la
 vérité. On a soin de leur mettre sou-
 vent devant les yeux ce que Corné-
 lius Nepos remarque au sujet d'Epa-
 minondas , (& Plutarque en dit au-
 tant d'Aristide) qu'il aimoit tellement
 la vérité , que jamais il ne mentoit
 même en riant : *Adeo veritatis dili-*
gens , ut ne joco quidem mentiretur.

Cornel Nep
in Epam.

ARTICLE IX.

*Accoutumer les jeunes gens à la politesse ,
 à la propreté , à l'exaëtitude.*

LA POLITESSE extérieure est une
 des qualités que les parens desirent le
 plus dans leurs enfans , & à laquelle
 ils sont pour l'ordinaire plus sensibles
 qu'à toutes les autres. Le cas qu'ils en
 font est fondé sur l'usage qu'ils ont

^a Mendaci homini , ne | credere solemus. *Cic. lib.*
verum quidem dicenti , 2. de Divin. n. 146.

du monde, où ils savent qu'on juge presque de tout par le dehors. En effet le manque de politesse rabat beaucoup du mérite le plus solide, & fait que la vertu même paroît moins estimable & moins aimable. Un diamant brut ne sauroit servir d'ornement : il faut le polir pour le faire paroître avec avantage. On ne peut donc s'appliquer de trop bonne heure à rendre les enfans civils & polis.

Quand je parle ainsi, je n'entens pas qu'on doive beaucoup exercer les enfans sur tous les raffinemens de la civilité, ni qu'on doive les dresser par mesure & par méthode à toutes ces cérémonies compassées qui régnerent dans le monde. Ce petit manège n'est bon qu'à leur jetter du faux dans l'esprit, & à les remplir d'une sotte vanité. D'ailleurs cette civilité méthodique qui ne consiste qu'en des formules de complimens fades, & cette affectation de tout faire par règle & par mesure, est souvent plus choquante qu'une rusticité toute naturelle. Il ne faut donc pas les tourmenter beaucoup, ni les chagriner pour des fautes qui leur échaperont sur cette matière. Un

496 DU GOUVERNEMENT
abord peu gracieux, une révérence
mal faite, un chapeau ôté de mau-
vaïse grace, un compliment mal
tourné : tout cela mérite qu'on leur
donne quelques avis assaisonnés de
douceur & de bonté, mais non qu'on
les gronde vivement, ou qu'on leur
en fasse honte devant les compa-
gnies, & encore moins qu'on les en
punisse avec sévérité. L'usage du
monde aura bientôt corrigé ces dé-
fauts.

L'important est d'aller au principe
& à la racine du mal, & de combat-
tre dans les jeunes gens certaines
dispositions directement opposées aux
devoirs communs de la société &
du commerce : une grossièreté féro-
ce & rustique, qui empêche de fai-
re réflexion à ce qui peut plaire ou
déplaire à ceux avec qui l'on se trou-
ve ; un amour de soi-même, qui n'est
attentif qu'à ses commodités & à ses
avantages ; une hauteur & une fierté,
qui nous persuadent que tout nous
est dû, & que nous ne devons rien
aux autres ; un esprit de contradi-
ction, de critique, de raillerie, qui
condanne tout, & ne cherche qu'à
faire peine. Voilà les défauts auxquels

il faut déclarer une guerre ouverte. De jeunes gens qui auront été accoutumés à avoir de la complaisance pour leurs compagnons, à leur faire plaisir, à leur céder dans l'occasion, à ne dire jamais rien de choquant contre eux, & à ne se point blesser eux-mêmes facilement des discours des autres : de jeunes gens de ce caractère auront bientôt appris, quand ils entreront dans le monde, les règles de la politesse & de la civilité.

IL EST à souhaiter aussi que les enfans s'accoutument à la propreté, à l'ordre, à l'exactitude : qu'ils prennent soin de leur extérieur, sur-tout les dimanches & les fêtes, & les jours qu'ils ont à sortir ; que dans leur chambre & sur leur table tout soit rangé, & qu'ils prennent l'habitude de remettre chaque chose, chaque livre, à leur place, quand ils s'en sont servi : qu'ils se rendent à leurs différens devoirs au moment précis & marqué. Cette exactitude est d'une grande importance pour tous les tems & toutes les conditions de la vie.

Tout cela est à souhaiter, mais

né doit point, ce me semble, être exigé avec dureté, ni sous peine du châtiment. Car il faut toujours bien distinguer les fautes qui viennent de la légèreté de l'âge, de celles qui partent d'un fonds d'indocilité & de mauvaise volonté. Je prie le Lecteur de vouloir bien me pardonner, si quelquefois je prens la liberté de citer en exemple ce que j'ai pratiqué moi-même pendant que j'étois chargé de la conduite de la Jeunesse. Ce n'est point, ce me semble, par un motif de vanité que je le fais, mais pour mieux faire sentir l'utilité des avis que je donne. J'étois venu à bout au Collège de rendre les écoliers fort honnêtes à l'égard des personnes de dehors qui entroient dans la cour pendant leur récréation, & exacts presque jusqu'au scrupule à se rendre à chaque exercice au premier son de la cloche : mais ce n'étoit point par menaces, ni par châtimens. Je les louois en public & les remerciois de l'honnêteté qu'ils témoignois aux étrangers, dont chacun me faisoit compliment, & de la promptitude avec laquelle ils quit-

toient leur jeu , parce qu'ils favoient que cela me faisoit plaisir. J'ajoutois quelquefois qu'il y en avoit certains qui manquoient à ces petits devoirs , par inadvertance sans doute , ce qui n'étoit pas étonnant dans l'ardeur du jeu : je les priois cependant d'y faire attention , & de suivre l'exemple du plus grand nombre de leurs camarades. Ces manières honnêtes me réussissoient beaucoup mieux , que n'auroient pu faire toutes les réprimandes & toutes les menaces.

ARTICLE X.

Rendre l'étude aimable.

C'EST ICI l'un des points les plus importans en matière d'éducation , & en même tems l'un des plus difficiles. La preuve en est que parmi un très grand nombre de maîtres , qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite , il s'en trouve très peu qui soient assez heureux pour venir à bout de rendre l'étude aimable à leurs disciples.

Le succès , en ce point , dépend beaucoup des premières impressions ;

^a & la grande attention des maîtres chargés d'enseigner les premiers éléments, doit être de faire en sorte qu'un enfant qui n'est point encore capable d'aimer l'étude, ne la prenne point dès lors en aversion, de peur que l'amertume qu'il y aura d'abord sentie ne le suive dans un âge plus avancé. Pour cela, dit Quintilien, il faut que l'étude soit pour lui comme un jeu; qu'on lui fasse de petites interrogations; qu'on l'anime par la louange; qu'on lui donne lieu d'être content de lui-même, & de se savoir bon gré d'avoir appris quelque chose. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre, pour le piquer de jalousie: on proposera de petites disputes, où on lui laissera croire qu'il a souvent le dessus: on l'amorcera aussi par de petites récompenses, auxquelles cet âge est sensible.

^a Mais le grand secret, dit encore Quintilien, pour faire aimer l'étude

^a Id inprimis cavere oportebit, ne, studia qui amare nondum potest, oderit; & amaritudinem semel præceptam, etiam ultra rudes annos reformidet. *Quint., lib. 1. cap. 1.*

^b Discipulos id unum moneo, ut præceptores suos non minus quam ipsa studia ament multum hæc pietas confert studio. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

aux enfans , c'est que le maître sache lui-même s'en faire aimer. A ce prix , ils l'écoutent volontiers , ils se rendent dociles , ils tâchent de lui plaire , ils se font un plaisir de prendre ses leçons : ils reçoivent ses avis & ses corrections de bonne grace , ils sont sensibles à ses louanges , ils s'efforcent de mériter son amitié en s'acquittant bien de leur devoir.

Il y a dans les enfans , comme dans tous les hommes , un fonds naturel de curiosité , c'est-à-dire un desir de connoître & d'apprendre , dont on peut profiter pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout est nouveau pour eux , ils font des questions , ils interrogent , ils demandent le nom & l'usage de tout ce qui se présente à leurs yeux. Il faut leur répondre sans témoigner ni peine ni chagrin , louer leur curiosité , la satisfaire par des réponses nettes & précises , ne leur en jamais donner de trompeuses & d'illusoires ; car bientôt ils s'en aperçoivent & s'en rebutent.

En tout art , & en toute science , les élémens & les principes ont toujours quelque chose de sec & de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien impor-

502 DU GOUVERNEMENT
tant d'abrèger & de faciliter ceux des
langues qu'on apprend aux enfans,
& d'en adoucir l'amertume par tout
ce qu'on y peut répandre d'agrément:

*Pueris dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.*

Par la même raison je croi la méthode
de commencer par faire expliquer
des Auteurs préférable à celle de fai-
re composer des thèmes : parce que
celle-ci est plus pénible, plus ennuyeuse,
& qu'elle attire aux enfans plus
de réprimandes & de châtimens.

Quand ils sont élevés en particu-
lier, un maître habile & attentif met
tout en usage pour leur rendre l'étude
agréable. Il prend leur tems : il étu-
die leur goût : il consulte leur hu-
meur : il mêle le jeu au travail : il
paroît leur en laisser le choix : il ne
fait point une règle de l'étude : il
en excite quelquefois le desir par le
refus même, & par la cessation, ou
plutôt par l'interruption : en un mot
il se tourne en mille formes, & in-
vente mille adresses pour arriver à
son but.

Au Collège ce moien n'est presque
point praticable. Dans une chambre

commune, dans une classe nombreuse, la discipline & le bon ordre demandent qu'on suive une règle uniforme, & que tous la suivent exactement : & c'est ce qui en rend la conduite très difficile. Il faut bien de la tête, bien de l'adresse à un maître, pour tenir en main & conduire les rénes de tant d'esprits d'un caractère tout différent ; les uns vifs & impétueux, les autres lents & phlegmatiques ; ceux-ci qu'il faut arrêter, ceux-là auxquels il faut lâcher la bride : pour manier, dis-je, en même tems tous ces esprits, de sorte pourtant que, malgré cette différence de tempéramens, il les fasse tous marcher de concert, & les amène tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation, c'est là ce qui demande le plus d'habileté & de prudence.

On ne parvient là que par beaucoup de douceur, de raison, de modération, de sang froid, de patience. Il ne faut jamais perdre de vûe ce grand principe, que l'étude dépend de la volonté, qui ne souffre point de contrainte : *Studium discendi, voluntate, quæ cogi non potest, constat.* On Quintil. lib. 1. cap. 3. peut bien contraindre le corps, faire

504 DU GOUVERNEMENT
demeurer un écolier à sa table mal-
gré lui, doubler son travail par pu-
nition, le forcer de remplir une cer-
taine tâche qui lui est imposée, le
priver pour cela du jeu & de la ré-
création. Est-ce étudier, que de tra-
vailler ainsi comme un forçat ; &
que reste-t-il de cette sorte d'étude,
sinon la haine & des livres, & de la
science, & des maîtres, souvent pour
tout le reste de la vie ? C'est donc
la volonté qu'il faut gagner : & elle
se gagne par la douceur, l'amitié, la
persuasion, & sur-tout par l'attrait
du plaisir.

Comme nous naissons paresseux,
ennemis du travail, & encore plus de
la contrainte, il n'est pas étonnant
que tout le plaisir se trouvant d'un
côté, & tout l'ennui de l'autre, tout
l'ennui dans l'étude, tout le plaisir
dans le divertissement, un enfant sup-
porte l'une impatiemment, & court
ardemment après l'autre. L'habileté
du maître consiste à jeter de l'agré-
ment dans l'étude, & à y faire trou-
ver de la douceur. Le jeu & la ré-
création y peuvent beaucoup contri-
buer. C'est de quoi nous avons à par-
ler dans l'article suivant.

ARTICLE

ARTICLE XI.

*Accorder du repos & de la récréation
aux enfans.*

BIEN des raisons obligent d'accorder du repos & de la récréation aux enfans. Premièrement, le soin de leur santé, qui doit marcher avant celui de la science. Or rien n'y est plus contraire qu'une application trop longue & trop suivie, qui use insensiblement & affoiblit les organes encore tendres dans cet âge, & incapables de soutenir de grands efforts. Ce qui me donne occasion d'avertir & de prier les parens de ne pas trop pousser leurs enfans pour l'étude dans les premières années, & de se défier d'un plaisir flateur qu'ils trouvent à les voir briller avant le tems. Car, outre que ces fruits précoces parviennent rarement à maturité, & que ces progrès avancés ressemblent à ces semences qu'on jette sur la surface de la terre, & qui levent incontinent, mais n'ont point de racines : rien n'est plus pernicieux à la santé des enfans que ces efforts prématurés, quoiqu'on n'en aperçoive pas d'abord le mauvais effet.

*Quinnil. lib.
1. cap. 3.*

S'ils sont nuisibles au corps, ils ne sont pas moins dangereux pour l'esprit, ^a qui s'épuise & s'émousse par une application continue, & qui, aussi-bien que la terre, a besoin pour conserver sa force & sa vigueur, d'une alternative réglée de travail & de repos.

Quintil.

D'ailleurs, & nous avons déjà touché cette troisième raison, les jeunes gens, après s'être un peu délassés, se remettent plus gaiement & de meilleur cœur à l'étude, & ce petit relâche les anime d'un nouveau courage; au lieu que la contrainte les soulève & les rebute.

J'ajoute avec Quintilien, & les jeunes gens sans doute ne me délavoueront point, qu'une inclination modérée pour le jeu ne doit point déplaire en eux, puisque souvent elle est une marque de vivacité. En effet peut-on attendre beaucoup d'ardeur pour l'étude de la part d'un enfant,

^a Ea quoque, quæ sensu carent, ut servare vim suam possint, alterna quiete retenduntur. *Ibid.*
 Ut fertilibus agris non est imperandum: cito enim exhauriet illos nunquam intermissa fecundi-
 tas: ita animorum impetus assiduus labor frangit.... Nascitur ex assiduitate laborum, animorum hebetatio quædam & languor. *Seneca de tranq. an. cap. 15*

qui dans cet âge naturellement vif & gai, est toujours triste, morne, & indifférent, même pour le jeu ?

^a Mais en cela, comme en tout, il y a un sage milieu à garder, qui consiste à ne pas leur refuser le divertissement, de peur qu'ils ne prennent l'étude en aversion ; & à ne pas aussi leur en accorder trop, de peur qu'ils ne s'accoutument à l'oisiveté.

Le choix, sur ce point, demande quelque attention. Ce n'est pas qu'il faille se mettre beaucoup en peine pour leur procurer des plaisirs : ils en inventent assez eux-mêmes. Il suffit de les laisser faire, & de les observer sans contrainte, pour les modérer quand ils s'échauffent trop.

Les divertissemens qu'ils aiment le mieux, & qui leur conviennent aussi davantage, sont ceux où le corps est en mouvement. Ils sont contents, pourvu qu'ils changent souvent de place. Une bale, un volant, un sabot, sont fort de leur goût ; aussi bien que la promenade & la course.

Il y a des jeux d'industrie, où l'in-

^a Modus tamen sit re-
missionibus, ne aut odium
studiorum faciant nega-
tæ, aut otii consuetudi-
nem nimiam. *Ibid.*

508 DU GOUVERNEMENT
struction est mêlée au divertissement ,
qui peuvent quelquefois trouver leur
place , lorsque le corps est moins dis-
posé à se remuer , ou que le tems &
la saison obligent de se renfermer.

Comme le jeu est destiné à délas-
ser , je ne sai si l'on devroit commu-
nément permettre aux enfans ceux
qui appliquent presque autant que l'é-
tude. Jacques I. roi de la grande Bre-
tagne , dans l'instruction qu'il a laissée
à son fils pour bien régner , entre au-
tres avis qu'il lui donne sur le jeu , lui
interdit celui des échets , par la raison
que c'est plutôt une étude qu'un délas-
sement.

Les jeux d'e hazard , tels que sont
ceux des cartes & des dés , devenus si
fort à la mode dans le monde , méritent
bien plus d'être interdits aux
jeunes gens. C'est une honte pour
notre siècle , que des personnes rai-
sonnables ne puissent passer ensemble
quelques heures , si elles n'ont les
cartes à la main. Les écoliers seront
heureux , s'ils remportent du Collège ,
& s'ils conservent longtems , l'i-
gnorance & le mépris de toutes ces
sortes de jeux.

En fait d'éducation c'est un prin-

cipe, qu'on ne peut trop inculquer aux parens ni aux maîtres, de tenir les enfans généralement pour tout dans le goût des choses simples. Il ne faut ni de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands divertissemens pour les réjouir. Le tempérament de l'ame se gâte, aussi bien que le goût, par la recherche des plaisirs vifs & piquans. Et comme l'usage des ragouts fait que les viandes communes, & assaisonnées simplement, deviennent fades & insipides : aussi les grands ébranlemens de l'ame préparent l'ennui & le dégoût par rapport aux divertissemens ordinaires de la Jeunesse.

On voit, dit M. de Fénelon, des parens, assez bien intentionnés d'ailleurs, mener eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics. Ils prétendent, en mêlant ainsi le poison avec l'aliment salutaire, leur donner une bonne éducation ; & ils la regarderoient comme triste & austère, si elle ne souffroit ce mélange du bien & du mal. Il faut avoir bien peu de connoissance de l'esprit humain, pour ne pas voir que ces sortes de divertissemens ne peuvent manquer de dégou-

310 DU GOUVERNEMENT
ter les jeunes gens de la vie sérieuse
& occupée, à laquelle pourtant on les
destine, & de leur faire trouver fades
& insupportables les plaisirs simples
& innocens.

ARTICLE XII.

*Former les jeunes gens au bien par ses
discours & par ses exemples.*

CE QUE je viens de dire, marque
combien ce devoir est indispensable
pour les maîtres, puisque souvent
c'est contre les discours & les exem-
ples des peres & des meres qu'il faut
prémunir les enfans, aussi bien que
contre les faux préjugés & les mau-
vais principes qui se débitent ordi-
nairement dans les conversations, &
qui sont autorisés par une pratique
presque générale. ^a Ils doivent leur
tenir lieu de ce gardien & de ce moni-
teur, dont Sénèque parle si souvent,
pour les préserver ou pour les déli-
vrer des erreurs populaires, & pour

a Non licet ire recta
via: trahunt in pravum
parentes, trahunt servi...
Sic ergo aliquis custos, &
autem subinde pervellat,
abigatque rumores, &
reclamer populis laudan-
tibus.... Itaque moni-
tionibus crebris, opinio-
nes, quæ nos circumso-
nant, compeſcamus. *Se-
nec. Epist. 94.*

leur inspirer des principes conformes à la droite & saine raison. Il faut donc qu'eux-mêmes en soient bien pénétrés : qu'ils pensent & parlent toujours avec sagesse & vérité. ^a Car rien ne se dit impunément devant les enfans, & c'est sur les discours qu'ils entendent qu'ils régulent leurs desirs & leurs craintes.

C'est pour cette raison que Quintilien, comme nous l'avons déjà remarqué, recommande aux maîtres de parler souvent à leurs disciples de l'honnêteté & de la justice : & Sénèque nous apprend les merveilleux effets que produisoient sur lui les vives exhortations du sien. L'endroit est parfaitement beau. ^b A peine, dit-il, peut-on s'imaginer l'impression que de tels discours sont capables de faire. Car l'esprit encore tendre des jeunes gens se laisse volontiers tourner du côté de la vertu. Comme ils sont do-

^a Nulla ad aures puerorum vox impunè perferitur. Nocent, qui optant; nocent, qui execrantur. Nam & horum imprecatio falsos nobis metus inserit, & illorum amor malè docet bene optando. *Ibid.*

^b Verisimile non est,

quantum proficiat talis oratio... Facillimè enim tenera conciliantur in cœnia ad honesti restitue amorem. Adhuc docilibus leviterque corruptis injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist.* 108.

„ ciles , & que la corruption ne les
 „ a pas encore beaucoup infectés , la
 „ vérité les saisit aisément , pourvû
 „ qu'un Avocat intelligent plaide sa
 „ cause devant eux , & leur parle en
 „ sa faveur. Pour moi , quand j'enten-
 „ dois Attalus invectiver contre les
 „ vices , contre les erreurs , contre les
 „ desordres de la vie , le genre humain
 „ me faisoit pitié , & je ne trouvois
 „ de grand & d'estimable qu'un hom-
 „ me capable de penser de la sorte.
 „ Quand il s'attachoit à faire valoir les
 „ avantages de la pauvreté , & à prou-
 „ ver que tout ce qui est au delà du
 „ nécessaire ne peut être regardé que
 „ comme une charge inutile & un far-
 „ deau incommode , il me donnoit en-
 „ vie de sortir pauvre de son école. S'il
 „ se mettoit à décrier nos voluptés , à
 „ louer la chasteté du corps , la fruga-
 „ lité de la table , la pureté de l'ame ;
 „ je me sentoís disposé à renoncer aux
 „ plaisirs les plus permis & les plus lé-
 „ gitimes.

Il est encore une autre voie plus
 courte & plus sûre pour conduire les
 jeunes gens à la vertu : c'est celle de
 l'exemple. Car le langage des actions
 est tout autrement fort & persuasif,

que celui des paroles : *Longum iter est Senec. Epist.*
per præcepta, breve & efficax per exem- 6.

pla. C'est un grand bonheur pour de *Senec. Epist.*
 jeunes gens de trouver des maîtres 52.

dont la vie soit pour eux une instruction continuelle ; dont les actions ne démentent jamais les leçons ; qui fassent ce qu'ils conseillent , & évitent ce qu'ils blâment ; & qu'on admire encore plus lorsqu'on les voit , que lorsqu'on les entend.

Paroit-il manquer quelque chose à ce que j'ai dit dans ce chapitre sur les différens devoirs d'un maître , & les parens ne se croiroient-ils pas fort heureux d'en trouver de tels pour leurs enfans ? Cependant je prie le Lecteur d'observer que tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je l'ai puisé uniquement dans le paganisme : que ce sont Lycurgue, Platon, Cicéron, Sénèque, Quintilien , qui m'ont prêté leurs pensées , & fourni les règles que j'ai prescrites : que ce que j'ai emprunté des autres Auteurs, ne sort point de la sphère des premiers, & ne s'élève point au dessus des maximes & des idées payennes. Il manque donc encore quelque chose aux devoirs du maître : & c'est de quoi il me reste à parler dans le dernier article.

ARTICLE XIII.

*Piété : religion : zèle pour le salut
des enfans.*

SAINT AUGUSTIN^a dit que quelques charmes qu'eût pour lui un livre de Cicéron qui avoit pour titre Hortensius, dont la lecture avoit préparé la voie à sa conversion en lui inspirant un vif desir de la sagesse, il sentoit pourtant qu'il y manquoit quelque chose, parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jesus-Christ; & que tout ce qui ne portoit point ce nom divin, quelque bien pensé, quelque bien écrit, & quelque vrai qu'il pût être, n'enlevoit point entièrement son cœur. Il me semble aussi que mes Lecteurs ont dû n'être pas tout-à-fait contents, & trouver quelque chose à dire dans ce que j'ai rapporté du devoir des maîtres, en n'y rencontrant

^a Ille liber mutavit affectum meum, & vota mea ac desideria fecit alia. . . . Immortalitatem sapientiæ concupiscebam æstu cordis incredibili; & surgere jam cœperam, ut ad te redirem. . . . Fortiter excitabar sermone illo & accendebam, & ardebam: & hoc solum me in tanta flagrantia refrangebatur, quod nomen Christi non erat ibi. . . . Quicquid sine hoc nomine fuisset, quamvis literatum & expositum & veridicum, non me totum rapiebat. *Conf. lib. 8.*

nulle part le nom de Jesus-Christ, & ne découvrant nulles traces de christianisme dans des préceptes qui regardent l'éducation d'enfans chrétiens.

C'est de dessein formé que j'en ai usé de la sorte, pour mieux faire sentir combien nous serions condamnables si nous nous contentions de ce qu'on auroit lieu d'exiger de maîtres payens, & si même nous n'allions pas aussi loin qu'eux. En effet le christianisme est l'ame & le complément de tous les devoirs dont j'ai parlé jusqu'ici. C'est le christianisme qui les anime, qui les élève, qui les annoblit, qui les perfectionne, & qui leur donne un mérite, dont Dieu seul est le principe & le motif, & dont Dieu seul peut être la digne récompense.

Qu'est-ce qu'un maître chrétien, chargé de l'éducation de jeunes gens ? C'est un homme, entre les mains de qui Jesus-Christ a remis un certain nombre d'enfans, qu'il a rachetés de son sang, & pour lesquels il a donné sa vie ; en qui il habite comme dans sa maison & dans son temple ; qu'il regarde comme ses membres, comme ses freres & ses cohéritiers ; dont il

veut faire autant de rois & de prêtres, qui régneront & serviront Dieu avec lui & par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés? Est-ce précisément pour en faire des poètes, des orateurs, des philosophes, des savans? Qui oseroit le dire, ou même le penser? Il les leur a confiés, pour conserver en eux le précieux & l'ineestimable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur ame par le baptême, pour en faire de véritables chrétiens. Voilà donc ce qui est la fin & le but de l'éducation des enfans : tout le reste ne tient lieu que de moyens. Or quelle grandeur, quelle noblesse une commission si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres! Mais quel soin, quelle attention, quelle vigilance, & sur tout quelle dépendance de Jesus-Christ ne demande-t-elle point!

C'est cette dernière qualité qui fait tout le mérite, & en même tems toute la consolation des maîtres. Ils ont besoin, pour conduire les enfans, de capacité, de prudence, de patience, de douceur, de fermeté, d'autorité. Quelle consolation pour un maître d'être intimement persuadé que c'est

Jesus-Christ qui donne toutes ces qualités, & que c'est à une prière humble & persévérante qu'il les accorde ; & de lui pouvoir dire avec les Prophètes : *C'est vous, Seigneur, qui êtes ma patience & ma force ; c'est vous qui êtes ma lumière & mon conseil ; c'est vous qui me soumettez le petit peuple que vous avez confié à mes soins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un seul moment. Accordez-moi, pour la conduite des autres, & pour mon propre salut, l'esprit de sagesse & d'intelligence, l'esprit de conseil & de force, l'esprit de science & de piété, & sur tout l'esprit de la crainte du Seigneur.*

Quand un maître a reçu cet esprit, il n'y a plus rien à lui dire : cet esprit est un maître intérieur, qui lui dicte & lui enseigne tout, & qui dans chaque occasion lui montre & lui fait pratiquer ses devoirs. Une grande marque qu'on l'a reçu, c'est lorsqu'on se sent un grand zèle pour le salut des enfans, qu'on est touché de leurs dangers, qu'on est sensible à leurs fautes, qu'on fait souvent réflexion de quel prix est l'innocence qu'ils ont reçue dans le batême, combien il est difficile de la réparer quand une

118 DU GOUVERNEMENT

fois on l'a perdue, quel compte nous en demandera Jesus-Christ qui nous a comme placés en sentinelle pour la garder, si l'homme ennemi pendant notre sommeil leur enleve un si précieux trésor. Un bon maître doit s'appliquer ces paroles, que Dieu faisoit continuellement retentir aux oreilles de Moïse le conducteur de son peu-

Num. 11. 12. ple : » Portez-les dans votre sein, » comme une nourrice a accoutumé de » porter son petit enfant. *Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet nutrix infantulum.* Il doit éprouver quelque chose de la tendresse & de l'inquiétude de saint Paul à l'égard des Galates pour qui il sentoît les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jesus-Christ fût formé en eux. *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.*

Je ne puis m'empêcher d'adresser ici aux maîtres quelques-uns des avis qu'on trouve dans une *Lettre à une Sœur morale & de piété, chez la Veuve Estienne* sur ses obligations, ni trop les exhorter à lire avec attention cette lettre, qui leur convient parfaitement.

1. Le premier moien de conserver le dépôt qui vous a été confié, & de

le multiplier, est de travailler avec un zèle nouveau à votre propre sanctification. Vous êtes l'instrument dont Dieu veut se servir pour les enfans : il faut donc que vous lui soyiez étroitement uni. Vous êtes le canal : il faut donc que vous soyiez rempli. Vous devez attirer les bénédictions sur les autres : il ne faut donc pas les détourner de dessus votre tête.

2. Le second moyen est de ne point espérer de fruit, si vous ne travaillez au nom de Jesus-Christ, c'est-à-dire comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. ^a Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées.... Son humilité & sa douceur ont été étonnantes... Il a donné sa vie & son sang pour ses brebis. Voilà l'exemple des Pasteurs : voilà le vôtre. Ne détachez jamais vos yeux de dessus ce divin modèle. Enfantez ainsi, nourrissez ainsi vos élèves, devenus vos enfans. Songez moins à les reprendre, qu'à vous en faire aimer ; & ne pensez à vous en faire aimer, que pour mettre l'amour de Jesus-Christ

^a *Cœpit facere & docere.* *Mat. 1. 1.*

Potens in opere & sermone. *Luc. 24. 19.*

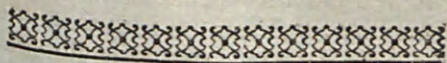
320 DU GOUVERNEMENT
dans leu s cœurs , & à vous effacer
après cela s'il se peut de leur esprit.

3. Le troisiéme moien est de ne rien
attendre de vos soins , de votre pru-
dence , de vos lumières , de votre tra-
vail ; mais de la seule grace de Dieu.
Il benit rarement ceux qui ne sont
pas humbles.... Nous parlons en vain
aux oreilles , s'il ne parle au cœur.
Nous arrosons & plantons en vain ,
s'il ne donne l'accroissement.

On croit faire merveille en multi-
pliant les paroles : on croit amollir la
dureté du cœur par de vifs reproches ,
par des humiliations , par des châti-
mens. Cela peut être utile quelque-
fois : mais il faut que la grace le ren-
de utile ; & quand on attend tout de
ces moiens , on met un obstacle secret
à la grace , qui est justement refusée à
la présomption humaine , & à une
confiance orgueilleuse.

4. Si vos discours & vos soins sont
benis de Dieu , ne vous en attribuez
point le succès : n'écoutez point la
voix secrète de votre cœur qui s'ap-
plaudit : n'écoutez point celle des
hommes qui vous séduisent. Si votre
travail paroît inutile , ne vous décou-
ragez point : ne désespérez ni de

vous, ni des autres : ne vous relâchez point. Les momens que Dieu s'est réservés ne sont connus que de lui. Il vous rendra le matin la récompense de votre travail pendant la nuit. Il a paru inutile : mais il ne l'étoit pas pour vous. Le soin vous étoit recommandé, & non le succès.



SECONDE PARTIE.

DEVOIRS PARTICULIERS

Par rapport à l'éducation de la Jeunesse.

LE s différens devoirs que j'ai à examiner dans cette seconde partie, regardent le Principal du Collège, les Régens, les Parens, les Précepteurs, les Ecoliers.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal.

LE PRINCIPAL d'un Collège en est comme l'ame, qui met tout en mouvement, & qui préside à tout. C'est sur lui que roule le soin d'établir le bon ordre, de maintenir la

discipline , de veiller en général sur les études & sur les mœurs. On comprend aisément combien un tel poste est important pour le bien public , & combien en même tems il est difficile à remplir. Il seroit à souhaiter , ce semble , que celui qui se trouve à la tête des Professeurs fût en tout le premier ; qu'il pût en tout servir de conseil & de modèle ; & qu'il possédât parfaitement tout ce qu'on enseigne aux jeunes gens , grammaire , belles lettres , rhétorique , philosophie , pour être en état de bien juger & de l'habileté des maîtres , & du progrès des disciples. Mais on peut suppléer au défaut de quelques-unes de ces connoissances par d'autres qualités encore plus essentielles & plus nécessaires. Une maison est heureuse , quand Dieu lui donne pour chef un homme qui a l'esprit de gouvernement , un caractère liant & sociable , un jugement solide , une humble & prudente docilité , un désintéressement parfait ; & qui n'entre dans cette place que par des vûes de religion , & nullement par des motifs humains. Alors le succès est immanquable. Car on peut dire , sans crainte

de se tromper, & l'expérience en est un bon garand, que c'est le mérite du Principal qui contribue le plus à la réputation d'un Collège.

Il y a quatre ou cinq choses sur tout qui font l'objet des soins & de l'attention du Principal : la nourriture, les études, la discipline, l'éducation, la religion. J'expliquerai en détail chacune de ces parties le plus brièvement qu'il me sera possible.

ARTICLE PREMIER.

De la nourriture des Pensionnaires.

CE QU'UN PERE est dans sa famille, le Principal l'est dans un Collège. Il doit donc avoir l'attention & la tendresse d'un pere, & donner ses premiers soins à la santé des enfans, qui est la base & le fondement de tout le reste. Elle dépend beaucoup de la nourriture, qui jointe au mouvement & à l'exercice, sert à faire croître les enfans, à les fortifier, à leur donner une bonne constitution, & à les mettre en état de soutenir les fatigues des différens états où la Providence les appellera un jour. Pour cela il faut que la nourriture

soit simple , mais bonne , solide , & réglée.

Le moien que la nourriture soit telle qu'elle doit être , & ceci me paroît un principe essentiel en matière d'économie , c'est de prendre ce qu'il y a de meilleur en tout genre : le meilleur pain , la meilleure viande , la meilleure huile , le meilleur beurre , &c. & j'ai connu par expérience qu'il n'en coutoit pas beaucoup plus , sur tout si l'on a soin de paier régulièrement ceux qui font les fournitures , moien-
nant quoi l'on est assuré d'être toujours bien servi.

Un obstacle à la règle que j'établis ici , seroit de la part du Principal un grand desir d'amasser du bien. Mais je ne dois soupçonner personne d'une disposition d'ame si éloignée du caractère d'un homme de lettres & d'un homme d'honneur , ^a qui sait mieux que tout autre que ce seroit dégrader son ministère que de l'exercer par des vûes basses d'intérêt , & de mettre à prix le soin qu'il prend

^a Quis ignorat quin id longe sit honestissimum , ac liberalibus disciplinis & illo quem exigimus animo dignissimum , non vendere operam , nec evare tanti beneficii auctoritatem ? *Quintil. lib. 12. cap. 7.*

d'élever la jeunesse, Il est bien juste que les peines qu'on se donne en ce genre, qui font la partie la plus onéreuse & la plus inquiétante du gouvernement d'un Collège, soient récompensées même temporellement. Un Principal, pour bien faire toutes choses, & agir en tout généreusement, doit être à son aise & au large. Mais le moien d'y parvenir, (& plusieurs en ont fait une heureuse expérience) c'est de ne rien épargner pour la nourriture des Pensionnaires.

Il a ne suffit pas que le Principal soit lui-même désintéressé & généreux: il faut qu'il inspire les mêmes sentimens à ceux qui sous son nom & à sa place seront chargés de l'économie, & qu'il veille exactement sur leur conduite, dont il est responsable au public. Une marque sûre qu'il desire sincèrement de remplir en cela son devoir, c'est de donner aux maîtres sur cet article, comme dans tout le reste, une entière liberté de lui porter leurs

^a His in rebus jam te
usus ipse profecto erudi-
vit, nequaquam satis esse
ipsum hasce habere vir-
tutes, sed circumspicien-
dum diligenter ut in hac

custodia provincie non
te unum sed omnes mi-
nistros imperii tui sociis,
& civibus, & reip. præ-
stare videare. Cic. Epist.
1. lib. 1. ad Q. frat.

plaintes, de les y exhorter publiquement, de déclarer que ce sera lui faire plaisir que d'en user avec lui de la sorte, de recevoir leurs remontrances d'une manière qui le prouve, & sur tout d'en faire l'usage que la justice & la prudence exigeront de lui. Pour épargner aux maîtres la peine qu'une telle démarche cause naturellement, il pourroit leur indiquer dans le Collège quelque personne, comme le sous-Principal, ou quelque autre, avec qui ils s'expliqueront plus volontiers & plus librement. Il doit compter que c'est là l'unique moyen d'arrêter les discours.

Les maîtres, de leur côté, doivent sur cet article marquer beaucoup de modération, & ne jamais se plaindre à table des mets qu'on y sert, pour ne point accoutumer leurs écoliers à une trop grande délicatesse sur le boire & sur le manger, & pour ne point autoriser par leur exemple un esprit de plainte & de murmure, qui n'est propre qu'à semer la division, & à former le mécontentement dans un Collège. Il faut se souvenir que quelque attention & quelque bonne volonté qu'ait un Principal, il est impos-

fible que dans une grande économie il n'échape quelques fautes & quelques négligences, que la prudence & la charité des maîtres doivent couvrir & dissimuler.

A LA BONNE nourriture on doit joindre la propreté, qui en relève le prix, & en fait l'assaisonnement. Il faut que le linge soit blanc, la vaisselle bien écurée, les salles où l'on mange balaiées régulièrement tous les jours après le repas, & chaque chose toujours rangée à sa place. L'Université, dans ses statuts, entre sur cela dans un détail, qui montre combien elle juge cette attention importante. Un Principal ne la peut donc pas regarder comme indigne de ses soins, & il faut qu'il puisse dire de lui-même ce que nous lisons dans Horace :

Stat. 28.
Append.

Epist. 5. lib. 1.

Hæc ego procurare & idoneus imperor, & non
Invitus : ne turpe toral, ne sordida mappa
Corruget nares : ne non & cantharus, & lanx
Ostendat tibi te.

Le même Poète, dans un autre endroit, remarque que cette propreté ne demandant point de dépense, mais seulement un peu de soin & d'exacti-

tude, la négligence en ce point n'est pas pardonnable.

Satyr. 4. l. 2. Vilibus in scopis, in mappis, in scobe, quantus
Consistit sumptus? neglectis flagitium ingens.

ARTICLE II.

Des Etudes.

COMME le choix des Régens dépend uniquement du Principal, on peut dire pour cette raison que c'est de lui que dépend le succès des études. Ce choix est une des parties les plus importantes de son ministère, & qui a de plus grandes suites, soit par rapport au bien public, soit par rapport à la personne du Principal même.

Quel avantage n'est-ce point pour la Jeunesse, quel honneur pour l'Université, quand un Principal met en place des Régens qui se distinguent par beaucoup d'érudition, qui brillent au dehors par des compositions ou par des actions publiques, & qui à ces qualités éclatantes en joignent d'autres non moins nécessaires, le talent d'enseigner & de conduire, l'autorité, la probité, la piété ! Mais quel poids accablant pour lui, si par des vûes humaines

humaines il nomme des Régens peu capables de s'acquitter de leurs fonctions ! Tout le bien qu'un meilleur choix eût produit, lui serareproché : & tout le mal qui suivra un choix imprudent & téméraire, sera sur son compte.

Pour éviter ce malheur, il faut tâcher de faire tomber son choix sur ceux que Dieu destine aux emplois ; c'est-à-dire sur ceux à qui il a donné les qualités nécessaires pour les remplir : autrement, c'est mépriser ses dons, & rejeter ce qu'il a choisi. L'Université, en donnant aux Principaux le droit d'élire les Régens, leur enjoint de s'assurer auparavant de leur capacité, & encore plus de leur probité, afin qu'ils soient en état d'instruire les jeunes gens dans les Belles-Lettres, & de les former aux bonnes mœurs. *Gymnasiarcha ad docendam & regendam juventutem pedagogos & magistros probata vita & doctrina recipiant & admittant... quorum mores imprimis spectandi, ut pueri ab his & literas simul discant, & bonis moribus imbuantur.*

Ce n'est ni la chair, ni le sang, ni le pays & la patrie, qu'il faut con-

sulter dans un tel choix, mais l'utilité publique. S'il étoit permis de comparer les petites choses aux grandes, on exhorteroit le Principal à se souvenir d'une belle parole d'un Empereur Romain, & d'imiter sa conduite. C'est Galba, lorsqu'il adopta Pison. » Auguste, lui dit-il, s'est cherché un successeur dans sa famille : » pour moi j'en ai cherché un dans toute l'étendue de l'Empire. *Augustus in domo successorem quaesivit, ego, in Republica.* Nous^a devons regarder comme notre plus proche parent, & notre meilleur ami, celui qui a le plus de mérite, selon la belle remarque de Plin. La brigue & la recommandation des puissances ne doivent avoir ici aucune part ; & c'est dans ces sortes d'occasions qu'il doit faire paroître une fermeté inébranlable, en se représentant à lui-même de quelle injustice & de quelle infidélité il se rendroit coupable, en sacrifiant à la complaisance pour un particulier les intérêts essentiels de tant de familles

*Tacit. Hist.
lib. 1, cap. 15.*

^a An tu summæ potestatis heredem tantum intra domum tuam quæras ? non per totam civitatem circumferas oculos, & hunc tibi proximum, hunc conjunctissimum existimes, quem optimum inveneris ? *Plin. in Paneg. Traj.*

qui lui ont confié de bonne foi ce qu'elles avoient de plus cher.

On fait combien d'excellens sujets M. Gobinet avoit placés dans le Collège du Plessis. Il alloit les chercher lui-même, & n'avoit égard qu'au mérite, & jamais à la recommandation seule. Le célèbre M. Lenglet aiant lu une pièce de vers qu'il rencontra par hazard sur la table de M. Gobinet, lui dit que l'Auteur qu'il ne connoissoit point, pourroit devenir un excellent poëte, s'il ajoutoit à son génie naturel la lecture de Virgile qui lui manquoit. C'en fut assez à ce digne Principal, quand il eut connu d'ailleurs les autres qualités de ce jeune homme, pour le faire Régent : c'étoit M. Hersan, qui a fait tant d'honneur à l'Université.

L'important pour un Principal seroit de former lui-même de bons sujets dans son Collège, & de les préparer de loin à la Régence. Quand on les a vû croître ainsi sous ses yeux, on les connoit tout autrement, non seulement par raport à la capacité, mais, ce qui est encore plus essentiel, par raport aux mœurs & au caractère d'esprit. Je reviendrai à cette matière,

& j'y insisterai davantage, en finissant cet article.

Il ne suffit pas d'avoir fait un bon choix : il faut le soutenir par tout le reste de sa conduite. La grande habileté d'un Principal consiste à gagner l'esprit des Régens, à s'en faire estimer & aimer, à s'attirer leur confiance ; à quoi il ne peut parvenir que par des manières douces, prévenantes, éloignées de tout air de hauteur & d'empire. Car il doit se souvenir que le caractère qui domine dans les gens de lettres, c'est l'amour de la liberté ; j'entends une liberté honnête, & réglée par la raison.

OUTRE ce qui dépend des Régens, le Principal peut contribuer beaucoup par lui-même à l'avancement des études, en s'appliquant à jeter de l'émulation dans les Classes par les fréquentes visites qu'il y fera, pour se faire rendre compte du progrès des études, pour y animer les bons écoliers par des louanges, pour leur distribuer de tems en tems des récompenses & des prix, pour exciter les médiocres & les foibles à faire des efforts, & pour appuier en tout l'autorité & les bonnes vûes des Régens.

La distribution des prix qui se fait à la fin de l'année avec solennité, est un des moïens les plus efficaces pour exciter & entretenir l'émulation dont je parle. Ce soin regarde le Principal, & de toutes les dépenses qu'il fait, celle-ci est la mieux employée. Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà observé, que leur revenu les mît en état d'y fournir sans s'incommoder; & j'admire la générosité de ceux qui n'ayant point de pensionnaires, ou n'en ayant qu'un très petit nombre, ne laissent pas de distribuer des prix à la fin de l'année comme s'ils étoient fort riches.

Afin que cette distribution de prix produise tout son effet, elle doit se faire avec une grande équité, sans que jamais la faveur y ait aucune part. Il dépend du Principal de donner des prix, ou de n'en pas donner: mais quand ils sont une fois proposés, il n'en est plus le maître; ils sont dûs, & appartiennent de droit au mérite, & ils ne peuvent, sous quelque prétexte que ce soit, lui être refusés sans une injustice criante. Ici les rangs sont réglés, non par la naissance ou par les richesses, mais par l'esprit &

le savoir. Le roturier se trouve de niveau avec le Prince, & pour l'ordinaire le devance de beaucoup: & rien n'est plus important pour faire fleurir les études dans un Collège, que d'y bien établir la réputation d'une justice exacte & rigoureuse dans la distribution des places & des prix.

Je reviens, comme je l'ai promis, à ce qui regarde le choix des Régens. Le moien le plus sûr d'y réussir, & je sai que plusieurs Principaux l'ont employé avec succès, c'est de choisir dans les Classes de pauvres écoliers en qui l'on remarque de l'esprit & de la bonne volonté, de les nourrir à ses dépens, d'avoir une attention particulière sur leur conduite & sur leurs études, quand ils les ont achevées de leur confier le soin de quelques écoliers, afin qu'ils se forment eux-mêmes en les instruisant, de leur faire faire de tems en tems quelques compositions soit en vers soit en prose, & par là de les mettre en état d'entrer dans la Régence quand l'occasion s'en présentera.

Cette dépense ne va pas loin, & peut avoir d'heureuses suites. Le grand avantage qu'un Principal en

doit espérer, c'est d'attirer sur son Collège la bénédiction de Dieu, & il en a un extrême besoin. Car, il ne faut pas le dissimuler, il y a généralement parlant sur les riches & sur les richesses une sorte de malédiction, qu'il faut tâcher d'en détourner en mêlant parmi les enfans des riches quelques pauvres écoliers, qui attirent sur eux les regards & la protection de celui qui se déclare par tout dans l'Ecriture le protecteur & le pere des pauvres.

Je ne sai s'il y a, pour un homme de lettres & pour un homme de bien, une joie plus pure que celle d'avoir contribué par ses soins & par ses libéralités à former de jeunes gens, qui dans la suite deviennent d'habiles Professeurs, & par leurs rares talens font honneur à l'Université. Cette joie, ce me semble, devient encore infiniment plus sensible, quand c'est à titre de gratitude qu'on leur a rendu ces services, pour reconnoître & pour paier en quelque sorte ceux qu'on a reçu soi-même lorsqu'on étoit dans une pareille situation. Car souvent, & l'on ne doit pas en rougir, c'est du sein de la paupreté que sortent les plus

excellens sujets, comme Horace le remarque en parlant des plus grands hommes de la République Romaine.

* Fabri- Hunc*, & incompris Curium capillis
cium, Horat. Utilem bello tulit, & Camillum
Od. 12. lib. 1. Sæva paupertas.

ARTICLE III.

De la Discipline du Collège.

LES PRINCIPAUX sont chargés par leur place & par leur titre de veiller à la discipline générale des Colléges. C'est à eux qu'il appartient de faire examiner les écoliers, pour les placer dans les Classes qui leur conviennent. Ils doivent se faire rendre compte chaque semaine de la conduite qu'ils y gardent. Ils doivent agir de concert avec les Professeurs, pour régler quels Auteurs on expliquera dans les classes. Ils sont tenus de faire observer exactement les Statuts de l'Université, & les Réglemens de la Faculté des Arts qui regardent la discipline des Colléges & des Classes, tel par exemple qu'est celui qui fixe les jours de congés, & le tems de l'entrée & de la sortie des Classes, qui a été renouvelé depuis peu, & auto-

Stat. 13. Facult. Art.

Stat. 17.

Stat. 24.

risé par le Parlement : & c'est pour
cela que l'Université leur enjoint de *Stat. 76.*
faire lire deux fois chaque année ces
Statuts & ces Réglemens en présence
de tous les maîtres & de tous les
écoliers.

Cette dernière Ordonnance est fort
sage, mais n'est pas assez exactement
observée. Pour en rendre l'exécution
plus facile, on a fait imprimer sépa-
rément ceux de ces Statuts & de ces
Réglemens qu'on a jugé les plus es-
sentiels pour la discipline ; & il y
a des Professeurs qui ne manquent
point chaque année de les lire dans
leurs classes. On pourroit y en ajou-
ter quelques-uns qui ont été faits de-
puis, & les faire imprimer de nou-
veau.

Je commence cet article par ce
qui regarde les devoirs du Principal
à l'égard des Boursiers. Tout ce que
je dois dire dans la suite leur convient
jusqu'à un certain point, & leur est
commun avec les autres écoliers :
mais le Principal leur doit un soin
particulier. Ils sont les enfans de la
maison ; & les Colléges, dans leur
origine, ont été fondés pour eux.
Un Principal doit toujours s'en sou-

venir, & ne perdre jamais de vûe les pieux motifs des Fondateurs, qui ont consacré une partie de leurs biens à une œuvre si sainte. C'étoient, pour l'ordinaire, de hauts & puissans Seigneurs dans leur tems : des Cardinaux, des Archevêques, des Evêques, des Chanceliers, des Princes, & quelquefois même des Têtes couronnées. Leur mémoire doit encore être aussi chère & aussi précieuse à un Principal, que le seroit leur personne, s'ils étoient actuellement en place & en crédit. Il doit, par respect & par reconnaissance pour ces illustres Fondateurs qui sont toujours vivans pour lui, avoir pour les Boursiers une bonté & une tendresse de pere, leur procurer tous les secours temporels & spirituels qui dépendent de lui, leur donner tous ses soins pour les mettre en état de remplir dignement les places où la divine Providence les appellera, empêcher sur tout que les enfans des riches n'aient du mépris pour eux, & pour cela leur témoigner lui-même de l'estime & de la considération. Je n'ai jamais remarqué que les Pensionnaires fussent choqués qu'en certaines occasions on

leur préférât les Boursiers, & que par honneur on leur donnât le premier rang. Ceux-ci ne doivent pas s'en prévaloir, ni oublier que c'est à titre de pauvres qu'ils sont Boursiers; & qu'ainsi leur caractère doit être la douceur, l'obéissance, la docilité, & sur tout l'humilité: car rien n'est plus insupportable qu'un pauvre orgueilleux: *Odivit anima mea... pauperem superbum*. A ces conditions on ne peut témoigner trop d'amitié aux Boursiers. Quand un Principal l'a été lui-même, comme cela arrive assez fréquemment, il est bien plus porté à les favoriser, & il s'applique volontiers ce vers de Virgile:

Eccli. 25. 4.

Non ignara mali miseris succurrere disco. *Æn. lib. 1. v. 634.*

Ou plutôt il s'applique le commandement que Dieu fait souvent dans l'Ecriture aux Israélites, de prendre soin des étrangers, parce qu'eux-mêmes l'avoient été: *Amate peregrinos, quia & ipsi fuistis advena in terra Ægypti.*

Dent. 10 9.

UNE des choses qui contribuent le plus à établir la réputation d'un Collège, c'est l'exactitude & la fermeté de la discipline. Il y a à la vérité bien des parens qui se déterminent pres-

que à l'aveugle sur le choix d'un Collège, mais il y en a beaucoup aussi qui se conduisent autrement, & qui regardant comme le premier & le plus essentiel de leurs devoirs de procurer une éducation chrétienne à leurs enfans, y donnent tous leurs soins & toute leur application. Or ce qui détermine de tels parens en faveur d'un Collège, c'est la connoissance qu'ils ont de la bonne discipline qui y régne.

Tout le soin d'un Principal est donc de s'acquitter fidèlement de son devoir, sans être inquiet du succès. Un peu d'honneur lui suffit pour ne jamais briguer aucun Pensionnaire. Ce seroit avilir & dégrader sa profession, & la confondre avec l'emploi des mercénaires & des ouvriers, dont plusieurs mêmes rougiroient d'une telle démarche. Il faut qu'on regarde comme un avantage d'être admis dans son Collège; & c'en est un en effet d'avoir place dans une maison où la Jeunesse est élevée avec soin: tout pere bien sensé ne pensera jamais autrement.

Il seroit aussi, ce me semble, du bon ordre & de la prudence de ne

point recevoir aveuglément tous les écoliers qui se présenteroient, mais de s'informer auparavant de leurs mœurs & de leurs caractères, sur tout quand ils sont déjà un peu avancés en âge, & qu'ils sortent d'un autre Collège, ou de quelque Pension.

Mais le point important & décisif pour la discipline, c'est de ne jamais souffrir dans le Collège aucun écolier capable de nuire aux autres, soit en corrompant la pureté de leurs mœurs, soit en leur inspirant un esprit de mécontentement & de révolte. Dans ces deux cas on ne craint point de l'assurer, la règle dont je parle doit être gardée inviolablement. Pour s'en convaincre, il ne faut que changer d'objet, & se demander à soi-même si on laisseroit avec les autres un enfant malade d'une maladie contagieuse. Est-ce donc que la contagion des mœurs est moins dangereuse, & qu'elle a des suites moins funestes ? Un Principal, qui a de la religion, peut-il soutenir cette pensée effrayante, mais véritable, qu'un jour Dieu lui demandera compte de toutes les âmes qui se seront perdues dans son Collège, parce que pour des

vûes d'intérêt, ou par trop de complaisance & de mollesse, il n'en aura pas éloigné les corrupteurs ? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Quand je parle ainsi, je ne prétends pas que tout défaut considérable, ni même tout dérangement de mœurs, soit une raison de se défaire d'un écolier. La maladie, comme telle, n'est point une raison de faire sortir le malade de l'infirmerie, mais seulement quand elle est connue pour contagieuse, & capable d'infecter les autres. Ainsi l'on souffre quelque tems un écolier : mais quand on voit que les avis, les réprimandes, les punitions sont inutiles, & qu'il y a lieu de craindre que le mal ne se communique, c'est pour lors que l'éloignement & la séparation deviennent absolument nécessaires.

J'avoue qu'il n'y a point d'occasion où le Principal ait plus besoin de prudence & de discernement que dans celle dont il s'agit ici. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse le tenir dans un juste milieu, & lui inspirer un sage tempérament entre une molle douceur & une sévérité outrée ; & il ne peut trop, dans de telles con-

jonctures, implorer son secours & sa lumière.

Un autre moien de conserver la discipline & le bon ordre dans un Collège, c'est de soutenir avec fermeté & sagesse les maîtres subalternes, de bien établir leur autorité, de les appuyer fortement dans l'occasion, & de ne jamais leur donner le tort en présence des écoliers, mais de se réserver à leur dire en particulier ce qu'on jugera à propos, & à leur donner les avis nécessaires. Pour cela le Principal doit les voir souvent; les recevoir toujours avec bonté & honnêteté, s'informer par eux de la conduite & du caractère des écoliers, écouter leurs plaintes & leurs avis; leur laisser une entière liberté, afin de s'attirer leur confiance. C'est cette union, ce concert, cette unanimité, qui est l'ame du gouvernement. Alors tout retentit aux oreilles du Principal. Son esprit régne par tout. Les maîtres, qui sont comme ses bras, ses oreilles, ses yeux, reçoivent de lui tout leur mouvement; & il les ménage aussi de son côté comme la prunelle de ses yeux, & comme ne faisant qu'un même tout avec lui.

Le Sous-Principal, sur qui roule en général le soin de la discipline, & qui tient presque par tout la place du Principal, & supplée à son absence, doit suivre en tout ses impressions. L'esprit de vigilance, d'attention, d'exactitude, fait son caractère essentiel. Rien ne doit lui échapper. Pendant les récréations, lorsqu'il se promène & s'entretient avec les autres, ses yeux & son esprit sont ailleurs. Il observe tout, sans presque que ce la paroisse : les mouvemens, les conversations, les liaisons particulières ; & il fait faire profit de tout. J'en dis autant de tous les autres maîtres, pour qui cette attention n'est pas moins nécessaire, mais est beaucoup plus facile, parce qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'écoliers à observer. Il y a des Précepteurs qui croient pouvoir en conscience se reposer de ce soin sur la personne qui est chargée de la discipline publique. C'est une erreur. Chaque maître répond de ses écoliers, & est obligé de veiller sur eux dans tous les tems où il lui est libre de le faire.

On ne peut trop recommander l'exactitude à faire chaque chose dans son

tems & dans le moment marqué. Elle ne coute que dans les commencemens : quand la coutume en est une fois établie , les écoliers l'observent comme naturellement , & presque sans y songer. On aime à voir une nombreuse Jeunesse disparoitre tout d'un coup au premier son de la cloche , & laisser la cour vuide : & l'on n'augure pas bien de la discipline d'un Collège, quand , au lieu de ce prompt départ , on délibère pour se mettre en marche , & que des traîneurs se succèdent les uns aux autres. On en peut dire autant de tout le reste : de l'entrée dans les classes , au refectoire , à l'Eglise. Pour établir cet ordre , le Principal & le Sous-Principal doivent en donner l'exemple , & se trouver par tout les premiers.

Cet esprit d'exactitude est d'un grand secours pour tous les emplois de la vie : c'est une qualité absolument nécessaire à tous ceux qui gouvernent. Pour cela il faut entrer dans un grand détail ; être attentif à tout , sans presque le paroître ; prévoir de loin & préparer tout ce qui doit se faire ; ne se pas contenter de donner des ordres , s'informer régulièrement

s'ils sont exécutés, & comment ; veiller à l'observation des plus légers réglemens, afin de prévenir par là le violement de ceux qui sont plus essentiels. Il y a des maîtres qui méprisent l'exacritude dans les petites choses, parce qu'ils les regardent comme des minuties & des bagatelles. Ils ne font pas attention que quoi- que chacune de ces règles paroisse peutêtre en particulier peu importante, réunies toutes ensemble elles forment ce qu'on appelle discipline & bon ordre dans un Collège ; & que la négligence par raport aux unes, entraîne ordinairement la ruine des

Iiv. lib. 6.
n. 14.

autres. J'appliquerois ici volontiers ce que Tite-Live remarque au sujet de la religion. » Ces cérémonies, » dit-il, nous paroissent maintenant » petites & méprisables, mais c'est » en ne les méprisant point que nos » ancêtres ont porté la République à » ce point de grandeur où nous la » voions. *Parva sunt hæc : sed parva ista non contemnendo majores nostri maximam hanc rem fecerunt.*

Ce n'est pas que je croie qu'on doive faire consister le bon ordre d'un Collège dans le grand nombre

DES PRINCIPAUX. §47

des règles. La multiplicité des loix n'est pas toujours la marque d'un bon gouvernement : *Ut antehac flagitiis, ita tunc legibus laborabatur*, dit Tacite. Elles sont plutôt pour les maîtres qui en connoissent la nécessité & les avantages, que pour les écoliers, que le seul nom de loix est capable de révolter. L'exemple des premiers, & du côté des autres l'habitude contractée par la pratique même des règles, est une loi vivante, préférable à celles qui sont écrites. Il est à souhaiter qu'on puisse dire d'un Collège, ce que dit le même Tacite des Germains : „ Que les bonnes mœurs y ont plus de pouvoir, qu'ailleurs les bonnes loix : „ *Plus ibi boni mores valent, quàm alibi bona leges.*

Tacit. Annal. lib. 3. ca. 25.

De mor. Germ. cap. 19.

ARTICLE IV.

De l'éducation.

J'ENTENS ici par ce mot le soin particulier qu'on prend de former les manières & le caractère des jeunes gens : en quoi je fais consister une grande partie de l'éducation.

Ce soin regarde le corps & l'es-

prit. Le Principal doit veiller à la culture & à la perfection de l'un & de l'autre.

ON PEUT rapporter à la propreté & à la bonne grace tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire, par rapport à la propreté, que de citer ici les termes mêmes du Statut & du Règlement de l'Université sur ce sujet.

»^a Les maîtres doivent prendre soin
 » que leurs disciples n'aient rien dans
 » leur extérieur de malpropre, de re-
 » butant, ni de grossier; que dans leur
 » vêtement ils ne fassent point pa-
 » roître une négligence marquée;
 » qu'on ne leur voie point des habits
 » déchirés, des cheveux mal peignés,
 » des mains sales. Car on doit s'ap-
 » pliquer, non seulement à leur don-
 » ner le bon goût de la littérature &
 » des sciences, mais aussi à leur ap-
 » prendre la politesse & le savoir vi-
 » vre, qui sont si nécessaires pour la

a Provideant pedagogi & magistri, ut sui discipuli abhorreant à cultu immundo, lutulento, & agresti: ne sint insigniter negligentes in vestitu, ne discincti, implexi, illoti: ut non solum in literaturâ, sed etiam in commu-

ni vitæ usu civilem humanitatem politioemque urbanitatem ediscant. Sed hi, neque lasciviant immodestius, neque tortos arte & studio capillos cincinnosve forant. Stat. 14. Append.

» société & le commerce de la vie.
 » D'un autre côté, il ne faut pas
 » souffrir que les jeunes gens donnent
 » dans le luxe & le faste des habits,
 » ni qu'ils affectent de porter des che-
 » veux frisés avec trop de soin & trop
 » d'art comme dans le monde. « Rien
 n'est plus sage que ce Règlement,
 qui commande d'éviter les deux ex-
 trémités, qui sont également vicieu-
 ses. Il ne faut point souffrir dans les
 écoliers aucune affectation de parure,
 & encore moins ces airs de petits
 maîtres par lesquels ils prétendent
 quelquefois se distinguer.

La bonne grace, par rapport aux
 jeunes gens, consiste à se bien pré-
 senter, à avoir une contenance assu-
 rée & modeste, à marcher d'un air
 aisé & naturel, à se tenir droits, à
 faire bien une révérence, à ne point
 être dans des postures peu décentes,
 à ne point s'abandonner à une cer-
 taine nonchalance. Les maîtres à dan-
 ser sont utiles pour cela jusqu'à un
 certain point, & Quintilien approu-
 ve qu'on en fasse quelque usage :
Ne illos quidem reprehendendos putem,
qui paulum etiam palastricis vacaverint.
 Mais il étoit bien éloigné de permet-

*Quint. lib.
 I. cap. 11.*

tre qu'on emploïât pour ce ministère des hommes décriés & infames par leur profession même: *Hos abesse ab eo, quem instituimus, quam longissime velim.* Il borne cette étude à fort peu de choses, & au simple nécessaire, tel que nous venons de l'exposer: *Ut recta sint brachia, ne indocta rustica-ve manus, ne status indecorus, ne que in proferendis pedibus inscitia, ne caput oculique ab alia corporis inclinatione dissideant.*

J'AI parlé ailleurs de la politesse, qui tient quelque chose du corps & de l'esprit. Car l'essentiel de cette qualité consiste à ne point trop s'aimer soi-même, à ne point tout rapporter à soi, à éviter de rien faire ou de rien dire qui puisse blesser les autres, à chercher les occasions de leur faire plaisir, & à préférer leurs commodités & leurs volontés aux siennes. C'est à quoi les maîtres doivent sur tout veiller. Quand les jeunes gens sont exercés à la pratique de ces maximes, la politesse ne leur coûte plus rien, & trois mois d'usage du monde achevent de leur apprendre tout ce qu'ils en doivent savoir.

MAIS la grande & capitale application d'un Principal, (& l'on en peut dire autant à proportion de tous les autres maîtres,) c'est de travailler sur l'esprit & sur l'humeur des jeunes gens; & il peut, par cet endroit, leur rendre un service infini. Ce n'est point par les instructions publiques qu'il peut beaucoup avancer de ce côté-là, mais par des conversations particulières, où les jeunes gens puissent s'ouvrir à lui, lui parler avec liberté, lui marquer leurs peines; où on leur apprenne à se connoître eux-mêmes, à n'être pas fâchés qu'on leur parle de leurs défauts, à les découvrir les premiers & les avouer de bonne foi, à chercher les moiens de s'en corriger, à demander pour cela les avis du maître, & à lui venir rendre compte de tems en tems du profit qu'ils en auront fait.

Je suppose, par exemple, que le caractère dominant d'un écolier est la fierté & la vanité. Il parle souvent de lui-même, & toujours avec estime & avec complaisance. Il vante à toute occasion la noblesse de sa famille, les dignités de ses parens,

leurs richesses, la magnificence de leur équipage, de leur ameublement, de leur table; & il n'a que du mépris pour tous les autres. Ce défaut n'est pas rare parmi les jeunes gens, & il se trouve quelquefois dans ceux même dont les parens n'ont d'autre mérite que d'avoir amassé beaucoup de bien.

Un Principal, pour peu qu'il soit attentif sur son Collège, connoitra parfaitement le caractère de ce jeune homme. Dans une visite que celui-ci lui rendra, après les discours préliminaires, qui durent quelquefois lontems pour préparer la voie à quelque chose de meilleur & de plus sérieux, il fera tomber la conversation sur ce qui regarde le jeune homme. Si, sur les interrogations qu'on lui fera, il reconnoit de lui-même son défaut dominant, s'il l'avoue ingénûment, on doit lui témoigner beaucoup de contentement, louer fort sa sincérité, lui marquer qu'un défaut avoué & reconnu est déjà à demi corrigé. S'il n'en convient pas, ce qui peut arriver ou par dissimulation, ou de bonne foi, on tâche insensiblement de le lui faire connoître par des faits particuliers qu'on

qu'on lui cite mais sans reproches & sans aigreur, par le sentiment de ses maîtres, par le témoignage même de ses compagnons. On lui laisse quelquefois du tems pour y réfléchir plus mûrement. Quand enfin il commence à reconnoître en lui ce défaut, on tâche de lui en faire sentir la difformité & le ridicule : comment le seul amour propre bien entendu devoit nous en donner de l'éloignement, puisqu'au lieu de l'estime que nous cherchons par de sotes vanteries, nous ne nous attirons que du mépris & de la haine. On lui propose l'exemple de quelque camarade humble & modeste avec beaucoup de naissance & de mérite, qui est estimé & aimé de tout le monde. Après lui avoir fait connoître sa maladie, on lui en propose les remèdes : ne plus parler de soi-même, ni de sa famille, ni de ses parens, ni de leurs richesses, ni de leurs dignités : ne se mettre point dans son propre esprit au dessus des autres : n'avoir du mépris pour personne : parler de ses compagnons avantageusement. On le fait revenir une quinzaine après. On s'est informé auparavant par le rapport des maî-

tres de tout ce qui le regarde , mais on l'apprend de sa bouche comme si on l'ignoroit entièrement : & pour peu qu'il y ait de progrès & de changement , on le loue , on l'encourage , on l'exhorte à faire toujours de mieux en mieux.

Je suppose pour second exemple un jeune homme qui aura manqué de docilité & de respect à son maître , qui aura refusé de lui obéir , qui aura même ajouté quelque parole insolente , & qui persiste dans son opiniâtreté. Le maître , au lieu de le punir sur le champ comme il en avoit droit , s'est contenté par faiblesse de lui témoigner son mécontentement , & a remis la punition à un autre tems. Cependant l'écolier ne revient point à lui , & ne reconnoit point sa faute. Le Principal , averti de tout , le fait venir. Il lui fait raconter la chose comme elle s'est passée , & il examine s'il parle vrai. Il le rend lui-même témoin & juge dans sa propre cause. Il lui demande si un écolier ne doit pas être soumis à son maître : s'il ne doit pas lui répondre avec respect , quand même il croiroit n'avoir pas

tort : mais combien est-il plus condamnable , lorsque le maître a pleinement raison en tout ? Un collège peut-il subsister , si un tel exemple est souffert ? Dépent-il ou du Maître ou du Principal , de le laisser impuni , & le peut-il raisonnablement ? On conduit ainsi par degrés un jeune homme à se condamner lui-même , à reconnoître qu'il a mérité d'être puni , à faire satisfaction au maître , & à se soumettre à tout ce qu'il exigera de lui. Mais le maître alors , content de la soumission , se fait un plaisir de remettre la peine. Par une conduite si sage , la faute de l'écolier lui devient salutaire , & se termine par lui faire aimer & respecter ses maîtres plus que jamais : au lieu qu'un châtiment fait sur le champ l'en auroit peutêtre éloigné pour toujours.

Il y a , dans ces occasions , une habileté bien nécessaire à un maître , qui consiste à savoir manier les esprits , à les tâter doucement , à ne s'avancer qu'autant qu'il le faut , & à les conduire par différentes interrogations au point où l'on veut les amener. C'étoit l'art merveilleux de Socrate , comme on le voit dans tous

les dialogues où Platon le fait parler.

Cyrop. lib. 3. On en trouve aussi un exemple admirable dans la Cyropédie de Xénophon, autre disciple de Socrate, qui peut servir de modèle aux maîtres pour ce genre de conversation dont nous parlons ici. Le Roi d'Arménie s'étant révolté contre Astyage roi des Médes, Cyrus marcha promptement contre lui, se saisit de sa personne, & l'ayant fait venir dans l'assemblée avec ses femmes & ses enfans, il commença par exiger de lui qu'avant tout il lui répondit selon la vérité. Alors le Roi d'Arménie, conduit de proposition en proposition, avoua en tremblant qu'il avoit rompu mal à propos le traité, qu'il méritoit d'être dépouillé de ses biens, de son royaume, de la vie même. Mais Cyrus, l'ayant, contre toute espérance, rétabli dans tous ses droits, s'en fit un ami, dont la fidélité & la reconnoissance furent inviolables. L'endroit est fort long, mais très beau, & il mérite d'être lu avec attention.

Je reviens au Principal. Il peut faire des biens infinis par ces entretiens familiers, où les écoliers s'ouvrent à lui, & lui parlent comme à un bon

ami. On peut emploier quelquefois le tems des récréations à ces sortes d'entretiens. Quand les écoliers estiment & aiment le Principal, ils n'ont pas de peine à s'ouvrir à lui : mais il faut faire enforte, par le secret inviolable qu'on leur gardera, qu'ils n'aient jamais lieu de s'en repentir. On doit s'appliquer sur tout aux grands, parce qu'ils sont plus en état de profiter des avis, & qu'ils en ont plus de besoin. Les deux années de philosophie, après lesquelles c'est assez la coutume de choisir un genre de vie, semblent naturellement destinées à examiner leur vocation. C'est l'action de la vie la plus importante, qui décide souvent du bonheur temporel & du salut éternel, & qui est presque toujours abandonnée à un âge incapable de se conduire lui-même, & peu disposé à prendre conseil.

Avant que de finir cet article, je dois ajouter que les Principaux sont en état, & peutêtre aussi dans l'obligation, de rendre aux écoliers externes une partie des mêmes services qu'ils rendent aux pensionnaires : car toute la Jeunesse du Collège est confiée à leurs soins. Quand un Régent s'aperçoit qu'un

écolier commence à se déranger, il pourroit en avertir le Principal, qui le feroit venir dans sa chambre, & lui donneroit les avis nécessaires pour le faire rentrer dans son devoir.

ARTICLE V.

De la religion.

JE N'AI PAS besoin de prouver que cet article est le plus important de tous, & que la négligence des maîtres sur ce point seroit très criminelle, parce qu'elle auroit des suites d'une conséquence infinie. On peut réduire à trois points ce qui regarde cette matière : les instructions, l'usage des sacremens, la pratique de certains exercices de piété.

§. I. *Des instructions.*

IL EST AISÉ de comprendre que de jeunes gens qui sortent du Collège sans être instruits de la religion, courent risque de l'ignorer tout le reste de leur vie ; & l'on ne fait que trop que cette ignorance est la funeste source des desordres & de l'irrégion qui régneront presque généralement dans le monde.

Le remède à un si grand mal est de profiter d'un tems où les jeunes gens sont encore dociles, & naturellement ouverts à toutes les vérités de la religion. On doit poser pour principe de l'éducation chrétienne, (& ceci regarde tous les maîtres en général, Principaux, Régens, Précepteurs) que les enfans sont confiés aux maîtres de la main de Jesus-Christ même, pour veiller à la conservation du précieux trésor de l'innocence qu'il a rétablie en eux par le batême, pour les rendre dignes de l'adoption divine & de la glorieuse qualité d'enfans de Dieu à laquelle il les a élevés, pour les instruire de tous les mystères de sa vie & de sa mort, de toutes les merveilles qu'il a opérées en leur faveur, & de tous les préceptes à l'observation desquels il a attaché leur salut. Voila de quoi Jesus-Christ nous demandera compte un jour, & non si nous avons fait de bons poètes ou de bons orateurs.

Or dans quelle source peut-on puiser ces divines connoissances, sinon dans les Livres sacrés de l'ancien & du nouveau Testament ? Je supplie les maîtres de lire avec attention ce

que dit sur cet article M. de Fénelon dans le livre que j'ai déjà cité, qui est sur l'éducation des filles, mais qui ne convient pas moins aux jeunes gens de l'autre sexe. J'en rapporterai ici quelques endroits.

» Les histoires de l'ancien Testa-
» ment ne sont pas seulement propres
» à réveiller la curiosité des enfans ;
» mais, en leur découvrant l'origine
» de la religion, elles en posent les
» fondemens dans leur esprit. Il faut
» ignorer profondément l'esprit de la
» religion, pour ne pas voir qu'elle est
» toute historique. C'est par un tissu
» de faits merveilleux que nous trou-
» vons son établissement, sa perpétui-
» té, & tout ce qui doit nous la faire
» croire & pratiquer.

» Il ne faut pas s'imaginer qu'on
» veuille engager les jeunes gens à
» s'enfoncer dans la science, quand
» on leur propose toutes ces histoires.
» Elles sont courtes, variées, propres
» à plaire aux gens les plus grossiers.
» Dieu qui connoît mieux que per-
» sonne l'esprit de l'homme qu'il a
» formé, a mis la religion dans des
» faits populaires, qui bien loin de
» surcharger les simples, leur aident

à concevoir & à retenir les mystères. «
 M. de Fénelon en apporte un exem-
 ple qui regarde le mystère de la Tri-
 nité, après quoi il ajoute : » Cet exem-
 » ple suffit pour montrer l'utilité des
 » histoires. Quoiqu'elles semblent al-
 » longer l'instruction, elles l'abrègent
 » beaucoup, & lui ôtent la sécheresse
 » des catéchismes, où les mystères
 » sont détachés des faits. Aussi voions-
 » nous qu'anciennement on instruisoit
 » par les histoires. La manière admi-
 » rable dont saint Augustin veut qu'on
 » instruisse tous les ignorans, n'étoit
 » point une méthode que ce Pere eût
 » seul introduite : c'étoit la méthode
 » & la pratique universelle de l'Egli-
 » se. Elle consistoit à montrer par la
 » suite de l'histoire la religion aussi
 » ancienne que le monde; Jesus-Christ
 » attendu dans l'ancien Testament, &
 » Jesus-Christ régnañt dans le nou-
 » veau : c'est le fond de l'instruction
 » chrétienne.

» Cela demande un peu plus de tems
 » & de soin, que l'instruction à la-
 » quelle beaucoup de gens se bor-
 » nent : mais aussi on fait véritable-
 » ment la religion, quand on fait ce
 » détail ; au lieu que quand on l'igno-

» re , on n'a que des idées confuses
» sur Jesus-Christ, sur l'Evangile, sur
» l'Eglise, sur la nécessité de se sou-
» mettre absolument à ses décisions,
» & sur le fond des vertus que le nom
» chrétien nous doit inspirer. Le Ca-
» téchisme * historique, imprimé de-
» puis peu de tems, qui est un livre
» simple, court, & bien plus clair
» que les catéchismes ordinaires, ren-
» ferme tout ce qu'il faut savoir là-
» dessus. Ainsi on ne peut pas dire
» qu'on demande beaucoup d'étude.

** C'est celui
de M. l'Abbé
Haur.*

M. de Fénelon, après avoir par-
couru & indiqué les histoires les plus
remarquables de l'ancien & du nou-
veau Testament, ajoute ce qui suit.
» Choisissez les plus merveilleuses des
» histoires des Martyrs, & quelque
» chose en gros de la vie céleste des
» premiers chrétiens. Mélez-y le cou-
» rage des jeunes Vierges, les plus
» étonnantes austérités des Solitaires,
» la conversion des Empereurs & de
» l'Empire, l'aveuglement des Juifs,
» & leur punition terrible qui dure
» encore.

» Toutes ces histoires, ménagées
» discrètement, feroient entrer avec
» plaisir dans l'imagination des enfans

„vive & tendre toute une suite de
 „religion depuis la création du mon-
 „de jusqu'à nous, qui leur en donne-
 „roit de très nobles idées, & qui ne
 „s'effaceroit jamais. Ils verroient mê-
 „me, dans cette histoire, la main de
 „Dieu toujours levée pour délivrer
 „les justes, & pour confondre les im-
 „pies. Ils s'accoutumeroient à voir
 „Dieu faisant tout en toutes choses,
 „& menant secrettement à ses des-
 „seins les créatures qui paroissent le-
 „plus s'en éloigner. Mais il faudroit
 „recueillir dans ces histoires tout ce
 „qui donne les images les plus rian-
 „tes & les plus magnifiques, parce
 „qu'il faut employer tout pour faire
 „en sorte que les enfans trouvent la
 „religion belle, aimable, & auguste;
 „au lieu qu'ils se la représentent d'or-
 „dinaire comme quelque chose de
 „triste & de languissant.

Une instruction solide, comme celle
 dont on vient de parler, est un puissant
 remède contre la superstition. „ Il ne
 faut jamais, dit le même M. de Féne-
 lon, „ laisser mêler dans la foi, ou
 „ dans les pratiques de piété, rien qui
 „ ne soit tiré de l'Evangile, ou auto-
 „ risé par une approbation constante

» de l'Eglise. Il faut prémunir discret-
 » tement les enfans contre certains
 » abus, qu'on est quelquefois tenté
 » de regarder comme des points de
 » discipline, quand on n'est pas bien
 » instruit. On ne peut entièrement
 » s'en garantir, si on ne remonte à la
 » source, si on ne connoit l'institu-
 » tion des choses, & l'usage que les
 » Saints en ont fait.

» Accoutumez donc les enfans na-
 » turellement trop crédules, à n'ad-
 » mettre pas légèrement certaines his-
 » toires sans autorité, & à ne s'atta-
 » cher pas à de certaines dévotions
 » qu'un zèle indiscret introduit, sans
 » attendre que l'Eglise les approuve.

On voit, par tout ce que je viens
 de rapporter, la manière d'instruire
 solidement les jeunes gens, & la né-
 cessité d'employer le tems du Collège
 à leur bien faire connoître Jesus-

*Instruit. sur
 la man. d'ele-
 ver les Nov.
 Tom. 1. des
 Lettres de pié-
 té.*

» Christ, ses préceptes, ses maximes,
 » ses remèdes; à bien expliquer son
 » Evangile; à faire connoître la gran-
 » deur de l'homme, que Dieu seul
 » peut rendre heureux; sa chute & sa
 » misère, dont l'incarnation & la
 » mort d'un Dieu ont pu seules être
 » le remède; la corruption de son

" cœur , dont l'amour de lui-même
 " & des choses sensibles est devenu
 " le maître ; l'impuissance où il est de
 " faire aucun bien par lui-même , &
 " sans la grace de Jesus-Christ ; & le
 " danger continuel où le met la cu-
 " pidité, qui subsiste toujours quoique
 " vaincue... Il est aussi très impor-
 " tant de leur inculquer les grandes
 " & efficaces vérités de la religion :
 " combien Dieu est terrible dans ses
 " jugemens ; combien ce que nous
 " trouverons après notre mort sera
 " différent de nos idées ; quel mal-
 " heur c'est que de perdre Dieu sans
 " retour ; de quelle noirceur sont les
 " péchés après le batême ; de quel
 " poids est pour nous la vie & la mort
 " de Jesus-Christ , dont nous devons
 " rendre compte ; quelle folie c'est
 " que de mépriser une éternelle féli-
 " cité ; quelle sainteté exige la grace
 " de la loi-nouvelle de ceux qui sont
 " morts & ensevelis en Jesus-Christ ,
 " blanchis dans son sang , consacrés
 " par l'infusion de son Esprit, nourris
 " de sa chair, & associés d'une maniè-
 " re si intime à sa divinité.

Il n'y a personne, je croi, qui sur
 la simple lecture de ce que je viens

d'exposer, ne convienne que c'est là sans doute l'unique manière d'instruire solidement les jeunes gens par rapport à la religion. Cette méthode demande du tems, & du soin : mais on est bien dédommagé de toutes les peines par le fruit qu'on a lieu d'en attendre. Il s'agit de savoir où l'on peut placer ces instructions.

Les dimanches & les fêtes en sont le tems naturel. Ces jours, par leur institution, sont destinés au culte divin, dont la parole de Dieu & l'instruction font une grande partie. On fait qu'ils tiennent lieu parmi nous de ce qu'étoit le sabbat chez les Juifs : & l'on fait aussi sous quelles peines Dieu en avoit commandé la sanctification. *Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur.* Il avoit abandonné aux Juifs les six autres jours pour leurs propres ouvrages, mais il s'étoit réservé le septième. *Sex diebus operaberis, & facies omnia opera tua : septima autem die sabbatum Domini tui est.* C'étoit pour lui un jour privilégié & favori, consacré uniquement à son culte, & dont il étoit jaloux comme d'un jour qui lui appartenoit d'une manière particulière. *Custodite sabbatum*

Exod. 31. 15.

Exod. 20. 9.
10.

Exod. 31. 14.

meum. Il ne vouloit pas que ce jour-là on sortît dehors, mais qu'on demeurât dans la maison, pour y méditer plus librement sa loi. *Maneat unusquisque Exod. 16. 29. apud semetipsum; nullus egrediatur de loco suo die septimo.* Enfin on est étonné de voir combien de fois, & avec quelles menaces, Dieu, dans un petit nombre de versets, répète & inculque ce précepte, & avec quelle force il en recommande l'observation.

On comprend assez que Dieu n'exige pas moins de nous la sanctification des dimanches & des fêtes; & l'on voit par conséquent de quelle importance il est d'y accoutumer de bonne heure les jeunes gens: d'autant plus que ce précepte est presque généralement violé dans toutes les conditions, & sur tout parmi les personnes de qualité. Ainsi c'est une règle bien sage, établie dans plu-

^a Videte ut sabbatum meum custodiatis... ut sciatis quia ego Dominus... Custodite sabbatum meum: sanctum est enim vobis. Qui polluerit illud, morte morietur... Sex diebus facietis opus: in die septimo sabbatum est, requies san-

cta Domino. Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur. Custodiant filii Israel sabbatum, & celebrent illud in generationibus suis: pactum est sempiternum inter me & filios Israel, *Exod. 31. 13-17.*

frereurs Colléges , de ne point laisser sortir les pensionnaires les dimanches & les fetes, mais d'employer la plus grande partie de ces jours à les instruire de la religion. Les parens ne doivent point savoir mauvais gré à un Principal qui sera exact & inflexible sur ce point : du moins ils ne pourront le soupçonner d'être attentif à ses propres intérêts.

J'ai reconnu par mon expérience combien la maxime de M. de Fénelon, d'apprendre la religion aux jeunes gens par des faits historiques, étoit utile, & en même tems agréable pour cet âge. La plupart des instructions que je faisois au Collège, rouloient sur l'ancien Testament. Toutes les grandes vérités, soit pour le dogme, soit pour la morale, s'y trouvent : & proposées de la sorte, elles font sur l'esprit des jeunes gens une impression d'autant plus forte & plus durable, qu'elles se trouvent jointes à des faits historiques, dont le souvenir ne s'efface pas si aisément.

A ces instructions, que je faisois régulièrement après la Messe & après Vêpres, j'en joignois une autre, qui

étoit encore plus utile. Quand la ré-
création étoit finie, & ces jours-là
elle doit être assez longue, car les
enfants ont besoin de repos & de dé-
lassement, tout le monde se retiroit
à sa chambre. Alors les plus grands
emploioient une heure à lire dans
leur particulier trois ou quatre cha-
pitres historiques de l'ancien Testa-
ment, dont ils venoient ensuite me
rendre compte vers le soir dans la
chapelle. Je demandois aux écoliers,
sans garder d'ordre, ce qu'ils avoient
observé dans leur lecture. J'étois
souvent étonné de leurs réflexions
sensées & judicieuses, dont je faisois
d'autant plus de cas, qu'elles venoient
de leur propre fond, & qu'elles ne
leur étoient point suggérées. Il est
aisé de comprendre combien cette
sorte d'exercice peut être utile aux
jeunes gens, non seulement pour les
instruire de la religion, mais encore
pour leur former l'esprit & le juge-
ment.

Outre ces instructions, il doit y
avoir un jour particulier dans la se-
maine, où l'on explique le catéchis-
me, & cela se pratique ordinairement
dans tous les Colléges. J'ai parlé ail-

Tome 2.

leurs, en traitant de l'éloquence de la chaire, de la manière de faire les catéchismes, qui doit être différente selon la différence des âges. J'ajoute seulement ici une chose, que j'ai vu pratiquer avec beaucoup de succès. Ces sortes d'instructions qui se font aux écoliers plus avancés en âge, comme font les Rhétoriciens & les Philosophes, doivent être plus fortes & plus relevées, & roulent ordinairement sur un plan suivi de religion. On oblige dans quelques Collèges les écoliers à mettre par écrit ce qu'ils ont entendu, & à faire un précis du catéchisme qu'on leur a expliqué : & plusieurs le font avec une justesse, une précision, une exactitude, qui surprennent les maîtres. La même chose se pratique dans plusieurs Paroisses de Paris ; & j'ai vu de jeunes filles y réussir parfaitement.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur les instructions qui regardent les domestiques. C'est un des devoirs essentiels du Principal. Il leur doit cette récompense des services qu'ils rendent au Collège, & il doit cet exemple aux jeunes gens, pour leur apprendre ce qu'un jour Dieu exigera

d'eux. Les gens riches & de qualité ignorent pour la plupart jusqu'où vont leurs obligations sur ce point. Ils oublient que leurs domestiques ont un autre maître qu'eux, qu'ils doivent servir, & par conséquent le connoître : que par cette raison ils sont indispensablement chargés de les faire instruire sur la religion, de veiller sur leur conduite, de leur laisser le tems & de leur procurer les moiens de remplir les devoirs du christianisme : qu'ils leur doivent ces secours spirituels encore plus que la nourriture & le vêtement : qu'ils répondront à Dieu du salut de ceux qui les servent, comme du leur propre ; & que les domestiques font partie de ceux dont saint Paul recommande le soin en des termes qui doivent faire trembler tous les maîtres chrétiens. *Si quelqu'un, dit-il, n'a pas 1. Timot. 5. 8. soin des siens, & particulièrement de ceux de sa maison, il renonce à la foi, & est pire qu'un infidèle.* Il est donc d'une absolue nécessité d'instruire les jeunes gens de ce devoir, & de leur en donner l'exemple par le soin exact qu'on prendra de faire instruire les domestiques.

Il feroit à propos de donner de tems en tems aux domestiques quelques livres propres à leur apprendre la religion, & à nourrir leur piété : un nouveau Testament, l'Imitation de Jesus-Christ, des Heures, le livre d'es histoires choisies, & d'autres livres pareils. Cette dépense n'est pas grande, & elle peut attirer beaucoup de bénédictions sur un Collège. Le Principal, les maîtres, les parens, peuvent y contribuer chacun de leur côté : & il ne feroit pas indifférent ni difficile d'accoutumer les jeunes gens à prendre quelque chose sur leurs menus plaisirs pour fournir à ces pieuses libéralités.

§. II. *De l'usage des Sacremens.*

COMME les Sacremens sont le canal ordinaire par lequel Dieu nous communique les secours dont nous avons besoin pour vivre & mourir en chrétiens, il est bien important d'inspirer aux jeunes gens pour ces sources sacrées de grâces & de salut un profond respect, qui les suive dans tout le reste de leur vie, & qui leur apprenne de bonne heure à en faire un saint & salutaire usage.

I. *Du Batême.*

ON REÇOIT maintenant le batême dans un âge qui ne permet pas de faire attention ni aux augustes cérémonies qui s'y observent, ni aux engagemens que l'on y prend. Il est donc nécessaire d'en rappeler le souvenir dans un tems où l'on est en état d'en profiter. On ne doit jamais manquer à faire renouveler aux enfans les vœux de leur batême, soit à l'anniversaire du jour où ils l'ont reçu, soit aux veilles de Pâque & de la Pentecôte, qui étoient autrefois les seuls jours où l'on administroit ce sacrement d'une manière publique & solennelle, coutume dont on voit encore des traces précieuses dans la procession qui se fait ces jours-là aux fonts baptismaux.

Pour tirer un plus grand fruit de cette pieuse pratique, il est bon de faire assister les jeunes gens au batême de quelque enfant, afin qu'ils en voient de leurs propres yeux toutes les cérémonies, dont après cela on leur expliquera la signification. » C'est, dit M. de Fénelon, ce qui en » fera mieux sentir l'esprit & la fin.

» Par là vous ferez entendre combien
» il est grand d'être chrétien : com-
» bien il est honteux & funeste de
» l'être comme on l'est dans le mon-
» de. Rappelez souvent les exorcif-
» mes & les promesses du batême,
» pour montrer que les exemples &
» les maximes du monde, bien loin
» d'avoir quelque autorité sur nous,
» doivent nous rendre suspect tout
» ce qui vient d'une source si odieu-
» se, & si empoisonnée. Ne craignez
» pas même de représenter, comme
» saint Paul, le démon régnant dans
» le monde, & agitant les cœurs des
» hommes par toutes les passions vio-
» lentes qui leur font chercher les ri-
» chesses, la gloire, & les plaisirs.
» C'est cette pompe, direz-vous, qui
» est encore plus celle du démon que
» du monde : c'est ce spectacle de va-
» nité auquel un chrétien ne doit
» ouvrir ni son cœur, ni ses yeux. Le
» premier pas qu'on fait par le batê-
» me dans le christianisme, est un re-
» noncement à toute la pompe mon-
» daine. Rappeller le monde malgré
» des promesses si solennelles faites à
» Dieu, c'est tomber dans une espèce
» d'apostasie, comme un Religieux,

» qui , malgré ses vœux , quitteroit
 » son cloître & son habit de pénitence
 » pour rentrer dans le siècle.

2. *De la Pénitence.*

C'EST ICI, après le batême, le premier des sacremens qu'on fait recevoir aux enfans ; & il demande beaucoup de soin & de préparation. Il ne faut les y admettre que quand ils commencent à être raisonnables, & qu'ils témoignent vouloir se corriger de leurs petits défauts.

Le soin du Principal est de leur procurer des Confesseurs, dont la prudence, la capacité, & le zèle lui soient connus : après quoi il peut laisser aux enfans le choix de celui qui leur plaira davantage. Si dans la suite ils demandent à en changer, quoique peut-être ils le fassent sans de trop bonnes raisons, il faut, après leur avoir donné les avis nécessaires, le leur permettre ; car sur cet article on ne doit point les gêner, mais leur laisser une pleine & entière liberté.

Il faut leur bien faire sentir l'extrême importance qu'il y a pour eux de faire de bonnes confessions, qui soient

sincères & sans déguisement : pour cela les avertir qu'ils doivent dire les fautes qui les humilient le plus, & les circonstances qui les rendent plus grandes. Il est bon de leur représenter souvent l'horrible état où se trouve une ame à l'heure de la mort, lorsqu'elle se voit séparée de Dieu, dans une confusion éternelle, pour en avoir voulu éviter une petite & passagère qui ne dure qu'un moment : que la honte, attachée à l'aveu de ses fautes, peut en devenir le remède & l'expiation ; qu'elle est couverte par la charité du Confesseur, & par le secret inviolable auquel il est obligé ; & qu'elle nous épargne une autre honte, qui seule, à proprement parler, mérite ce nom, lorsque nos crimes, s'ils n'ont point été expiés par une humble & sincère pénitence, nous seront reprochés par la bouche de la Vérité même à la face de tout l'univers.

Mais sur quoi il faut le plus insister, comme le remarque M. de Fénelon, c'est sur le malheur qu'il y auroit „ de faire un cercle continuel „ & scandaleux du péché à la pénitence, & de la pénitence au péché.

» Il n'est donc question de se con-
 » fesser, que pour se convertir & se
 » corriger : autrement, les paroles de
 » l'absolution, quelque puissantes
 » qu'elles soient par l'institution de
 » Jesus-Christ, ne seroient par notre
 » indisposition que des paroles, mais
 » des paroles funestes, qui seroient
 » notre condamnation devant Dieu.
 » Une confession, sans changement
 » intérieur, bien loin de décharger
 » une conscience du fardeau de ses
 » péchés, ne fait qu'ajouter aux au-
 » tres péchés celui d'un monstrueux
 » sacrilège.

Ce doit être une règle inviolable
 parmi les écoliers de ne parler jamais
 entre eux de ce que le Confesseur
 leur a dit, des avis qu'il leur a don-
 nés, de la pénitence qu'il leur a im-
 posée, ni s'il leur a accordé ou dif-
 féré l'absolution. Il faut leur impo-
 ser sur tout cela un rigoureux silence,
 & les accoutumer par là à respecter,
 comme ils le doivent, la sainteté &
 le secret inviolable du sacrement de
 Pénitence.

On ne peut pas fixer précisément
 le tems où les jeunes gens doivent s'en
 approcher. Cela dépend du besoin des

pénitens , & de la prudence des Confesseurs. La règle de se confesser tous les mois est assez généralement observée dans tous les Colléges , & elle paroît fort raisonnable.

3. De la Confirmation.

LA VERTU propre de ce Sacrement est de communiquer à ceux qui le reçoivent dignement la force nécessaire pour surmonter les tentations , & pour résister aux ennemis de notre salut : & c'est ce que les cérémonies mêmes qu'on emploie dans ce Sacrement nous enseignent. Faites bien comprendre aux jeunes gens , dit M. de Fénelon , „ combien nous devons fouler „ aux piés les mépris mal fondés , les „ railleries impies , & les violences „ même du monde , puisque la Confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi. L'Evêque , direz-vous , vous a „ frappés * pour vous endurcir contre „ les coups les plus violens de la persécution. Il a fait sur vous une onction sacrée , afin de représenter les „ anciens qui s'oignoient d'huile pour „ rendre leurs membres plus souples „ & plus vigoureux quand ils alloient

*Il parle du
faire souffler
que l'Evêque
donne à ceux
qu'il confirme.*

„ au combat. Enfin il a fait sur vous
 „ le signe de la croix, pour vous mon-
 „ trer que vous devez être crucifié
 „ avec Jesus-Christ. Nous ne sommes
 „ plus, continuerez-vous, dans le
 „ tems des persécutions, où l'on fai-
 „ soit mourir ceux qui ne vouloient
 „ pas renoncer à l'Evangile : mais le
 „ monde, qui ne peut cesser d'être
 „ monde, c'est-à-dire, corrompu,
 „ fait toujours une persécution indi-
 „ recte à la piété. Il lui tend des piè-
 „ ges, pour la faire tomber : il la dé-
 „ crie, il s'en moque, & il en rend
 „ la pratique si difficile dans la plu-
 „ part des conditions, qu'au milieu
 „ même des nations chrétiennes, &
 „ où l'autorité souveraine appuie le
 „ christianisme, on est en danger de
 „ rougir du nom de Jesus-Christ, &
 „ de l'imitation de sa vie.

On ne peut trop inculquer cette
 importante vérité aux jeunes gens,
 dont la plus grande & la plus ordi-
 naire tentation dans le Collège est de
 craindre les discours & les railleries
 de leurs compagnons : ce qui montre
 en même tems la nécessité indispen-
 sable de leur faire recevoir ce Sacre-
 ment. Il peut servir comme de pré-

paration à l'Eucharistie , & par conséquent la précéder de quelque tems.

Il seroit bon que les Principaux eussent un registre pour marquer ceux qui ont reçu la Confirmation dans leur Collège , afin qu'on pût y avoir recours dans le besoin , lorsque les écoliers dans un âge plus avancé doutent s'ils ont été confirmés. Ce cas est quelquefois arrivé.

4. *De l'Eucharistie.*

ON DOIT regarder la première communion des enfans comme l'action de leur vie la plus importante , & qui souvent décide de leur salut : & l'on ne peut par conséquent y apporter trop de préparation. Il faut les y disposer de loin , leur en parler de très bonne heure , la leur représenter comme le plus grand bonheur qui puisse leur arriver sur la terre , tâcher d'en exciter en eux un vif desir , & sur tout leur bien faire sentir quelle pureté de mœurs demande une action si sainte.

Il est difficile de fixer le tems de la première communion , parce qu'il ne doit pas être réglé sur le nombre des années , mais sur le caractère d'esprit

des enfans , & encore plus sur l'état de leur conscience. Il n'y a rien de plus embarrassant ni de plus inquietant pour un Principal dans la conduite d'un Collège, que ce qui regarde la matière dont je parle ici : parce que les dangers sont extrêmes de part & d'autre, soit pour trop avancer, soit pour trop reculer la première communion. C'est ici sur tout qu'il a besoin de demander à Dieu & pour lui-même, & pour les Confesseurs, la prudence & la lumière qui leur sont nécessaires pour une décision si importante.

Le sentiment de M. de Cambrai sur cet article me paroît fort sage, & sans vouloir prescrire de règle à personne, je croi pouvoir ici le proposer.

» La première communion, dit-il, » me semble devoir être faite dans le » tems où l'enfant, parvenu à l'usage » de raison, paroitra plus docile, & » plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de » foi & d'amour de Dieu, que Jesus- » Christ se fera mieux sentir & goû- » ter à lui par les graces de la communion. « Quand donc on trouve réunies dans des enfans les qualités dont

il est parlé ici, un fond de docilité ; une exemption de tout défaut considérable, & par conséquent une grande pureté de mœurs, des prémices, c'est-à-dire des commencemens quelque foibles encore & imparfaits, de foi & d'amour de Dieu ; on a lieu d'espérer que Dieu benira une première communion faite en cet état, & qu'elle servira à faire croître & à fortifier de plus en plus de si heureuses dispositions.

Quand au contraire l'on observe dans les enfans des dispositions tout opposées, une indocilité marquée qui souffre avec peine les avis & les remontrances, des habitudes vicieuses auxquelles des rechutes fréquentes prouvent qu'ils sont fort attachés, nul sentiment de foi, nul indice d'amour de Dieu : pour lors n'est-il pas évident qu'un Confesseur prudent & éclairé doit prendre du tems, pour s'assurer par de sages délais d'un changement sincère & d'une conversion véritable ?

C'est dans ces occasions que les maîtres & les parens, s'ils sont véritablement chrétiens, doivent laisser aux Confesseurs une pleine & entière

liberté, & ne point gêner la conscience de leurs enfans par des interrogations, des plaintes, des reproches, qui peuvent avoir de très funestes suites, & qui souvent donnent lieu à l'hypocrisie & à des sacrilèges. Ils peuvent & ils doivent les exhorter avec douceur & sagesse à se disposer dignement à une action si sainte, mais se reposer du reste sur la lumière & la prudence du Confesseur, qui connoit l'intérieur de l'enfant, & n'en peut rendre compte à personne.

J'en dis autant des autres communions pendant le cours de l'année. On doit inspirer aux jeunes gens un grand desir de communier souvent; leur faire entendre que le corps de Jesus-Christ devoit être notre pain quotidien; que les premiers chrétiens approchoient très fréquemment de l'Eucharistie, & y puisoient cette force & ce courage qui leur étoient alors si nécessaires, & qui ne le sont pas moins pour nous; & que la grande, ou plutôt l'unique douleur d'un chrétien doit être de se voir privé de la communion par sa faute; *Unus sit nobis dolor hac*
esca privari.

S. Chrys.

Il faut en même tems leur bien

marquer les dispositions nécessaires pour approcher dignement de l'Eucharistie ; & sur tout leur bien faire sentir quel horrible crime c'est que de recevoir dans une conscience souillée par quelque péché mortel l'Auteur même de la sainteté , de trahir encore Jesus-Christ par un baiser comme le perfide Judas , de le crucifier de nouveau en soi , de fouler aux piés le fils de Dieu , de tenir pour une chose vile & profane le sang de l'alliance par lequel il nous a sanctifiés , & de faire outrage à l'esprit de la grace. Il n'y a rien qu'on ne doive employer pour inspirer aux jeunes gens toute l'horreur possible pour une communion indigne ; & je trouve qu'ils sont bien heureux , quand ils remportent du Collège un sincère & solide respect pour les Sacremens.

Le grand danger des Communautés & des Colléges , c'est la crainte des jugemens humains quand on ne communie point avec les autres dans certains jours de fêtes. Un écolier , prêt de sortir du Collège , me vint voir la veille de Pâques au matin , & dans la conversation il me dit , sans que je lui eusse fait aucune question

sur ce sujet, qu'il auroit le bonheur de communier le lendemain. Je l'en félicitai, & lui marquai ma joie, ajoutant que j'étois persuadé que nul motif humain ne l'y portoit. Il me fit sentir qu'il n'en étoit pas tout-à-fait exempt. Sur cette première ouverture, je louai extrêmement sa sincérité, & la confiance qu'il marquoit à un maître à qui il n'étoit point obligé de se découvrir, ce qui ne pouvoit venir que d'un fond de religion dont je faisois grand cas. L'amitié que je lui témoignois aiant achevé de lui ouvrir le cœur, il m'avoua nettement que la seule crainte des discours & des jugemens humains le déterminoit à la communion du lendemain, ne pouvant soutenir de s'en voir privé un jour de Pâques, pendant que plusieurs de ses compagnons, moins âgés & moins avancés que lui, en approcheroient. Je lui promis de lui épargner cette confusion. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que je lui épargnerois un sacrilège. Je ne manquai pas en effet, dans l'instruction de l'après midi, de prier les maîtres & les écoliers de vouloir bien ne pas communier tous ensemble à la

grande messe, mais de se partager, comme il leur plairoit, aux basses messes qui se diroient dans les chapelles, où personne n'observoit ce qui s'y passoit. Et cette pratique devint pour moi une règle dans la suite.

5. *Des pratiques de dévotion.*

IL Y A certaines pratiques de dévotion courtes & faciles, qui ne sont point à charge aux jeunes gens, mais qui les avertissent de plusieurs devoirs qu'on néglige pour l'ordinaire, & qui les accoutument à faire entrer la piété dans la plupart de leurs actions.

La dévotion à Jesus-Christ doit l'emporter infiniment sur toutes les autres; & l'on ne peut inculquer aux jeunes gens trop fortement ni trop fréquemment ces paroles de l'Evangile : *La vie éternelle consiste à vous connoître vous qui êtes le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ que vous avez envoyé.* Elles nous apprennent que la vraie piété est fondée sur la connoissance de Dieu, & sur celle de Jesus-Christ, c'est-à-dire de ses mystères, de ses maximes, & de ses exemples. Ce que les Evangélistes rapportent de sa divine enfance doit leur être par-

faitement connu & familier, sur tout *Luc. 2. 41.*
 ce qu'il fit à l'âge de douze ans dans le *52.*
 Temple : circonstance précieuse, que
 Jesus. Christ a voulu qui fût conser- *Matt. 19.*
 vée dans l'Evangile, afin que les jeunes *& 14.*
 gens y trouvassent un parfait modèle
 de toutes les vertus qui conviennent à
 leur âge. Il faut souvent le leur re- *Luc. 9. 48.*
 présenter plein de tendresse pour les
 enfans, leur imposant les mains, &
 les bénissant avec bonté, leur don-
 nant un libre accès auprès de lui,
 déclarant que le Roiaume des Cieux
 leur appartient, & voulant bien re-
 garder comme fait pour lui tout ce
 qu'on fera pour eux.

Il faut aussi recommander beau-
 coup aux enfans la dévotion à la sain-
 te Vierge, les exhorter à la prendre
 pour leur mere & leur protectrice
 dans tous leurs besoins, de solenni-
 ser avec une piété particulière tou-
 tes ses fêtes, & de la prier instam-
 ment d'obtenir pour eux deux gran-
 des vertus, qui ont fait son caractère
 propre, & qui sont si nécessaires aux
 jeunes gens, la pureté & l'humilité.

On doit aussi leur recommander
 la dévotion aux saints Anges, & par-
 ticulièrement à leur Ange Gardien,

qui leur est donné pour veiller continuellement sur eux, & sur tous leurs besoins tant corporels que spirituels ; & au Saint dont ils portent le nom, & qu'ils doivent regarder comme leur patron particulier. De petites Litanies où l'on fait entrer tous ces noms, n'allongent pas de beaucoup la prière. Quand on célèbre dans le cours de la semaine la fête de quelque Saint plus considérable, on en insère le nom dans la Litanie du soir précédent : & il est à souhaiter que le Principal, dans l'instruction du Dimanche, annonce ces fêtes, & en dise un mot.

Dès que les enfans se réveillent, il est bon qu'ils s'accoutument à faire le signe de la croix ; & comme si Dieu dans ce moment leur disoit :

Præbe, fili
mi, cor tuum
mihi. Prov.
23. 26.

Mon fils, donnez-moi votre cœur, qu'ils lui répondent : Je m'offre à vous, ô mon Dieu, de toute l'étendue de mon

2. Mac: ab.
1. 3.

cœur : corde magno, & animo volenti.

Chaque étude doit commencer par une courte prière. Quand les enfans parlent en public, & font quelque exercice, le signe de la croix doit en être le signal & le commencement. J'en dis autant pour les maîtres. On

fait que les premiers chrétiens emploioient ce signe salutaire en toute occasion.

Les prières avant & après le repas sont régulièrement observées dans tous les Colléges. Quoi de plus juste & de plus raisonnable en effet, que de rendre cet hommage public à la bonté & à la libéralité de Dieu, de qui l'on tient tout, & que l'on doit par conséquent remercier de tout. Maintenant, à la honte de notre siècle, cette sainte coutume, consacrée par l'usage de tous les tems, même chez les payens, s'abolit de plus en plus chaque jour parmi nous, sur tout chez les riches & chez les grands, où il n'en reste presque plus aucune trace, & où il semble qu'on rougiroit de paroître chrétiens. Il faut prémunir les enfans contre cet abus, en les accoutumant, même au déjeuner & au goûter, à faire le signe de la croix sur la nourriture qu'ils doivent prendre. On prend occasion de les instruire sur ce sujet, en leur expliquant ce qui est dit de Jesus-Christ, *que s'étant mis à table avec les deux disciples qui alloient à Emmaüs, il prit le pain, LE BENIT, & l'ayant rompu le leur donna.* Luc. 24. 30.

Je n'ai pas besoin d'avertir de l'obligation indispensable où nous sommes de prier tous les jours pour la personne sacrée du Roi : le Statut de l'Université y est formel, & il s'observe par tout exactement.

Il faut aussi se souvenir des besoins, tant publics de la Religion & de l'Etat, que particuliers par rapport aux parens & aux amis.

On ne doit pas oublier aux Quatre-Tems d'avertir les jeunes gens de se joindre aux prières communes de l'Eglise, & de demander avec elle à Dieu qu'il lui plaise de nous accorder le repentir & le pardon de nos péchés, de répandre sa bénédiction sur les fruits de la terre, & de donner à son Eglise de bons pasteurs & de bons ministres : qui sont les trois motifs pour lesquels ces prières ont été établies. Chacun des trois jours après la messe on pourroit s'acquitter de ce devoir. * *Ut remissionem peccatorum nostrorum nobis dones : Ut fructus terræ dare & conservare digneris : Ut sacerdotes tui induantur iustis.*

* Nous vous prions de nous accorder le pardon de nos péchés : De nous donner & de nous conserver les fruits de la terre : De revêtir vos ministres de justice & de sainteté.

riam. A chaque article les écoliers répondront, *Te rogamus, audi nos*. Le samedi, jour de l'ordination, on peut ajouter cette prière, composée des paroles de l'Ecriture: * *Domine Jesu, ostium ovium, per quem si quis introierit salvabitur; bone Pastor, qui animam tuam posuisti pro ovibus tuis: miserere populorum, qui sunt afflicti & jacentes sicut oves non habentes pastorem. Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te dominum messis, ut mittas operarios in messem tuam. Tu, qui corda nosti omnium, ostende quos elegeris. Amen.*

Joan. 10.
Matt. 9. 12.
1.

Lorsque quelqu'un des parens ou des amis, quelque Evêque ou quelque Magistrat, est dangereusement malade, on peut dire tous les jours à la fin du repas: ** *Domine, ecce quem amas, infirmatur*. Quand il est sorti du danger, on en remercie

Joan. 11. 34

* Seigneur Jesus, qui êtes la porte des brebis, & par qui il faut entrer pour être sauvé: bon Pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, ayez pitié des peuples qui sont languissans & dispersés comme des brebis qui n'ont point de pasteur. La moisson est grande, Seigneur; mais il y a peu d'ouvriers: nous

vous prions donc, vous qui êtes le maître de la moisson, d'y envoyer des ouvriers. Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes, montrez qui sont ceux que vous avez choisis. Nous vous en prions, ô Dieu qui vivez & réglez éternellement. Amen.

** Seigneur, celui que vous aimez est malade.

P. 4.

Dieu : * *Agimus tibi gratias, Domine, pro famulo tuo, cujus infirmitas non fuit ad mortem, sed pro gloria tua.* S'il meurt, on prie Dieu pour lui après la mort.

Quand la sonnette avertit qu'on porte le Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ à quelque malade, on se met à genoux, & l'on fait les trois prières suivantes : dont la première est un acte de foi pour adorer Jesus-Christ, la seconde regarde le malade, & par la troisième on demande pour soi-même la grace de recevoir un jour Jesus-Christ en viatique. ** *Tu es Christus filius Dei vivi... Domine, ecce quem amas infirmatur...*
 Jean. 6. 34. *Domine, semper da nobis panem hunc, praesertim in hora mortis.*

Chaque écolier peut avertir du jour de sa naissance & de son baptême ; & l'on prie les autres de s'en souvenir le lendemain à la Messe, & d'en rendre grâces pour lui & avec lui.

Ces petites pratiques, fort faciles

* Nous vous remercions pour votre serviteur, dont la maladie n'a point été à la mort, mais seulement pour votre gloire.	le fils du Dieu vivant... Seigneur, celui que vous aimez, est malade... Seigneur donnez-nous tous jours ce pain, sur tout à l'heure de la mort.
---	---

par elles-mêmes, & qui ont lieu en différentes occasions selon les différens besoins, ne tendent, comme on le voit aisément, qu'à inspirer aux jeunes gens du goût pour la piété, & à les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de certains devoirs de religion qui sont ordinairement ignorés ou négligés.

CHAPITRE SECOND.

Du devoir des Régens.

APRE'S tout ce que j'ai dit jusqu'ici dans cet Ouvrage sur la manière d'enseigner, ce qui regarde principalement les Régens, il me reste peu de choses à ajouter sur cette matière. Je le réduirai à quatre ou cinq articles : la discipline des Classes, les exercices qui s'y font pour faire paroître les écoliers, les compositions & les actions publiques, les études que doivent faire les maîtres, l'application de tout ce qui a été dit à la conduite & à l'intérieur des Classes.

ARTICLE PREMIER.

De la discipline des Classes.

ELLE consiste à contenir les écoliers dans l'ordre, à se faire écouter avec silence, & à se faire obéir au premier signal : en quoi sur tout paroît l'autorité du maître, qualité rare, mais absolument nécessaire pour faire observer une exacte discipline. J'en ai parlé ailleurs.

J'ai déjà remarqué aussi que l'émulation est le grand avantage des Classes. On ne peut être trop attentif à l'exciter & à l'entretenir parmi les écoliers. Il y a mille moïens différens d'y réussir, qui dépendent de l'industrie & de l'activité d'un maître zélé pour l'avancement de ses disciples. Le grand art & la grande habileté, est de savoir inspirer aux médiocres même de l'ardeur pour le travail.

Mais la partie la plus essentielle de la discipline des Classes, est pour ce qui regarde les mœurs & la religion. Ce n'est pas que je croie que les Régens en doivent parler ni longuement, ni fréquemment : ce seroit le

moien de rebuter les jeunes gens. Mais cet objet est le principal motif qui domine dans leur esprit. Ils ne le perdent jamais de vûe, quoiqu'ils n'y paroissent pas toujours attentifs. Ils ménagent avec adresse toutes les occasions qui se présentent de faire quelques remarques, ou d'établir quelques principes, qui y aient du rapport. Ce n'est quelquefois qu'un mot, dit ce semble au hazard: mais ce mot a souvent de grandes suites.

^a C'est ainsi qu'une comparaifon tirée des spectacles par saint Augustin pendant qu'il expliquoit en Rhétorique un endroit de quelque Auteur, servit à ouvrir les yeux à saint Alipe, qui étoit pour lors son disciple, & aimoit ces spectacles jusqu'à la fureur. *Confess. lib. 6. cap. 7.*

Outre ces instructions publiques & communes, le Régent peut encore beaucoup servir aux écoliers par l'attention qu'il a sur leur conduite, par les entretiens particuliers

^a Et fortè lectio in manibus erat, quam dum exponerem, opportunè mihi videbatur adhibenda similitudo Circensium, quo illud, quod insinuabam, & jucundius & planius fieret, cum irrisione mordaciorum, quos illa captivasset infania.

qu'il a quelquefois avec eux, par les avis qu'il leur donne & les remontrances qu'il leur fait, par le soin qu'il prend de les placer en Classe auprès de compagnons qui ne leur soient point dangereux, & par mille autres industries pareilles.

Un des moiens les plus sûrs de leur être utile, c'est d'entretenir commerce avec les parens : de s'informer par eux de leur caractère & de leur conduite : à la première absence d'un écolier, de leur en donner aussitôt avis, pour en prévenir les suites, dont sans cela on se rend responsable. Cette pratique est sur tout nécessaire en philosophie, où les écoliers se donnent plus de liberté. Je sai que la plupart des parens songent peu à voir les Professeurs, & j'aurai lieu dans la suite de parler de cet abus : mais leur nonchalance ne doit point empêcher ni diminuer le zèle de ceux-ci.

Je ferois tort à la probité & à la religion des Professeurs, si je m'arrétois ici à prouver que le soin des mœurs fait une partie essentielle de leur devoir. Penser autrement, ce seroit se deshonorer soi-même, & se

dégrader au dessous des maîtres payens.

ARTICLE II.

Faire paroître les écoliers en public.

IL Y A plusieurs manières de former les jeunes gens à la parole, & de les faire paroître en public, dont chacune peut avoir son utilité. Je n'en rapporterai ici que deux qui sont plus en usage dans l'Université : à quoi j'ajouterai quelques avis & quelques règles sur ce qui regarde la prononciation.

§. I. *Des Exercices.*

ON APPELLE ainsi les actions publiques dans lesquelles les écoliers rendent compte des Auteurs qu'ils ont vûs en Classe, ou en particulier, & de tout ce qui a fait la matière de leurs études. Il faut que cette sorte d'exercice ait paru avoir beaucoup d'utilité, & ait été tout-à-fait au goût du Public, puisqu'en fort peu de tems, sans aucune ordonnance de la part de l'Université, elle a été adoptée par tous les Colléges, qu'elle a passé dans les maisons particulières.

& qu'elle a pénétré dans toutes les provinces.

En effet, c'est la manière la plus simple, la plus naturelle, & en même tems la plus avantageuse de produire les jeunes gens en public, que de leur faire ainsi rendre compte des Auteurs qu'on leur a expliqués. Par là on les tient en haleine pendant toute une année, & on les oblige d'apporter beaucoup plus d'attention à leurs études, en leur montrant de loin le Public comme devant être le témoin & le juge du progrès qu'ils y auront fait. On leur donne aussi par là une honnête hardiesse, en les accoutumant de bonne heure à paroître en public, à parler devant le monde, à ne point fuir la lumière: & en les guérissant d'une timidité naturelle & pardonnable à cet âge, mais qui seroit un obstacle à une partie du bien qu'ils pourroient faire dans la suite, & qui souvent devient invincible, quand on ne s'est point appliqué dans ces premières années à la surmonter.

Quelques personnes croioient qu'on devoit faire parler latin dans ces exercices. J'ai été moi-même quel-

que tems dans cette pensée & dans cette pratique : mais l'expérience m'a fait connoître qu'elle étoit moins utile aux jeunes gens. Le principal but qu'on se propose , c'est de les préparer aux emplois qu'ils doivent un jour exercer ; instruire , plaider , faire le raport d'une affaire , dire son avis dans une compagnie. Or tout cela se fait en françois , & à peu de chose près de la manière dont on parle dans les exercices. D'ailleurs croit-on qu'il soit facile , ni même possible à un jeune homme de s'expliquer élégamment en latin ? Quelle gêne , quelle contrainte pour un écolier ! N'est-ce pas lui ôter la moitié de son esprit , & le mettre hors d'état de produire au dehors ses pensées , en quoi consiste sur tout l'avantage & l'agrément de ces exercices ? Enfin nous est-il permis de négliger absolument le soin de notre langue , dont nous devons faire usage tous les jours , & de donner toute notre application à des langues mortes & étrangères ? Le sentiment du Public sur ce point n'a pas été douteux.

Il s'agit maintenant de savoir de quelle manière on doit faire ces exer-

cices. Le moien sûr d'y réussir, comme en toute autre chose, c'est d'y mêler l'agréable à l'utile :
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

L'utile doit marcher avant tout : c'est-à-dire qu'un jeune homme doit avoir étudié avec soin l'Auteur sur lequel il entreprend de répondre, rendre compte des difficultés qui s'y trouvent, éclaircir les endroits obscurs, faire sentir la force & l'énergie des expressions & des pensées, & tâcher de rendre dans la traduction qu'il en fera de vive voix le sens & les beautés de l'original.

S'il s'agit de grec, sur tout dans les commencemens, il faut que le répondant soit en état de rendre raison de chaque mot, où il est, en quel cas, & pour quoi, en quel tems, en quel meuf, quelle est sa signification & sa racine ; & qu'il puisse sur le champ former tous les tems d'un verbe conformément aux règles de sa grammaire. J'en dis autant à proportion d'un Auteur latin par rapport aux commençans. Ils doivent aussi avoir quelque teinture des histoires qui y sont rapportées, & de la situation des villes & des fleuves dont il y est parlé ;

parlé, aussi bien que des fables, s'il s'y en rencontre. Dans les Classes plus avancées, ces connoissances doivent avoir plus d'étendue.

Voilà ce que j'appelle le fond des exercices, ce qui en fait la base, ce qu'il faut toujours supposer; qui est de bien posséder les Auteurs & les matières sur quoi l'on répond. Mais il ne faut pas s'en tenir là, & l'habileté d'un maître, par rapport à ces exercices, est d'y savoir jeter de l'agrément, & d'éviter une triste sécheresse qui les fait languir, & les rend ennuyeux à l'auditeur.

Deux choses, ce me semble, peuvent surtout contribuer à faire goûter ces exercices. La première est que le Répondant s'applique particulièrement à faire sentir & remarquer les beautés de l'Auteur qu'il explique; c'est sur quoi je me suis fort étendu dans les deux premiers volumes de cet ouvrage. La seconde, qu'il fasse des réflexions judicieuses sur les faits & les histoires, aussi bien que sur les maximes qui se rencontrent dans les livres dont il rend compte; & c'est sur quoi j'ai essayé de donner quelques modèles dans mes deux derniers.

volumes. J'ai toujours observé que ces deux choses plaisent extrêmement à l'auditeur, parce qu'elles marquent du côté du jeune homme du goût & du jugement; & c'est de quoi l'on fait le plus de cas, & à quoi effectivement les maîtres doivent s'appliquer davantage.

Je croi donc qu'outre l'étude foncière dont j'ai parlé, qui fait l'utile & le solide des exercices, on peut préparer quelques endroits d'une manière particulière; donner sur cela aux écoliers quelques cahiers, qu'on leur fait lire plusieurs fois avec attention, & même apprendre par cœur, sur tout dans les commencemens. On sent bien que des endroits préparés ainsi avec soin par un maître habile doivent plaire beaucoup plus que ce qu'un jeune homme diroit de lui-même sur le champ. Il apprend & s'accoutume par là à bien penser & à bien parler; & il y joint des réflexions qui viennent de son propre fonds, auxquelles celui qui interroge donne lieu par les questions qu'il lui fait. Mais je ne pense pas qu'il soit à propos de charger la mémoire des jeunes gens d'un grand nombre de cahiers de cette

forte, de peur que se reposant sur le travail d'autrui ils ne fassent point d'efforts de leur côté, & ne négligent l'étude de l'Auteur même sur lequel ils doivent répondre.

Il y a une manière d'interroger qui contribue beaucoup à faire paroître le Répondant, & d'où l'on peut dire que dépend tout le succès d'un Exer-cice. Il ne s'agit pas pour lors d'instruire l'écolier, encore moins de l'embarasser par des questions recherchées & difficiles, mais de lui donner lieu de produire au dehors ce qu'il fait. Il faut sonder son esprit & ses forces; ne lui rien proposer qui soit au delà de sa portée, & à quoi l'on ne doive raisonnablement présumer qu'il pourra répondre; choisir les beaux endroits d'un Auteur, sur lesquels on peut être sûr qu'il est mieux préparé que sur tous les autres, & qui par leur beauté intéressent davantage l'auditeur; quand il fait un récit, ne l'interrompre point mal-à-propos, mais le lui laisser continuer de suite jusqu'à ce qu'il soit achevé; proposer alors ses difficultés avec tant de netteté & tant d'art, que l'écolier, s'il a un peu d'esprit, y découvre la

solution qu'il en doit donner ; avoir pour règle de parler peu , mais de faire parler beaucoup le Répondant ; enfin songer uniquement à le faire paroître en s'oubliant soi-même , par où l'on ne manque jamais de plaire à l'auditoire , & de s'attirer son estime.

La matière ordinaire des exercices doit être ce qu'on explique en Classe pendant le cours de l'année , en sorte que pour s'y bien préparer , il suffise presque de se rendre bien attentif aux leçons du Professeur. Un écolier plus laborieux , & qui a des secours particuliers , peut y ajouter quelque chose ; & en cela son zèle est fort louable , pourvu que ce travail extraordinaire ne nuise point aux devoirs essentiels de la Classe.

Je voudrois , quelque Auteur qu'on expliquât , surtout s'il est grec , qu'on établît pour règle dans les Exercices de commencer par faire expliquer à l'ouverture du livre , & que l'écolier marquât en peu de mots de quoi il s'agit dans les endroits sur lesquels il seroit tombé. C'est le moien d'obliger le Répondant d'être également prêt sur tout , & de prouver aux Auditeurs que les Exercices se font de bonne foi.

Ce fondement une fois posé, je le répète encore, il faut employer tous les soins pour répandre de l'agrément dans les exercices. On a vû souvent des auditoires assez nombreux prêter une attention étonnante pendant un assez long tems, parce que, les choses y étoient traitées d'une manière fort intéressante.

Un jeune homme répond sur l'Evangile grec selon saint Luc. Après que, pour faire ses preuves, il a expliqué, comme je l'ai dit, quelques lignes de côté & d'autre à l'ouverture du livre; il s'arrête aux histoires les plus remarquables, par exemple à celle de Lazare & du mauvais riche. Il en fait le récit, en y mêlant les passages latins, & même grecs de l'Evangile, qui renferment quelque belle maxime. *Factum est ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in sinum Abrahae. Mortuus est autem dives, & sepultus est in inferno Crucior in hac flamma. Et dixit illi Abraham: Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, & Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris, &c.*

Luc. 16. 22;

v. 24. 25;

On demande à l'écolier lequel il auroit mieux aimé être ou du Riche ou

de Lazare : il n'hésite pas sur le choix. On lui en demande ensuite les raisons : l'endroit-même qu'il explique les lui fournit. Par là on le met sur les voies, & on lui donne lieu de tirer de son propre fonds, ou du moins du livre qu'il a entre les mains, des réflexions très solides sur les principales circonstances de cette histoire. A cette occasion on lui fait rapporter tout ce qui est dit dans le même Evangile sur la pauvreté & sur les richesses. Il est aisé de comprendre combien, sous le prétexte d'enseigner la langue grecque à un jeune homme, on lui peut mettre d'excellens principes dans l'esprit. On voit toujours les auditeurs sortir extrêmement contents de ces sortes d'Exercices.

Quand les écoliers répondent sur Quinte-Curce, sur Salluste, sur Tite-Live, sur quelques vies de Plutarque, combien y a-t-il de réflexions à faire sur les actions des grands hommes dont il y est parlé ? Il n'est pas étonnant que des auditeurs qui ont du sens & du goût, soient charmés d'entendre dire de si belles choses à de jeunes gens, & de leur voir faire usage de ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans les Auteurs anciens.

Un des Exercices qui réussissent le mieux, & qui plaisent davantage au public, est sur la Rhétorique. On fait lire à un jeune homme des endroits choisis de Cicéron & de Quintilien, où les grands principes d'éloquence sont établis; & on les lui fait apprendre par cœur pendant le cours de l'année à la place des leçons ordinaires. On lui en fait faire l'application à des harangues de Démosthène & de Cicéron qu'on lui a auparavant expliquées avec soin. On l'oblige de marquer la différence du stile & du caractère de ces deux grands Orateurs, qui ont toujours été regardés comme les modèles les plus parfaits de l'éloquence. Des plus habiles Avocats du Parlement qui assistèrent en grand nombre à un pareil Exercice que faisoit le fils * d'un illustre Magistrat, en sortirent extraordinairement contents, & il est vrai que le Répondant parloit avec toute la grace que l'on peut desirer.

* Le fils aîné
de M. de Fleury
Procureur
Général.

On vient de faire tout récemment dans un Collège l'essai d'un nouvel Exercice, qu'on a lieu d'espérer qui aura des suites avantageuses par l'heureux succès qu'il a eu. Il regarde la

* Fils du
même M. de
Fleury Procureur
Général.

langue françoise. On avoit fait lire à deux jeunes freres*, dont l'un étudioit en Cinquième & l'autre en Troisième, des Remarques sur cette langue extraites avec choix & discernement de plusieurs livres qui traitent de cette matière. Ils en ont fait l'application à plusieurs endroits tirés de l'histoire de Théodose par M. Fléchier, qu'on leur a proposés à l'ouverture du livre, & ils y ont fait observer en même tems, comme cela se pratique en expliquant un Auteur latin, ce qui s'y trouve de plus beau & de plus remarquable soit pour les pensées & les expressions, soit pour les principes & la conduite de la vie. Cette interrogation, ajoutée aux autres matières qui composoient cet Exercice, a paru être fort du goût du Public, & a fait desirer qu'elle fût mise dans la suite en usage. N'est-il pas raisonnable en effet de cultiver avec quelque soin l'étude de notre langue propre & naturelle, pendant que nous donnons tant de tems à celle des langues anciennes & étrangères?

§. II. Des Tragédies.

VOICI un genre d'Exercice fort

ancien dans l'Université, qui est encore en usage dans plusieurs Colléges, & que d'autres ont entièrement abandonné. Sans prétendre condamner ceux de mes Confreres qui pensent autrement que moi sur cette matière, ce qui ne m'appartient point, je ne puis m'empêcher d'approuver extrêmement la conduite de ceux qui ont cru devoir renoncer absolument à la coutume d'exercer les jeunes gens à la déclamation en leur faisant réciter des Tragédies, parce qu'il me semble que cette coutume entraîne après elle beaucoup d'inconvéniens.

1. Quelle charge, quel fardeau pour un Régent d'avoir à composer une Tragédie ! La profession n'est-elle pas assez dure par elle-même, sans en appesantir encore le joug par un travail si triste & si ingrat ?

2. J'appelle triste & ingrat un travail, dont on ne peut presque pas se promettre un heureux succès. On sait ce que coutoient à M. Racine les pièces de théâtre qu'il nous a laissées, & cependant, outre un génie admirable pour la poésie, & des talens singuliers pour le théâtre, il avoit tout son tems à lui. Que doit-on attendre

d'un Régent, d'ailleurs fort occupé, & qui peut avoir tout le mérite de sa profession, sans avoir le talent de faire de bons vers françois, moins encore celui de faire de grands poèmes?

3. S'il y a quelque chose capable de ruiner la santé d'un Professeur, c'est d'exercer à la déclamation pendant un tems assez considérable huit ou dix écoliers. Il faut, comme le dit Juvénal des Maîtres de Rhétorique, avoir une poitrine de fer pour résister à une fatigue si accablante :

Declamare doces, ô ferrea pectora, Vecti.
J'en appelle à l'expérience.

4. Il arrive souvent que les écoliers, sous prétexte de se préparer à la Tragédie, abandonnent ou négligent pendant près de deux mois le devoir essentiel de la Classe; ce qui n'est pas un petit inconvénient.

5. Je n'insiste point sur la dépense qu'entraînent nécessairement les Tragédies, ni sur la peine qu'on a souvent à trouver des Acteurs, qui se croient quelquefois en droit de faire la loi au Professeur, parce qu'il ne peut se passer d'eux.

6. Encore, si les jeunes gens tiroient de cet exercice un profit soli-

de & durable. Mais il faut, pour l'ordinaire, que le lendemain du jour où la Tragédie a été représentée, on oublie tout ce qu'on s'est bien donné de la peine à apprendre par cœur.

On a prétendu remédier à une partie de ces inconvéniens, en choisissant des Tragédies composées par les plus habiles Auteurs, & en les accommodant au théâtre des Colléges, c'est-à-dire en retranchant de ces pièces les personnages de femmes : & il faut avouer qu'on y a réussi en partie, & que par là on remplit la mémoire des jeunes gens d'excellens morceaux de poésie, qui peuvent beaucoup servir à leur former l'esprit & le goût.

7. Mais il peut y avoir dans cet usage là même un défaut, qui est commun aux bonnes & aux mauvaises Tragédies. ^a Quintilien observe après Cicéron qu'il y a une grande différence entre la prononciation des Comédiens, & celle des Orateurs, quoique l'on doive convenir que l'une

^a Ne gestus quidem omnis ac motus à comœdis petendus est. Quamquam enim utrumque eorum ad quemdam modum	præstare debet orator, plurimum tamen aberit à Scenico. ... <i>Quintil.</i> l. 1. cap. 11.
---	---

peut servir à l'autre. Si cela est, pour-
quoi exercer les jeunes gens dans une
manière de prononcer, qu'il faudra
nécessairement qu'ils évitent, quand
ils auront à parler en public?

8. Une des grandes peines du Ré-
gent dans cet exercice, (je l'ai plu-
sieurs fois éprouvé, & je ne suis pas
le seul) c'est de contenir dans l'ordre
les écoliers qu'on est souvent obligé
de réunir ensemble, & sur lesquels il
est difficile de veiller comme on le
doit, le soin de former à la déclama-
tion ceux qui parlent actuellement
demandant l'attention du Maître tou-
te entière.

9. Je finis pour abrégé, par l'in-
convénient qui doit paroître le plus
grand, parce qu'il peut nuire à la
piété & aux mœurs: c'est le danger
qu'il y a que cette sorte d'exercice ne
fasse naître dans l'esprit des maîtres
& des écoliers, comme cela est assez
naturel, le desir de s'instruire par leurs
yeux de la manière dont on doit dé-
clamer les Tragédies, de fréquenter
pour cela le théâtre, & de prendre
pour la Comédie un goût, qui peut
avoir des suites bien funestes, surtout
à cet âge.

Ce qui contribue le plus, si je ne me trompe, à conserver les Tragédies, c'est que plusieurs les regardent comme le seul moien de donner à la distribution des prix une certaine solennité, nécessaire pour exciter & pour entretenir parmi les jeunes gens l'émulation, qui est un des grands avantages des Colléges. A cela je ne puis opposer une meilleure réponse que l'expérience même. J'ai vû, pendant plus de vingt ans de suite, distribuer les prix dans un exercice ordinaire avec une très grande célébrité, & un très grand concours de personnes choisies & distinguées, qui pendant tout l'exercice gardoient un profond silence, ce qui n'arrive pas toujours, quand on représente des pièces de théâtre. Cela n'est point particulier à un Collége. Il y en a plusieurs où ces exercices se font avec beaucoup d'éclat: & tout récemment il s'en est fait un au Collége de la Marche pour la distribution des prix, où l'Auditoire étoit très nombreux & très choisi, & où le Rétendant * s'est acquis une grande réputation.

Toutes ces raisons jointes ensem-

* C'étoit le
fils de M. de
Freubet Con-
seiller au Par-
lement.

ble, me font croire que la Tragédie convient moins aux jeunes gens que les autres Exercices dont j'ai parlé. Mais, comme les sentimens doivent être libres, & qu'ils sont partagés sur ce sujet, je n'ai garde de blâmer ceux qui retiennent l'ancien usage, en y apportant toutes les précautions nécessaires.

*Educat. des
filles.*

Une des plus essentielles, ce me semble, est de ne point faire entrer dans les Tragédies la passion de l'amour, quelque honnête & légitime qu'elle puisse paroître. » Tout ce qui peut faire sentir l'amour, dit M. de Fénelon, » plus il est adouci » & envelopé, plus il me paroît dangereux. » M. de la Rochefoucault pense de même. » Tous les grands » divertissemens, dit-il, sont dangereux pour la vie chrétienne : mais » entre tous ceux que le monde a » inventés, il n'y en a point qui soit » plus à craindre que la Comédie. » C'est une peinture si naturelle & si » délicate des passions, qu'elle les » anime & les fait naître dans notre » cœur, & surtout celle de l'amour, » principalement lorsqu'on se représente qu'il est chaste & fort hon-

nête. Car plus il paroît innocent
aux âmes innocentes, & plus elles
sont capables d'en être touchées, &c.

Je ne parle point ici du ballet & de
la danse, qui servent quelquefois
d'accompagnement à la Tragédie,
parce que cette coutume n'a point
lieu dans l'Université.

Il s'y étoit glissé un abus encore
plus intolérable, & a défendu expres-
sément par la loi de Dieu; (je ne sai
pas quelle en étoit l'origine) & qui
y a duré longtemps: c'étoit de trave-
stir les jeunes gens en femmes dans
les Tragédies. Avoit-on pu igno-
rer pendant tant d'années qu'une
telle coutume, pour me servir des ter-
mes de l'Ecriture, étoit abomina-
ble devant Dieu? L'imprudence de
quelque personne, peut-être peu in-
struite ou peu religieuse, l'aura d'a-
bord introduite. On a suivi après,
sans réflexion, un usage qu'on a trou-
vé établi. Dès que l'Université l'a dé-
fendu, tout le monde a ouvert les
yeux, & s'est rendu à un règlement
si sage & si nécessaire. Ceux qui y

^a Non induetur mulier veste virili, nec vir utetur veste feminea: abominabilis enim apud Deum est qui facit hæc. Deut. 22. 5.

M. de Bel-
leville Profes-
seur de Rhé-
torique au Col-
lège du Plessis.

eurent le plus de part, y furent principalement déterminés, par ce qu'ils avoient entendu dire d'un Professeur* fort habile, & encore plus homme de bien, qui témoigna en mourant une peine extrême d'avoir suivi cette coutume, qu'il savoit avoir été pour quelques écoliers une occasion de dérèglement. C'est là le tems & la situation où il faut se placer, pour juger sainement de ce qui est à suivre ou à éviter.

§. III. De la Prononciation.

J'AI PROMIS de dire un mot de la Prononciation, qui fait partie de la Rhétorique : & c'en est ici le lieu. Il est à craindre que les maîtres ne la négligent trop, & pour eux-mêmes, & pour leurs disciples. On doit, surtout dans les Classes plus élevées, prendre chaque semaine un jour pour y exercer les jeunes gens à la déclamation pendant l'espace au moins d'une demie heure. J'ai vu pratiquer assez régulièrement cette coutume pendant que j'étois écolier : & je m'y suis conformé, étant devenu maître. Le traité de Quintilien sur la Prononciation est court, mais ex-

cellent, & il peut être fort utile aux maîtres, en y joignant celui de Cicéron. Il y en a un autre en François mais manuscrit, qui vient du fameux M. * Lenglet, qui excelloit dans l'art de prononcer, encore plus que dans tout le reste. Je me servirai de ces différens traités pour donner sur la prononciation les règles les plus générales, & qui sont le plus d'usage.

*Lib. 3. de
Orat. n. 213.
227.*

** M. Lenglet
tenoit ce traité
d'un célèbre
Auteur de son
tems, nommé
Floridor.*

La réponse de Démosthène sur ce qu'il jugeoit tenir le premier rang dans l'éloquence, est connue de tout le monde; & elle montre que ce grand homme regardoit la prononciation, non seulement comme la plus importante qualité de l'Orateur, mais en un certain sens comme l'unique. En effet c'est cette qualité dont le défaut peut le moins se couvrir, & qui est le plus capable de couvrir les autres: & l'on voit souvent qu'un discours médiocre, soutenu de toute la force & de tous les agrémens de l'action, fait plus d'effet que le plus beau discours qui en est dénué.

*Cic. lib. 3. de
Orat. n. 213.
Quintil. lib.
11. cap. 3.*

L'action est composée de deux parties, qui sont la voix & le geste, dont l'une frappe les oreilles, & l'autre les yeux; deux sens, par lesquels nous

faisons passer nos sentimens & nos pensées dans l'ame des Auditeurs.

1. *De la Voix.*

QUINTILIEN donne à la voix & à la prononciation les mêmes qualités qu'au discours même.

1.^a Elle doit être *correcte*, c'est-à-dire exemte de défauts: en sorte que le son de la voix & la prononciation ait quelque chose d'aisé, de naturel, d'agréable, accompagné d'un certain air de politesse & de délicatesse, que les Anciens nommoient *urbanité*, qui consiste à en écarter tout son étranger & rustique.

Quintil.

2. La prononciation doit être *claire*: à quoi deux choses contribueront. La première, c'est de bien articuler toutes les syllabes: car souvent on mange les unes, & on ne fait que glisser sur les autres. Mais le défaut le plus ordinaire, & qu'on doit éviter avec le plus de soin, c'est de ne point assez appuyer sur les dernières syllabes, & de laisser tomber sa voix à la

a Emendata erit, id est
vicio carebit, si fuerit os
facile, emendatum, ju-
cundum, urbanum: id est, in quo nulla neque
rusticitas, neque pere-
grinitas resonet. *Quintil.*

fin des périodes. ^a Comme il est nécessaire de faire sentir chaque mot, rien aussi n'est plus désagréable ni plus insupportable qu'une prononciation lente & traînante, qui appelle pour ainsi dire toutes les lettres, & semble les compter les unes après les autres.

La seconde observation est de sa- voir soutenir & suspendre sa voix par différens repos & différentes pauses qui composent une même période. Un exemple rendra la chose plus sensible : je le tire d'un autre endroit de Quintilien. Les points marquent ici ^{Id.} 4.

les repos. *Animadverti, Judices . . . omnem accusatoris orationem . . . in duas . . . divisam esse partes.* Cette courte période ne renferme qu'un sens unique, qui ne seroit distingué par aucune virgule sans le mot *Judices*, qui est une apostrophe : cependant la cadence, l'oreille, la respiration même, demandent différens repos, qui font tout l'agrément de la prononciation. En accoutumant les écoliers à faire ces pauses dans la lecture, même où

Lib. 9. c. 17.

^a Ut est autem necessaria verborum explanatio, ita omnes computare & velut annumerare literas, molestum & odiosum.

il n'y a point de virgules, on leur apprend en même tems à bien prononcer.

12.

3. On appelle prononciation *ornée*, celle qui est secondée d'un heureux organe, d'une voix aisée, grande, flexible, ferme, durable, claire, sonore, douce, & entrante. Car il y a une voix faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par une facilité à se laisser manier comme on veut, susceptible de tous les sons, depuis le plus fort jusqu'au plus doux, depuis le plus haut jusqu'au plus bas; ^a semblable à un instrument monté de toutes ses cordes, qui rend tel son qu'il plait à la main d'en tirer. Outre cela, il faut une grande force de poitrine, & des poumons capables de fournir aux plus longues périodes, & d'y fournir lontems.

Ce n'est pas par de violens efforts ni par de grands éclats qu'on vient à bout de se faire entendre, mais par une prononciation nette, distincte, soutenue. L'habileté consiste à savoir ménager adroitement les diffé-

^a Omnes voces, ut nervi in fidibus, ita sonant, ut à motu animi quoque sunt pulsæ Cic. lib. 3. de Orat. n. 216.

rens ports de voix, à commencer d'un ton qui puisse hauffer & baisser sans peine & sans contrainte, à conduire tellement sa voix, qu'elle puisse se deploier toute entière dans les endroits où le discours demande beaucoup de force & de véhémence, & principalement à bien étudier & à suivre en tout la nature.

L'union de deux qualités, opposées & incompatibles en apparence, fait toute la beauté de la prononciation : l'égalité, & la variété. Par la première, l'Orateur soutient sa voix, & en règle l'élévation & l'abaissement sur des loix fixes, qui l'empêchent d'aller haut & bas comme au hazard, sans garder d'ordre ni de proportion. Par la seconde, il évite un des plus considérables défauts qu'il y ait en matière de prononciation, je veux dire une ennuyeuse monotonie; & il y jette au contraire une agréable variété, qui réveille, qui soutient, qui charme les Auditeurs; ^b semblable en cela aux Peintres, qui par une in-

^a Ad aures nostras & actionis suavitatem, quid est vicissitudine, & varietate, & commutatione aptius? *Lib. 3. de*

Orat. n. 225.

^b Hi sunt actori, ut pictori, expositi ad variandum colores. *Ib. n. 217.*

finité de nuances & de teintes presque toutes imperceptibles, & par l'heureux mélange du clair & de l'obscur, savent donner du relief à leurs tableaux, & y garder les justes proportions que chaque partie demande. Quintilien fait l'application de cette dernière règle à la première période de l'exorde du beau plaidoyer de Ciceron pour Milon. Cet endroit mérite d'être lu aux jeunes gens.

Il y a un autre défaut, non moins considérable que celui de la monotonie, & qui en tient beaucoup aussi, c'est de chanter en prononçant. Ce chant consiste à baisser ou à élever sur le même ton plusieurs membres d'une période, ou plusieurs périodes de suite, en sorte que les mêmes inflexions de voix reviennent fréquemment & presque toujours de la même sorte.

Quintil.

4. Enfin la prononciation doit être proportionnée aux sujets que l'on traite : ce qui paroît surtout dans les passions, ^a qui ont toutes, s'il est permis de parler ainsi, un langage propre, & un ton particulier. Car autre

^a Omnis motus animi suum quendam à natura habet vultum, & sonum, & gestum, &c. *de Orat. n. 216-219.*

est celui de la colére, autre celui de la compassion, & ainsi du reste. ^a Pour les bien exprimer, il faut commencer par les ressentir; & pour cela se représenter vivement les choses, & en être touché, comme si elles se passoient en nous-mêmes. De cette sorte la voix, comme interprète de nos sentimens, portera sans peine dans l'esprit des auditeurs la même disposition qu'elle aura prise dans le fond de notre cœur. Car, fidèle image de l'ame, elle reçoit toutes les impressions, tous les changemens, dont l'ame elle-même est susceptible. Ainsi dans la joie elle est claire, pleine, coulante; dans la tristesse au contraire elle est trainante, basse, & sombre. La colére la rend rude, impétueuse, entrecoupée. Quand il s'agit de confesser sa faute, de faire satisfaction, de supplier, elle devient douce, timide, soumise. En un mot elle suit la nature & emprunte le ton de toutes les passions.

Elle varie de même & prend diffé-

^a In his primum est bene affici, & concipere imagines rerum, & tanquam veris moveri. Sic velut media vox, quem habitum à nobis acceperit, hunc judicium animis dabit. Est enim mentis index, & velut exemplar; ac totidem, quot illa, mutationes habet.

Quintil.

rens tons selon les différentes parties du discours : elle se conforme à la diversité des sentimens ; & quelquefois même, quoique plus rarement, à la nature & à la force de certaines expressions particulières. ^a On sent combien il seroit ridicule de commencer tout d'un coup un discours par un ton élevé & violent, rien n'étant plus propre à gagner les esprits que la modestie & la retenue. Les récits, destinés à mettre l'auditeur au fait de la chose dont il s'agit, demandent un ton simple, uni, tranquille, & semblable à peu près à celui de la conversation. Il en est ainsi de tout le reste.

2. Du Geste.

LE GESTE suit naturellement la voix, & se conforme, comme elle, aux sentimens de l'ame. C'est un langage muet, mais éloquent, & qui souvent a plus de force que la parole même.

Comme la tête a le premier rang entre les parties du corps, elle l'a aussi dans l'action. La première ré-

^a A principio clamaré, agreste quiddam est. | 3. de Orat. n. 227.

gle est de la tenir droite, & dans une assiette naturelle. La seconde, de conformer ses mouvemens à la prononciation même & à l'action de l'Orateur. Quand il s'agit de refuser ou de rejeter, & que nous marquons avoir quelque chose ou quelque personne en horreur & en exécration : alors en même tems que nous repoussons de la main, nous détournons la tête pour marque d'aversion.

Ce qui domine principalement dans cette partie, c'est le visage. Il n'y a sorte de mouvement & de passion qu'il n'exprime. Il menace, il caresse, il supplie, il est triste, il est gai, il est fier, il est humble, il témoigne aux uns de l'amitié, aux autres de l'aversion. Il fait entendre une infinité de choses, & souvent il en dit plus que n'en diroit le discours le plus éloquent.

Je n'ai jamais pu comprendre comment l'usage des masques * a pu du-

* Les Auteurs avoient des masques, qui étoient une espèce de casque qui couvroit toute la tête, & qui outre les traits du visage représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes emploient dans leur coëffure. Cela sert à entendre ce que dit Phédre dans la fable du masque & du renard.

Personam tragicam fortè vulpes viderat.

O quanta species ! inquit, cerebrum non habet.

Tome IV.

Dd

rer si lontems sur le théâtre des Anciens. Car certainement il ne se pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroît principalement sur le visage, qu'on peut regarder comme le siège & le miroir de tous les sentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas souvent que le sang, selon qu'il est mis en mouvement par les différentes passions, tantôt couvre le visage d'une subite & modeste rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colére; quelquefois en se retirant, le laisse pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable sérénité? Tout cela se marque & se peint sur le front & sur les joues. Le masque, en couvrant le visage, lui ôte ce langage si énergique, & le prive d'une espèce d'ame & de vie, qui le rend l'interprète fidèle de tous les sentimens du cœur. Je ne suis donc pas étonné de la remarque que fait Cicéron en parlant de Roscius par rapport à l'action. ^a Nos anciens, dit-il, jugeoient mieux que nous, lors-

a Quo melius nostri illi senes, qui personatum, | gnopere laudabant. *Lib.*
 de Roscium quidem, ma- | 3. de Orat. n. 221.

qu'ils ne donnoient pas leur approbation entière à Roscius même, parce qu'il prononçoit sous le masque.

^a Mais le visage a lui-même une partie dominante, qui sont les yeux. C'est par eux surtout que notre ame se manifeste, & sort en quelque manière au-dehors; jusques-là, que sans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, & la tristesse les couvre d'une espèce de nuage. Ajoutez à cela que la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interprètes de nos sentimens, qui s'ouvrent impétueusement un passage dans la douleur, & coulent doucement dans la joie. Mais que ne deviennent-ils point par la diversité des mouvemens qu'on leur donne! animés, languissans, fiers, menaçans, doux, rudes & terribles; & tout cela, suivant le besoin & l'occasion.

^a Sed in ipso vultu plurimum valent oculi, per quos animus maxime emanat: ut, citra motum quoque, & hilaritatem enitescant, & tristitia quoddam nubilum ducant. Quin etiam lacrymas his natura mentis

indices dedit: quæ, aut erumpunt dolore, aut lætitia manant. Moru vero intenti, remissi, superbi, torvi, mites, asperi fiunt: quæ, ut actus poposcerit, finguntur. *Quinil.*

Pour abrég^a, je passe aux mains, sans le secours desquelles l'Action seroit languissante, & presque morte. De combien de mouvemens ne sont-elles point susceptibles, puisqu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne soient quelquefois jalouses d'exprimer? Car les autres parties du corps aident & contribuent à la parole: mais on peut presque dire que celles-ci parlent elles-mêmes, & se font entendre. On sait que les *Pantomimes* * faisoient profession de représenter au naturel, & de peindre, pour ainsi dire, par leurs gestes & par leurs attitudes toutes les actions & toutes les passions des hommes. ^b Les anciens appelloient cet art des *Pantomimes* une

^a Manus verò, sine qui bus trunca esset actio ac debilis, vix dici potest quot motus habeant, cum penè ipsam verborum copiam persequantur. Nam ceteræ partes loquentem adjuvant: hæ (propè est ut dicam) ipsæ loquuntur.

* Un Prince de Pont étant venu à la Cour de Néron pour quelques affaires, & ayant vu un fameux *Pantomime* gesticuler avec tant d'art & d'industrie, qu'il entendoit parfaitement tout ce qu'il ven-

loit dire, pria l'Empereur en partant, de vouloir bien lui faire présent de ce danseur. Et comme Néron lui eut demandé à quel usage il le destinoit: C'est, dit ce Prince étranger, que j'ai pour voisins des barbares dont personne n'entend la langue; & cet homme, par ses gestes, me servira de truchement. Lucian. de saltat.

^b Hanc partem Musicæ disciplinæ, mutam nominavere majores, scilicet quæ ore clauso manibus loquitur, & quibus-

espèce de musique muette , qui avoit trouvé le moien de substituer le langage des mains à celui de la bouche , de parler aux yeux par le secours des doigts , & d'exprimer par un silence plus éloquent & plus énergique que la parole même ce qu'à peine le discours ou l'écriture eussent pu faire entendre.

Le mouvement des mains suit naturellement la voix , & doit s'y conformer. Dans le geste périodique & ordinaire , on doit porter la main droite de gauche à droite en commençant devant soi , & finissant à côté , les doigts de la main étant un peu élevés au-dessus du poignet , ouverts & en liberté , étendant le bras de toute sa longueur , sans lever le coude aussi haut que l'épaule , mais le tenant toujours détaché & éloigné du corps , & observant que c'est par le mouvement du coude que doit ordinairement com-

dam gesticulationibus facit intelligi , quod vix narrante lingua , aut scripturae textu , posset agnoscere. *Aurel. Cassiod. lib. 1. Epist. 10.*

Loquacissimæ manus , linguosi digiti , clamorosum silentium , expositio

tacita. . . *Id. lib. 4. Epist. ult.*

Mirari solemus Scenæ peritos , quod in omnem significationem rerum & affectuum parata illorum est manus , & verborum velocitatem gestus assequitur. *Senec. Epist. 121.*

mencer le geste. Après cela on porte la main gauche de droite à gauche, avec les mêmes proportions qu'on aura gardées pour la main droite. Il faut suspendre & soutenir le bras après chaque geste à côté de soi, jusqu'à ce que la période finisse : & lorsqu'elle est finie, les deux mains doivent tomber négligemment sur la chaire, si c'est là qu'on parle, & jamais en dedans ; ou tout de leur long sur la personne, si on parle debout sans appui ; ou sur les deux genoux, si on parle assis sur une chaise. Il y a mille manières de varier ces gestes, que l'usage seul & l'exercice peuvent apprendre.

Il y a une seconde espèce de geste, qui regarde les étendues & les dimensions de chaque chose.

Pour marquer la hauteur, il n'y a qu'à élever les yeux le plus haut qu'il est possible, sans élever presque la tête, mais la détournant presque de côté ou d'autre, rabaisser ensemble les deux bras de tout leur long, mais les tenant éloignés du corps, en sorte que le dehors des mains soit tourné vers l'auditeur.

Pour marquer la profondeur, il

n'y a qu'à baïsser les yeux en terre , & porter du côté qui leur est contraire les deux bras élevés , montrant le dehors de la main qui sera vers l'auditeur , & l'autre main demeurant plus élevée & plus en liberté.

Pour marquer la largeur , il suffit d'étendre en même tems les deux mains , commençant toujours devant soi , & finissant aux deux côtés , en sorte que les mains soient au niveau du poignet , & que les yeux se portent en rond dans tout l'espace que les mains pourront marquer.

Pour marquer la longueur , il faut porter les deux bras ou deçà , ou delà , d'un même côté , en sorte que les mains soient au niveau du poignet , du coude , & au niveau l'une de l'autre , le dedans des mains étant tourné en bas.

La troisième espèce de geste regarde les passions. Cette matière est trop étendue , pour pouvoir entrer dans un abrégé aussi court que celui-ci , où mon dessein n'est que de donner les règles les plus générales & les plus nécessaires : les Maîtres suppléeront facilement le reste.

Les Maîtres de l'Art avertissent que

Quinit.

le geste de la main doit commencer & finir avec le sens; parce qu'autrement il faudroit qu'il précédât la parole, ou qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre seroient vicieux.

Il ne faut point prétendre qu'on puisse donner sur la matière que je traite ici, des règles fixes & certaines, telle chose, comme le remarque Quintilien, convenant à l'un, qui feroit mal à un autre, sans qu'on puisse trop quelquefois en rendre de raison; ^a jusques-là que dans quelques-uns les vertus de la prononciation sont sans grace, & dans quelques-autres les vices mêmes ne déplaisent pas. ^b Ainsi chacun, pour former son action, ne doit pas seulement consulter les règles générales, mais encore étudier avec soin son naturel propre & ses qualités personnelles.

Mais le précepte le plus important de tous, soit pour la voix, soit pour le geste, c'est d'étudier la nature; de la regarder ici, aussi-bien que dans

^a In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant.

^b Quare norit se quisque, nec tantum ex communibus præceptis, sed etiam ex natura sua capiat consilium formandæ actionis.

tout le reste , comme le meilleur maître & le plus sûr guide qu'on puisse suivre ; & de faire consister la perfection de l'Art dans une parfaite imitation de la nature , qu'il tâche seulement , à la manière des peintres , d'embellir un peu & d'orner , mais sans jamais s'écarter de la ressemblance. Quand les enfans sont ensemble en liberté , qu'ils s'entretiennent , & parlent avec quelque chaleur , ils ne se mettent point en peine de chercher ni le ton , ni le geste : tout leur vient comme machinalement , parce qu'ils ne font que suivre l'impression de la nature. Pourquoi , lorsqu'on les exerce à la déclamation , les trouve-t-on pour l'ordinaire presque muets , immobiles , embarrassés , déconcertés ? C'est qu'ils croient que pour lors il faut parler & agir d'une manière toute différente : en quoi ils se trompent fort. C'est pourquoi on ne peut de trop bonne heure dans les Classes , lorsqu'il s'agit de faire parler les enfans , ou de leur faire réciter leurs leçons , les accoutumer à prendre un ton naturel , c'est-à-dire , tel qu'ils l'ont dans leurs entretiens familiers. J'en dis autant de quiconque doit

prononcer en public. Ce que je dis ici n'est point contraire à l'étude du geste & de la voix, que j'ai si fort recommandée. Cette étude a dû précéder dans le cabinet : mais dans la prononciation même, l'Orateur ne doit point paroître y songer. Il faut que tout coule de source, que l'art soit devenu nature en lui, que sa voix & son geste ne montrent rien d'étudié, & qu'il se souvienne bien de ce grand principe, qui regarde généralement toutes les parties de l'éloquence.

Despreaux. Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

ARTICLE III.

Des compositions & des actions publiques.

C'EST par les compositions, soit en vers, soit en prose, que les Régens font le plus d'honneur à leurs Collèges, & qu'ils établissent d'une manière plus éclatante leur propre réputation. L'Université a eu dans tous les tems des poètes & des orateurs célèbres, qui se sont piqués de la maintenir en possession de la gloire qui lui est acquise depuis si lontems, de

briller & d'exceller en tout genre de littérature ; & chaque Professeur doit regarder cette gloire de l'Université comme un précieux héritage , qu'il est obligé de conserver , & même , s'il se peut , d'augmenter par son travail & son application.

Les compositions dont je parle ici , se font ordinairement pour célébrer le nom & les actions des Princes, des Généraux d'armée , des Ministres , des Magistrats , en un mot , de tous les grands hommes qui se distinguent par quelque endroit que ce puisse être ; & c'est comme un hommage public que l'Université rend à la vertu & au mérite.

Mais il faut se souvenir que cet hommage n'est dû en effet qu'à la vertu & au mérite , & que quand il n'est point fondé sur la vérité , il dégénère en une honteuse adulation , qui deshonne également & celui qui prodigue les louanges , & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer , que ce qui est véritablement louable ; & ne le faire même ordinairement qu'avec modestie & retenue , en évitant ces exagérations outrées , qui ne servent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.

Il y a une manière de louer si outrageusement fausse, & qui heurte si ouvertement le goût & le jugement public, qu'il ne faut, ce semble, qu'un peu de sens commun pour l'éviter. C'est ainsi que Néron, lorsqu'il fit l'oraison funèbre de l'Empereur Claude son prédécesseur, ^a fut écouté avec attention dans tout le reste : mais quand il vint à parler de sa prudence & de sa sagesse, on ne put s'empêcher de rire, quoique la harangue fût fort éloquente, & composée par Sénèque, qui avoit l'esprit très agréable, & le stile très fleuri selon le goût de son siècle, mais qui manquoit quelquefois de jugement.

Il est un autre défaut moins choquant en apparence, mais non moins condamnable, parce qu'il blesse la religion : c'est d'attribuer aux Princes des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu, en les regardant comme les maîtres de la nature, qui en disposent à leur gré, qui changent l'ordre

^a Cetera pronis animis audita. Postquam ad providentiam sapientiamque flexit, nemo risui temperare, quanquam oratio à Seneca composita, multum cultus præferret, ut fuit illi viro ingenium amœnum, & temporis illius auribus accommodatum. Tacit. *Annal. lib. 13. cap. 3.*

des faisons comme il leur plaît , & leur faisant croire qu'en donnant le titre de Ministre , ils en donnent aussi le mérite : flatterie impie , qu'on ne pardonne pas même à un payen , qui parlant à un Empereur , qui se faisoit traiter de dieu , & qui l'avoit chargé de l'éducation de jeunes Princes ses petits neveux , ^a le prie de lui inspirer tout l'esprit dont il a besoin pour remplir un si noble emploi , & de le rendre tel qu'il l'a cru. Il y a , pour me servir d'une expression de l'Ecriture , une oreille jalouse qui écoute avec indignation de tels discours : *Auris zeli audit omnia* ; & l'on ne peut dire combien de tels blasphêmes , car je ne crains point de les appeler ainsi , sont capables d'attirer de malheurs & de malédictions sur un Roiaume chrétien.

Quintil.

Sap. I. 102

Le goût de la saine éloquence inspire des manières bien différentes , & donne , surtout pour ce qui regarde les éloges , une prudente discrétion , & une sage sobriété. Il faut , dans cette matière , imiter autant

^a Ut quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aspirer: dexteric ac volens addit, & me, qualem esse credidit, faciat. Quintil. lib. 4. in Pref.

qu'on le peut, l'adresse ingénieuse & pleine d'art des Anciens, qui fa-voient louer d'une manière fine & délicate, & quelquefois même en paroissant faire toute autre chose.

*Cic. pro Li-
gari. m. 35.*

Cicéron, dans son beau plaidoyer pour Ligarius, dit qu'il espère que César, qui n'oublie rien que les injures qu'on lui a faites, se souviendra de l'attachement inviolable que les frères de Ligarius ont eu pour lui : *Qui oblivisci nihil soles prater injurias*. Un mot, jetté de la sorte dans un discours, vaut un panégyrique entier.

*Lib. 1. Sa-
tyr. 1.*

Horace, en marquant qu'il ne se sent pas assez de force pour décrire les éclatantes victoires d'Auguste, semble n'avoir en vûe que de répondre à ceux qui l'exhortoient à renoncer à la Satyre : mais son véritable dessein est de louer ce Prince d'une manière qui puisse ne point blesser son extrême délicatesse sur le sujet des louanges : *Cui malè si palpère, recalcitrat undique tutus*. Ce qu'il se fait répliquer par Trébatius, qu'au moins il pourroit célébrer les vertus privées & pacifiques d'Auguste, sa justice, sa constance, sa grandeur d'ame, comme Lucilius

l'avoit fait à l'égard de Scipion : ce tour, dis-je, est du même goût, & a quelque chose encore de plus flatteur par la comparaison indirecte de ce Prince avec un aussi grand homme que Scipion.

M. Despreaux, digne disciple d'Horace, a imité en plusieurs endroits l'habileté de son maître à louer : mais je ne sai s'il en est un plus beau & plus ingénieux que celui où il met l'éloge de Louis XIV. dans la bouche de la Mollesse.

*Eutrin.
Chant II.*

Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,

Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans ? . . .

Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable

A placé sur le trône un Prince infatigable.

Il brave mes douceurs : il est sourd à ma voix.

Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.

J'entens à son seul nom tous mes sujets frémir.

En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir.

Loin de moi son courage entraîné par la gloire ,

Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.

Voilà un modèle parfait , & quiconque aura l'art de faire entrer dans une pièce de vers quelque chose de pareil , peut compter sûrement sur les suffrages du Public.

Les louanges & les éloges ne sont pas la seule matière des poèmes & des actions publiques. On peut choisir d'autres sujets , qui ne fournissent pas moins à l'Orateur , & ne plaisent pas moins aux gens de bon goût : comme sont les dissertations sur l'éloquence , sur la poésie , sur l'histoire , ou sur quelque matière de littérature. On en trouve des exemples dans le Recueil * qu'on vient de donner de quelques pièces en vers & en prose de Professeurs de l'Université.

Comme les discours dont je parle , soit panégyriques , soit dissertations , se font principalement pour l'éclat & la parade , je sai que , selon les règles de la saine Rhétorique , on peut y étaler avec pompe les richesses de l'élo-

* Il se vend
chez Gabriel
Franz. Quil-
lau , rue Ga-
lande, à l'An-
nonciation.

quence, & que l'art qui doit se cacher ailleurs, peut se montrer ici avec plus de liberté. Mais cependant il faut le faire avec retenue, se souvenir qu'un discours solide & plein de choses emporte toujours les suffrages : ne point chercher à mettre par-tout de l'esprit, j'entens de cet esprit & de ces pensées qui brillent comme le clinquant : & surtout éviter ces tours affectés & ces espèces de pointes, qui peuvent plaire à une multitude ignorante, mais qui révoltent tout auditeur sensé & judicieux.

Le panégyrique de Trajan par Pline le jeune, le recueil de pareils discours intitulé, *Panegyrici veteres*, & encore plus que cela les Ouvrages de Sénèque, peuvent fournir beaucoup de pensées à un Orateur : mais il doit les réformer sur le stile de Cicéron. On trouve aussi pour ce genre de grands modèles dans les Oraisons funébres & dans les Discours Académiques des Modernes.

ARTICLE IV.

Des études que doivent faire les maîtres.

CE QUE j'ai dit des compositions & des actions publiques, a beaucoup

d'éclat pour l'extérieur, mais ne fait pas le devoir essentiel d'un Régent, qui consiste dans l'instruction solide qu'il doit à ses écoliers. Pour y réussir, il a besoin d'étude & de travail. Les Classes, même les plus basses, demandent une certaine étendue d'érudition, qui ne s'acquiert que par la lecture : & d'ailleurs, pour l'ordinaire, un Professeur ne s'y borne pas, & doit se mettre en état de passer dans les Classes supérieures.

La première étude qu'un Régent doit faire, est celle qui regarde les matières qu'il enseigne, & les Auteurs qu'il explique. Ainsi, par exemple, il n'est point permis à un Grammairien d'ignorer ce que les Anciens ont écrit sur la Grammaire, & encore moins ce que nous en ont laissé Messieurs de Port Royal. Un Professeur de Rhétorique doit avoir puisé son art dans les sources mêmes, & avoir étudié à fond les anciens Rhéteurs grecs & latins. Ce n'est pas que ni l'un ni l'autre doivent accabler leurs écoliers d'un grand nombre de préceptes : mais, pour en faire le choix, il faut les savoir tous ; & un maître habile, qui joint le discernement à la capacité, tire de ses

lectures un grand secours pour instruire les jeunes gens.

J'en dis autant par rapport aux Auteurs. Les plus faciles ont leur obscurité. Un Régent doit avoir sur ceux qu'il explique tous les Interprètes, ou du moins les plus estimés. Il s'y rencontre à la vérité parmi beaucoup de solides remarques bien des choses inutiles : mais il sait en faire le triage, & ne débiter à ses écoliers que ce qui convient à leur âge & à leur portée.

Outre l'étude de la Classe, un Régent doit se faire un fonds d'érudition, tel qu'il convient à tout homme qui se mêle de littérature. Le grec doit lui devenir familier : l'histoire ne doit point lui être inconnue. Et il ne faut pas que l'étude de ces connoissances effraie. Il est incroyable combien une heure ou deux données régulièrement chaque jour à l'étude, mènent loin au bout d'une année. Il ne faut qu'avoir le courage de commencer : se joindre, si cela est possible, à quelque Confrere laborieux & de bonne volonté, pour conférer ensemble sur les Auteurs qu'on aura vus séparément : ne rien lire sur quoi on ne fasse des extraits, en remarquant

ce qui regarde différentes matières, éloquence, poésie, histoire, antiquités. Je me souviens d'avoir lu de la sorte il y a lontems presque toutes les vies de Plutarque avec un ami habile & d'excellent goût. Chaque semaine nous consacrons un après-midi à cette petite conférence, qui se faisoit en se promenant quand le tems le permettoit. On observoit de part & d'autre ce qu'on avoit trouvé de plus beau & de plus remarquable. Chacun proposoit ses difficultés, & souvent l'on étoit étonné d'avoir passé trop légèrement sur des endroits qu'on avoit cru entendre, & qu'on n'entendoit point effectivement. Je ne sache rien de plus agréable pour des personnes d'esprit & qui se piquent de littérature, que ces sortes de promenades & d'entretiens.

Le Tite-Live s'est lu tout entier il y a quelque tems dans de pareilles conférences qui se tenoient une fois chaque semaine au Collège de Beauvais, où quelques Professeurs d'autres Collèges vouloient bien se trouver quelquefois : quoique chaque séance ne fût pas bien longue, parce qu'elle se tenoit après la classe du soir, cependant au bout d'un certain nom-

bre d'années l'Auteur s'est trouvé fini, & le travail achevé. M. Crevier, Régent pour lors de Seconde au Collège de Beauvais, & maintenant de Rhétorique, tenoit la plume, & étoit chargé de faire les remarques, pour les donner dans la suite au Public avec une nouvelle édition de l'Auteur; les deux premiers Tomes paroissent depuis peu, & ils seront suivis des autres, qui sont tout prêts. Je croi qu'on en sera fort content.

Pour faire ces sortes d'études, on conçoit bien qu'il faut avoir un certain nombre de livres; & je ne puis trop exhorter les Professeurs à se faire chacun une petite bibliothèque, plus ou moins grande selon leurs besoins & leurs revenus. La libéralité du Roi, en établissant l'Instruction gratuite dans tous nos Collèges, nous a mis en état, & je puis ajouter, dans l'obligation de faire cette dépense, absolument nécessaire pour notre profession, comme les instrumens le sont dans chaque métier pour les ouvriers. Alcibiade, trouvant un Maître qui n'avoit rien des Ouvrages d'Homère, ne put s'empêcher de lui donner un soufflet, & le traita d'ignorant & d'hom-

*Ælian. l. 3.
cap. 38.*

me qui ne pouvoit faire que des écoliers ignorans. Ne pourroit-on pas dire quelque chose de pareil d'un Professeur qui seroit sans livres ?

Il est difficile d'avoir du goût pour les Lettres sans en avoir pour les livres , qui font la consolation d'un homme d'esprit , surtout dans la vieillesse , comme Cicéron le marque si élégamment dans une lettre à son ami Atticus , où il le prie de lui réserver sa bibliothèque , destinant pour cet achat une partie de ses revenus. *Lib. 1. Ep. 9. Bibliothecam tuam cave cuiquam despondeas , quamvis acrem amatorem inveneris : nam ego omnes meas vindemiolas eo reservo , ut illud subsidium senectuti parem.* Dans une autre lettre il témoigne que cette acquisition le mettra au comble de ses vœux , & le rendra l'homme le plus heureux qui soit au monde. *Noli desperare fore ut libros tuos facere possim meos. Quod si assequor, supero Crassum divitiis ; atque omnium agros , lucos , prata contemno.*

Dans le moment même que j'écris ceci , j'apprens qu'un Professeur , touché du même desir que Cicéron , & entrant dans son goût , ne craint point de se charger d'une rente via-

gère de quatre cens livres, pour acquérir & s'approprier la bibliothèque d'un de ses Confrères, * mort depuis peu dans l'Université, & qui avoit fait un bon usage de ses livres. Je souhaite que l'exemple de l'un & de l'autre ait beaucoup d'imitateurs.

Nous avons grand intérêt de réveiller parmi nous, ou plutôt de conserver ce goût de science & d'érudition, qui a toujours régné dans l'Université, & de nous animer d'une noble émulation par le souvenir de ces grands hommes qui lui ont fait tant d'honneur, & dont les noms sont si connus & si respectés dans tout l'empire de la Littérature: Budé, Turnebe, Ramus, Lambin, Muret, Buchanan, Passerat, Casaubon, tous Professeurs dans l'Université, ou au Collège Roial.

C'est ce goût des Belles-Lettres & des livres qui a procuré à la France tant de célèbres Imprimeurs, qui ont porté l'art de l'Imprimerie au souverain degré de perfection. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici ce

* C'est M. Heuzet, auteur de deux livres latins faits pour les commençans, dont j'ai parlé ailleurs; & qui préparoit encore d'autres ouvrages fort utiles pour la Jeunesse.

*Jugem. des
Sav. tom. 1.*

qu'on trouve dans M. Baillet au sujet des fameux Etienne, qui ont rendu leur nom immortel, non seulement par la netteté & la beauté de leurs caractères Hébreux, Grecs, & Romains; mais encore par leur exactitude sans exemple, par leur habileté, & par le grand desintéressement qui leur fit préférer l'intérêt du Public au leur.

Tom. 6.

On fait, dit cet Auteur, la belle économie de la maison de Robert Etienne. Il ne recevoit dans son Imprimerie que des Ouvriers habiles en grec & en latin, & capables d'être maîtres ailleurs. Il avoit outre cela des valets & des servantes, à qui il étoit défendu, aussi bien qu'à tous les Ouvriers de l'Imprimerie, de parler autrement que latin. Sa femme & sa fille l'entendoient fort bien, & étoient de concert avec tous les domestiques pour ne point parler autrement. De sorte que les magasins, les chambres, la boutique, la cuisine, en un mot depuis le toit jusqu'à la cave, tout parloit latin chez Robert Etienne. Ce généreux Imprimeur avoit ordinairement chez lui dix hommes de lettres, tous des pays étrangers.

étrangers, faisant sous lui l'office de correcteurs des impressions. Non content de l'application avec laquelle il travailloit à la correction de toutes les épreuves qui sortoient de ses presses, il exposoit en public les feuilles imprimées & non tirées, & promettoit quelque récompense à ceux qui y trouveroient des fautes.

Rien n'étoit plus admirable que la boutique de ce célèbre Imprimeur, pour le zèle, pour l'ardeur, pour le goût des livres & des sciences, pour l'application & l'exactitude à s'acquitter de ses devoirs, pour le désintéressement, pour la noblesse d'ame & de sentimens, & pour l'amour du bien public. Ce ne sera pas sans doute nous faire tort, ni deshonorer notre état, que de nous proposer un si beau modèle à imiter. C'a été ma vûe dans cette petite digression, que je prie le Lecteur de me pardonner.

ARTICLE V.

Application de quelques règles particulières à la conduite & à l'intérieur des Classes.

JE N'AI rien rapporté dans cet ouvrage que ce qui se pratique ordinairement.

rement dans les Classes, à l'exception de deux articles, qui regardent l'étude de la langue françoise, & celle de l'Histoire, auxquelles je souhaiterois qu'on donnât plus de tems & de soin qu'on n'a coutume de le faire. Je comprends dans l'étude de l'Histoire celle de la Géographie, de la Chronologie, de la Fable, & des Antiquités. On a lieu souvent d'en parler dans les Classes: mais, pour l'ordinaire, elles n'y font point enseignées d'une manière suivie & réglée, par principes, & par méthode.

On convient que ces études font une partie importante de l'éducation des jeunes gens, & qu'elles font pour eux, ou d'une nécessité absolue, ou du moins d'une très grande utilité: mais on doute qu'elles puissent entrer dans le plan des Classes, où la multiplicité des matières qu'on y enseigne ne laisse aucun vuide; certainement la chose n'est point sans difficulté. Je ne la croi pourtant pas absolument impraticable.

Premièrement, pour ce qui regarde la langue françoise, une demi-heure donnée deux ou trois fois par semaine à cette étude peut suffire, parce qu'elle doit se continuer pendant le

cours de toutes les Classes. Jusqu'à ce qu'on ait composé un livre à l'usage des jeunes gens, où l'on fasse entrer les règles de la Grammaire les plus nécessaires, & les principales observations de M. de Vaugelas, du P. Bouhours, &c. sur la langue françoise, les maîtres peuvent se contenter d'expliquer les unes & les autres de vive voix à leurs écoliers, & d'en faire l'application à quelque bel endroit d'un livre françois. Quinze ou vingt règles & observations suffiroient pour une année.

L'Histoire pourroit se distribuer de la manière qui suit. Celles de l'ancien & du nouveau Testament seroient pour les trois premières Classes, Sixième, Cinquième, & Quatrième. La Fable & les Antiquités, pour la Troisième. L'Histoire Grecque, pour la Seconde. L'Histoire Romaine jusqu'aux Empereurs, pour la Rhétorique. Enfin l'Histoire des Empereurs pour la Philosophie.

Je n'entens pas qu'on explique en Classe toutes ces Histoires aux jeunes gens : cela demande trop de tems, & seroit absolument impossible. Mon dessein seroit qu'on leur donnât tous les jours une certaine tâche à lire chez

eux en particulier, dont on leur feroit rendre compte de tems en tems dans la Classe. Pour cela il faudroit avoir des livres composés exprès pour les jeunes gens,

* Rue saint
Jean de Beau-
vais, vis-à-vis
du Collège.

Nous en avons deux excellens pour l'Histoire sainte : savoir le Catéchisme historique de M. l'Abbé Fleury, qui peut servir en Sixième ; & l'Abrégé de l'ancien Testament imprimé depuis peu chez Jean * Desaint, dont les Journaux de Paris & de Trévoux ont parlé fort avantageusement. Ce dernier peut servir pour la Cinquième & la Quatrième. Le premier est un abrégé succinct, fait exprès pour les enfans, & qui est à la portée des plus foibles. L'autre a beaucoup plus d'étendue, & renferme ce qu'il y a de plus beau & de plus remarquable dans l'ancien Testament, soit pour les faits, soit pour les sentimens & les maximes. L'auteur y a ajouté d'excellentes réflexions, dont il a déjà donné trois volumes.

On pourroit entre ces deux Histoi-
res, en insérer une * qui a pour titre,
* Elle se vend
chez la Veuve
Estienne.
*Abrégé de l'Histoire Sainte... par deman-
des & par réponses, & qui est moins suc-
cincte que celle de M. Fleury, & moins*

étendue que celle de M. Messengui. Elle est composée avec soin, & renferme plusieurs réflexions très utiles.

Je souhaiterois qu'on nous donnât aussi sur la Fable un petit traité propre à être mis entre les mains des jeunes gens. En attendant on peut faire usage de celui du P. Gautruche ou du P. Jouvenci. J'ai déjà parlé d'un petit Abrégé des Antiquités Romaines, imprimé en 1706, qui pourroit servir jusqu'à ce qu'on en eût un plus étendu.

Ce qui nous manque le plus est une Histoire Grecque, & une Histoire Romaine, composées exprès pour les jeunes gens. Je me suis engagé avec le Public pour la première, & je vais y travailler très sérieusement: d'autres pourront tourner leurs vûes & leur travail du côté de l'Histoire Romaine. En attendant, on peut faire usage de l'Histoire Universelle de M. de Meaux, qui à la vérité est un abrégé très court pour les faits, mais dont on est avantageusement dédommagé par les excellentes réflexions qui se trouvent dans le même volume. On a un autre * abrégé de l'Histoire Romaine, traduit de l'Anglois de Laurent Echard, qui est fort bon pour ce qu'il contient. L'Hi-

* Chez Hippolyte - Louis Guerin, rue St. Jacques.

*Chez Quil-
lan rue Ga-
lande à l'An-
nonciation.

toire * des Révolutions de la Républi-
que Romaine par M. l'Abbé de Vertot,
& celle du Triumvirat, peuvent suffire
aux jeunes gens, pour leur donner
une juste idée des derniers tems de la
République.

Ce seroit un travail fort utile, & ce
me semble assez facile, que d'abrégér
ce que M. de Tillemont nous a laissé
sur l'Histoire des Empereurs Romains.
On trouve dans cette Histoire des
exemples éclatans des plus grandes
vertus, & des modèles parfaits de la
manière de gouverner les peuples. Cet-
te lecture conviendrait extrêmement
aux Philosophes, & les prépareroit
également à l'étude de la Théologie
& à celle du Droit. De cette manière,
les jeunes gens auroient une connois-
sance raisonnable de l'Histoire ancien-
ne, & seroient bien plus en état d'étu-
dier ensuite l'Histoire moderne.

Sur la simple exposition que je viens
de faire, tout le monde sans doute
conviendra qu'il seroit à souhaiter
qu'un tel plan pût s'exécuter; & l'on
sent que de jeunes gens instruits de la
sorte, remporteroient du Collège une
infinité de connoissances agréables &
utiles, qui leur seroient d'un grand

usage pour tout le reste de la vie. Il ne s'agit donc que d'examiner si ce plan est praticable, ou non. Or, de la manière dont je le propose, il me semble qu'il est très facile de le réduire en pratique. Car je ne demande aux Professeurs que de marquer tous les jours à leurs écoliers une certaine tâche, & de leur prescrire un certain nombre de pages à lire dans les livres d'Histoire que je suppose qu'ils auront entre les mains, & de leur faire rendre compte de tems en tems de cette lecture, qui chaque jour pourroit aller à une demie heure. Je fais bien qu'il peut se faire que plusieurs emploieront mal ce tems; ce qui arrive de même pour toutes les autres études: mais comme celle-ci est beaucoup plus agréable, il y a tout lieu d'espérer que le grand nombre s'y portera avec plaisir, sur tout si l'on a soin de la mettre en honneur, de la faire entrer dans les Exercices publics, de proposer des prix & des récompenses pour ceux qui s'y distingueront, & d'employer tous les moyens que l'industrie d'un maître habile & zélé ne manque pas de lui suggérer.

La Chronologie est jointe naturellement à l'Histoire, & rien n'est plus

aisé, ni plus court, que d'en donner une idée générale aux jeunes gens, qui leur fasse connoître dans quel tems à peu près se sont passés les événemens qu'ils lisent: c'est tout ce qu'on peut demander d'eux. Il ne faut jamais manquer non plus à leur faire connoître en gros l'Auteur qu'on leur explique, les principales circonstances de sa vie, & le tems où il a vécu. Un jour que j'expliquois au Collège Roial l'endroit où Quintilien parle des Historiens Grecs, un jeune homme me demanda pourquoi il n'y étoit point fait mention de Plutarque. On lui en avoit expliqué plusieurs vies, mais on avoit omis de lui apprendre dans quel tems & sous quels Empereurs il avoit vécu.

Pour ce qui regarde la Géographie, on peut de même l'apprendre aux jeunes gens sans que cette instruction leur coûte beaucoup de tems ou de peine. La manière la plus simple, la plus aisée, qui se place le plus facilement dans la mémoire, & qui y fixe plus nettement les événemens historiques, c'est d'être exact, à mesure que dans l'explication de l'Auteur il se rencontre une ville, un fleuve, une île, à les montrer sur la Carte. En suivant un

Général d'armée dans ses expéditions, comme un Annibal, un Scipion, un Pompée, un Cefar, un Alexandre, les jeunes gens auront occasion de repasser tous les lieux mémorables de l'Univers, & de se graver pour toujours dans l'esprit la suite des faits, & la situation des villes. Quand ils auront été un peu rompus dans cette routine, il sera très facile de leur enseigner les degrés de longitude, de latitude, & tout ce qui regarde la Sphère. On se trouve aussi fort bien, pour leur apprendre la Géographie moderne, de les engager quelquefois en famille à lire quelques pages de la gazette, & de les obliger à montrer sur la Carte les différens lieux dont il y est parlé. Tout cela n'est point une étude, & cependant cela leur apprend la Géographie d'une manière plus durable que toutes les leçons réglées qu'on leur en donne dans les formes.

Ce que je dis ici suppose que les enfans ont dans leurs chambres des Cartes de Géographie: & c'est à quoi l'on ne doit jamais manquer. Je ne fai s'il seroit impossible d'en mettre aussi dans toutes les Classes. Il suffiroit d'avoir une Mappemonde en grand,

avec des Cartes de l'empire Romain, de la Grèce, de l'Asie mineure, & quelques autres pareilles. La dépense n'iroit pas fort loin, & elle pourroit tomber sur les écoliers, parce qu'il faudroit renouveler ces Cartes de tems en tems. Je sai que cette pratique a été mise en usage dans quelques Colléges avec succès. Peutêtre aussi pourroit-on y ajouter deux tables de Chronologie, dont l'une descendroit jusqu'à Jesus-Christ, & l'autre jusqu'à nous.

Quand je propose ces différentes études, je ne prétens pas qu'elles doivent faire négliger celle de la langue latine, non plus que celle de la langue grecque. On peut aisément, si je ne me trompe, les concilier ensemble. Ce qui doit dominer dans les Classes, c'est l'explication. Je voudrois sur tout que celle de l'Auteur grec ne manquât jamais, & qu'on y donnât tous les jours une demie heure. C'est peu de chose: mais quand ce tems est employé régulièrement, il va fort loin au bout d'un an. La récitation des leçons est ce qui demande le moins de tems, parce que c'est où il y a le moins à profiter pour les écoliers. Un quart d'heure, ce me semble, peut suffire, du moins

dans les Classes qui ne sont pas si nombreuses : d'autant plus qu'elle revient deux fois chaque jour, & que le samedi, où l'on fait répéter les leçons de toute la semaine, on y donne plus de tems.

L'attention d'un maître, zélé pour le bien de ses écoliers, & sagement avare du tems, saura lui en faire ménager tous les momens avec tant d'économie, qu'il en trouvera suffisamment pour toutes les études dont j'ai parlé.

CHAPITRE III.

Du devoir des Parens.

QUINTILIEN fait commencer le devoir des peres & meres au moment même de la naissance de leurs enfans, par le soin qu'il veut qu'ils prennent de leur procurer des nourrices, & de mettre auprès d'eux des domestiques, dont la sagesse & les bonnes mœurs leur soient connues: & il exige d'eux dans la suite une attention continuelle à écarter d'auprès de leurs enfans tout ce qui seroit capable d'altérer le moins du monde leur innocence; & à ne rien dire ou faire en leur

présence, qui puisse leur inspirer des principes dangereux, ou leur donner de mauvais exemples.

Lib. 1. cap. 2. Ce qui regarde la matière que je traite ici par rapport aux parens, est d'abord le choix d'un Maître, & d'un Collège, supposé qu'ils prennent le parti d'y envoyer leurs enfans. Quintilien nous marque cette double obligation en deux mots, mais qui ne laissent rien à desirer. Il veut qu'ils choisissent pour maître un homme d'une vertu consommée: *praeceptorem eligere sanctissimum quemque, cujus rei praecipua prudentibus cura est*; & pour Collège, celui où régnera une discipline exacte & régulière: *& disciplinam quae maxime severa fuerit*.

Lib. 3. Ep. 3. Pline le Jeune, dans une de ses lettres, où il indique à une Dame de ses amies un Professeur de Rhétorique pour son fils, lui donne sur cette même matière d'admirables avis, qui concernent proprement le choix d'un Collège & d'un Régent, comme l'endroit de Quintilien que j'ai cité auparavant: mais qui peuvent aussi regarder celui d'un Précepteur. L'endroit est trop beau, pour n'être pas mis ici dans toute son étendue.

» Le ^a secret, pour mettre votre fils
 » en état de marcher dignement sur les
 » traces de ses ancêtres, c'est de lui
 » donner un bon guide, qui sache lui
 » montrer les routes de la science &
 » de l'honneur : mais il importe de
 » bien choisir ce guide. Jusqu'ici l'âge
 » encore tendre de votre fils l'a tenu
 » auprès de vous sous la conduite de ses
 » précepteurs, & dans une maison parti-
 » culière, où les dangers, supposé qu'il
 » s'y en trouve, sont bien moindres.
 » Aujourd'hui qu'il s'agit de l'envoyer
 » aux leçons publiques, il faut choisir
 » un Professeur d'éloquence, dans l'é-
 » cole duquel on soit assuré que ré-
 » gne une discipline exacte, & sur tout
 » une grande modestie & une grande
 » pureté de mœurs. Car entre les au-
 » tres avantages que ce jeune homme
 » a reçus de la nature & de la fortune,
 » il est d'une beauté singulière : & c'est

a Quibus omnibus (avis & majoribus) ita demum similis adolescet, si imbutus honestis arti- bus fuerit : quas pluri- mum refert à quo potis- simum accipiat. Adhuc il- lum pueritiæ ratio intra contubernium tuum te- nuit : præceptores domi habuit, ubi est vel erro- ribus modica, vel etiam	nulla materia. Jam stu- dia ejus extra limen pro- ferenda sunt : jam cir- cumspiciendus Rhetor la- tinus, cujus scholæ seve- ritas, pudor in primis, castitas constat. Adest enim adolescenti nostro, cum ceteris naturæ for- tunæque dotibus, eximia corporis pulchritudo : cui in hoc lubrico ætatis non
--	--

» ce qui engage encore plus , dans un
 » âge si foible & si dangereux , à lui
 » donner un maître qui ne lui serve pas
 » de précepteur seulement , mais en-
 » core de guide & de gardien.

» Je ^a ne voi personne plus propre à
 » remplir ces devoirs que Julius Geni-
 » tor. Je l'aime , & l'amitié que je lui
 » porte , ne séduit point mon juge-
 » ment , à qui elle doit sa naissance.
 » C'est un homme grave & irrépro-
 » chable : peut-être trop austère & trop
 » dur dans ses manières , si l'on s'en
 » raporte à la licence de ces derniers
 » tems. Comme le talent de la parole
 » est un avantage extérieur , qui se ma-
 » nifeste & se fait sentir , vous pou-
 » vez , sur ce qui regarde son élo-
 » quence , en croire le témoignage
 » public. Il n'en est pas de même des
 » qualités de l'ame : elle a des aby-
 » mes où il n'est presque pas possible
 » de pénétrer ; & de ce côté-là , je

præceptor modò , sed cu-
 stos etiam rectorque qua-
 rendus est.

^a Videor ego demon-
 strare tibi posse Julium
 Genitorem. Amatur à me:
 iudicio tamen meo non
 obstat caritas , quæ ex
 iudicio nata est. Vir est
 emendatus & gravis: pau-

lo etiam horridior & du-
 rior , ut in hac licen-
 tia temporum. Quantum
 eloquentia valeat , plu-
 ribus credere potes : nam
 dicendi facultas aperta &
 exposita statim cernitur.
 Vita hominum altos re-
 cessus magnasque latebras
 habet: cujus pro Genitore

„ vous suis caution de Genitor. Vo-
 „ tre fils ne lui entendra rien dire,
 „ dont il ne puisse faire son profit : il
 „ n'apprendra rien de lui, qu'il eût
 „ été plus à propos d'ignorer. Il n'au-
 „ ra pas moins de soin que vous &
 „ moi, de lui remettre sans cesse de-
 „ vant les yeux les portraits & les
 „ vertus de ses ancêtres, & de lui
 „ faire sentir tout le poids du far-
 „ deau que leurs grands noms lui im-
 „ posent. N'hésitez donc pas à le met-
 „ tre entre les mains d'un maître, qui
 „ le formera d'abord aux bonnes
 „ mœurs, & ensuite à l'éloquence,
 „ qui ne s'apprend jamais bien sans
 „ les bonnes mœurs. Adieu.

Il ne suffit pas de faire choix d'un
 bon Collège. Pour en tirer tout le
 fruit qu'on en peut attendre, il faut
 que les parens voient souvent le Prin-
 cipal, les Régens, les Précepteurs,
 pour s'informer de la conduite de
 leurs enfans, & du progrès qu'ils font

me sponforem accipe. Ni-	retur, quæ nomina &
hil ex hoc viro filius tuus	quanta sustineat. Proin-
audiet, nisi profuturum:	de, faventibus diis, tra-
nihil discet, quod nes-	de cum præceptoribus, à quo
cisse rectius fuerit. Nec	mores primum, mox elo-
minus sæpe ab illo, quàm	quentiam discat, quæ
à te meque, admonebitur	malè sine moribus disci-
quibus imaginibus onc-	tur. Vale.

dans l'étude ; qu'ils leur donnent des lumières sur leur caractère d'esprit & leurs inclinations, qu'ils doivent mieux connoître que tout autre ; qu'ils prennent avec eux des mesures pour les corriger de leurs défauts ; qu'ils les appuient de toute leur autorité ; qu'ils agissent en tout de concert avec eux, pour les récompenses, les louanges, les réprimandes, les punitions. On ne peut dire combien cette bonne intelligence des parens avec les maîtres peut être utile aux enfans.

Lib. 1. Sat. 6. Horace, dans la belle satyre où il témoigne sa vive reconnoissance des peines extraordinaires que son pere avoit prises pour son éducation, ne manque pas de remarquer qu'il avoit soin de voir souvent ses maîtres ; & il attribue en partie à cette attention le bonheur qu'il avoit eu non seulement d'avoir été exempt des desordres ordinaires à la Jeunesse, mais d'en avoir écarté de soi jusqu'aux plus légers soupçons.

Atqui si viciis mediocribus ac mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta...

Causa fuit pater his...

Ipsè mihi custos incorruptissimus omnes

Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,

Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solum facto, verum opprobrio quoque
turpi.

C'est une faute, dit Plutarque, bien
condannable dans les parens, de se
croire entièrement déchargés du soin
de veiller sur leurs enfans, dès qu'ils
les ont remis entre les mains des maî-
tres, & de ne songer point à s'assurer
par leurs propres yeux & leurs propres
oreilles du progrès qu'ils font dans
l'étude & dans la vertu. Outre qu'il
sied mal à un pere, dans une affaire
si importante & qui le touche de si
près, de s'en rapporter aveuglément à
la bonne foi de personnes étrangères,
qui chez les Anciens étoient le plus
souvent des esclaves ou des affran-
chis; il est constant, continue le mê-
me Auteur, que cette attention d'un
pere à s'informer de tems en tems, &
à se faire rendre compte des études
& de la conduite de son fils, peut ser-
vir en même tems à rendre & les éco-
liers & le maître plus exacts & plus
vifs à s'acquitter chacun de leurs de-
voirs. Il applique à ce sujet un pro-
verbe, qui dit, ^a Que rien n'est si pro-
pre à engraisser un cheval, que l'œil
du Maître.

*De educ. lib.
beris.*

^a Οὐδὲν ὅσον πικρὸν τῶν ἵππων, ὡς βασιλεὺς ὀφθαλμῶν

Quelque juste que soit ce devoir, quelque facile qu'il soit à remplir, il est rare pourtant que les parens s'en acquittent. Ils ne veillent guères davantage sur la conduite de leurs enfans, lorsqu'ils sont devenus plus grands, & qu'ils sont sortis du Collège; & la plupart font paroître sur ce point une indifférence & une négligence qu'on a peine à comprendre. Plusieurs la couvrent du prétexte de leurs affaires & de leurs occupations, comme si l'éducation de leurs enfans n'étoit pas la plus importante de toutes; & comme si la qualité de pere devoit jamais être effacée par celle de magistrat & d'homme public.

Platon remarque que c'est un défaut assez ordinaire à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Etat, de négliger le soin de leur propre famille; & dans un dialogue, qui a pour titre *Laches*, il introduit deux hommes, des plus considérables d'Athènes, qui reconnoissent avec douleur que s'ils ont acquis peu de mérite & de gloire, c'étoit la faute de leurs peres, qui, célèbres d'ailleurs par de grandes actions tant en paix qu'en

guerre, & totalement livrés aux affaires d'autrui, n'avoient pris aucun soin de leur éducation, & les avoient abandonnés à eux-mêmes, & à leur propre conduite dans un âge où ils avoient le plus de besoin d'être veillés & retenus. Plût à Dieu que bien des enfans n'eussent pas encore aujourd'hui sujet de faire les mêmes plaintes!

Caton le Censeur, quoiqu'occupé des plus grandes affaires de l'Etat, chargé des plus importans emplois, & l'ame des délibérations du Sénat, ne tomba pas dans ce défaut, lui qui voulut servir de précepteur à son fils. Paul Emile, au milieu de ses plus grandes occupations, trouvoit le tems d'assister aux conférences que faisoient ses enfans, & d'animer leurs études par sa présence. Il fut bien payé de ses peines, & la réputation * qu'ils s'acquirent en fut une juste & douce récompense.

* Scipion l'Africain le second, fut l'un de ses enfans.

Ces grands hommes étoient bien éloignés d'un défaut, très commun maintenant, sur tout parmi les grands Seigneurs & les gens de guerre, qui ont grand soin de dire & de répéter à leurs enfans qu'ils ne veulent point

faire d'eux des Docteurs, & qu'ils ne les ont mis au Collège que pour leur faire passer quelques années en attendant qu'ils aient atteint l'âge d'aller à l'Académie, ou d'entrer dans le service. Un tel discours est capable de ruiner tout le fruit des études, parce qu'il tend directement à étouffer & à éteindre dans l'esprit des jeunes gens toute ardeur d'émulation : au lieu que les parens devroient employer tous leurs soins à faire naître cette émulation, à l'entretenir, à l'augmenter; parce que, si leurs enfans y sont sensibles dans les Classes, ils la porteront ensuite dans les emplois qui leur seront confiés, & se piqueront pareillement d'y réussir & de s'y distinguer.

Je reviens au choix d'un Précepteur. Plutarque, dans un traité que nous avons de lui sur la manière d'élever les jeunes gens, veut qu'on trouve dans les maîtres une vie irrépréhensible, un caractère d'esprit raisonnable, un grand fonds d'érudition, & une habileté à conduire formée par une longue expérience. Mais il se plaint amèrement de la négligence, ou plutôt de la stupidité des

parens, qui dans un choix, quidéci le pour l'ordinaire du sort & du mérite de leurs enfans pour toute la vie, s'en rapportent au premier venu, n'ont égard qu'à la recommandation de personnes peu sûres, & poussés par une sordide avarice, vont au rabais dans le choix d'un précepteur, & trouvent que celui qui leur coute le moins est le meilleur. Il rapporte à ce sujet une parole d'Aristippe pleine de sens. Un pere, surpris qu'il lui demandât mille dragmes pour instruire son fils: Quoi! s'écria-t-il, j'acheterois à ce prix un esclave. Vous en aurez deux pour un, repliqua le Philosophe, insinuant par là à ce pere avare qu'il ne feroit qu'un esclave de son fils.

500 livres

Le Poëte Satyrique fait les mêmes plaintes, & ne peut souffrir que les peres & meres, pendant qu'ils font mille folles dépenses pour leurs bâtimens, leurs meubles, leurs équipages, leur table, épargnent tout pour l'éducation de leurs enfans.

Juvenal. lib. 1.
satyr. 7.

Hos inter sumptus sestertia Quintiliano,
Ut multum, duo sufficient. Res nulla minoris
Constabit patri quàm filius.

Plur. de liberis educandis.

Cratès le philosophe disoit qu'il auroit souhaité monter au lieu le plus éminent de la ville, pour crier de là aux citoiens : „ Hommes de peu de sens, quelle est donc votre folie de „ ne songer qu'à amasser des richesses, & de négliger absolument l'éducation de vos enfans, pour qui „ vous dites que vous les amassez !

Plur. ibid.

Les parens paient bien cher quelquefois leur nonchalance & leur avarice, lorsque dans la suite ils ont la douleur de voir que leurs enfans, abandonnés à toutes sortes de desordres, les deshonnorent en mille manières, & font souvent plus de dépenses en une seule année pour satisfaire leurs passions, que les parens n'en eussent fait pendant dix années pour leur procurer une éducation honnête & solide.

Ils doivent donc ne rien épargner pour avoir un bon précepteur, & se souvenir que le plus noble aussi bien que le plus salutaire usage qu'ils puissent faire de l'or & de l'argent, c'est de s'en servir pour acheter des hommes de mérite en quelque genre que ce soit, & sur tout pour ce qui regarde l'instruction de leurs enfans.

Lorsque Sénèque voulut remettre entre les mains de Néron ses grands biens qui lui attiroient l'envie, ce Prince lui répondit que, quelque grands que parussent ces biens, il y avoit des personnes infiniment au-dessous du mérite de Sénèque qui en possédoient davantage. „ J'ai honte, „ lui dit-il, de voir des affranchis plus „ riches que vous; & qu'étant le premier dans mon estime vous ne soyiez „ pas le plus grand dans mon Empire. „

Tacit. Ann.
nal. lib. 14.
cap. 55.

Pudet referre libertinos, qui ditiores spectantur. Unde etiam rubori mihi est, quod precipuus caritate, nondum omnes fortuna antecellis. Je n'examine point si Néron pensoit comme il parle ici: mais ce qui est certain, c'est que les parens sensés & raisonnables doivent penser de la sorte, & voir avec quelque peine qu'un Intendant, un Secrétaire, quelquefois même un portier, fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du fils de la maison.

Il faut avouer qu'il y a des peres & des meres, quoique le nombre en soit petit, qui sur ce point ne manquent pas de noblesse & de générosité; & qui, non contents de paier de

bons appointemens aux Précepteurs de leurs enfans , se croient encore obligés de leur assurer pour toute leur vie un revenu raisonnable , qui les mette en état de jouir en repos & en liberté du fruit de leurs travaux. Quelle diminution fait sur de grands biens , tels qu'en ont tant de personnes riches , une pension viagère de trente , cinquante , cent pistoles , plus ou moins selon les différentes circonstances ? Approche-t-elle des services dont elle est le prix ? Je lis toujours avec un plaisir singulier le discours admirable que tient à son pere le jeune Tobie au sujet du guide qui l'avoit conduit pendant son voyage , & le dénombrement qu'il fait des services qu'il en a reçus , dont il expose la grandeur & le nombre avec la même exactitude que s'il devoit lui-même en tirer la récompense , & non pas la donner. „ Mon pere , lui dit-il , „ quelle récompense pouvons-nous lui donner , qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés ? Il m'a mené & ramené dans une parfaite santé : il a été lui-même recevoir l'argent de Gabélus : il m'a fait avoir la
„ femme

» femme que j'ai épousée : il a éloi-
 » gné d'elle le démon qui la tour-
 » mentoit : il a rempli de joie son
 » pere & sa mere : il m'a délivré du
 » poisson qui m'alloit dévorer : il
 » vous a fait voir à vous-même la
 » lumière du ciel : & c'est par lui
 » que nous nous trouvons remplis
 » de toutes sortes de biens. Que pou-
 » vons-nous donc lui donner qui
 » égale tout ce qu'il a fait pour nous ?
 » Mais, je vous prie, mon pere, de
 » le supplier de vouloir bien accepter
 » la moitié de tout le bien que nous
 » avons apporté.

Quelle noblesse de sentimens ! Le
 jeune Tobie ne s'imagine pas faire
 rien de grand pour son guide par une
 offre si avantageuse, mais il croit qu'il
 recevra lui-même une grace, dont il
 se trouvera fort honoré, si le guide
 daigne accepter son offre ; *si forte di-*
gnabitur medietatem de omnibus, quæ
allata sunt, sibi assumere. Voilà un mo-
 dèle parfait pour les parens ; comme
 la description qu'il fait des services
 que son guide lui a rendus en est un
 aussi pour les Précepteurs, qui doi-
 vent servir d'anges gardiens à leurs
 élèves.

Tous les peres ne sont pas en état de faire la fortune des Précepteurs de leurs enfans, mais tous sont en état & dans l'obligation de les honorer, de leur marquer toujours beaucoup de considération, & de leur attirer par leur conduite l'estime & le respect des enfans & de toute la famille. Il y doit être regardé & respecté comme le pere même : c'est l'idée que les Anciens vouloient qu'on eût d'un Précepteur.

Juvenal. Dii majorum umbris tenuem & sine pondere
lib. 3. satyr. 7. terram . . .

Qui præceptorem sancti voluere parentis
Esse loco.

Quoique tous les parens, ceux même qui ne peuvent donner que des appointemens très médiocres, doivent apporter beaucoup d'attention dans le choix d'un Précepteur : il ne faut pas cependant que sur ce point ils portent la délicatesse trop loin, ni qu'ils s'attendent à trouver toutes les qualités qu'on peut desirer dans un bon maître. Rien n'est plus rare qu'un homme qui réunisse en lui toutes ces qualités. Les plus grands Seigneurs, les Princes même, ont bien de la peine à en trouver de tels. On est sou-

vent obligé de confier l'éducation des enfans à de jeunes Précepteurs, qui sont sans expérience, & ne peuvent pas encore avoir acquis beaucoup d'érudition. Pourvû qu'ils apportent de la bonne volonté & de la docilité, qu'ils ne manquent pas d'esprit & de jugement, qu'ils aiment le travail, & que sur-tout ils aient des mœurs pures, & un fonds de religion & de pieté, on doit être content. Il faut seulement tâcher de les adresser à quelque personne sage & expérimentée dans ce genre, pour la consulter dans les occasions, & se conduire par ses avis. Mais, ce qui me paroît absolument nécessaire, & à quoi les parens ne doivent jamais manquer, c'est de commencer par mettre entre les mains du maître à qui ils confient leurs enfans quelques livres propres à leur apprendre la manière dont il faut s'y prendre pour les bien élever, tels que sont ceux de M. de Fénelon, & de M. Locke Anglois, & d'autres pareils. Je souhaiterois que les miens pussent leur être utiles : du moins c'est la vûe que j'ai eue en les composant.

Les peres & meres ne doivent point omettre un moyen puissant qu'ils ont

entre les mains d'attirer sur leurs enfans la bénédiction de Dieu : c'est de contribuer plus ou moins, selon la mesure de leurs revenus, à la subsistance de quelque pauvre écolier, & de l'aider à faire ses études. J'ai reçu autrefois un pareil secours de la libéralité de feu M. le Peletier le Ministre. J'eus le bonheur de me trouver dans les mê-

**Feu M. l'E-
vêque d'An-
gers, & M.
le Peletier an-
cien Premier
Président.*

mes classes que Messieurs ses * enfans au Collège du Plessis, & de profiter de l'excellente éducation qu'on leur donnoit. Je leur disputois souvent les premières places & les prix. M. le Peletier me récompensoit comme eux. Je puis dire que pendant tout le cours de mes études il m'a tenu lieu de pere; & depuis il m'a toujours témoigné une bonté véritablement paternelle. Il n'y a point de jour dans ma vie où je ne m'en souvienné, & ma reconnoissance devient d'autant plus vive, que je sens mieux de jour en jour de quel prix est une bonne éducation.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Du devoir des Précepteurs.

IL ME reste peu de choses à ajouter sur ce sujet, après tout ce que j'en ai dit dans les différentes parties de ce traité.

Les Précepteurs tiennent la place des peres & des meres ; ils doivent donc en prendre les sentimens, & en avoir la douceur & la tendresse : mais une douceur qui ne dégénère point en mollesse, & une tendresse qui soit réglée par la raison. Rien de ce que feroient les peres & les meres pour leurs enfans, ne doit leur paroître au dessous d'eux : j'entens par là certaines attentions, certains soins pour leur personne & pour leur santé, surtout quand ils sont encore dans un âge tendre ou malades. Cette attention, ces soins plaisent infiniment aux parens, & servent beaucoup à leur mettre l'esprit en repos.

Par la même raison, qu'ils tiennent la place des peres & des meres, ils ne

a Sumat ante omnia à quibus sibi liberi traduntur, existimet. Quintil. lib. 2. cap. 2.
 parentis erga discipulos suos animum, ac succedere se in eorum locum,

doivent pas se regarder comme les maîtres absolus des enfans, ni prétendre les gouverner à leur gré & selon leur caprice, sans aucune dépendance des parens, sans les consulter en rien, quelquefois même en défendant aux enfans sous de grosses peines de leur rien déclarer de ce qui se passe en particulier. Des maîtres qui n'agissent que par raison & selon les règles, n'ont pas besoin d'imposer à leurs disciples ce silence & ce secret, qui a quelque chose d'odieux & de tyrannique, & dont les parens ont un juste sujet de se plaindre. En communiquant leur autorité aux maîtres, ils n'ont pas prétendu s'en dépouiller eux-mêmes. Rien n'est plus juste, ni plus raisonnable, que de les consulter sur ce qui regarde la manière de conduire leurs enfans, d'agir en tout de concert avec eux, de prendre leurs avis, d'entrer dans leurs vûes, en un mot d'avoir de part & d'autre une confiance & une ouverture entière, qui laisse la liberté de se dire mutuellement tout ce que l'on croit pouvoir être utile aux enfans. Je suppose que les parens sont tels qu'ils doivent être, & qu'ils n'exigent rien qui soit con-

traire à une éducation chrétienne. S'il en étoit autrement, les Précepteurs, en souffrant avec patience & condescendance tout ce qui se peut tolérer, ont la voie des remontrances douces & modérées. Quand elles sont inutiles, il ne leur reste que le parti de se retirer, & de quitter un emploi où il ne leur est pas permis de suivre les lumières de leur conscience, ni de s'acquitter de leur devoir; mais de le quitter d'une manière honnête & polie, sans témoigner de mauvaise humeur, & sans rompre avec les parens.

Ce que j'ai dit de la bonne intelligence des Précepteurs avec les parens, doit s'entendre aussi par rapport au Principal d'un Collège, quand les enfans y demeurent. C'est à lui premièrement qu'on les confie: c'est lui qui est chargé de la discipline du Collège, tant en public qu'en particulier: c'est lui qui répond de tout ce qui s'y passe. Or, sans la subordination dont je parle, il n'est point en état de s'acquitter des devoirs essentiels à la place & à la qualité de Principal.

Parmi les vertus d'un bon maître, la vigilance & l'assiduité tiennent un

des premiers rangs. Il ne peut les porter trop loin , pourvû que ce soit sans gêne , sans contrainte , & sans affectation. Il est l'ange gardien des enfans. Il n'y a point de moment où il ne soit chargé de leur conduite. Si son absence , ou son inattention (car l'une équivaut à l'autre) donne lieu à l'homme ennemi , qui tourne sans cesse autour d'eux , de leur enlever le précieux trésor de leur innocence, que répondra-t-il à Jesus-Christ qui lui demandera compte de leur ame, & qui lui reprochera d'avoir été moins vigilant pour le garder , que le démon pour les perdre ? Le malheur est que la plupart des maîtres souvent ne sont avertis de leur obligation sur ce point que par une funeste expérience, qu'ils auroient dû prévenir par une sainte & religieuse sollicitude, qui fait le caractère propre de tout homme préposé à la conduite des autres ? *Qui præst, in solitudine.*

Rem. 12. 8.

Le soin du maître doit s'étendre sur les domestiques qui servent les enfans, & ce n'est pas là une de ses moindres obligations , quoiqu'elle soit pour l'ordinaire ignorée ou négligée. Car , comme le remarque

Quintilien, il n'y a pas moins de danger à craindre de la part de domestiques vicieux, que de celle des compagnons d'étude, qui pour l'ordinaire ont plus d'éducation & d'honneur; *Lib. 1. cap. 3.*
nec tutior inter servos malos, quam ingenuos parum modestos, conversatio est.

La règle est donc de ne jamais laisser un enfant seul avec les domestiques, à moins qu'on ne soit bien sûr de leur probité & de leur piété: car il s'en trouve de tels, qui ne peuvent être ménagés avec trop de soin par les parens & par les maîtres.

Comme les enfans, sur-tout dans un âge tendre, ont l'esprit volage & léger, il est bon que le maître, pendant les études même qu'ils font en particulier, ne les perde point de vûe. Sa présence seule contribue beaucoup à les rendre plus attentifs, en fixant & arrêtant leur imagination; & elle leur épargne bien des distractions & des négligences, qui sont la source des fautes qu'ils font dans leurs compositions, & qui donnent lieu ensuite à des réprimandes & à des punitions, que le maître auroit pu prévenir par une attention plutôt assidue qu'incommode & pressante. C'est ce que

Quintilien infinue par ces mots : *assiduus sit potius, quam immodicus.*

L'assiduité ne doit point paroître difficile dans le Collège, où les maîtres sont absolument libres pendant tout le tems des Classes, ce qui les rendroit entièrement inexcusables s'ils y manquoient : au lieu que la même assiduité est fort dure & fort gênante dans les maisons particulières, où le Précepteur est chargé de ses écoliers pendant toute la journée. Il est de la sagesse des parens, & je puis dire qu'il est aussi de leur intérêt de s'appliquer, autant qu'il leur sera possible, à adoucir ce joug, en laissant chaque semaine au maître une liberté entière pendant un après-midi, & prenant sur eux-mêmes le soin de veiller pendant ce tems-là sur leurs enfans. Il n'y a point de santé qui puisse soutenir une gêne si continuelle. Un Précepteur a besoin de respirer, de voir ses amis, d'entretenir ses connoissances, de consulter sur ses études & sur les difficultés qui se rencontrent dans l'éducation, en un mot de n'être pas toujours tête-à-tête avec son écolier. On ne sauroit dire combien cette condescendance, de la part

des parens, est propre à encourager les maîtres, & à rendre leur zèle plus vif & plus vigilant.

J'ai déjà averti qu'ils ne doivent jamais agir par passion, par humeur, par caprice. C'est-là un des plus grands défauts en matière d'éducation, parce qu'il n'échape jamais aux yeux clair-voians des écoliers, qu'il rend presque inutiles toutes les bonnes qualités du maître, & qu'il ôte à ses avis & à ses remontrances presque toute autorité. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ceux qui agissent le plus par humeur, sont ceux qui s'en aperçoivent le moins, & que souvent même ils fau- roient mauvais gré à quiconque entre- prendroit de les en avertir, ce qui est pourtant le meilleur office que leur puisse rendre un ami.

J'ai honte de rapporter ici certains termes injurieux dont on se sert quel- quefois à l'égard des écoliers, *cruche*, *bête*, *âne*, *cheval de carosse*, &c. & je ne le ferois point, si je ne savois que ces termes se trouvent encore dans la bouche de quelques maîtres. Est- ce la raison, est-ce la politesse, est-ce le bon esprit qui dictent un tel langa- ge ? Ne voit-on pas clairement qu'il

ne peut être quel'effet, ou d'une basse éducation qu'on a reçue, ou d'une grossièreté d'esprit qui ne sent point ce que c'est que bienséance, ou d'un caractère violent & emporté qui ne peut se contenir ?

Parmi ceux qui se chargent de l'éducation de la Jeunesse, il y en a plusieurs que l'état serré de leurs affaires, ou même souvent une pauvreté entière, obligent d'entrer dans cette profession; & ils ne doivent point en rougir. Le célèbre Origene enseigna la Grammaire pour avoir de quoi subsister, & il eut le bonheur de conserver pendant toute sa vie le souvenir & l'amour de la pauvreté où son pere l'avoit laissé en mourant. C'est un beau modèle pour les maîtres. Le salaire qu'ils retirent de leurs peines, est certainement bien légitime & bien mérité. Je voudrois cependant que ce ne fût point là le seul motif, ni même le motif dominant, qui les y engageât; mais que la volonté de Dieu, & le desir de se sanctifier, y eussent la principale & la première part. La dureté des parens oblige souvent les maîtres à marchander avec eux, & à disputer sur le prix. Il seroit à

souhaiter, que d'un côté la générosité des peres & meres, & de l'autre le désintéressement des maîtres, ôtassent lieu à ces sortes de conventions, qui ont, ce me semble, quelque chose de bas & de sordide. Il est beau, pour les derniers, de compter un peu plus qu'on ne fait ordinairement sur la Providence; & je n'ai jamais vû qu'elle ait manqué à ceux qui s'y sont fiés pleinement.

Si les vûes intéressées sont indignes d'un Précepteur véritablement chrétien, celles de la vanité & de l'ambition ne le sont pas moins. J'ai toujours admiré ce que dit saint Augustin du motif qui engagea Nébride à se charger de l'instruction de la Jeunesse; motif bien opposé aux deux défauts dont je parle ici. Il étoit ami *Conf. lib. 6.* intime de saint Augustin, & avoit *6. 10.* quitté son pays, ses biens, & sa mere, pour le suivre à Milan, sans autre raison que de s'occuper avec son ami à la recherche de la vérité & de la sagesse, qu'ils cherchoient tous deux avec une égale ardeur. Il ne put refuser à ses prières instantes d'entrer en qualité de sous-maître chez Véréconde qui enseignoit les belles lettres à

Milar. Ce ne fut point, dit saint Augustin, le desir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisqu'il en auroit trouvé de bien plus importants, s'il l'avoit voulu; & encore moins des vûes de vanité ou d'ambition. Il avoit toujours évité de se faire connoître aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obscurité d'une retraite paisible, où il pût donner tout son tems à l'étude de la sagesse.

Cet exemple m'en rappelle un autre, qui n'est pas moins admirable, & qui regarde l'éducation d'un jeune homme de grande qualité. Le pere, plein d'ambition, ne songeoit qu'à élever son fils dans les dignités du siècle; & la mere, véritablement chrétienne, qu'à le rendre grand dans le ciel. Elle crut n'y pouvoir réussir que par une sainte éducation; & pour cela, elle proposa à un solitaire qu'elle avoit prié de venir à Antioche, de quitter sa montagne & sa retraite pour se charger du soin de son fils. Elle l'en conjura d'une manière si vive & si touchante, en lui protestant qu'il répondroit de l'ame de cet enfant, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défendre. Le succès répondit à l'es-

*8. Chrysost.
de vit. Monac.
lib. 2. cap. 14.*

pérance de cette pieuse mere. L'enfant, conduit par son excellent précepteur, fit des progrès extraordinaires dans les sciences, & encore plus dans la pieté. Gai, civil, affable, honnête à l'égard de tout le monde, il s'insinua, par cet extérieur agréable, dans l'esprit de ses compagnons; ce qui lui donna moyen d'en gagner plusieurs, & de les porter à embrasser la vertu. C'est saint Chrysostome, témoin oculaire de ce fait, qui en a écrit l'histoire, mais bien plus au long que je ne l'ai rapportée ici.

Ce que je conclus de ces deux exemples, & par où je finis ce chapitre, c'est que la pieté est de toutes les qualités d'un Précepteur la plus essentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres, & qui y ajoute un prix infini. Elle inspire aux maîtres un zèle, une ardeur, un empressement pour le salut de leurs disciples, qui attirent ordinairement sur eux la bénédiction du ciel. J'ai rapporté ailleurs un bel exemple de ce zèle dans la personne de saint Augustin, qui doit servir d'instruction & de modèle à tous les maîtres chrétiens.

*Tom. 1. Disc.
Prelim. Pag.
71.*

CHAPITRE CINQUIEME.

Du devoir des Ecoliers.

QUINTILIEN ^a prétend avoir renfermé presque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enseignent, comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, & de les regarder comme des peres, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction qui est comme la vie de l'ame. En effet ce sentiment de tendresse & de respect suffit pour les rendre dociles pendant leurs études, & pleins de reconnoissance pendant tout le tems de leur vie: ce qui me paroît renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

^b La docilité, qui consiste à se laisser conduire, à bien recevoir les avis des maîtres, & à les mettre en pratique, est proprement la vertu des écoliers; comme celle des maîtres, est de

^a Plura de officiis docentium locutus, discipulos id unum interim moneo, ut præceptores suos non minus quam ipsa studia ament; & parent s'esse, non quidem

corporum, sed mentium credant. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

^b Ut magistrorum officium est, docere; scilicet, discipulorum, præ se dociles; atque ut neutrum si-

bien enseigner. L'une ne peut rien sans l'autre : & comme il ne suffit pas qu'un laboureur répande la semence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert son sein pour la recevoir, la couve, pour ainsi dire, l'échauffe, l'entretienne, & l'humecte ; de même tout le fruit de l'instruction dépend de la parfaite correspondance du maître & du disciple.

La reconnoissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, fait le caractère d'un honnête homme, & est la marque d'un bon cœur. ^a Qui de nous, dit Cicéron, a été instruit avec quelque soin, à qui la vûe, ou même le simple souvenir de ses précepteurs, de ses maîtres, & du lieu où il a été nourri ou élevé, ne fasse un singulier plaisir ? ^b Sénèque exhorte les jeunes gens à conserver toujours un grand respect pour leurs maîtres, aux soins desquels ils sont

ne altero sufficiens. Et, si-
cut frustra sparseris semi-
na, nisi ilia præmollitus
foverit sulcus : ita elo-
quentia coalescere nequit,
nisi sociata tradentis ac-
cipientisque concordia.
Quintil. Ibid.

^a Quis est nostrum li-
beraliter educatus, cui

non educator, cui non
magister suus atque do-
ctor, cui non locus ille
mutus ubi ipse altus aut
doctus est, cum grata re-
cordatione in mente ver-
setur ? *Cic. pro Plane. n. 81.*

^b Præceptores suos ado-
lescens veneretur ac sus-
piciat, quorum benefi-

redevables de s'être corrigés de leurs défauts, & d'avoir pris des sentimens d'honneur & de probité. ^a Leur exactitude & leur sévérité déplaisent quelquefois dans un âge, où l'on est peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'esprit & le jugement, on reconnoit que ce qui nous donnoit de l'éloignement pour eux, je veux dire les avertissemens, les réprimandes, & la sévère exactitude à réprimer les passions d'un âge peu prudent & peu considéré, est précisément ce qui les doit faire estimer & aimer. Aussi

M. Aurel. voions-nous que Marc Aurele, l'un
lib. 1. §. 17. des plus sages & des plus illustres Empereurs qu'ait eu Rome, remercioit les dieux de deux choses surtout: de ce qu'il avoit eu pour lui-même d'excellens précepteurs, & de ce qu'il en avoit trouvé de pareils pour ses enfans.

Quintilien, après avoir marqué

cio se vitiis exuit, & sub	zras aliquid prudentiæ
quorum tutela positus	collegit, apparet propter
exercet artes bonas. <i>Senec.</i>	illa ipsa amari à nobis
<i>Epist. 83.</i>	debere, propter quæ non
a Tamdiu illos odio	amabantur; admonitio-
habemus, quamdiu gra-	nes, severitatem, & in-
ves judicamus, & quam-	consultæ adolescentiæ cu-
diu beneficia illorum non	stodiam. <i>Senec. lib. 5. de</i>
intelligimus. Cum jam	<i>Benef. cap. 5.</i>

les différens caractères d'esprit des jeunes gens, nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait selon lui, & certainement très aimable. „ Pour moi, dit-il, je veux un „ enfant que la louange excite, qui soit „ sensible à la gloire, qui pleure quand „ il se voit vaincu. Une noble émulation le tiendra toujours en haleine : „ un reproche, une réprimande le piquera jusqu'au vif : l'honneur lui „ fera tout faire. Il ne faut point „ craindre qu'un tel écolier s'abandonne jamais à la paresse. *Mihi ille detur puer, quem laus excitet, quem gloria juvet, qui victus fleat. Hic erit alendus ambitu : hunc mordebit objurgatio : hunc honor excitabit : in hoc desiderium nunquam verebor.*

Quelque cas que fasse Quintilien des qualités de l'esprit, il estime infiniment plus celles du cœur, sans lesquelles il compte les autres pour rien. Dans le même chapitre, d'où j'ai tiré les paroles précédentes, il avoit déclaré qu'il n'auroit jamais bonne opinion d'un enfant qui mettroit son étude à faire rire en contrefaisant les manières, la mine, & les défauts des autres. Il en rend aussi-

tôt une admirable raison. » Un en-
» fant, dit-il, pour avoir véritable-
» ment de l'esprit selon moi, doit
» être bon & vertueux : autrement,
» je l'aimerois mieux un peu lent &
» tardif, qu'avec un mauvais cara-
» ctère d'esprit. *Non dabit mihi spem
bonæ indolis, qui hoc imitandi studio
petet, ut rideatur. Nam probus quoque
inprimis erit ille verè ingeniosus : alio-
qui non pejus dixerim, tardi esse inge-
nii, quam mali.*

Il nous montre toutes ces qualités dans l'aîné de ses deux enfans, dont il peint le caractère & déplore la perte d'une manière si éloquente & si touchante dans la belle préface de son sixième livre. On me permettra d'en insérer ici un petit extrait, qui ne sera pas inutile pour les jeunes gens, & où ils trouveront un modèle qui convient fort à leur âge & à leur état.

Après avoir parlé de son cadet qui étoit mort à l'âge de cinq ans, & avoir décrit les graces & la beauté de son visage, la gentillesse de ses paroles, la vivacité de son esprit qui commençoit à briller à travers les voiles de l'enfance, il passe à son

ainé. ^a Il me restoit après cela, dit-il, mon fils Quintilien, qui étoit tout mon plaisir, toute mon espérance: & il pouvoit suffire pour ma consolation. Car, entré déjà dans sa dixième année, ce n'étoit plus des fleurs qu'il montrait comme son jeune frère, mais des fruits tout formés, & dont l'attente ne pouvoit plus tromper... J'ai bien de l'expérience, mais je n'ai jamais vu dans aucun enfant, je ne dis pas seulement tant de belles dispositions pour les sciences, ni tant de goût & d'inclination pour l'étude, (ses maîtres le savent,) mais tant de probité, de naturel, de bonté d'ame, de douceur, de panchant à faire plaisir & à obliger, que j'en ai connu en lui.

^b Il avoit outre cela tous les avantages que donne la nature: un son

^a Una post hæc Quintiliani mei spe ac voluntate nitebar: & poterat sufficere solatio. Non enim flosculus, sicut prior, sed, jam decimum ætatis ingressus annum, certos atque deformatos fructus ostenderat. Juro.. has me in illo vidisse virtutes ingenii, non mo-

dò ad percipiendas disciplinas, quo nihil præstantius cognovi plurima expertus, studii que jam tum non coacti, (sciunt præceptores) sed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis...

^b Etiam illa fortuita aderant omnia, vocis jucunditas, claritasque.

» de voix charmant, une physiono-
 » mie douce, une facilité surprenan-
 » te à bien prononcer les deux lan-
 » gues, comme s'il eût été également
 » né pour l'une & pour l'autre.

» ^a Mais tout cela n'étoit encore
 » que des espérances. Je fais bien plus
 » de cas de ses rares vertus : de son
 » égalité d'ame, de sa fermeté, de la
 » force avec laquelle il se roidissoit
 » contre les craintes & les douleurs.
 » Car avec quel étonnement des mé-
 » decins a-t-il supporté une maladie
 » de huit mois ! Sur le point de mou-
 » rir il me consolait lui-même, &
 » me défendoit de le pleurer. Son
 » esprit s'égaroit-il quelquefois dans
 » ces derniers momens : il n'étoit
 » occupé pendant ses rêveries que de
 » sciences & d'études. O vaines &
 » trompeuses espérances ! &c.

Y a-t-il beaucoup de jeunes gens
 parmi nous, dont on puisse dire avec

oris suavitas, & in utra- cumque lingua, tanquam ad eam demum natus es- set, expressa proprietas omnium literarum.	qua medicorum admira- tione, mensium octo vale- tudinem tulit ! Ut me in supremis consolatus est ! Quam, etiam deficiens, jamque non noster, ipsum illum alienatz mentis errorem circa so- las literas non habuit !
^a Sed hæc spes adhuc. Illa majora : constantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo,	

vérité autant de bien, qu'en dit ici Quintilien de son fils? Quelle honte seroit-ce pour eux, si, nés & élevés dans le christianisme, ils n'avoient pas même les vertus des enfans payens? Je ne crains point de les répéter encore ici : docilité; obéissance; respect pour les maîtres, porté jusqu'à la tendresse, & source d'une reconnoissance éternelle; ardeur pour l'étude, & goût merveilleux pour les sciences; éloignement du vice & du désordre; fonds admirable de probité, de bonté, de douceur, d'honnêteté, de libéralité; patience même, courage, & grandeur d'ame dans le cours d'une longue maladie. Que manquoit-il donc à toutes ces vertus? Ce qui seul pouvoit les rendre véritablement dignes de ce nom, & devoit en être comme l'ame, & en faire tout le prix : le don précieux de la foi & de la piété, la connoissance salutaire du Médiateur, un desir sincère de plaire à Dieu, & de lui rapporter toutes ses actions.

Voilà ce qui relève infiniment toutes les autres qualités des enfans chrétiens, & ce qui seul mérite de leur être proposé comme un modèle par-

fait, & digne en tout d'être imité. Ils peuvent le trouver dans deux Saints illustres, dont la science & la vertu ont fait tant d'honneur à l'Eglise, je veux dire S. Basile, & S. Grégoire de Nazianze.

Ils étoient tous deux sortis de familles fort nobles selon le monde, & encore plus selon Dieu. Ils naquirent presque en même tems, & leur naissance fut le fruit des prières & de la piété de leurs meres, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avoient reçus. Celle de S. Grégoire, le lui présentant dans l'Eglise, sanctifia ses mains par les livres sacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avoient l'un & l'autre tout ce qui rend les enfans aimables, beauté de corps, agrément dans l'esprit, douceur & politesse dans les manières.

Leur éducation fut telle qu'on peut se l'imaginer dans des familles, où la piété étoit, s'il est permis de parler ainsi, héréditaire & domestique ; & où peres, meres, freres, sœurs, aieuls de côté & d'autre, étoient tous des saints, & la plupart des saints fort illustres.

Le

Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé , fut cultivé avec tout le soin possible. Après les études domestiques , on les envoya séparément dans les villes de la Grèce qui avoient le plus de réputation pour les sciences , & ils y prirent les leçons des plus excellens maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athènes. On fait que cette ville étoit comme le théâtre & le centre des belles lettres & de toute érudition. Elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux Saints ; ou du moins elle servit beaucoup à en serrer les nœuds d'une manière plus étroite. Une aventure assez extraordinaire y donna occasion. Il y avoit à Athènes une coutume fort bizarre par rapport aux écoliers nouveaux venus , qui s'y rendoient de différentes provinces. On commençoit par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux , & là on leur faisoit essuier mille brocards , mille railleries , mille insolences : après quoi on les menoit aux bains publics en cérémonie à travers la ville , escortés & précédés par tous ces jeunes gens qui mar-

choient deux à deux. Lorsqu'on y étoit arrivé, toute la troupe s'arrêtoit, jettoit de grands cris, & faisoit mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusoit de les leur ouvrir. Quand le nouveau-venu y avoit été admis, pour lors il recouvroit sa liberté. Grégoire, qui étoit arrivé le premier à Athènes, & qui sentoît combien cette ridicule cérémonie étoit contraire & couteroit au caractère grave & sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dispenser. ^a Ce fut là, dit S. Grégoire de Nazianze dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette aventure, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui depuis ne s'éteignit jamais, & ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athènes, s'écrie-t-il, & source de tout mon bonheur ! Je n'y étois allé que pour acquérir de la science, & j'y découvris le plus précieux de tous les trésors, un ami tendre & fidèle, plus heureux en cela que Saül,

^a Τὸτο ἡμῖν τῆς φιλίας | γαργίας σπινθὴρ • ὅπως ἐπὶ ἀλ-
 γισμῶν • ἀντιῶν δὲ τῆς συ- | λήθαις ἐπρώθυμον.

qui ne cherchant que des ânesses , trouva un royaume.

Cette liaison , formée & commencée comme je viens de le dire , se fortifia toujours de plus en plus ; surtout , lorsque ces deux amis , qui n'avoient rien de secret l'un pour l'autre , s'ouvrant mutuellement leurs cœurs , eurent reconnu qu'ils avoient tous deux le même but , & cherchoient le même trésor , je veux dire la sagesse & la vertu. Ils vivoient sous le même toit , mangeoient à la même table , avoient les mêmes exercices & les mêmes plaisirs , & n'étoient , à proprement parler , qu'une même ame : union merveilleuse , dit saint Grégoire , qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaste & chrétienne.

Nous aspirions tous deux également à la science , objet le plus capable d'exciter des sentimens d'envie & de jalousie : & néanmoins , absolument exemts de cette passion subtile & maligne , nous ne connoissions & n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous , plus sensible à la gloire de son ami qu'à la sienne propre , cherchoit , non à

l'emporter sur lui, mais à lui céder & à l'imiter.

Notre principale étude, & notre unique but, étoit la vertu. Nous songions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuse immortalité, & en nous détachant de plus en plus de l'amour des choses de la terre. Nous prenions pour conducteur & pour guide la parole de Dieu. Nous nous servions nous-mêmes de maîtres & de surveillans, en nous exhortant mutuellement à la piété; & je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque sorte de vanité à s'exprimer ainsi, que nous nous tenions lieu de règle l'un à l'autre, pour discerner le faux du vrai, & le bon du mauvais.

Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulans, violens, ou déréglés dans leurs mœurs; & nous ne fréquentions que ceux qui par leur modestie, leur retenue, & leur sagesse pouvoient nous aider & nous soutenir dans le bon dessein que nous avions, sachant qu'il en est des mauvais exemples comme des maladies contagieuses, qui se communiquent aisément.

Ces deux Saints, & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillèrent toujours parmi leurs compagnons par la beauté & la vivacité de leur esprit, par leur assiduité au travail, par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité & la promptitude avec laquelle ils faisoient toutes les sciences qu'on enseignoit à Athènes, belles lettres, poésie, éloquence, philosophie : mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs, qui étoit allarmée à la vue du moindre danger, & qui craignoit jusqu'à l'ombre du mal. Un songe qu'eut S. Grégoire dans sa plus tendre jeunesse, & dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentimens. Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux vierges de même âge, & d'une égale beauté, vêtues d'une manière modeste, & sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siècle. ^a Elles avoient les

^a Κρηδόμενος δ' ἐφύπερθε καρήναι ἰδὲ παρὰ
 Κρυψάμεναι, κατὰ γῆς ἱερῶν ἑμμάτων ἔχον.
 Αἰδούς ἀμφοτέρωσιν ἐπέπρεπε καλὸν ἔρυνθος,
 Ὅσσοι ἐν τῶν φαινεδ' ὑπ' ἱερῶν.

yeux baissés en terre, & le visage couvert d'un voile qui n'empéchoit pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandoit sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vûe, ajoute le Saint, me remplit de joie : car elles me paroissoient avoir quelque chose au dessus de l'humain. Elles de leur côté m'embrassèrent & me caressèrent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement : & quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, l'une qu'elle étoit la * Pureté, & l'autre la * Contenance, mais toutes deux les compagnes de Jesus-Christ, & les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhortèrent d'unir mon cœur & mon esprit au leur, afin que m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent me présenter devant la lumière de la Trinité immortelle. Après ces paroles elles s'envolèrent au ciel, & mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent.

Tout cela n'étoit qu'un songe, mais qui fit un effet très réel sur le cœur du Saint. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la chasteté, & il la repassoit avec plaisir dans son es-

* Αἴτια.

[* Σαφεινότης.

prit. Ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu, qui s'enflammant de plus en plus, l'embrasa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avoient grand besoin lui & Basile d'une telle vertu, pour se soutenir au milieu des périls d'Athènes, la ville du monde la plus dangereuse pour les mœurs à cause de ce concours extraordinaire de jeunes gens qui s'y rendoient de toutes parts, & qui y apportoit chacun leurs vices & leurs dérèglements. Mais, dit saint Grégoire, nous eumes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue quelque chose de pareil à ce que disent les Poètes d'un fleuve qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, & d'un animal qui subsiste au milieu du feu. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec les méchants. Nous ne connoissions à Athènes que deux chemins : l'un qui nous conduisoit à l'Eglise, & aux saints Docteurs qui y enseignoient; l'autre qui nous menoit aux Ecoles, & chez nos maîtres de littérature. Pour ceux qui conduisoient aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées, aux fe-

stins , nous les ignorions absolument.

Il semble que des jeunes gens de ce caractère , qui se sépareroient de toute société , qui n'avoient aucune part aux plaisirs & aux divertissemens de ceux de leur âge , dont la vie pure & innocente étoit une censure continue du dérèglement des autres , devoient être en butte à tous leurs compagnons , & devenir l'objet de leur haine , ou du moins de leur mépris & de leurs railleries. Ce fut tout le contraire ; & rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres amis , & j'ose le dire , ne fait plus d'honneur à la piété même , qu'un tel événement. Il falloit en effet que leur vertu fût bien pure , & leur conduite bien sage & bien mesurée , pour avoir su , non seulement éviter l'envie & la haine , mais s'attirer généralement l'estime , l'amour , le respect de tous leurs compagnons.

C'est ce qui parut d'une manière bien éclatante , lorsqu'on apprit qu'ils songeoient à quitter Athènes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut universelle. Les cris & les plaintes retentissoient de toutes parts. Les larmes coulèrent de tous les yeux. Ils

alloient perdre , disoient-ils , tout l'honneur de leur ville , & la gloire de leurs écoles. Les maîtres & les écoliers , joignant aux prières & aux plaintes la force & la violence , protestoient qu'ils ne les laisseroient point aller , & qu'ils ne consentiroient jamais à leur départ. Il falut effectivement que l'un d'eux cédât à un empressement si extraordinaire , & que l'on pourroit plutôt appeller une violente conspiration : ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut sa douleur.

Je ne sai s'il est possible d'imaginer un modèle plus parfait pour les jeunes gens , que celui que je viens d'exposer à leurs yeux , où l'on trouve réunis tous les traits qui peuvent rendre la Jeunesse aimable & estimable : noblesse du sang , beauté d'esprit , ardeur incroyable pour l'étude , succès merveilleux dans toutes les sciences , manières polies & honnêtes , modestie étonnante au milieu des louanges , & des applaudissemens publics , & , ce qui relève infiniment toutes ces qualités , une piété & une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroître & fortifier. On peut lire dans le troisième Tome des Lettres

de M. du Guet, un caractère admirable de ces deux grands Saints, composé exprès pour des écoliers qui répondoient sur quelques-uns de leurs traités.

Outre les exemples de quelques Saints illustres du christianisme, tels que les deux que j'ai proposés, il est bon que les jeunes gens en cherchent eux-mêmes dans les Livres sacrés. Ils y trouveront le jeune Samuel, qui par sa piété & sa vertu se rendoit également agréable à Dieu & aux

1. Reg. 3. 26. hommes : *Puer autem Samuel proficiebat atque crescebat, & placebat tam Domino, quam hominibus.* Ils y admireront un saint Roi, qui dès l'âge de huit ans marchant sur les traces de David, fut toujours attentif à

4. Reg. 22. 1. plaire en tout à Dieu : *Fecit quod placitum erat coram Domino, & ambulavit per omnes vias David patris sui.* Ils y verront Tobie le pere, après avoir passé lui-même sa jeunesse dans l'innocence, en fuyant la compagnie de ceux qui alloient adorer les veaux d'or, en ne faisant paroître rien de puérile dans sa conduite, & gardant exactement toutes les observances de la loi dès l'âge le plus tendre : So-

lus fugiebat consortia omnium... Nihil Tob. cap 1.
puerile gessit in opere... Hæc & his si-

milia secundum legem Dei puerulus ob-
servabat : ils le verront, dis-je, élever
 son fils de la même sorte, en lui en-
 seignant dès son enfance à craindre
 Dieu, & à s'abstenir de tout péché :

Quem ab infantia timere Deum docuit, Ibid.
& abstinere ab omni peccato. Ils seront

surpris de trouver lontems avant le
 christianisme un courage véritable-
 ment héroïque & chrétien dans les
 sept freres Maccabées, tous détermi-
 nés à mourir par les plus cruels sup-
 plices, plutôt que de violer la loi de
 Dieu : *Parati sumus mori, magis quam*

patrias Dei leges prævaricari. 2. Maccab.
 7. 2.

Mais c'est dans la source même de
 la sainteté & de la piété qu'ils doi-
 vent aller puiser leurs sentimens,
 c'est-à-dire, dans Jesus-Christ, qui,
 pour sanctifier l'enfance & l'adolef-
 cence, a bien voulu naître enfant, &
 dans la suite donner aux jeunes gens
 l'exemple de toutes les vertus qui
 leur conviennent, par son exactitude
 à aller au Temple aux jours marqués,
 par son attention à écouter les Doc-
 teurs, par la sagesse & la modestie
 de ses réponses, par son application

à faire l'œuvre de son pere, & à exécuter ses ordres, sans consulter en cela ni le sang ni la nature; par sa parfaite soumission à ses parens, enfin par le soin qu'il a pris de faire paroître au dehors devant Dieu & devant les hommes, à mesure qu'il avançoit en âge, des progrès sensibles de la grace & de la sagesse, dont il avoit reçu la plénitude dès le premier moment de son Incarnation.

Conclusion de cet Ouvrage.

ME VOICI enfin arrivé à la fin de mon ouvrage. Je croi ne l'avoir entrepris que par des vûes du bien public, pour être de quelque secours, si je le pouvois, aux jeunes gens, & à ceux qu'on charge de leur éducation. Je n'ai point cherché à y rien dire qui pût faire la moindre peine à aucun de mes confreres, ni à qui que ce soit. Si pourtant cela étoit arrivé contre mon dessein, & sans que je m'en fusse aperçu, je les prie de ne pas me l'imputer, & d'interpréter en bonne part ce qui me sera échappé sans mauvaise intention.

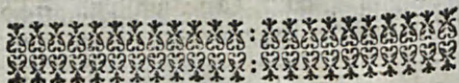
Après cet avertissement, il ne me reste qu'à prier celui qui est le Maître

unique des hommes, de qui vient toute lumière & tout don excellent, qui dispense les talens comme il lui plaît, & qui en donne le bon usage, à qui seul il appartient de parler au cœur aussi bien qu'à l'esprit ; de le prier, dis-je, qu'il veuille répandre sa bénédiction sur cet Ouvrage, sur l'Auteur, sur les enfans, sur les pères, les meres, les maîtres, les domestiques, en un mot, sur tous ceux qui sont employés à l'éducation de la Jeunesse en quelque lieu & dans quelque Collège qu'ils soient : & en particulier qu'il daigne verser abondamment ses graces sur l'Université de Paris, y conserver & y augmenter de plus en plus, non seulement le goût des sciences & de l'étude qui y a toujours régné, mais encore plus celui de la piété & de la religion, qui en a fait jusqu'ici la plus solide gloire. *Amen.*

F I N.

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue
Galande à l'Annonciation.





TABLE

*Des sujets contenus dans ce
quatrième Volume.*

TROISIÈME PARTIE.

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

SUITE DE L'HISTOIRE
ROMAINE.

TROISIÈME MORCEAU

DE

L'HISTOIRE ROMAINE.

ESPACE de 53 ans depuis le com-
mencement de la seconde guerre
Punique jusqu'à la défaite de Persée.
Page 1

CHAPITRE PREMIER.

Récit des faits.	3
FABIUS DICTATEUR.	9
Bataille de Cannes.	19

T A B L E

SCIPION, élu Général, rétablit les affaires d'Espagne.	21
SCIPION retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.	32
Guerre contre Philippe Roi de Macédoine.	45
Guerre contre Antiochus Roi de Syrie.	52
Fin & mort de Scipion.	60
Mort d'Annibal.	65
Guerre contre Persée dernier Roi de Macédoine.	67

CHAPITRE SECONDE.

Réflexions.	73
ARTICLE I. Diverses qualités de ceux dont il est parlé dans ce troisième morceau de l'Histoire Romaine.	75
ANTIOCHUS, Roi de Syrie.	76
PHILIPPE & PERSE'E, Rois de Macédoine.	78
PAUL EMILE.	81
FABIUS MAXIMUS.	96
ANNIBAL & SCIPION comparés ensemble.	103
§. I. Vertus militaires.	104
1. E'tendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.	ibid.
2. Profond secret.	107
3. Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre.	108
4. Entretenir dans les troupes une disci-	

T A B L E.

<i>pline exacte.</i>	110
5. <i>Vivre d'une manière simple, modeste, frugale, laborieuse.</i>	111
6. <i>Savoir également employer la force & la ruse.</i>	115
7. <i>Ne hazarder jamais sa personne sans nécessité.</i>	116
8. <i>Art & habileté dans les combats.</i>	117
9. <i>Avoir le talent de la parole, & savoir manier adroitement les esprits.</i>	118
<i>Conclusion.</i>	121
§. II. <i>Vertus morales & civiles de Scipion.</i>	125
1. <i>Générosité, libéralité.</i>	129
2. <i>Bonté, douceur.</i>	Ibid.
3. <i>Justice.</i>	132
4. <i>Grandeur d'ame.</i>	133
5. <i>Chasteté.</i>	134
6. <i>Religion.</i>	135
ART. II. <i>Principaux caractères & principales vertus des Romains par rapport à la guerre.</i>	137
1. <i>Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.</i>	143
2. <i>Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée.</i>	145
3. <i>Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires : sévérité incroiable pour la discipline : diverses récompenses du mérite.</i>	147
4. <i>Clémence & modération dans la vi-</i>	

T A B L E.

<i>Gloire.</i>	152
5. <i>Courage & grandeur d'ame dans l'ad- versité.</i>	155
6. <i>Justice & bonne foi, principes du gou- vernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoyens, des alliés, & des peuples conquis.</i>	157
7. <i>Respect pour la religion.</i>	167
8. <i>Amour de la gloire.</i>	169

QUATRIEME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

CHANGEMENT de la Républi-
que Romaine en Monarchie, prévu
& marqué par l'historien Polybe, livre
sixième de son histoire. 173

CHAPITRE PREMIER.

*Principes de Polybe sur les différentes sor-
tes de gouvernemens, & en particulier
sur celui des Romains.* 174

Pouvoir des Consuls. 178

Pouvoir du Sénat. 179

Pouvoir du Peuple. 181

*Mutuelle dépendance des Consuls, du
Sénat, & du Peuple.* 182

*Causes du changement d'une République
en Monarchie.* 188

T A B L E.

CHAPITRE SECOND.

<i>Changement de la République Romaine en Monarchie.</i>	198
<i>Richesses suivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.</i>	200
<i>Goût pour les statues, les tableaux, &c.</i>	205
<i>Avarice insatiable : injustices : rapines : mauvais traitemens à l'égard des alliés & des peuples conquis.</i>	208
<i>Ambition demesurée, desir effréné de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entière de la liberté.</i>	213
1. LES GRACQUES.	217
2. MARIUS & SYLLA.	222
3. CÉSAR. POMPEE.	233
4. LE JEUNE OCTAVIUS.	238

QUATRIÈME PARTIE.

D <i>E la Fable & des Antiquités.</i>	259
--	-----

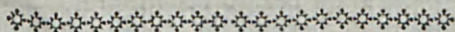
CHAPITRE PREMIER.

<i>De la Fable.</i>	Ibid.
ART. I. <i>De l'origine de la Fable.</i>	260
ART. II. <i>De l'utilité de la Fable.</i>	269

T A B L E.

C H A P I T R E S E C O N D.

<i>Des Antiquités.</i>	277
<i>Utilité de l'étude des Antiquités.</i>	279
<i>Faits & réflexions sur ce qui regarde l'invention des Arts.</i>	290
§. I. <i>Découvertes échappées aux Anciens.</i>	291
§. II. <i>Honneurs rendus aux Savans.</i>	300
§. III. <i>Des mesures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.</i>	305
I. <i>Mesures de tems.</i>	306
II. <i>Mesures itinéraires.</i>	307
III. <i>Des monnoies anciennes.</i>	308
<i>Monnoies Grecques.</i>	309
<i>Monnoies Romaines.</i>	310
<i>Nombres Romains.</i>	311
<i>Tarif des Monnoies Grecques.</i>	312
<i>Tarif des Monnoies Romaines.</i>	313



L I V R E C I N Q U I È M E.

D E la Philosophie.	317
ARTICLE I. <i>La Philosophie peut beaucoup servir au règlement des mœurs.</i>	320
ART. II. <i>La Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la raison.</i>	334

T A B L E.

ART. III. & IV. <i>La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses. Elle sert aussi à inspirer un grand respect pour la religion.</i>	353
<i>Physique des Savans.</i>	356
<i>Systèmes du monde.</i>	ibid.
<i>Physique des enfans.</i>	372
§. I. <i>Plantes, Fleurs, Fruits, Arbres.</i>	376
§. II. <i>Animaux.</i>	385
<i>Poissons.</i>	386
<i>Oiseaux.</i>	388
<i>Animaux de la terre.</i>	397
<i>Utilité de ces observations physiques.</i>	405
ART. V. <i>La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.</i>	408



LIVRE SIXIEME.

Du gouvernement intérieur des Classes & du Collège.

AVANT-PROPOS. 413

ARTICLE I. *Importance de la bonne éducation de la Jeunesse.* 414

ART. II. *On examine si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particulière.* 428

T A B L E.

PREMIERE PARTIE.

A VIS généraux sur l'éducation de la Jeunesse.	438
ARTICLE I. Quel but on doit se proposer dans l'éducation.	440
ART. II. Etudier le caractère des enfans, pour se mettre en état de les bien conduire.	444
ART. III. Prendre d'abord de l'autorité sur les enfans.	450
ART. IV. Se faire aimer & craindre.	455
ART. V. Des châtimens.	462
§. I. Inconvéniens & dangers des châtimens.	468
§. II. Règles à observer dans les châtimens.	Ibid.
ART. VI. Des réprimandes.	477
1. Sujet de réprimander.	478
2. Tems où il faut placer la réprimande.	479
3. Manière de faire les réprimandes.	480
ART. VII. Parler raison aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire usage des louanges, des récompenses, des caresses.	485
ART. VIII. Accoutumer les enfans à être vrais.	491

T A B L E.

ART. IX. Accoutumer les jeunes gens à la politesse, à la propreté, à l'exactitude.	494
ART. X. Rendre l'étude aimable.	499
ART. XI. Accorder du repos & de la récréation aux enfans.	505
ART. XII. Former les jeunes gens au bien par ses discours & par ses exemples.	510
ART. XIII. Piété : religion : zèle pour le salut des enfans,	514

SECONDE PARTIE.

DEVOIRS particuliers par rapport à l'éducation de la Jeunesse. 521

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal. ibid.

ARTICLE I. De la nourriture des Pensionnaires. 523

ART. II. Des études. 528

ART. III. De la discipline du Collège. 536

ART. IV. De l'éducation. 547

ART. V. De la Religion. 558

§. I. Des instructions. ibid.

§. II. De l'usage des Sacremens. 572

CHAPITRE SECOND.

Du devoir des Régens. 593

T A B L E.

ARTICLE I. *De la discipline des Classes.*

594

ART. II. *Faire paroître les écoliers en public.*

597

§. I. *Des exercices.*

ibid.

§. II. *Des Tragédies.*

608

§. III. *De la Prononciation.*

616

ART. III. *Des compositions & des actions publiques.*

634

ART. IV. *Des études que doivent faire les maîtres.*

641

ART. V. *Application de quelques règles particulières à la conduite & à l'intérieur des Classes.*

649

CHAPITRE TROISIÈME.

Du devoir des Parens.

659

CHAPITRE QUATRIÈME.

Du devoir des Précepteurs.

677.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Du devoir des Ecoliers.

688

Conclusion de cet Ouvrage.

708

F I N.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
Roi de France & de Navarre : A nos
amez & féaux Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlement, Maîtres des Re-
quêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-
Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Séné-
chaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra : SALUT.
Notre cher & bien amé le sieur CHARLES
ROLLIN, Nous ayant fait remontrer qu'il
auroit souhaité faire imprimer & donner au
Public *L'Histoire ancienne des Egyptiens, des
Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des
Perses, des Macédoniens & des Grecs*, par
ledit Charles Rollin, *La manière d'Enseigner
& d'Etudier les Belles Lettres*, par le même,
*M. F. Quintiliani Oratoriae Institutionis
Libri 12.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos
Lettres de Privilege sur ce nécessaires : of-
frant pour cet effet de les faire imprimer en
bon papier & beaux caractères suivant la feuil-
le imprimée & attachée pour modèle sous le
contrescel des Présentes : **A CES CAUSES**,
voulant traiter favorablement ledit sieur Ex-
posant, & reconnoitre son zèle, Nous lui
avons permis & permettons par ces Pré-
sentes de faire imprimer lesdits Livres ci-
dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes,
conjointement ou séparément, & autant
de fois que bon lui semblera, sur papier &
caractères conformes à ladite feuille imprimée
& attachée sous notredit contrescel, & de
les faire vendre & débiter par tout notre
Royaume

Royaume, pendant le temps de seize années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, & les mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux

de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera
ensuite remis deux Exemplaires de chacun
dans notre Bibliotheque publique, un dans
celle de notre Château du Louvre, & un dans
celle de notre dit très-cher & féal Chevalier
Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVE-
LIN; le tout à peine de nullité des Présentes.
Du contenu desquelles Nous vous mandons
& enjoignons de faire jouir l'Exposant; ou
ses ayans cause, pleinement & paisible-
ment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchement. Voulons que la
copie desdites Présentes qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la fin
desdits Livres, soit tenue pour dûement signi-
fiée, & qu'aux copies collationnées par l'un
de nos amez & féaux Conseillers & Secre-
taires, foi soit ajoutée comme à l'original.
Commandons au premier notre Huissier ou
Sergent de faire pour l'exécution d'icelles
tous actes requis & nécessaires, sans deman-
der autre permission, & nonobstant clameur
de Haro, Charte Normande, & Lettres à
ce contraires. CAR tel est notre plaisir.
DONNE' à Versailles, le vingt-sixième jour
de Septembre, l'an de grace mil sept cens
vingt-cinq, & de notre Regne le vingt &
unième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

*Registré ensemble la Cession sur le Registre
IX. de la Chambre Royale & Syndicale
de la Librairie & Imprimerie de Paris, N^o.
203. Fol. 189. conformément au Règlement de
2723. A Paris le 12. Novembre 1733.*

G. MARTIN, Syndic.

LIVRES

Nouvellement imprimés à Paris chez
LA VEUVE ESTIENNE.

De M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, &c.

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles Lettres, par raport à l'esprit & au cœur, 4. vol. in 12. 10 l.

— La même in 4°. 2. vol. 20 l.

Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthazinois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes, des Perses, des Macédoniens, & des Grecs. in 12. 13 vol. 34 l.

Les Cartes Géographiques pour l'intelligence de la dite Histoire. 5 l.

La même Histoire, in 4°. 6. vol. ornée de Cartes Géographiques, & de très-belles Vignettes en taille douce, 60 l.

Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium; c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République, in 12. 7 vol. 17 l. 10 s.

— Suite de la même Histoire, sous presse.

M. F. Quintiliani Institutionum Oratoriarum Libri duodecim, ad usum scholarum accommodati, re-
cens qua minus necessaria visa sunt & brevibus notis
illustrati à CAROLO ROLLIN, antiqui Rectore Uni-
versitatis. 2. vol. in 12. 4 l. 10 s.

De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE
FENELON, Archevêque Duc de Cambrai.

Les Aventures de Telemaque fils d'Ulysse. Troisième Edition conforme au manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très considérables, & un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28 figures en taille-douce nouvellement gravées, 2. vol. in 12. 4 l. 10 s.

Le même in 4°. avec des notes & de très-belles figures en taille douce, 18 l.

— Du même. Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Academie Française, sur la Rhétorique, sur la Poësie, &c. in 12. 2 l. 5 s.

— *Du même.* Oeuvres Philosophiques, ou Demonstration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'Intelligence des plus simples, in-12. 2 l. 10 s.

— *Du même.* Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Metaphysique, in 12. 2 l.

— *Du même.* Sermons choisis sur divers sujets, in 12. 2 l. 10 s.

— *Du même.* Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la premiere, 2. vol. in 12. 4 l.

— *Du même.* Abrégé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, in 12. 1 vol. 1726. 2 l. 5 s.

De M. SAVARY.

Dictionnaire Universel de Commerce ; contenant tout ce qui concerne le Commerce qui se fait dans les quatre parties du Monde, par Terre, par Mer, de proche en proche, & par des Voyages de long cours, tant en gros qu'en détail : l'explication de tous les Termes qui ont rapport au Négoce & aux Arts & Métiers ; les Monnoyes de compte qui servent à tenir les Livres des Marchands ; les Monnoyes réelles d'or & d'argent, &c. les Poids & Mesures ; les productions qui croissent dans tous les lieux où les Nations d'Europe exercent leur Commerce ; les Compagnies tant Françoises qu'Etrangères ; les Banques, les Foires franches ; les Edits, Déclarations & Reglemens donnés en matière de Commerce, &c. 3. vol. in fol. 60 l.

— Suite du même, Tome 3. pour servir de Supplément aux deux volumes de la premiere Edition, 18 l.

Le Parfait Négociant ou Instruction générale pour ce qui regarde le Commerce des Marchandises de France, & des Pays Etrangers, in 4. 10. l.

— Suite du même, Tome II. contenant les Pareres ou avis & conseils sur les plus importantes matieres du Commerce, &c. in 4. 8 l.

De M. PLUCHE.

Le Spectacle de la Nature, ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'esprit. Nouvelle Edition, 4 vol. in 12. fig. 14 l.

— Suite du même, in 12. 2. vol. Sous presse.

3113-K KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3103

KZ

